LETTRES CHRETIENNES ET SPIRITUELLES

SUR

divers Sujets qui regardent

LA VIE INTERIEURE, OU L'ESPRIT DU VRAI CHRISTIANISME.

NOUVELLE EDITION,

Enrichie de la Correspondance secrette de Mr. DE FENELON *avec l'Auteur.*

TOME PREMIER.



A LONDRES.

MDCCLXVII.

AVERTISSEMENT

Sur cette Seconde Edition.

TOus ceux sur qui s'est recourbé le rayon de la Vérité éternelle ; tous ceux qui ont reçu l'*onction du saint* & ce *sens* qui fait connoître *le Véritable* comme parle saint Jean, sont d'accord sur les divins ouvrages de Madame GUYON.

Un feu céleste, un saint, vrai & non illusoire enthousiasme, les transports d'un amour sans bornes pour un DIEU qui le mérite si bien, les saillies d'un cœur qui se pâme dans l'adoration & le silence, l'édifice de la plus solide Religion élevé sur la baze de la plus profonde humilité, toute la moëlle, la quintessence de l'Intérieur, des Directions complettes, uniques & qui

mènent l'ame par dégrés & de proche en proche, depuis sa conversion, jusques dans les abîmes de la Divinité; Tous les périls montrés, les écueils des fausses voyes indiqués, la route seule sûre élevée sur leur ruïne; Le Précepte personifié & reduit à l'exemple par la plus belle vie. Telle a été cette femme, tels sont ses célestes écrits.

Il semble que ce soit un de ces Seraphins, qui brulant au Ciel du feu Immortel, est admis à la confidence du Très Haut; qui après avoir contemplé dans son sein, soit venu converser, parler, écrire par elle sur la terre. Et nous ne croyons pas, qu'après les saintes Ecritures [qu'elle a expliquées par l'esprit même qui les a dictées] il ait été fait à l'humanité de plus précieux présens que ses Ecrits.

Mais comme les rayons d'un même soleil sont diversement colorés;

l'Esprit qui a parlé par elle a produit des ouvrages, qui, outre l'utilité commune à tous, ont chacun leur utilité particuliere. C'est la même lumiere qui toujours sûre, toujours divine & toujours invariable, a réflechi toutefois des nuances diférentes.

Les lettres dont on donne aujourd'hui une Seconde Edition, ont le singulier avantage d'apropier ce semble la Direction d'une façon plus directe, & de la rendre en quelque sorte plus saillante.

Je m'explique. Tous ces divins ouvrages parlent à l'esprit, en même tems qu'ils échaufent & embrasent le cœur. Tous admirablement directoires, ils marquent tous les états & tous les dégrés avec les pratiques nécessaires, de façon à ne point s'y méprendre. Tellement que toute ame désireuse & attentive ne peut manquer d'en tirer le fruit le

plus exquis. Mais en lifant on ne conferve pas toujours une égale attention ; il vient des diftractions, on baille quelque fois. Les perfonnes d'ailleurs qui ne font pas encore fort avancées dans l'Intérieur n'ont pas toujours la lumiere néceffaire pour difcerner, en lifant, des peintures d'états fi divers, quel eft le leur & quel eft leur endroit dans ce qu'elles lifent. Quand même on donne d'une maniere claire & précife toutes les marques caractériftiques, il en échape dans l'aplication toujours quelque chofe à l'inattention & à la légéreté. Enfin le préjugé & les principes accoutumés que la raifon prend fauffement pour indubitables peuvent faire une barriere malheureufe. Ainfi ces divins Ecrits, quoique parfaits en eux-mêmes, fouvent par la faute du Lecteur, lui deviennent moins utiles.

Que s'il eft un remède à cette

légéreté & à cette ignorance d'autant plus dangéreufe qu'elle croit voir & qu'on ne s'en défie point; Ce remède fans conteftation doit naturellement fe trouver dans les lettres. Outre que la plûpart font courtes, on y trouve la Direction perfonifiée & jointe aux circonftances qui l'occafionnent. Le lecteur eft bien aife de voir des fituations qui lui rendent le Précepte comme fait pour lui & tout à la fois précis & vivant. Il eft amorcé, appaté, il vient fe prendre à cet heureux filet. Il eft agréablement inftruit & d'une maniere animée; il l'eft même fans danger de fe méprendre; Il voit les occurrences qui font ou ne font pas les fiennes ; Il fuit & s'aplique davantage les premieres, & il s'aplique en même tems, comme le regardant fingulierement, les Directions rélatives. Il lui eft facile de trier & de choifir. Ce qui eft

fait pour lui, coule doucement dans son cœur & en fait le tour, comme un beaume bienfaisant qui l'anime. C'est une onction pénétrante & une rosée fertile qui le rafraichit & restaure son ame.

Comme la correspondace de cette Aigle mistique étoit fort étendue & qu'elle avoit à écrire à toutes sortes de personnes, on trouve dans ses lettres & même avec détail, tous les états & toutes les situations de la vie. Et chacun y peut reconnoitre la sienne.

Il tirera même de toutes les lettres le suc le plus divin, encore que quelques unes semblent s'apliquer à des circonstances différentes, parceque nos situations peuvent varier & parce encore que l'Esprit de Dieu toujours Un en lui-même, quoique divers en ses applications, l'instruira par l'exemple des autres & les leçons qui leur sont données.

Qu'il parcourre donc ce Parterre immortel émaillé des plus célestes fleurs; qu'il tire le suc de toutes, qu'il n'en néglige pas une, en même tems toutefois que semblable à l'abeille, après avoir voltigé, il s'acharnera pour ainsi dire sur celles qui lui conviennent le plus; Il en extraira l'odeur exquise & en fera filtrer la quintessence à son esprit & à son cœur.

On ne trouve presque plus chez les Libraires les ouvrages de Madame *Guyon*; & la seule Edition complette qui s'en soit faite (c'est en Hollande sous le nom de Cologne, en 39. volumes) est épuisée. Mais de tous ces précieux trésors, ses lettres sont encore le plus rare. Et c'est par cette raison qu'on commence par elles l'Edition de ces divines œuvres projettées sous le bon plaisir de Dieu. Des personnes de piété font cette entreprise à leurs

fraix, & esperent, si elles sont secourues par le concours d'un plus grand nombre, pouvoir conduire heureusement à sa fin l'impression de tous les écrits.

Cette Edition des lettres est belle & de tout point supérieure à celle de Hollande. On n'y a négligé ni soins ni dépenses. On l'enrichira même d'un 5e. volume qui contiendra surtout ce qui n'a point paru de la Correspondance secrette entre cette sainte femme & son Enfant de grace FENELON. La Providence a permis que le manuscript autentique nous soit tombé entre les mains ; Elle y a même concourru par ce qu'on pourroit appeller un tissu de miracles.

On a fait ensuite bien des perquisitions & écrit en divers endroits pour avoir des morceaux justifiés à faire entrer dans ce 5e. volume.

La plûpart des pieces qui le com-

poseront n'a pas encore vu le jour. Ainsi on compte faire imprimer de ce 5e. volume, un nombre d'Exemplaires beaucoup plus grand que des 4 autres. Comme il n'est ici question ni de rivalité d'Edition ni d'aucun intérêt quelconque, mais uniquement de ce qui peut être utile & de secours aux ames qui veulent tenir à DIEU par le bon bout ; on fera imprimer ce nombre excedant en faveur de ceux qui, en possession de l'édition de Hollande, aux 4 volumes quils ont, pourront ajouter ce 5e.

Comme cet ouvrage se distribuera gratis à tous ceux d'entre les *vrais Intérieurs* qui sont pauvres, on aura soin d'en faire des dépots en diferens pays. Les riches feront en même tems plus à portée de se le procurer. Ainsi rien n'en défendra les approches, & les salutaires eaux de ce Fleuve venu du Ciel,

heureuſement diſtribuées par canaux, pourront fertiliſer tous les cœurs qui les déſirent, qui ſoupirent après elles & qui en ont ſoif.

Quoique ces Lettres ſoyent faites pour nourrir le cœur & non une curioſité vaine, on mettra peut-être à la fin une liſte de pluſieurs des perſonnes à qui elles ont été écrites. Catalogue qui ne s'étoit point vu encore & qui nous vient d'une main ſûre, d'une ſource non équivoque. Ceux qui s'intéreſſent à l'avancement du Règne de JESUS-CHRIST ſont bien aiſes de ſavoir ces particularités, & de connoitre les perſonnes qui ſont concentrées avec elles dans l'unité de l'Eſprit & de cet amour de DIEU qui eſt le *lien de la perfection.*

Que ne puis-je ici donner eſſort à mon cœur & en mettre à nud tous les mouvemens! Que ne puis-je en peindre la ſaillie & le

tranſport! Que ne puis-je crier de la voix la plus ſonore partout l'univers, à quiconque n'a pas abjuré toute vraye foi & tout véritable déſir d'être à DIEU; Que ne puis-je faire retentir aux oreilles de tous ceux en qui eſt allumée une etincelle de la Grace, ces paroles: *Liſez Madame* GUYON; Liſez reliſez & reliſez encore; Que ne puis-je faire paſſer ce conſeil dans tous les cœurs & l'y graver en inéfaçables caractères!

Que ne peuvent ces ſaints Ecrits qui expliquent l'Ecriture par l'Eſprit même qui l'a dictée, devenir le livre de tout le monde & leur langage le langage de tous les hommes. O mes amis qu'aucun préjugé, qu'aucune prévention ne vous en éloigne. Goutez avec un cœur pur, Goutez, vous dis-je, avec une ame ſimple, humble & enfantine; ſavourez & vous verrez *la lu-*

miere dans la lumiere. Laiffez cette célefte rofée arrofer, fertilifer votre cœur defféché; Laiffez en faire ce *Jardin de l'Eternel où eft le Germe de fes plantes & dont les eaux ne defaillent point* (*). Laiffez le feu Divin de ces Ecrits fondre & diffoudre toutes vos glaces. Laiffez ce médecin envoyé par JESUS-CHRIST comme un ouvrier dans fa moiffon, & un Canal de fa grace, fonder, nétoyer, bander notre playe invétérée & faire fortir le pus afreux de l'ulcère qui nous ronge tous, malheureux enfans d'Adam. Laiffez-vous inftruire par la Célefte lumiere de la profondeur de vos miféres, & montrer que leur feul remède eft la Croix. Laiffez-vous tranfporter dans le Domaine, dans cet heureux Empire de l'amour feul éternel & qui fubfiftera lorfque tout ce qui n'eft par lui fera détruit.

(*) *Efaye* 58.

O Hommes! Quelle voix que celle qui vous parle par cette divine femme; mais vous ne prenez garde à rien. La fouveraine fageffe vous apprend par l'exemple de cette Aigle miftique, comment en s'élevant par dégrés, on parvient enfin à contempler fixement le Soleil éternel. Par elle, (†) *Elle fe préfente fur le fommet des lieux élevés, fur le chemin, aux Carrefours; Elle crie à l'entrée de la ville & à l'avenue des portes, O vous! hommes de qualité, je vous appelle & ma voix s'adreffe auffi aux gens du commun.*

C'eft par cette divine femme qu'en nos jours, *Elle batit fa maifon, elle taille fes Colomnes, Elle aprête fa viande, Elle dreffe fa table.* O fageffe! Vous avez envoyé votre fervante pour réveiller l'Univers & pour l'inftruire; Venez

(†) *Proverbes* 8.

donc, mes amis; *Mangez buvez, faites bonne chere, mes bien aimés; assemblez-vous pour le festin du Grand* DIEU; *Buvez le vin qui vous a été mixtionné, & le moût de son Grenadier.*

Mais c'est en vain qu'on en parle au Monde. Le Monde veut périr & refuse le remède. Il s'obstine dans ses afreux préjugés, il s'obstine dans sa corruption. Il blasphême l'Intérieur qu'il ignore & dont il ne veut point. Et les Livres qui en tritent, dictés par la Vérité éternelle, ne sont que les objets de ses dérisions sacrilèges.

Ne le verrez-vous pas, ô mon DIEU! & ne vengerez-vous pas enfin votre Grace de la contrainte où la mettent comme à l'envi l'esprit du monde, tant de monstres d'incrédulité, qui, sortis de l'abîme, dressent audacieusement l'étendart avant que d'y rentrer, & une

infinité de faux Docteurs qui ont la sanction & les aplaudissemens du monde, mais qui sont rejettés du trône de votre Vérité éternelle. Voyez, O mon DIEU! le *troupeau de votre pâture* ou exposé au souffle empesté de la séduction, à la merci du vent destructeur, ou languissant faute d'eau. N'arracherez-vous pas enfin de votre main toute-puissante les impures & profondes racines du préjugé qui est presque universel, contre les seuls livres dictés par votre Esprit. Vous savez que je ne crains point d'oser en appeller à votre Témoignage même, ô Seigneur! ni de rougir ou d'en être démenti dans ce Jugement où tout paroitra. Levez donc l'enseigne & l'étendart à votre tour. Qu'à votre approche vos ennemis se fondent comme de la cire & soyent dissipés. Daignez montrer où est votre vérité, & quoique le Genre

humain n'en soit pas digne, rendez la victorieuse. Il semble que vous le devez à votre Gloire, ô mon Dieu! & à votre Vérité elle-même. Confondez & le Monde & les faux Docteurs, & sur les ruïnes des fausses Doctrines & du monde, élevez la Doctrine de l'Intérieur, la seule d'éternelle structure, & qui plus ferme que les Cieux, durera sur leurs débris, lorsqu'ils seront pliés & roulés. Voyez, ô Seigneur! le désir de mon cœur, Voyez, & hatez vous; Parlez à tous les cœurs, ô Prédicateur invisible & seul efficace. Ha! mon cœur se pâme dans cette douce espérance, "que malgré tous les efforts & la rage de l'ennemi & du monde, un jour vous éleverez le vrai Edifice. Alors une nation toute sainte, toute obéissance & toute amour, vous servira, & tout genouil fléchi & ployé devant vous, viendra rendre hommage à Votre MAJESTE' ETERNELLE.

AVERTISSEMENT

Qui étoit à la tête de l'Edition de Hollande, sous le nom de Cologne.

I. *LA vérité, qui est naturellement naïve, me fait prendre la liberté de dire ici d'abord & sans déguisement, qu'à mon avis les* LETTRES CHRE'TIENNES ET SPIRITUELLES *que l'on publie dans ce Volume & dans les suivans, seront agréables, & même cheres, à tous ceux qui désirent de répondre véritablement au nom & à la qualité de Chrétiens. Ceux qui sont de ce nombre par adherer de cœur & d'esprit à Jésus-Christ, entendront bien ici sa véritable voix, fort diférente de celle des mercenaires & de tous étrangers, selon cette assertion de sa bouche:* Mes brebis entendent ma voix; & elles ne connoissent point celle des étrangers: *ce qui fait dire à l'Apôtre S. Jean:* Voici comment nous discernons l'esprit de vérité d'avec l'esprit d'erreur.

Nous sommes de Dieu : celui qui connoit Dieu nous *entend* & écoute : celui qui n'est point de Dieu ne nous écoute point & *ne nous entend pas. Tel est l'*homme animal, *qui comme dit S. Paul*, ne comprend point les choses de l'Esprit de Dieu, mais les tient pour folie, & *ne fait que s'en rire. Aussi n'est-ce pas pour lui ni ses semblables que ces Lettres sont propres, à moins qu'ils n'aient dessein de quiter leurs ténébres & leurs obliquités pour ne plus aspirer qu'à repondre à la vocation de celui qui nous a apellés à* être conformes à l'image de son Fils, *duquel la voix est*, Suivez-moi : je vous ai donné exemple afin que vous fassiez comme j'ai fait : Le disciple est parfait lorsqu'il est semblable à son maître : Soyez donc parfaits, comme votre Pére céleste est parfait.

2. *La dignité de* CHRETIEN, *à laquelle nous sommes apellés, est si grande, qu'il n'y a rien de plus relevé dans le monde, & que toute autre chose n'est que bassesse en comparaison de celle-ci.* Être Chrêtien *c'est renfermer ou posseder dans soi ce qu'il y a de plus grand*

& de plus estimable non seulement sur la terre, mais même dans le ciel : c'est avoir dans soi Jésus-Christ & le S. Esprit par la foi & par la charité : c'est y avoir aussi le Pére, indissoluble d'avec le Fils & le S. Esprit : c'est être le Temple vivant de la très-sainte Trinité, laquelle on adore dans son cœur & dans son esprit, qui sont ce même Temple dans lequel on lui rend ce culte intérieur & d'esprit qu'il désire de nous, & où on le sert en qualité de Prêtres-rois, *comme parle S. Pierre : c'est enfin être une nouvelle créature, qui n'est plus & ne vit plus à elle-même, mais à Jésus-Christ, l'Esprit duquel la régit, & fait en elle ce qui est agréable à Dieu. Tout cela sont autant de vérités que la parole de Dieu nous rend indubitables.*

3. *Mais s'il est ainsi, me dira-t-on, où sera l'homme qui doive oser y prétendre, ou qui puisse y atteindre ? Personne certes par ses propres forces humaines ; aussi l'Ecriture nous aprend-elle que nous devons être & que nous sommes l'ouvrage de Dieu, que c'est Dieu qui veut nous façonner, faire & mettre dans*

nous tout le bien qui est nécessaire pour nous rendre tels qu'il nous veut lui-même pour lui.

4. *Une seule chose s'opose à l'exécution de cela : C'est l'abus que l'homme fait de sa liberté. Dieu ayant créé les hommes libres afin qu'ils le laissent operer librement au dedans d'eux, & ne voulant point les priver du don irrévocable de cette liberté, il arrive de là, que quand Dieu se présente au cœur de l'homme pour y operer par les bonnes inspirations & les bons mouvemens de son Esprit, le Diable, le monde, la chair & la nature corrompue avec son propre amour s'y présentent aussi, & sollicitent le consentement de l'homme. Il lui est libre d'écouter l'un ou l'autre de ces deux partis-là, & de donner entrée & lieu à celui qu'il veut. S'il écoute le mauvais parti, il met dès là obstacle à l'œuvre salutaire que Dieu étoit tout prêt d'operer dans son cœur. Mais s'il écoute Dieu, son bon Esprit commencera dans lui son œuvre dès le moment, & le menera pas à pas à la perfection Chrêtienne moyennant la fidélité & la persévérance de l'ame à écouter son Dieu.*

5. *Le grand & ordinaire inconvénient qui se présente ici, est, que les hommes aiant premierement donné audience & lieu au parti de la corruption, leur esprit en est devenu si obscurci & si plein de ténébres, & leur goût si gâté, que bien qu'ils prennent ensuite la résolution de revenir à écouter Dieu & de le suivre en toutes choses, il y a cependant une infinité de rencontres où ils prennent souvent le bien pour le mal & le mal pour le bien par les artifices de l'ennemi & par les ruses de la nature corrompue, qui savent donner au mal, aux instincts & aux suggestions de l'ennemi, l'aparence & le goût du bien ; & joindre au bien les plus solide, aux inspirations du bon Esprit de Dieu, à la vérité la plus salutaire, le goût & l'aparence du mal & du mensonge. Mais que fait Dieu pour obvier à cet inconvénient, capable d'arrêter dans l'homme son ouvrage divin ? Il prend pour coöperateurs avec lui, comme parle S. Paul, des personnes qui ont déja passé par toutes ces voies-là, & qui étant parvenuës à la possession du bien solide & de la véritable lumiere, savent avertir les*

ames commençantes, & même celles dont les progrès sont déja considérables, des ruses de la nature & des artifices de l'ennemi, leur découvrent le véritable mal qui est déguisé sous les couleurs & sous le goût trompeur du bien, & le bien solide caché sous les aparences & les amertumes du mal; leur font connoitre le vrai sens de Dieu dans sa pure vérité; leur exposent la sagesse & la profondeur de ses voies secrétes & intérieures, & les moiens d'y entrer, d'y demeurer fermes, & de s'y avancer; leur font entrevoir, ou même goûter, quelque chose des opérations de Dieu, quelquesfois des plus sublimes & des plus merveilleuses de celles qu'il opere dans les ames qui aprochent de lui le plus près: afin que ces hommes de bonne volonté étant éclairés & animés de la sorte par ces Organes de son Esprit Saint, ils entreprennent avec confiance en son divin secours une voie dont ils sont convaincus qu'elle ne les trompera point, & qu'en y marchant avec persévérance ils se trouveront enfin réünis avec Dieu jusqu'au point de ne faire plus qu'un même Esprit avec le Seigneur, selon l'assertion de S. Paul.

6. *Tel est en vérité l'usage salutaire que l'on peut tirer de ces* Lettres Chrétiennes & Spirituelles, *où tout ce que l'on vient de dire se trouve parsemé, éclairci, inculqué ci & là d'une maniere aussi vive & touchante, aussi détaillée & aplicable à des sujets existans & réels, que le peut souffrir le caractère des Lettres, qui a cet avantage par dessus celui des Livres composés de dessein prémédité sur des matieres de choix: c'est que ceux-ci, pour solides qu'ils puissent être, n'offrent, pour l'ordinaire que des généralités que l'on considére seulement comme de simples pensées & spéculations de l'écrivain exposées comme en l'air à la considération de qui voudra, sans que le plus souvent personne s'en fasse ou sache s'en faire des aplications particulieres & individuelles. Mais pour les Lettres, d'abord on y est frapé d'un objet réel & d'un état particulier & existant qui en font le sujet; puis on y voit un écrivain qui découvre naïvement les vives & foncieres afections de son cœur & les lumieres les plus choisies de son esprit en faveur d'un ami chéri que l'on veut secourir, & lui faire choisir & embrasser entre une*

multitude de remédes ou de conseils diférents, précisément l'unique & le plus propre à son besoin, le meilleur & le plus convenable à sa constitution d'alors. Cet avantage, particulier aux Lettres, ne manque pas de se faire sentir fort vivement à quiconque se trouve dans un état & dans des dificultés semblables quant au fond à ceux des personnes à qui l'on a écrit. On espére que plus d'un lecteur en fera dans soi l'expérience salutaire à l'ocasion des Lettres qu'on lui présente ici.

7. *On ne sauroit dire à qui elles ont été écrites, puisque les copies qui nous en sont tombées entre les mains étoient sans noms. Cependant ceux qui nous les ont fait tenir, & qui ne se sont point nommé eux-mêmes, nous ont averti, qu'une bonne partie avoit été écrite à des personnes très-considérables, soit à la Cour, soit dans les dignités de l'Eglise, à l'armée même, & dans d'autres emplois les plus éminens: & cela s'entrevoit assez clairement en plusieurs endroits. Le nom de l'Auteur ne s'y trouvoit pas non plus: mais nous y avons remarqué une si entiere conformité de principes, de maximes, & même de stile & d'expressions avec les*

Explications & Réflexions sur l'Ancien & sur le Nouveau Testament *par raport à* la Vie intérieure, *& avec les* Discours Chrétiens & Spirituels *de même caractère, publiés tous* (a) *depuis peu, qu'il nous paroit plus que vrai-semblable que ces Lettres sont venues d'une même plume que ces autres écrits-là, dans lesquels (pour en dire ce mot en passant) il se rencontre très-souvent des explications plus amples & plus prouvées par l'Ecriture sur plusieurs matieres très-importantes qui ne sont touchées dans ces Lettres qu'en partie, & quelquesfois bien plus briévement qu'on ne le souhaiteroit. Au reste, elles n'avoient point de dattes, excepté quelques unes, qui nous font conjecturer en général qu'elles ont été écrites quelques cinq ou six ans avant & après l'année quatre-vingt & neuviéme du dernier siécle.*

8. *Comme il y en avoit un trop grand nombre pour n'en faire qu'un seul Volume on les a partagées en plusieurs: Et pour y observer quelque sorte d'ordre, on a*

[a] *Les* Explications sur la Bible *en XX. Tomes* 1713. -- 1715. *& les* Discours Spirituels, *en deux Tomes* 1716.

divisé chaque Volume en trois Parties, à la premiere desquelles on a rangé les Lettres dont les sujets ont le plus de raport à l'état des commençans ; à la seconde, celles qui regardent un état plus avancé ; & à la troisiéme, les autres qui designent un progrès qui va encore plus loin. Les Indices de leur Abrégé mis au commencement de chaque Volume donneront une idée générale & de leur contenu & de leur ordre, autant que l'on a pû y en mettre entre des piéces séparées qui n'ont point de dépendance les unes d'avec les autres. Si le tems le permet, on fera mettre à la fin du dernier Volume une Table alphabetique par où l'on pourra trouver sans peine les diferents endroits où il est traité d'une même matiere.

Dieu veuille acompagner cette lecture des éfets salutaires de sa grace dans le cœur de tous Lecteurs, & les avancer par là vers la fin souveraine pour laquelle il nous a créés & rachetés par son sang. Amen!

TA-

TABLE DES LETTRES DE CE VOLUME,

Selon les abregés ou les titres qui en sont marqués au haut de toutes les pages.

[*Il y a des abregés plus détaillés de chaque lettre à la tête de chacune d'elles*]

PREMIERE PARTIE.

(1) Régles & avis généraux.

LETTRES

(2) Connoitre ses defauts ; en aimer la correction : les amender.

[5] Voies de Dieu. Discernement divin.

[6] Suporter les foiblesses d'autrui & de soi-même.

[7] Cooperer fidélement avec la grace.

SECONDE PARTIE.

[8] Recueillement & paix de l'intérieur.

[9] Obstacles au régne de Dieu dans nous.

[10] Cooperation solide envers Dieu.

[11] Mourir à soi. Sacrifier le propre. Renoncer à toute atache de l'esprit humain.

[14] Abandon à Dieu : cooperation ſolide.

TROISIE'ME PARTIE.

[15] De l'abandon abſolu à Dieu.

[16] Perte de tout apui pour se perdre en Dieu.

[17] Aller dans l'inconnu & l'immense de Dieu par l'esprit d'anéantissement. Operations & jugemens de Dieu, incompréhensibles aux hommes.

[18] De la parfaite simplicité & enfance Chrétienne.

[19] Unions spirituelles.

[20] Dieu seul.



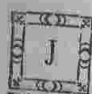
LETTRES CHRETIENNES ET SPIRITUELLES

Sur divers ſujets qui regardent la vie Intérieure.

PREMIERE PARTIE.

LETTRE I.

Avis généraux & Régles de conduite intérieure pour une perſonne qui veut ſe rendre entierement à Dieu.



J'Ai apris avec beaucoup de joye, Mademoiſelle, le deſſein que vous avez d'être à Dieu ſans reſerve : c'eſt l'unique choſe

qui soit nécessaire, & qui peut rendre nôtre vie heureuse. Donnez-vous donc à Dieu de tout vôtre cœur pour ne vous plus reprendre : regardez-vous comme une personne qui lui apartient ; aimez-le au dessus de toutes choses : tâchez que sa volonté règle toutes vos actions : acoutumez-vous à vous recueillir au dedans de vous-même, où Dieu est toujours présent : tâchez de conserver cette divine présence : rentrez souvent en vous-même pour parler à Dieu & pour l'écouter ; tenez-vous quelquefois comme Madeleine aux pieds de Jésus-Christ. Dieu aime beaucoup plus le langage du cœur que celui de la bouche où le raisonnement de l'esprit. Perseverez dans la foi, dans l'humilité, dans la confiance en Dieu, & surtout dans la charité, & vous irez bien. Je prens beaucoup d'intérèt pour vôtre ame.

LET-

LETTRE II.

Avis & réglemens de conduite, tant pour l'extérieur que pour l'intérieur, par l'exercice de la lecture & de l'oraison, où il ne faut point se négliger.

1. JE n'ai jamais prétendu, que vous vous fissiez comme les Religieuses, de ces règles qui sont toujours les mêmes, & desquelles on ne se dispense jamais : mais il est certain que j'ai toujours désiré que vous donnassiez un peu de nourriture à vôtre intérieur & par l'oraison & par une lecture qui réveille le recueillement : mais il faut commencer par l'extérieur dont vous me parlez.

2. Puisque vous vous êtes mise sur le pied de ne pas faire de visites, & qu'on y est fait, je crois que de vous remettre à en faire pour remplir des devoirs qui ne sont pas essentiels, seroit un haut & bas : & il paroitroit que vous voudriez vous remettre dans le monde ; ce qui pourroit faire un

fort mauvais effet : d'ailleurs, comme vous ne le feriez que par une espèce de pratique, cela ne dureroit pas longtems. Faites donc là-dessus ce qui convient à vôtre état, ni trop ni trop peu. Pour ce qui regarde d'aller à la Messe les jours ouvrables, je crois qu'il le faudroit faire ; non absolument tous les jours, mais assez souvent, ne vous en privant que par de justes raisons, & non par des choses amusantes, ou qui peuvent se remettre. Quelquefois on traine en longueur des bagatelles qui pourroient être faites avec plus de diligence. On est obligé de donner un certain exemple à son domestique, & c'est un de nos devoirs. Je ne voudrois pas non plus me faire une loi indispensable, de n'y manquer jamais par scrupule : c'est ce qui ne vous arrivera point. Il faut quelquefois dans l'année aller à la Messe de Paroisse & ne pas manquer aux Vêpres les fêtes annuelles, comme Pâques, Noël &c. ; cela rempli, faites pour tout le reste ce qui vous conviendra le plus.

3. Pour vôtre intérieur, ne manquez (sans une nécessité indispensable)

aucun jour sans faire oraison & un peu de lecture, cela est essentiel. C'est ce qui peut seul amollir vôtre cœur, & lui ôter son inflexibilité. La cire la plus dure s'amollit au feu ; & le rayon du Soleil découvre mille atomes qu'on ne voyoit pas sans lui ; & en les montrant, il les remue & les agite, & ce qui paroissoit pur, paroit plein de fêtus & de poussiere. Ce n'est qu'en se reposant fréquemment devant le Soleil de justice que nous voyons nos imperfections & nos défauts ; & cette vue est d'autant plus avantageuse que celle que les créatures nous pourroient donner, qu'elle est éficace, & qu'elle détruit peu à peu ce qu'elle montre en gros ; ce que toutes les créatures ne sauroient faire ni par leur lumiere, ni par leurs soins. Elles peuvent toucher dessus ; mais non les ôter. C'est ce qui fait le besoin de l'oraison en quelque état qu'on soit ; & c'est l'essentiel de la vie de grace.

4. Nôtre Seigneur ne s'est pas contenté de cette priere divine qu'il portoit toujours en lui comme Homme-Dieu ; mais il a passé non seulement

trente ans de sa vie à prier, lors qu'il ne s'employoit pas encore extérieurement à la prédication; mais même il a souvent quité cet emploi, si nécessaire au salut des hommes, pour se retirer & prier. Il l'a fait sans besoin de sa part, étant Dieu & homme; mais il l'a fait & pour nous servir d'exemple, & pour être lui-même nôtre sanctification. Il donnoit ce tems à son humanité pour la mettre dans le repos, afin que la Divinité redondât plus abondamment sur son humanité; & c'est de cette sorte (*a*) qu'*il croissoit en grace devant Dieu & devant les hommes.* Cet accroissement ne pouvoit être que pour son humanité, qui donnoit lieu à la Divinité de la pénétrer davantage, & de la combler de grace: ce qui étoit d'un mérite infini pour nôtre salut. C'étoit dans ces momens de *la priére de Dieu*, comme parle l'Evangile (*b*), qu'il nous obtenoit la grace de l'intérieur, qui, après la Rédemption & le Christianisme,

(*a*) Luc II. ℣. 52.
(*b*) Luc VI. ℣. 12.

me, est la grace des graces. Il est certain que nous exposant devant Dieu, nous participons à cette priére divine de Jésus-Christ, qui influe dans nôtre ame; c'est pourquoi il nous est si nécessaire de nous exposer à ses yeux divins.

5. Je n'ai jamais aprouvé ceux qui, sous prétexte d'avancement, négligent l'oraison; & j'ai regardé cela comme une des ruses de l'ennemi les plus dangereuses. Je ne prétends pas qu'on ne s'en puisse dispenser pour des devoirs essentiels auxquels Dieu nous applique: mais quels sont les devoirs essentiels qui ne nous laissent pas des momens pour nous reposer en Dieu? Il n'en est point. C'est le défaut d'oraison qui fait que nous traînons une vie imparfaite, que nous ne sommes ni pénétrés ni échauffés de cette lumiére divine, lumiére de vérité, lumiére Jésus-Christ. Moins on fait d'oraison, moins on en veut faire; parce que se trouvant tout au dehors, on en contracte une habitude, & l'on ne peut presque plus se tourner au dedans. Je vous conjure d'essayer de

ce que je vous dis, & vous vous en trouverez bien. Il est naturel de se laisser aller à un travail qui occupe & nous réjouit; & il n'importe à l'ennemi (qui n'est souvent que la nature,) par quoi il nous dérobe l'oraison, pourvû qu'il nous l'ôte. Recevez ceci comme le Prophète de la bouche de l'ânesse, & soyez persuadée que mes ténebres & mes deffauts sont plus grands que ceux de tous les freres: mais Dieu est toûjours Dieu; & cela me suffit.

LETTRE III.

Le goût de Dieu est donné non pour s'y amuser, mais afin de fortifier l'ame & de lui faire remplir ses devoirs. Tristesse contraire à la vraye dévotion. Actes, lecture, occupation extérieure, régles de conduite conseillées.

1. JE ne sai, Mademoiselle, qui a pû inspirer à Madame votre mére les dispositions de chagrin qu'elle

vous paroit avoir contre vous. Elle me parut mal satisfaite lorsque j'eus l'honneur de la voir la derniere fois, & je fis ce que je pûs pour la rassurer contre ses impressions. Je crois, Mademoiselle, puisque vous avez assez d'humilité pour vouloir bien que je vous dise mon sentiment, que vous devez faire votre principale aplication de la contenter. La dévotion qui ne se termineroit qu'à quelques goûts de Dieu ne seroit point une véritable dévotion. Le goût de Dieu nous est donné pour nous faciliter le moyen de nous acquiter de nos devoirs, & non pour nous y arrêter seulement. Tachez donc de faire usage des miséricordes de Dieu, de telle sorte que l'on voye en votre extérieur quelque rejaillissement de ce qui est au-dedans. Ce n'est point en parlant de Dieu que nous devons exprimer ce que nous sentons de Dieu: car cela nous nuit au contraire; & si vous me croyez, durant un très long tems vous vous tairez de Dieu pour ne parler qu'à Dieu. Dieu veut du secret de tout ce qu'il opère en nous: & si nous de-

vons manifeſter ſon opération, il faut que ce ſoit par une conduite extérieure, toute douce, toute humble, toute ſoumiſe, toute cordiale & gaie.

2. Me. votre mére eſt extrêmement bleſſée, auſſi bien que tous vos amis, par la profonde mélancolie qui paroit ſur votre viſage. Au nom de Dieu, Mlle. tâchez de la combattre. Votre extérieur triſte feroit plus propre à éloigner de la pieté, qu'à en faire déſirer les aproches. Il faut ſervir Dieu avec une certaine joye qui faſſe comprendre qu'on le ſert avec plaiſir. Il faut de plus, faire ce que vous faites avec une ſorte d'ouverture qui puiſſe faire comprendre que le joug de l'obéïſſance ne vous eſt ni à charge ni incommode. Vous aurez même plus de facilité dans le ſervice de Dieu. La mélancolie deſſéche votre ame, étrécit le cœur, & le rend peu propre à recevoir les impreſſions de la grace. Vous devez travailler infatigablement à combattre cette humeur ſi vous voulez que Dieu ſoit content de vous.

3. Ne craignez point de faire des actes à l'oraiſon: au contraire, ſuivez

le mouvement que vous avez de les faire; ils vous ſeront encore fort utiles: mais ſur tout, nourriſſez votre ame par quelque lecture. Accoutumez-vous à vous occuper extérieurement: vous le devez pour combattre votre langueur & votre mélancolie. Sur toutes choſes, perſuadez-vous une bonne fois qu'il n'y a point de ſolide vertu ni de véritable mortification, & par conſéquent de ſûre oraiſon, qu'en travaillant efficacement à ſurmonter ſon humeur & les inclinations de la nature, qu'en faiſant de néceſſité vertu; recevant également tout ce qui nous arrive, vous contentant de ce que vous avez, ne ſouffrant en vous aucun déſir de ce que vous n'avez pas. Courage, ma chère Demoiſelle, Dieu ne vous a pas tant fait de miſéricorde pour vous laiſſer en ſi beau chemin: & vous ne ſauriez lui montrer votre reconnoiſſance qu'en vous laiſſant conduire par la providence & par les perſonnes qui vous ſont ſupérieures, qu'en vous laiſſant contrarier & renverſer par les divers événemens de la providence.

4. Vous ne devez point étendre votre vertu ſur les choſes éloignées de vous, & par leſquelles elle ne ſera peut-être jamais exercée : mais il la faut renfermer dans l'acceptation de tout ce qui nous arrive, doux ou amer ; dans l'application à notre devoir ; dans une complaiſance extraordinaire pour Madame votre mére ; enfin dans une mortification continuelle, qui peut fort bien ſe rencontrer dans tous les événemens de votre vie, ſans que vous vous en mêliez autrement que pour vous ſoumettre à Dieu ; je crois que vous feriez bien de vous expliquer avec Madame votre mére, pour ſavoir ce qui peut la bleſſer dans votre conduite, & lui promettre d'y faire plus d'attention à l'avenir. Je crois que vous ne doutez pas combien je ſuis à vous.

LET-

LETTRE IV.

Comment il faut régler tout par l'obéiſſance, remplir ſes devoirs, & faire oraiſon, en s'attendant à bien ſouffrir.

1. PUiſque l'on vous a permis de m'écrire, je vous répondrai ſimplement ce que le Seigneur me donnera. Il faut que tout ſoit réglé par l'obéiſſance : Dieu ne le béniroit pas ſans cela. Je crois même qu'afin que tout réuſſiſſe pour ſa gloire & ſon avantage, vous ne ſauriez mieux faire que de donner vos Lettres ouvertes à Mad..... cela vous accoutumera de bonne heure à la ſimplicité, nourrira la confiance que vous avez en elle, & fera mille bons effets ; par là vos lettres ſeront ſûres : elles ne paſſeront point par les mains de la Supérieure ; & vous aurez ſur cela une certaine aiſance que la ſimplicité donne toujours.

2. Il n'eſt point néceſſaire d'écrire à

moins d'un beſoin véritable : & ce ſeroit très mal fait d'interrompre l'occupation de Dieu pour écrire ou pour parler de Dieu : il ne la faut faire céder qu'à nos emplois : car (comme j'ai déja pris la liberté de vous le dire) tout ce qui eſt ordre de Dieu ſur nous, doit être préferé à tout le reſte : non qu'il faille pour rien quitter la préſence de Dieu ; mais il eſt néceſſaire de ſavoir une fois pour toutes, que l'occupation de Dieu ne ſe perd, ni même ne s'affoiblit par aucune des actions qui ſont attachées à nôtre état : elle ne s'altère que par celles qui viendroient de notre propre choix ; parce qu'elles ſont un fruit de la propre volonté, entiérement oppoſée à la pure volonté de Dieu qui eſt marquée par l'obéïſſance & la providence.

3. Afin de mieux comprendre cela, il faut que vous ſoyez une fois convaincue qu'il y a l'occupation intime de Dieu, & qu'il y a le goût de cette occupation. Ce goût eſt comme le parfum dont il eſt parlé dans les Cantiques : c'eſt une preuve de la

préſence de l'Epoux ; mais ce n'eſt ni l'Epoux, ni ce qui fait cette même préſence. On perd aiſément l'odeur de ce parfum ; mais on ne perd pas pour cela la préſence intime de l'Epoux. Il en eſt de même de l'amour : il y a le ſentiment de l'amour, & il y a la vérité de ce même amour. Dieu donne le ſentiment de l'amour afin de ſéparer l'ame de tout autre amour ; mais il donne la vérité de l'amour lorſque ſurpaſſant tout ſentiment, l'ame tend par la foi à l'inconnu de Dieu, qu'elle ne s'arrête point au lait ſpirituel ; mais qu'elle ſuit l'Epoux dans tous les lieux où il la mène, ſans crainte de ſe ſalir en marchant par tout ce qui eſt attaché à l'emploi auquel il la deſtine. L'amour-enfant veut toujours jouir des careſſes de l'aimé : mais l'amour fort ne veut que ſouffrir pour l'aimé. Je ſai que c'eſt la douceur de l'amour, qui inſpire aux ames commençantes tous les déſirs de ſouffrir pour lui : plus il fait éprouver à l'ame ſes charmes, plus elle voudroit que l'amour la conſumât dans les plus étranges travaux ; mais elle ne

ſait pas alors ce qu'elle demande, parce qu'elle eſt revêtue d'une force divine que la ſuavité ſpirituelle lui communique: mais s'il lui faloit ſouffrir ſans ſoutien, elle ſe trouveroit environnée de crainte pour les mêmes choſes qu'elle paſſionne à préſent.

4. Il faut commencer par donner à Dieu des preuves de l'amour que vous lui portez, non en jouïſſant de ſes careſſes amoureuſes, mais en vous appliquant à vos devoirs. Il faut conſerver la préſence intime de Dieu dans tout ce que vous faites, & ne vous embaraſſer pas quand même vous perdriez le ſentiment de cette divine préſence, pourvû que vous en conſerviez la vérité. Lorſque vous avez ſatisfait à ce que vous devez aux autres & à l'obéïſſance, prenez le reſte du tems pour faire oraiſon: mais accoutumez-vous de bonne heure à une oraiſon forte & continuelle, & que tous vos emplois ne divertiſſent point. Si vous me croiez ſur ce point, comme j'en ai quelque expérience, vous verrez que Dieu ſe fera ſentir plus fortement à vous dans toutes les occupations qui

ſont d'ordre de Dieu, & non de choix propre, (car celles-là ne ſont pas de même) qu'à l'oraiſon: & dans la ſuite ſi vous quitiez vos emplois pour l'oraiſon, vous n'y trouveriez plus la même choſe, & vous en auriez du reproche intérieur.

5. Dieu vous a donné un très grand don d'oraiſon; & c'eſt la marque qu'il vous appelle à beaucoup de morts & de renoncemens. Contez, Madame, que l'on ne meurt à ſoi-même que par ce qui nous vient de Dieu, & que ſa providence nous ménage. Les plus grandes pénitences, les humiliations les plus fortes que nous choiſirions, nous feroient vivre en nous-mêmes, loin de nous y faire mourir: mais celles qui nous viennent de la providence, auxquelles nous ne nous attendons point, ſont celles qui ont le véritable caractère de nous faire mourir à nous-mêmes. Tout ce qui vient de Dieu même, excédant nôtre capacité naturelle, porte toujours avec ſoi paix & raſſaſiement. Le cœur de l'homme peut bien être émû & même attendri par les objets moindres que

Dieu: mais il ne peut être rempli, pacifié, ni éprouver ce raſſaſiement divin que Dieu fait goûter au cœur qu'il remplit avec ſurcroit. Si vous goûtez déja dans ces échantillons tant d'innocentes délices, que ſera-ce de la vérité éternelle lorſqu'elle ſe manifeſtera à vous? mais ſoyez en même tems perſuadée que Dieu ne nous accable de plaiſirs inéfables, qu'afin de nous rendre propres à porter le poids de la Croix.

6. Il eſt vrai que la Croix n'eſt pas croix pour celui qui aime, & qui ne conte aucuns travaux pour l'amour: mais lorſque l'amour ſe cache, & qu'il le laiſſe ſurchargé du poids de la ſouffrance, il la trouve très lourde. Ne jugeons pas de nôtre courage dans le tems de la douceur de l'amour: il en faut juger dans celui de la rigueur de l'amour. Accoutumez-vous donc à un amour, fort & généreux, qui ne s'arrête ni par la douceur ni par la douleur. Cet état met l'ame dans une *inaction apparente* pour le dedans, parce que l'action de Dieu abſorbe (pour ainſi parler) celle de l'ame: mais *elle*

agit très véritablement, ſe laiſſant mouvoir au S. Eſprit. Demeurez donc dans un profond ſilence; & comme dit l'Ecriture (*a*), *que toute chair ſe taiſe en la préſence du Seigneur.*

7. Encore une fois ne dérobez rien à vos emplois pour faire oraiſon; mais prenez tous les momens de reſte pour la faire, & ſurtout, faites-la dans tout ce que vous faites. C'eſt être martir du S. Eſprit que d'être tellement dévoué à la volonté de Dieu & à celle d'autrui, que l'on ne faſſe jamais ſa propre volonté en quoi que ce ſoit. Il y auroit bien des choſes à dire là-deſſus; mais ma fiévre ne me permet pas d'écrire plus au long. Dieu donne des déſirs, des mépris & des croix lorſqu'il veut faire paſſer une ame par les mépris & les croix, & non pas afin qu'elle faſſe rien par elle-même pour ſe faire mépriſer. Il faut recevoir avec plaiſir ce qui crucifie & humilie.

8. C'eſt répondre à votre lumiére de *mourir aux choſes ſaintes*, que de vous attacher fortement à votre devoir,

(*a*) Zach. II. ✝. 13.

puisque par-là même vous mourrez à l'inclination de la solitude; inclination qui ne vous est pas alors donnée pour vous rendre solitaire, mais pour vous empêcher de vous dissiper dans les occupations extérieures, d'y agir humainement & par humeur. Pour la personne qui est du monde, nôtre Seigneur vous l'ayant adressée, vous donnera ce qui lui sera nécessaire. Je ne refuse pas lorsque je me porterai bien de vous envoyer quelque chose si Dieu me le donne. C'est en lui que je suis toute à vous.

LETTRE V.

Plusieurs avis salutaires pour les commencemens. Bon usage du tems. Remplir ses devoirs dans la vûë de Dieu & de sa volonté, est la dévotion principale, & qui rend l'ame contente & heureuse. Réglement de la prière & des manieres d'agir.

1. Comme vous avez désiré de moi, ma très chere cousine,

que je vous écrivisse sur une partie des choses que vous me dites dans la derniere conversation que nous avons eu ensemble, quoiqu'il me paroisse vous y avoir répondu alors assez amplement, je veux de tout mon cœur vous contenter autant que je pourrai, ou du moins, vous parler sur les articles qui me reviendront le plus.

Le premier qui se présente à mon esprit, est le peu de tems que vous croiez avoir dans cette maison pour penser à vous-même & vous occuper de Dieu. A cela, je vous dirai, que comme les Communautés sont faites pour le général, & non pour le particulier, on doit en les établissant, regarder plus au bien général qu'au particulier. Or généralement parlant, il est de conséquence qu'il y ait beaucoup d'occupation dans les Communautés. Cette occupation empêche l'ennui & la négligence, étourdit la tentation, & fait une infinité d'autres biens que je ne décris pas ici, parce qu'il ne s'agit pas du général de la Communauté, mais de vous seule.

Pour vous, je vous dis que vous aurez aſſez de tems ſi vous l'emploiez bien.

2. Pour le bien emploier, (car c'eſt du bon uſage du tems que dépend tout le bonheur de la vie,) il faut retrancher le tems que vous demandez pour vous-même, puiſque l'oubli de vous-même eſt l'un des points eſſentiels pour le bon emploi du tems. Si vous retranchez l'occupation de vous-même, alors vous emploierez pour Dieu le tems que vous avez; & c'eſt ce qui vous eſt abſolument néceſſaire.

Peut-etre êtes-vous perſuadée qu'il vous faut plus de tems que vous n'en avez pour ſatisfaire à ce que vous devez à Dieu; & c'eſt en quoi vous vous tromperiez beaucoup. Vous en aurez aſſez pour ſatisfaire à ce que vous devez à Dieu ſi vous vous renfermez dans les bornes de ce juſte devoir, ſans vous impoſer un joug qu'il ne vous impoſe pas lui-même, & qui, ſuivant la régle de l'Evangile qui nous ordonne de nous renoncer nous-mêmes, vous nuiroit, puiſqu'il vous fe-

roit vivre plus fortement dans votre activité naturelle, nouriſſant votre vivacité, qu'il eſt d'une extrême conſéquence de détruire, ſi vous voulez répondre en quelque maniere aux miſéricordes que Dieu vous fait. Pour y réuſſir, retranchez donc autant que vous pourrez les œuvres de votre vivacité, qui vous ſont peu utiles devant Dieu, pour ne pas dire qu'elles vous ſont nuiſibles; & laiſſez operer la grace, que vous étouffez ſouvent, ou du moins que vous empêchez de s'étendre; & vous aurez du tems de reſte. Je vous parle avec ma franchiſe ordinaire, parce que vous le voulez de la ſorte, & que l'amitié ſincère que j'ai pour vous ne me permet pas d'en uſer autrement.

3. Soyez une fois perſuadée, (ſans quoi vous ne ſerez jamais heureuſe,) que le point principal de la pieté eſt de s'atacher uniquement au devoir de ſon état en quelque condition que l'on ſoit, & de bien remplir ſes devoirs; & non à une multitude innombrable de pratiques & de priéres que Dieu ne nous demande pas. Dieu ne vous

demandera pas si vous avez beaucoup lû, beaucoup recité de priéres; mais si vous avez fait sa volonté, & si vous l'avez beaucoup aimé. Or *faire sa volonté*, même d'une maniere infaillible, c'est de *faire bien & avec perfection tout ce qui est renfermé dans l'état où il nous appelle*, & qui n'est point de nôtre propre choix; puisque nôtre volonté propre étant la source de toute corruption, tout ce qui nous dérobe à nôtre propre volonté nous est d'une extrème utilité. Les emplois que nous ne choisissons pas font cet effet. Ils nous sont donc très avantageux.

4. Contez, ma chère cousine, que pour seconder les mouvemens que Dieu a mis dans vous d'être à lui sans reserve, il faut que vous posiez pour fondement, que tout dépend du bon usage du tems, & de remplir vos devoirs avec perfection. Mais comme l'une de ces propositions se trouve renfermée dans l'autre, c'est vous apprendre à faire bon usage du tems que de vous faire connoître la maniere de faire vos devoirs avec perfection; & c'est faire

faire vos devoirs avec perfection que de bien employer le tems. Commençons par le premier *devoir*, qui est celui de la priére.

5. Quand vous n'auriez qu'une demi heure par jour pour prier, si vous employez cette demi heure à vous occuper uniquement de Dieu, à l'aimer, à demeurer en sa présence, à vous sacrifier à toutes ses volontés souveraines, & que vous soyez persuadée que cette demi heure vous est donnée pour poser le fondement de tout ce que vous ferez durant le jour; n'est-il pas vrai que vous tâcherez de conserver cet esprit de priere en toutes vos actions? Ce qui vous fera *marcher en la présence de Dieu*, qui est le plus asseuré moyen (*possédant votre ame dans la paix*, comme dit l'Ecriture,) de moderer cette grande vivacité, qui feroit la ruine de la santé de votre ame & de votre corps. Votre esprit & votre cœur, reposés par ce goût intime de la présence de Dieu, que vous avez nourri & cultivé dans la priere du matin, vous font faire avec perfection, par amour de Dieu, avec joye & tranquilité, ce que

vous feriez ſans cela avec agitation, dégoût, & plénitude de vous-même. Soyez une fois perſuadée que ce n'eſt point la multitude des actions qui nous ſauve; mais de faire avec amour & fidélité celles qu'on eſt obligé de faire.

6. Ce peu de tems que vous donnez à Dieu le matin, (ſi vous n'en avez pas davantage,) eſt comme l'eſſai d'un vin ou d'une viande délicieuſe, qui tient en apetit & en déſir de cette même viande: au lieu que ſi on en mange d'abord avec excès parce qu'on la trouve excellente, cet excès, malgré ſa bonté, ne laiſſe pas d'en raſſaſier. Une oraiſon trop longue, quoique pleine de goût, ne laiſſe pas d'émouſſer la pointe de ce même goût; au lieu qu'une oraiſon plus courte, & que l'on tâche de faire paſſer dans tous ſes emplois, conſerve l'ame dans l'apetit de la priére, & fait que toutes ſes actions ſe reſſentent de l'oraiſon, portant en elles un principe de vie.

L'autre maniere de prier eſt l'office. Si vous le dites avec les autres, (ce qui eſt le mieux lorſque la ſanté &

l'obéiſſance le permettent; parce que cette priere faite en commun a une certaine grace d'onction que Dieu attache à tous les emplois généraux des Communautés, la généralité étant incomparablement meilleure que la ſingularité:) lors, dis-je, que vous recitez l'office avec les autres, comme vous n'avez qu'un verſet à dire de deux, vous avez une très grande commodité pour conſerver le recueillement en le diſant. Si la néceſſité vous oblige à le dire ſeule; dites-le poſément, & tâchez de conſerver en le diſant le même recueillement. Cela vous ſervira beaucoup pour former votre intérieur, pour vous habituer à la préſence de Dieu, & ſurtout pour diminuer la véhémente précipitation de votre naturel.

7. Après la priére il y a les autres emplois de la journée. Attachez-vous ſur toutes choſes à bien faire ce que vous faites dans le moment préſent. Votre eſprit vif courra, ſans que vous le vouliez, à tout ce que vous aurez à faire enſuite de ce que vous faites, & il vous donnera une agitation pour vous précipiter, qui vous ſera extrê-

mement dommageable si vous ne vous accoutumez de bonne heure à arrêter cette impétuosité. Vous pouvez & devez le faire en deux manieres ; l'une, en l'arrêtant tout d'un coup, & vous reposant dans un simple recueillement d'un moment, qui tranquilisera votre ame, & fera comme une eau trouble qu'on laisse rasseoir : l'autre maniere est, de ne vous point occuper de l'avenir, & ne penser qu'à faire ce que vous faites dans le tems que vous le faites. Cette pratique vous rendra toujours présente, à ce que vous faites, & vous ôtera un certain défaut naturel, qui fait qu'étant presque toujours présente à ce que vous ne faites pas, (à moins que ce que vous faites actuellement n'ait émû toute votre vivacité,) vous n'êtes point où vous êtes, y étant d'une maniere ou abstraite, ou excessivement vive. Je vous parle, ma chère Cousine, avec une extrème liberté ; parce que je vous connois entiérement. Je sai que vous voulez être à Dieu sans reserve, & que c'est pour son seul amour que vous vous consacrez à lui : de plus, c'est que je suis certaine que vous serez

fort heureuse si vous entrez dans ce que je vous dis ; (vous ne le sauriez même être sans cela ;) parce qu'en ne vous occupant point de l'avenir, vous détruisez une infinité de tentations qui ne regardent que l'avenir ; & le laissant à Dieu par un abandon de tout vous-même, vous engagez ce même Dieu, dont la bonté est infinie, à vous protéger d'une maniere singuliere.

8. Il vous est encore infiniment avantageux, de mettre votre pieté dans l'attachement à vos devoirs en l'état où Dieu vous appelle : parce que les actions où il y a moins de propre volonté, sont celles qui sont les plus agréables à Dieu, & qui nous font véritablement renoncer à nous-mêmes : car quel renoncement y a-t-il où nous faisons toujours ce que nous voulons ? Quand on agit par obéissance, faisant toujours ce qui est du devoir, on fait toujours la volonté de Dieu, & l'on aime toujours Dieu si l'on fait toujours ces mêmes choses avec un sincére désir de lui plaire & de se renoncer incessamment. Sans cette pratique de préferer ce qui est du devoir à l'inclination en quelque état que l'on

soit, on n'établit point une vie heureuse ni une pieté solide. Rien ne rend plus heureux que de faire agréablement ce que l'on fait nécessairement : rien n'est plus solidement vertueux que de sacrifier sans cesse nôtre volonté à celle de Dieu dans tout ce qu'il ordonne, & même qu'il permet nous arriver.

9. Vous me répondrez, que cela est rude à une personne franche, qui semble n'être née que pour la liberté. A cela je vous dirai, qu'en quelque état qu'une personne qui aime la liberté se puisse trouver, elle ne peut jamais être libre, pour peu qu'elle ait de societé, si elle ne se rend libre par les mèmes choses qui sembleroient la captiver.

Il faut donc qu'elle veuille bien faire tout ce qu'elle fait, & y mettre son plaisir ; sans quoi point de vrai plaisir. Mettons donc, ma très chère Cousine, nôtre plaisir dans le plaisir de Dieu, nôtre volonté dans la volonté de Dieu, & nous serons toujours heureux & toujours contens. Je dis plus ; qu'avec ces dispositions, les mêmes choses qui vous gênent aujourd'hui, ne vous gêneront plus dans la suite.

10. Je vous conseille de lire moins de choses que vous n'en lisez ; & de lire celles que vous lisez avec plus de paix, lisant pour nourrir votre ame, & non pour remplir votre esprit d'une multitude de choses qui l'étouffent, & qui loin de vous tenir en haleine pour le bien, vous laissent, comme une personne qui ayant trop couru, ou qui étant trop charchée, ne respire qu'avec peine. La nature est toujours active & empressée ; mais la grace est tranquile, reposée, & exacte. Croyez-moi à vous plus que personne du monde.

LETTRE VI.

Divers avis de conduite, sur le trop d'exactitude & d'occupation des choses, sur l'occupation de Dieu & de sa présence ; purifier l'amitié, vaincre nôtre humeur, ne juger d'autrui &c. sur l'Oraison, la Communion & la Confession.

1. Pour ce qui vous regarde, il est bon d'avoir un peu d'atten-

tion pour ne rien faire qui puiſſe peiner les perſonnes avec qui on eſt obligé de vivre : mais vous pouſſez cela trop loin, & il ne faut s'occuper de rien. Remplir ſes devoirs, ou s'en faire une occupation, ſont deux choſes fort différentes. Il faut s'occuper de Dieu davantage : c'eſt lui qui vous fera remplir vos devoirs ſans vous en occuper, & il vous les fera remplir parfaitement, détruiſant peu à peu cette fourmillere de deffauts. Lorſque vous ſentez cette occupation de vous-même & des autres, tournez-vous au-dedans de vous-même pour vous appliquer à Dieu ; & vous verrez que tout tombera. On eſt occupé des choſes, parce qu'on en eſt plein ; & cependant Dieu demande un grand vuide, ſans quoi il ne peut nous remplir.

2. La plûpart de nos défauts viennent de ce qu'on ne fait pas aſſez d'*oraiſon*, & de ce qu'on ne ſe tient pas aſſez en la *préſence de Dieu.* C'eſt à lui à nous vuider de nous-mêmes, & à nous remplir de ſa grace. Il faut pour cela s'expoſer ſouvent devant lui : car croire en venir à bout autrement, c'eſt croire voler ſans aîles. Le travail qui ne va qu'à combattre directement nos défauts, eſt un travail autant infructueux que décourageant. Prenez donc le biais que je vous dis, & vous vous en trouverez bien.

3. Il eſt bien juſte que l'amitié faſſe faire les choſes, & c'eſt Dieu qui donne cette amitié dans ceux qu'il unit ; mais il faut ſanctifier l'amitié. Ne nous flattons point : nous n'avons pas une vertu aſſez perſéverante & aſſez forte pour agir toujours par principe de vertu ſi le goût de l'amitié n'y étoit pas mêlé, & ſi nous n'avions que des répugnances. Une marque de cela, c'eſt que nous n'agiſſons point avec les gens qui ne nous reviennent pas & que nous n'aimons pas, comme avec ceux que nous aimons. Cependant une vertu ferme & conſtante devroit faire cette égalité, & produire cette même maniere d'agir.

4. Comme vous ſavez le principe qui me fait vous parler, qui eſt une très tendre amitié en Jéſus-Chriſt, je crois que vous recevrez de bon cœur ce que je vous dis : car pourquoi nous flatterions-nous les uns les autres, puiſque n'ayant pour but que

de plaire à Jésus-Christ, nous n'aurions qu'une fausse charité si nous ne nous aidions pas à lui être agréables? Je vous dirai donc, que vous avez toujours eu le défaut pour ce qui regarde le manger; & la nature se couvre du prétexte de vouloir que rien ne manque aux autres. Il est bon d'être exact; mais il ne le faut pas être trop. Et pour vaincre votre humeur, il faut passer sur bien de petites choses qui choquent votre naturel. Pour le faire efficacement, il faut attendre que votre humeur soit passée pour répondre, & le faire avec application à Dieu: alors vous direz sans gronder les mêmes choses; & la répréhension fera plus d'effet.

5. Rien ne doit tant blesser un esprit droit que la fausseté: mais comme Dieu ne nous a pas établi correcteurs du genre humain, & que la charité doit couvrir la multitude des défauts, je m'abstiendrois de parler de ceux des autres: parce que si Dieu leur avoit fait les graces qu'il nous a faites, ils seroient beaucoup meilleurs que nous. D'ailleurs, tout ce que nous en disons ne sert qu'à nous salir,

sans les purifier. Pour ce qui regarde vos ajustemens, je mépriserois les choses & les laisserois quelquefois moins exactement. Pour les Communions, je ne voudrois point me fixer à certains jours; mais prendre ceux où vous avez moins d'embarras. Assistez à la Messe le plus que vous pourrez. Lorsque vous croyez que vous avez dit ou fait certaines choses qui peuvent scandaliser vos domestiques de vous voir communier en suite, abstenez-vous ces jours de la Communion; car nous sommes redevables aux forts & aux foibles.

6. Je voudrois que vous fissiez tous les jours au moins une heure d'oraison, & plus si vous le pouvez. Lorsqu'il fait froid, on n'est pas échauffé d'être un moment devant le feu; mais c'est après y avoir été longtems qu'on commence à sentir la chaleur. Que si tous les tems qui ne sont pas absolument nécessaires à remplir nos devoirs, nous les employions à faire l'oraison; nous conserverions cet esprit d'oraison dans nos devoirs, & nous n'y commettrions pas tant de deffauts.

7. C'est un grand malheur que d'ê-

tre obligé de traîner après soi tant de domestiques ; car il ne faut scandaliser personne : tout m'est permis, dit S. Paul ; mais tout n'est point expédient : Ainsi, quoique votre conscience ne vous reproche rien, présentez-vous au Prêtre pour en recevoir la bénédiction, sans vous gêner à chercher ce que vous ne trouvez pas ; & communiez ensuite. On a fait un si grand abus depuis quelque tems de la Confession qui est sacrement, où il faut de la matiere pour absoudre, qu'on n'ose communier sans aller à confesse, quoique cela soit contraire à l'ancienne pratique : car il faut, en se confessant, avoir regret d'avoir offensé Dieu, & la résolution ferme de ne plus retourner : ce qui ne se trouve pas lors qu'il n'y a que des imperfections de pure foiblesse. Il faut donc recevoir simplement la bénédiction, ou, pour l'absolution, vous confesser des péchés de votre vie passée.

LET-

LETTRE VII.

Usage de la retraite, pour y reconnoître nos deffauts, que Dieu manifeste & continue à faire manifester par amour aux ames qui lui correspondent fidélement par une démission de volonté & de cœur.

1. UNe des plus grandes graces que Dieu nous puisse faire, c'est de nous donner la connoissance de nos deffauts. C'est dans la retraite que cette connoissance nous est donnée ; parce que l'ame étant plus tranquile, elle est comme une eau reposée, où l'on voit mieux toutes les saletés. Mais pour profiter de cette retraite, il faut travailler sans empressement, prendre & quitter l'ouvrage pour l'entremêler de silence, faire de fréquens retours au-dedans, car la retraite extérieure n'est rien sans celle du dedans. Il y a des personnes qui par leur naturel sont portées à l'inaction, & qui n'en sont pas plus intérieures. Les mélancoliques sont assez de ce nombre, &

les pareſſeux : mais lorſqu'on joint la retraite intérieure & l'application à Dieu à la retraite extérieure, tout va le mieux du monde. Votre naturel eſt vif & mélancolique; doux, & cependant quelque choſe d'un peu aigre ; vous indiſpoſant facilement, & ne revenant pas de même ; exceſſive dans vos arrangemens, que vous appellez bon ordre ; facile à vous enjoüer des perſonnes, & à vous rebuter ; arrêtée à votre propre ſens, quoiqu'avec une démiſſion aparente, exceſſive dans ce que vous louez ou blâmez ; & , ſans même le vouloir, vous avez beaucoup d'art pour perſuader ce que vous voulez qu'on croie ; ce qui ne vient pas d'envie de tromper, mais de la force de votre imagination.

2. Vous voyez combien je vous aime, puis que je vous dis ainſi vos défauts & ne vous épargne pas. Une des plus grandes marques d'amour que Dieu puiſſe nous donner, c'eſt de nous faire connoitre nos deffauts, & de nous montrer à nos yeux tels que nous ſommes : auſſi la plus grande preuve d'amitié que je puiſſe vous donner, eſt de vous faire connoitre vos défauts.

Lorſque nous ne profitons pas de la lumiere que Dieu en donne, il ſe tait, & ne nous les fait plus connoitre. C'eſt un des plus grands malheurs qui nous puiſſe arriver. Il y a des perſonnes qui ſe jugent parfaites, parce que Dieu ne les éclaire pas à cauſe de leur infidélité, & que rien ne leur reproche. C'eſt l'eſprit qui eſt éteint en eux, comme dit St. Paul (*a*), & non pas que la ſource de leur deffauts ſoit tarie. Les deffauts paroiſſent moins au-dehors, parce qu'ils ſont plus enracinés au dedans.

3. Tenez-vous donc heureuſe de ce que Dieu vous fait connoitre les vôtres ou par lui-même ou par autrui ; & prenez un nouveau courage pour vous pourſuivre vous-même. Ne ménagez rien avec Dieu dans un tems où il n'a rien ménagé pour vous. Ce n'eſt rien de nous dire les enfans de Jéſus-Chriſt ſi nous ne travaillons à l'imiter dans ſa vie cachée, petite, ſouffrante & humble.

Je vous conjure donc de vous renouveller dans ce ſaint tems pour être plus à Dieu, & mon ame aura une

(*a*) 1. Theſſ. 5. ℣. 19.

entiere correspondance avec la vôtre. Il y a des personnes qui se persuadent que je me préviens à leur égard, que je change pour elles : elles se trompent : un jour elles verront à la lumiere de vérité ou qu'elles ont été infidèles, ou qu'elles ont changé de conduite, & qu'elles se sont éloignées elles-mêmes les premieres. Je reste toujours en ma même place : si on s'écarte, on se trouve plus loin de moi ; si l'on se raproche, on me trouve comme j'étois auparavant. Combien de gens sortent de leur sphère sous bon prétexte ? Combien de gens s'éloignent insensiblement de ce que Dieu demande d'eux, pour faire ce que Dieu ne demande pas ? Aimons ceux qui nous reprennent ; car ce sont eux qui nous disent la vérité. Craignons ceux qui nous flattent ou tolérent ; car la vérité n'est point en eux, quoiqu'ils assurent qu'ils disent la vérité.

4. Pour ce que vous me dites, comment il faut faire quand vous avez cédé à M. votre mari, pour ne pas se persuader que la raison est de votre côté ; il y a plusieurs moyens de cela : le plus essentiel est la parfaite humilité,

qui ne nous permet jamais de croire que nous ayons raison & les autres tort. Il est impossible d'avoir une parfaite démission d'esprit que par l'humilité : mais comme nous n'en sommes pas là encore, (un autre moyen) c'est de laisser tomber toutes vos raisons, sans les entretenir volontairement un moment, sans les comparer avec les autres, les redire pour se faire aprouver. C'est par cette disposition journaliere, & par une démission continuelle qu'on parvient à la pauvreté d'esprit, qui est la mere de l'humilité. Prenez courage, & me croyez à vous du fond du cœur. Il ne tiendra jamais à moi que nous ne soyons fort unies.

LETTRE VIII.

Qui veut se donner à Dieu, doit se préparer à la repréhension.

1. VOus croyez donc qu'il n'y a qu'à se donner à moi tout-à-fait. Il faut voir si j'accepterai. La charge est plus forte que vous ne pen-

ſez. Vous êtes libéral, à ce que je vois, des choſes qui ſont avantageuſes à celui qui les donne, & onereuſes à celui qui les reçoit. Vous ne vous ſauriez livrer à moi ſans vous livrer à Jéſus-Chriſt. C'eſt la même choſe. Parlez juſqu'à-ce qu'il vous faſſe taire : parlez ſans que l'on vous réponde. Mais ce n'eſt pas tout que de parler ; il faut faire. Juſques à quand conterez-vous pour quelque choſe les biens & les commodités de la terre ? Prétexterez-vous toujours une avarice réelle d'un bon ordre & d'une néceſſité ? Comment celui qui tient encore à l'argent, pourroit-il aimer Dieu purement ſi la moindre attache aux dons les plus ſpirituels empêche la pureté de cet amour ?

2. Croyez-moi, le détachement vous eſt plus utile que tout le reſte. Défaites-vous de tout ce qui vous tient le plus au cœur. Ne craignez point de ne pouvoir payer vos dettes : vous les payerez toujours aſſez : votre premiere dette eſt envers Dieu. Vous avez deux maux tout contraires ; l'amour de l'argent, & le déſir des plaiſirs. Vous les goûteriez tous volontiers s'il

ne vous en coutoit ni Dieu ni argent. Vous vous privez des choſes qui flattent votre goût lorſqu'elles coutent ; & vous ne vous en privez pas lorſqu'elles vous ſont préſentées ſans qu'il vous en coute rien. J'ai bien d'autres vérités à vous dire ; mais vous ne les pourriez porter. Voyez ſi au prix de les entendre vous voulez vous donner à moi. Je vous ai beaucoup écouté ; écoutez-moi à votre tour, & croyez, que qui voudra être épargné ne pourroit vivre avec moi. Auriez-vous bien le courage de montrer cette lettre à N ?

LETTRE IX.

Sur le même ſujet ; & touchant les ſecrettes attaches que l'on a à ſoi-même.

1. VOus voulez que je vous diſe vos deffauts. Je le veux. S'ils vous peinent, prenez-vous en à vous : je ne vous dirai que ceux qu'il plaira au maître que je vous diſe. Je vous trouve pleine d'attention ſur vous-même, & de retours de délicateſſe cau-

ſée par une longue habitude (c'eſt une choſe qui ne ſe peut dire comme je le vois) tant pour les moindres incommodités auxquelles vous faites attention, que pour la maniere même dont vous les ſouffrez, pleine de petites recherches : faiſant remarquer que vous n'en avez point, que vous y êtes indifférente, & cependant ne l'étant point ſur votre coefure, ſur toute votre perſonne, étant bien aiſe d'être remarquée & d'être comptée pour quelque choſe devant Dieu & devant les hommes. Je remarque une impureté continuelle dans ce que vous dites & penſez de votre état, faiſant remarquer que vous avez peu d'apuis ; même dans ce que vous dites, que vous le croyez mauvais ; impureté continuelle devant Dieu ! il faut l'oublier abſolument. Votre eſprit & votre raiſon agiſſent inceſſamment dans ce que vous écrivez à M**. impureté continuelle ! Vous groſſiſſez vos peines en les lui diſant, comme voulant en être plainte & faire voir que vous ſouffrez.

2. Ce que je vous dis eſt exprimé groſſiérement : mais ce que je vois eſt ſi ſubtil, ſi étendu, & tant d'autres

choſes qui fourmillent & qui me ſont montrées, qu'il faut plûtôt me taire qu'en parler. Vous meſurez toujours le profit ſur ce que vous ſentez ou ne ſentez pas : vous avez un rapport continuel à vous : & dans les choſes mêmes où il paroit le plus de déſintéreſſement, il y en a un ſecret. Vous faites remarquer votre détachement & comment vous préferez les autres ; & votre vuë propre s'en fait une nourriture ſecrette. Remarquez qu'il y a des choſes que vous dites quelquefois avec ſimplicité ; & celles-là je les diſcerne par le goût du fonds : mais il y en a la plûpart qui ſe diſent par cette vûe ſecrette & cet amour enraciné d'être quelque choſe ; enſorte que cela même a eu part dans les ſacrifices que vous avez faits, auxquels vous ne vous feriez pas engagée ſi aiſément ſi vous n'aviez eſpéré votre perfection. Vous comparez votre état aux autres, & vous êtes ſi habituée aux retours, qu'ils vous ſont comme naturels & que vous ne les voyez plus comme retours, ſoit que Dieu vous exerce, ſoit qu'il vous donne quelque grace, ſéche ou dans l'abondance. Il y a chez vous une re-

pine continuelle. Soyez persuadée que cela est vrai. Si je vous disois tout, je vous ferois frayeur. Cependant, entrez simplement & avec acquiescement à tout ce que l'on vous dit, & Dieu, qui est le grand médecin, vous guérira lui-même. Gardez cette lettre : elle est vérité de Dieu.

LETTRE X.

Usage de la rigueur. Misère universelle.

1. VOus trouvez sans doute, doux comme vous êtes, ma lettre trop forte : mais, cher N. je ne sai point (*a*) *mettre des oreillers sous tout coude* de la maison d'Israël. Si je ne lui dis pas la vérité, qui est-ce qui la lui dira ? pourquoi des ménagemens si la rigueur n'y fait rien ? Cher N. ne mettons point de lénitif où il faut du feu. Je ménage ceux qui ont besoin de ménagement ; mais ceux qui se sont eux-mêmes jettés dans le péril, & qui s'y plaisent, pourquoi les

(*a*) Ezéch. 13. ℣. 18.

ménager ? J'avouë que je suis peut-être plus désagréable à Dieu que lui : je ne m'en crois pas moins misérable : combien de chirurgiens avec des playes plus dangereuses en pancent-ils de moindres ? Je vous avouë que je n'aperçois plus de route à son cœur. Tout m'y paroit bouché. Si la faute vient de mon côté, je prie mon divin Maître de vous le faire connoitre.

2. O misère, misère humaine ! que sommes-nous & que serions-nous sans mon Maitre ? Je vois que le meilleur de nous ne vaut rien du tout, du tout. Il n'y a de bon que ce qui est au Maitre ; encore le gâtons-nous. Il faut aller votre train, faisant de votre mieux, & laisser gronder dame nature, qui veut tenir toujours quelque chose pour s'amuser. Il n'y a que le cœur parfait en Dieu qui ne s'attache à rien. Tout le reste a ses attaches.

LETTRE XI.

Ne point contester ; mais se soumettre à la correction, & demeurer en paix.

1. EST-il possible que vous ayez disputé avec N. Il y a en cela

bien des fautes considérables, d'amour-propre, de préference de votre jugement. Quand la moindre personne du monde vous diroit que vous auriez tort, vous le devriez croire: car c'est une faute que de se justifier, une plus grande de le faire avec dispute, mais c'est tout autre chose de ne pas aquiescer d'abord à N. qui vous tient la place de Dieu. Est-ce lui qui vous conduit, ou si vous le voulez conduire? Comment le croirez-vous sur des fautes qu'il ne voit pas, si vous ne le croyez pas sur celles qu'il voit? Par dessus cela, vouloir donner un juge à votre juge naturel! quoi, un tiers, pour savoir qui a raison, de Dieu ou de vous! Car vous devez regarder N. comme Dieu, ou ne vous en pas servir. Qu'il ne vous arrive donc jamais de disputer avec lui. C'est ce qui me paroit le plus de conséquence: car cela est essentiel, & comme un orgueil dangereux.

2. Croyons toujours que nous avons tort dès que quelqu'un nous le suppose, & entrez dans la véritable petitesse, qui consiste à recevoir la correction comme un enfant. Du reste, allez votre chemin: ne vous inquietez pas de vos deffauts: dites bonnement ce qui vous vient au cœur, & laissez l'événement à la Providence. Prenez garde de ne rien écouter de ce qui a l'air de médisance; vous faites deux maux en cela; l'un d'écouter, l'autre de faire dire. Mais quoiqu'il vous puisse être arrivé, je veux sur toutes choses que vous demeuriez en paix, ne vous occupant pas un moment de vous-même.

LETTRE XII.

Aveu des défauts sans embarassement. La grace agit & conduit par le fonds. Ne s'indisposer pour les défauts des fréres.

1. Lorsque vous avez dit les deffauts simplement, sans vous embarasser s'ils sont vrais ou non, laissez tout tomber, & ne vous en embarassez plus. Les dire, c'est vôtre office: mais vouloir qu'on les croye & les corrige, cela n'est plus de vous. C'est à vous à demeurer en paix, laissant à Dieu d'exécuter lui-même ce

qu'il vous fait dire, si c'est lui qui le fait dire. Bon courage, douceur, petitesse, oubli de tout. Vous savez vôtre impuissance à vous corriger de vos deffauts, les autres peuvent avoir la même impuissance.

2. La grace agit par le fonds de la personne qui conduit, sur le fonds de celui qui est conduit: (ce que j'apelle *fonds*, est l'intime de l'ame): ensorte que ce fonds de grace ne s'indispose point pour les deffauts extérieurs des autres, & moins sur ceux qui nous regardent que sur les autres. Quand nous nous sentons refroidis & indisposés sur les deffauts de nos freres, sur tout lorsque ces deffauts ont raport à nous, c'est une marque que c'est la nature qui agit, laquelle il ne faut point suivre: car la grace connoit le fonds de celui qui lui est adressé; ensorte que quoiqu'il soit d'un ordre fort inférieur à nous, cet éloignement ne nous indispose point, attendu que remplissant l'étendue de sa grace, Dieu ne lui en demande pas davantage. Que s'il est infidèle à ce fonds de grace que Dieu lui a donné, le fonds supérieur le discerne fort bien, mais sans rebut

ni dégoût, avec une charité étendue pour le redresser. Tout ce qui rebute, éloigne, refroidit, est de la nature, & non de la grace. Au reste, je vous aime: A Dieu.

LETTRE XIII.

Qu'il faut toujours s'avancer, nonobstant toutes sortes d'inconvéniens & d'opositions.

VOus savez que la plus forte preuve de l'amour est de ne rien souffrir à la personne que l'on aime. Je ne gronde que pour consoler. Ne croyez pas que je sois renouvellée pour N., point: mais j'ai eu mouvement de lui écrire cette lettre, vaille qui vaille. Ne doutez pas que vous n'ayez beaucoup d'amour propre: mais il faut passer à travers, sans s'y arrêter ni l'écouter. Tout consiste à toujours marcher, sans s'arrêter. On amasse de la crotte, on se déchire; mais n'importe. Allez, allez, & n'arretez pas un moment. C'est tout le secret. Ne tournez jamais la tête. Un boiteux qui va sans

s'arrêter, marche mal à la vérité; mais il arrive plûtôt que celui qui s'arrête. C'est bien fait que de vous laisser dévorer à la peine sans réflexion; & Dieu vous fait faire tout ce qu'il faut pour marcher bien vite. Allez donc au nom du Seigneur, & me croyez tout à vous; mais de bon cœur.

LETTRE XIV.

Sur le même sujet.

AYez bon courage, & laissez tomber tout ce vilain amour propre, qui empoisonne toutes choses. Ne vous en inquietez pas; mais servez-vous en comme d'un méchant cheval, pour continuer vôtre voyage. Plus vous connoitrez & sentirez ce que vous êtes, moins vous vous aimerez: & c'est tout ce que je souhaite. La science gît dans l'esprit, & dans quelque chose de guindé & de grand: soyez bien petite. Fi de toute hauteur & de tout retour sur soi!

LETTRE XV.

Connoissance & haine de soi-même, fondement de la mortification & du vrai amour de Dieu.

1. LA plus forte illusion est, de ne pas se connoitre. Qui est-ce qui n'a pas cette illusion; & qui est-ce qui se croit tel qu'il est? C'est pourquoi S. Augustin disoit; *Seigneur, que je vous connoisse & que je me connoisse!* O heureuses aflictions, heureux décri, heureuses misères, heureux rien, qui nous aprenez ce que nous sommes en nous faisant connoitre à nous-mêmes; qui nous aprenez un peu ce que Dieu est, autant qu'une foible créature en peut avoir de notice secrette! C'est ce qui fait qu'on est persuadé qu'il mérite tout, & qu'on lui doit tout; c'est ce qui opére le pur amour, qui veut tout pour Dieu & rien pour soi.

2. Tous les Saints ont prèché la sainte haine de soi-même. Qu'est-ce que cette haine? Jésus-Christ l'a enseigné le premier (*a*); *celui qui hait son ame, la*

(*a*) Jean 12. ℣. 25.

ſauvera. Quand on hait véritablement, on ſouhaite du mal à ce qu'on hait, on lui en fait autant qu'on peut. Quand on aime, on fait du bien à la choſe aimée, on voudroit donner ſa vie & ce que l'on a pour elle. Il n'y a que Dieu qu'on puiſſe aimer de la ſorte. La charité nous permet de nous haïr de cette ſorte, & veut que nous aimions Dieu ſouverainement. Nôtre haine, pour être juſte, ne ſe doit étendre que ſur nous : mais hélas! qui aime & qui hait comme cela?

LETTRE XVI.

Avis de ſe mortifier, d'éviter le monde & les occaſions, les promptitudes & la mauvaiſe humeur : d'aprendre à s'humilier par ſouffrir des contradictions, & de donner par ces moyens des marques réelles de l'amour que l'on a pour Dieu.

1. VOus avez raiſon de croire que je vous gronderai. Eſt-il poſſible qu'après les miſéricordes que Dieu vous fait, vous ſoyez ſi vive & ſi ſenſible? Ne vous découragez pas néanmoins; car quoique la ſenſibilité ſoit une maladie, le découragement ſeroit la mort. Suportez donc vos misères, je vous en conjure; mais auſſi employez la grace que Dieu vous donne, à vous combattre efficacement. Il faut vous répondre par ordre. Ne pourriez-vous point vous priver de ces fêtes? Je ne crois point que cela vous convienne, ni que cela même ſoit néceſſaire pour remplir vôtre état. Ce ſont de ces choſes dont le retranchement dépendant abſolument de vous, vous êtes obligée de le faire pour marquer à Dieu vôtre amour & vôtre fidélité. Comment voulez-vous n'être point diſſipée dans des occaſions de diſſipations où vous vous expoſez? Il faut une fois vous déclarer pour Dieu dans ces ſortes de choſes contre les goûts naturels. Si vous ne le faites, vous vous affoiblirez, & vous mériterez que Dieu retranche ſes bontés ſur vous. Voyez ſi cela eſt conforme à ce que Dieu mérite, & à ce qu'il doit attendre de vous? Je vous conjure par ſon nom d'être plus févére à la nature. C'eſt un bon jeûne que celui-là.

2. J'ai cru vous devoir retrancher

celui du vendredi au sortir du Carême, & l'été; ce qui n'empêchera pas que dans la suite on ne le puisse reprendre si Dieu l'inspire. Vous n'êtes pas encore digne de faire de ces sortes de pénitences, vous, qui êtes si vive, que vous ne sauriez souffrir un air sec & méprisant. Il falloit répondre simplement à N. que vous l'aviez quité par obéissance, que vous le reprendrez de même, & le tout avec douceur: mais vous vous hérissez dès que l'on vous parle: c'est ce que je vous conjure au nom de Jésus-Christ de ne plus faire. Je le prie qu'il vous en donne la force. Ne croyez pas, quoique je vous dise cela, que j'aime que l'on ait un air sec avec vous. Nullement. Peut-être n'y pense-t-on pas: les choses se font sans dessein, & Dieu le permet pour vous faire mourir à vous-même.

3. Ne soyez plus de mauvaise humeur lorsque vous aurez fait des fautes: car le chagrin vous tient en une disposition continuelle d'en commettre de nouvelles. Ayez cependant bon courage: Dieu est plus fort que vous n'ètes foible: il aura soin de vous. Vous éprouverez encore long-tems le combat

de la nature & de la grace. Tout ce que vous pouvez faire à présent, c'est d'éviter tout ce que vous pouvez éviter d'ocasions de rentrer dans le monde, & de souffrir celles que vous ne pouvez éviter, tâchant de vous rappeler au dedans. Mais lorsque par vivacité vous avez commis des fautes, soyez-en humiliée, sans en être chagrine. Ne laissez point éloigner vôtre cœur de N.: le Démon fera tout ce qu'il pourra pour cela. Comment exercerez-vous la patience & la modération si ce n'est envers elle? Vous n'en pouvez avoir d'occasions dans vôtre famille; qui n'étant composée que d'enfans & de domestiques, vous n'y pouvez être contrariée. Cependant il faut se rapetisser. Vous êtes heureuse que Dieu vous en fournisse les occasions. Profitez-en, je vous prie, afin qu'elles ne soient pas rendues inutiles. Vous ne pouvez marquer l'amour que vous avez pour Dieu que par les effets: les paroles & les sentimens nous trompent souvent. Croyez, s'il vous plait, que personne au monde ne vous aime plus que moi. Je prétends vous en donner des preuves en ne vous flattant pas.

Je ne laisse pas de conserver dans mon cœur le respect que je vous dois.

LETTRE XVII.

Plusieurs avis de petites mortifications en diverses choses pour une personne qui veut se donner à Dieu.

1. JE sui le panchant qui m'est venu de vous écrire pour vous conjurer d'être à Dieu sans réserve, & de vous renoncer dans les petites choses qu'il m'a fait vous dire. O que les petits sacrifices attireront de miséricordes! Vous aimez Dieu, témoignez-le lui en vous renonçant dans ce qui vous fait quelque plaisir. Je vous aime véritablement, parce que Dieu vous aime, & qu'il vous a choisie pour faire triompher sa grace de l'impétuosité de vôtre naturel & de la vivacité de vos sentimens.

2. Vous êtes suffisamment persuadée que vous ne pouvez vous vaincre vous-même que par une occupation fréquente de la présence de Dieu; que par le silence & la retraite selon vôtre

état. Ce n'est pas assez que cela, quoique ce soit beaucoup. Il faut vous renoncer dans toutes les choses qui vous font quelque plaisir, & auxquelles vous avez quelque attache. Retranchez la magnificence. Si vous n'aimez pas le monde, pourquoi porter ses livrées avec plus d'attachement que ceux qui l'aiment le plus? Renoncez donc à tant de choses superflues; & ne croyez pas par là faire une action fort héroïque: vous ne ferez qu'un simple devoir de justice, auquel vous ne sauriez manquer sans péché: vous vous mettrez en état de payer peu à peu vos dettes. Ce que vous pensez ne s'accorde point avec ce que vous faites. Vous pensez comme vous devez penser de Dieu, & vous êtes extérieurement comme ceux qui ne pensent rien de ce qu'ils doivent penser. Il faut donc garder tout ce qui est de bienséance, & retrancher le magnifique. Jouez peu, & petit jeu: le reste ne vous convient point. Evitez les conversations dangereuses en attendant que vous soyez assez forte pour éviter les inutiles.

3. Faites profession d'être Chrétienne: vous le pouvez d'autant plus faci-

lement, qu'étant maitresse de vous-même vous ne devez rendre raison à qui que ce soit de ce que vous retrancherez pour l'amour de Dieu. Souffrez pour vous accoutumer à la patience, d'être quelquefois moins bien coëfée que vous ne voudriez. Souvent pour être un quart d'heure plûtôt à l'Eglise, vous vous impatientez de la lenteur de vos filles: ne vaudroit-il pas mieux y être une demi heure plus tard? Dieu ne veut point de ces dévotions qui sont le fruit de nos impatiences. Taisez-vous tout à fait lorsque vôtre humeur est remuée; car il vous sera plus facile de ne rien dire du tout, que de dire peu lorsque vous avez commencé à parler. Quand on est du naturel dont vous êtes, il se faut faire d'extrêmes violences pour se surmonter. J'espére que vous en viendrez à bout; car Dieu vous ayant choisie comme il a fait, il ne manquera pas de vous assister d'une protection particuliere. Donnez-vous bien à lui, afin qu'il vous fasse faire ce qu'il me fait vous dire.

LETTRE XVIII.

Nécessité qu'il y a qu'on meure à son esprit, sur tout quand il est hautain & même railleur, & par là très oposé à Dieu & à ses graces.

1. IL est très difficile de se deffaire soi-même de son esprit lorsque l'on en a autant que vous en avez: mais il est aisé de ne lui point donner d'aliment qui le fasse revivre lorsque l'on sait que cet esprit est un obstacle absolu au domaine de Dieu en nous, & que cela blesse son cœur. J'ai tâché plusieurs fois de vous écrire: mais en vain: le maître ne l'a pas permis, parce qu'il vouloit que j'écrivisse la vérité, qui n'est que très rarement reçue & encore plus rarement goûtée.

2. On dit, je veux que mon esprit meure; mais je ne le puis tuer. Cependant, Dieu le condamne à la mort; & le moyen le plus sûr est, de le priver de toutes sortes de nourriture. Vous le nourrissez pourtant avec le même soin qu'une chose dont la vie feroit in-

finiment chère : car n'est-ce pas le nourrir, que de rejeter tout ce qui lui est contraire, & lui donner incessamment tout ce qu'il aime ? De faire même un choix de ce qu'il aime le mieux pour le lui donner ? On trouve des prétextes pour cela. N'est-ce pas le nourrir que de n'aimer que ce qui est haut, & fuïr & dédaigner ce qui est petit ? D'avoir du mépris pour les dons de Dieu, parce qu'ils sont renfermés dans un sujet méprisable ? De tourner en ridicule par une raillerie affectée ce qu'il y a de plus saint pour vous, puisque c'est le sacrement du Seigneur ? Rien n'est plus propre pour empècher l'efficacité des paroles & des lettres que le tour ridicule qu'on leur donne. Rien n'est plus oposé à Dieu qu'un esprit hautain & railleur.

3. Les vertus que vous pouvez avoir sont plus de la générosité naturelle & de la noblesse de l'ame, que du goût de Dieu. Qu'avez-vous qu'un Payen honnête homme ne puisse avoir ? Mais la petitesse, la docilité, laisser éteindre le brillant de l'esprit, qui absorbe en vous toute onction, & qui semblable aux épis de Pharaon dévore la nourriture grasse & abondante que Dieu don-

ne au cœur docile, ce sont les vertus que je viens de dire qui sont les vertus de Jésus-Christ, inconnues aux Payens & même aux Chrétiens ordinaires.

4. Votre esprit prend à présent le dessus de tout, & vous avez trouvé le secret par le tour railleur que vous donnez aux choses qu'on vous dit, d'empècher le fruit de graces qu'elles aporteroient. Moquez-vous encore de ma lettre si vous voulez ; contristez le S. Esprit : ce n'est pas ma faute. Le Seigneur fait que j'ai crié, que j'ai parlé, que j'ai souffert en me taisant : ou plûtôt, il a fait tout cela en moi. Pour vous, au lieu de l'écouter lui-même, vous méprisez l'organe de sa parole : & ne voyant la vérité qu'au travers d'un objet plein de misères, vous vous arrêtez à l'écorce grossiere & méprisable qui la renferme, & vous mettez par là un fort grand obstacle à l'écoulement de la grace. Lorsque vous êtes de la sorte, mon ame est comme divisée d'elle-même ; au lieu de cette union pleine de douceur que j'éprouve lorsque vous voulez bien être assez petit & assez docile pour recevoir avec respect ce qui est de Dieu. Si vous ne le croyez pas de Dieu,

ne vous y amuſez pas davantage : rompez tout d'un coup. Si vous le croyez de Dieu, reſpectez-le.

REPONSE

De cette perſonne à la lettre qui précéde.

JE conſens, M., à tout ce que vous me mandez. Je reconnois la vérité de tout ce que vous me reprochez : je n'ai pas beſoin de foi pour le croire ; car je le ſens. Il n'eſt queſtion que de ſavoir préciſément en quoi je dois retrancher toute nourriture à mon eſprit. Mandez-moi ſimplement ſi je dois éviter les gens d'eſprit avec leſquels j'ai des liaiſons qui ne ſont pas de néceſſité : ou ſi je dois en les voyant, ſupprimer les converſations de vivacité, d'agrément, ou de ſcience, ou de connoiſſance des affaires du monde, qui entretiennent ce maudit goût de l'eſprit. Pour les gens qui n'en ont pas, je ne les évite guères de propos déliberé : je n'ai guères d'occaſions de les recevoir ni de les écarter. Quand il en vient quelqu'un, il eſt vrai qu'il m'ennuye ; & que quand le hazard m'en deffait, je me ſens débaraſſé. Je ſuis ſujet dédaigneux ; mais je tâche d'être honnête ; & je ſuis même ſincérement touché de la bonté que je vois en eux. Si je me croyois, il me paroitroit que je ſuis moins coupable par m'acommoder trop des gens d'eſprit, que par trop éviter les autres. Je ne laiſſe pourtant pas de reconnoitre un fond de hauteur ſéche & dédaigneuſe. Pour vous, je ne vous regarde point par les talens naturels : je me ſoumets ſans raiſonner ; & je vous ſuis étroitement uni. Quand vous faites quelque raiſonnement qui me paroit mauvais, je le compte pour rien : & je vous regarde par un autre côté. Mes petites railleries ne ſont qu'un jeu qui ne diminue en rien ma ſoumiſſion & ma foi. Je crois pourtant que ce jeu nourrit ſecrettement un certain goût d'eſprit, & une hauteur ſecrette. Je veux donc bien, pour m'en corriger, parler toujours ſimplement & ſérieuſement. Dieu ſait combien je tiens à vous plus qu'à ma raiſon. Mandez-moi ce que je dois faire.

LETTRE XIX.

Soumettre & impugner l'eſprit, pendant que la lumiere Divine eſt préſente.

1. LE Maître eſt content de la docilité : il ſera fidèle aux occaſions comme on l'a été à la ſoumiſſion. Une fidélité inviolable à ſuivre Dieu : ne pas dire tout ce que l'on auroit envie : ſuprimer quelquefois un brillant extraordinaire : Dieu n'en veut qu'à l'eſprit, & il faut que ſa grace prenne le deſſus & le ſurmonte ; ſans quoi, il y auroit toute la vie un mêlange monſtrueux de la grace & de l'eſprit. Le Maître veut être ſeul maître chez vous : il veut des ſacrifices de ce qui eſt le plus eſtimable. C'eſt le tems de ſéparer l'eſprit de ſa pure opération ; c'eſt pourquoi, point de quartier là deſſus. La choſe du monde la plus aiſée eſt de ſuivre l'eſprit ; & (ainſi) l'on s'écarte ſans s'en apercevoir. C'eſt comme une bréche à la levée d'une riviere rapide, à laquelle il faut remédier avec une extrême promtitude.

2. Dieu veut être tellement Maître de vous, qu'il n'y ait que ſa pure lumiere.

Vous avez un eſprit très-juſte, une raiſon extrèmement droite : rien n'eſt plus aiſé que de ſuivre cet eſprit & cette raiſon ſans s'en apercevoir, & que de le laiſſer paſſer pour un goût de grace. Dieu veut vôtre eſprit pur comme un Ange, & qu'il ſoit comme une ſimple intelligence. Vous êtes très-pur à l'égard de ne rien (vouloir) ajouter à l'opération intérieure ; mais vous n'êtes pas tel dans l'occaſion : l'eſprit agit ; & il doit mourir. Ne lui pardonnez donc rien durant ce tems qu'il plait au Seigneur de l'attaquer.

3. Je vous preſſe l'épée dans les reins ; parce que je ſai de quelle conſéquence cela eſt pour vous, & combien il eſt néceſſaire de profiter de la lumiere préſente & qui eſt tournée contre cet eſprit. Lorſque l'on ne profite pas de cette lumiere préſente, elle s'éteint peu à peu, & elle ne demande plus rien : & l'on ne voit plus le mêlange. Que vous êtes cher à Dieu & à moi !

LET-

LETTRE XX.

Soumiſſion de l'eſprit. Punition divine pour la purification.

1. JE ſuis ſatisfaite, mon cher E. au-delà de tout ce que je vous puis dire, de vôtre acquieſcement & de vôtre ſoumiſſion. Je ne doute pas que Dieu ne l'ait très agréable. C'eſt à préſent vôtre eſprit qui eſt attaqué : & c'eſt lui pour lequel je ſouffre ; car Dieu le veut purifier. Je vous conjure, mon cher E. d'être uni à moi : car il eſt tems que l'œuvre ſe conſomme. Que les lettres ſoient ſimples ; & laiſſez éteindre l'eſprit, afin que l'onction de ſa grace prenne le deſſus : que vos diſcours ſoient de même ; ne vous gênez en rien : mais auſſi, que l'art n'ait de part en rien. Vos deffauts ne feroient rien en un autre ; ils ne ſont (tels), que parce que Dieu veut plus de vous que de nul autre.

2. Je vous aime infiniment : mais Dieu exerce ſur moi une terrible juſtice. Je ſuis contente de répondre pour vous. Il eſt terrible en ſes jugemens, & il eſt

ſans miſéricorde pour ce qu'il attaque. C'eſt donc votre eſprit qu'il veut attaquer. Je ne vous demande que cela. C'eſt le capital. Il eſt incroyable combien des bagatelles le bleſſent dans les ames qu'il chérit d'une maniere ſinguliere, comme vous. Vous lui êtes cher comme la prunelle de l'œil. Ce qu'il ne voit pas dans les autres, il le ſent en vous. J'ai ſouffert pour purifier l'imperfection du goût de l'eſprit : paſſé ! & je ſouffre pour la purification de ce même eſprit.

3. Soyez docile comme un petit enfant, & vous ſerez comme Dieu vous veut. Je n'ai nul raiſonnement juſte : ne me regardez jamais par cet endroit : ſi je l'avois, ce ſeroit un mal pour moi & pour vous. Ne m'épargnez jamais lorſque vous voudrez me faire aller. Je ne puis ſouffrir que vous regardiez le temporel. Dieu m'a frappé d'une étrange maniere cette fois : il y avoit plus d'un an que je n'avois ſouffert pour vous : la nature étoit comme dans la rage, ne pouvant ſupporter un ſi étrange tourment. Donnez-vous donc de nouveau à Dieu, afin qu'il exerce ſur vous ſon empire ſouverain : il faut qu'il l'exerce par la deſtruction de ce qui eſt naturel

& aquis. Je vous conjure, mon cher E. d'entrer absolument en tout, comme vous le faites; & laissez toute la raison, pour vous soumettre aveuglement à une déraison apparente.

LETTRE XXI.

Suport des autres. Inconstance & périls du propre sentiment & du propre esprit. Demeurer en simplicité dans la voye de Dieu.

1. JE ne suis point surprise de ce que vous me mandez de N. Ce qu'il fait est imparfait: mais il vous est absolument nécessaire pour vous détacher de toutes choses. Ne vous inquietez pourtant point de ce qu'il pense de vous: Dieu, qui vous a laissé votre vivacité, vous a voulu donner un contrepoids.

2. Pour lui, j'ai toujours remarqué qu'il suivoit beaucoup ses gouts & ses sentimens. C'est ce qui fait une variation dans ses principes, tantôt dehors, tantôt dedans, selon qu'il se

trouve disposé. Ce qu'il y a à craindre, c'est que le goût des choses divines venant à lui manquer, il ne quitte tout-à-fait la voye par laquelle Dieu l'a conduit: la sécheresse de son naturel & Dieu lui ôtant certains appuis d'une tranquilité (qui quoique séche en apparence, ne laisse pas d'être savoureuse,) le doute, l'hésitation soutenue du raisonnement, éloignent insensiblement; de sorte qu'on se trouve enfin dans une autre sphère, où l'activité trouvant son compte, on reprend ses premieres inclinations qu'on avoit quittées avec peine. Qu'il est difficile de plaire au monde & à Dieu! & que le partage entraine facilement dans le goût de la prudence charnelle, & éloigne de la simplicité évangelique!

3. Pour vous, demeurez dans vôtre simplicité: c'est ce que Dieu veut de vous. Cherchez-le où il vous a marqué qu'il étoit pour vous, & non ailleurs. Ne témoignez jamais à N. ce que je vous ai mandé de ses manieres: j'en ai terriblement souffert: c'est un terrible naturel, qu'on cache avec tout l'art & l'artifice que son esprit, qui lui pa-

roit infiniment ſupérieur à tout autre, lui fournit.

LETTRE XXII.

L'attachement à ſoi-même & au propre eſprit, empêche le renouvellement de l'homme.

1. VOus avez tant déſiré que M**. s'en retournât, qu'il eſt enfin parti. Je prie Dieu qu'il ne demande compte à perſonne du tort qu'on lui peut faire en le rappellant trop tôt.

Je ne ſerois point ſurpriſe quand les vérités qui regardent l'intérieur ne ſeroient point goutées. Bien de gens comprennent la mortification extérieure; mais peu veulent en venir à un renoncement parfait de leur propre eſprit, de leurs idées, de leurs raiſonnemens, de leurs préjugés, non plus que de leur propre volonté, pour entrer dans le petit ſentier de la foi, & ſuivre nuds & dépouillés de toutes ces choſes, Jéſus-Chriſt nud & dépouillé de tout, pour nôtre amour. Cependant on ne parviendra jamais à la mort du vieil-homme (lequel ſubſiſte en tout ce que je viens de dire) pour être revêtu & animé de l'homme nouveau, que par cette voye.

2. On parle aſſez de la régéneration; mais nul n'y entre, parce qu'on ne prend pas le chemin pour y arriver. Il y a même peu d'écrits qui en enſeignent les moyens; & ceux que Dieu fait écrire (qui ſont les ſeuls vrais) ont peu d'effet, parce que l'homme eſt ſi amoureux de lui-même, de tout ce qui compoſe le *moi*, ſur-tout du propre eſprit, qu'il ne veut jamais entrer dans cette pauvreté ſpirituelle, ſi néceſſaire & ſi recommandée par Jéſus-Chriſt. L'homme veut toujours opérer, & être l'auteur de tout ce qu'il fait; il veut voir, connoitre, & ſentir. C'eſt ce qui fait que Jéſus-Chriſt ne vit & n'opére point en lui. Jéſus-Chriſt ſe laſſe, pour ainſi parler, à chercher des cœurs dociles & des eſprits ſoûmis; mais, hélas! il n'en trouve point. Tous ſont comme les gens de Bethléem, qui lui refuſent un logement: il eſt obligé de ſe retirer dans une pauvre étable pour y naître, c'eſt-à-dire, dans un pauvre cœur ſimple, dégagé de tout, mépriſé & mépriſable: c'eſt ce qu'il cherche: mais qu'ils ſont rares! Il préfere

dans l'étable & dans le déſert la compagnie des bêtes à celle des hommes, tant leurs faux raiſonnemens & l'amour d'eux-mêmes lui ſont à dégoût & inſupportables.

3. La connoiſſance que j'ai du petit nombre de perſonnes qui veulent bien entrer dans cette mort entiere d'eux-mêmes, me cauſe une douleur profonde. Nous dérobons à Dieu une gloire qu'il attend de nous, & qu'il a droit d'en exiger, & que j'ôſe dire être la fin de nôtre création: nous nous privons nous-mêmes par nôtre entêtement du plus grand de tous les biens, nous contentant d'une ſorte de mort ou mortification, qui n'eſt qu'une ombre de la mort, & non pas la réalité. Je m'aſſure que ſi on vouloit lire les Réflexions ſur l'Ecriture avec un eſprit dégagé, & réſolu de perdre toutes choſes pour Dieu, on y trouveroit une manne cachée. C'eſt une moëlle enfermée dans une écorſe: mais il faut briſer l'écorſe, c'eſt-à-dire, nous défaire de nous-mêmes, pour en goûter la douceur & la ſuavité. Je prie Dieu qu'il ſe choiſiſſe des cœurs déterminés à être à lui à leurs propres dépens. C'eſt tout ce que je ſouhaite au monde, & ce

pour quoi je donnerois mille fois ma vie. Je vous ſalue & tous vos amis.

P.S. Si nous ne mourrons pas au propre eſprit & à la propre volonté, ainſi que je l'ai dit, nous ne ſerons jamais inveſtis ni remplis de la Raiſon éternelle & de la pure charité. Pour une raiſon bornée, on en a une immenſe; & pour un amour mélangé d'amour propre, un pur & divin. Si nous quittons nôtre propre ſageſſe, nous aurons la Sageſſe-Jéſus-Chriſt en partage. C'eſt à Dieu de nous illuminer: je le prie de le faire.

LETTRE XXIII.

Qu'on doit devenir par la grace tout autre que ce qu'on eſt par l'humeur.

1. JE vous conjure, ma très chère, par l'amour de Jéſus-Chriſt, qui n'eſt mort que pour nous unir tous en lui, de ſurmonter votre humeur à l'égard de N.: & pour cela il faut vous défaire des préventions. Rendez-vous complaiſante; car il faut devenir par grace toute autre que vous n'êtes par na-

turel. Quel gré Dieu vous ſaura-t-il d'une bonne volonté qu'il a lui-même miſe en vous, ſi vous ne l'employez à vous renoncer vous-même? & quelle eſpèce de renoncement vous convient mieux que celui-là; tant parce que ſon contraire altère l'union & la charité entre vous, que parce qu'il faut toûjours s'attacher à l'endroit qui coûte le plus? C'eſt donc ce que je vous demande préſentement, de vous rendre à l'extérieur complaiſante à N.: ne la regardez pas perſonnellement; mais regardez Jéſus-Chriſt en elle, & que cette vuë adouciſſe votre cœur.

2. Il faut qu'il en coute pour être à Dieu: c'eſt un moyen de ſanctification que Dieu vous a choiſi. Aimez cette croix & la portez, vous convainquant même que vous avez le plus de tort, & qu'elle (cette croix) eſt plus dans votre imagination bleſſée que dans la réalité. Dieu ſait à quel point votre ame m'eſt chère: je donnerois ma vie pour elle; mais il faut qu'elle entre ſans héſiter dans une ſolide mortification de l'humeur.

LET-

LETTRE XXIV.

On ne doit point ſe décourager à cauſe de ſes deffauts d'humeur, mais rentrer en ſoi & recourir à Dieu, pour, par des actes oppoſés, bien que difficiles, acquerir une habitude contraire par le ſecours divin, moyennant ne rien garder ſur le cœur, & ſe condamner plûtôt que les autres, agiſſant en tout par eſprit de foi, & non ſelon les ſentimens.

1. NE vous découragez jamais quoique vous éprouviez des miſères infinies; mais ſuportez-vous, & ſuportez les autres, perſuadée néanmoins qu'ils ne vous feroient nulle peine ſi vous étiez plus mortifiée & plus petite. Comme néanmoins vous n'êtes pas maîtreſſe de ſentir ou ne ſentir pas les violentes agitations que vôtre naturel vif & ſenſible éprouve pour les moindres choſes, il faut alors s'armer de patience, & vous laiſſer calmer peu à peu: non avec effort, car vous n'en viendriez à bout de cette ſorte; mais en vous repoſant, & en ne permettant ni à vos geſ-

tes ni à vos paroles de montrer ce que vous avez au-dedans. Il faut de plus rentrer en vous-même cherchant auprès de Dieu la force que vous ne trouverez en nul autre endroit.

2. Mais, ce me dites vous, la chose m'est presque impossible, l'extrême agitation où je suis ne me permettant pas de me retourner au dedans, & d'y chercher celui qui peut seul calmer la mer la plus agitée. Vous ne le pouvez à présent, à cause de la longue habitude que votre ame a prise de passer toute dans vos sens : dès qu'ils sont le moins du monde agités, vous sortez, pour ainsi dire, de vous-même, mais d'une mauvaise sorte. Tâchez de contracter une nouvelle habitude toute contraire. Rentrez au dedans de vous au lieu d'en sortir par le trouble & la promptitude ; & votre ame en se recueillant, attirera vos sens & les calmera ; au lieu que vos sens attirant votre ame, lui causent un trouble & des saillies dont vous n'êtes plus maîtresse. Celui qui s'est donné le branle pour se précipiter d'un lieu élevé, ne peut plus retenir son corps, quoi qu'il le veuille ; il faut qu'il tombe malgré lui. Si vous étiez prompte à rentrer

en vous-même dès les premieres bourrasques, vous n'entreriez point dans ces fortes agitations, dont vous n'êtes plus la maîtresse.

3. Je vous dis que la chose vous paroitra difficile dans le commencement ; mais dans la suite elle deviendra la plus facile du monde : & il n'y a que l'habitude qui puisse vous rendre cette pratique aisée. Or pour en prendre l'habitude, il en faut faire des actes fréquens : & si à cause de la difficulté que vous y trouvez d'abord, vous perdez courage, & n'entreprenez pas de le faire, comment en contracterez-vous l'habitude ? Bon courage donc ! où est le cœur qui se laisse abattre à la moindre difficulté ? si vous aimiez un peu Dieu, tous les obstacles que vous trouvez en vous-même loin de vous allarmer, animeroient votre courage pour les surmonter. Il se faut faire violence dans le commencement. Lorsque l'on veut tirer un navire du port, surtout s'il est pesant, il faut un travail infini ; mais il n'est pas plûtôt en mer, qu'il vogue quasi de lui-même. Le commencement vous sera un peu difficile ; mais quel bonheur, lorsque vous étant rendu cette

pratique aisée par la fidélité, vous vous trouverez secouruë & soulagée par les abondantes eaux de la grace! Croyez-moi: Dieu mérite bien que l'on se fasse un peu de violence: & si l'amour de Dieu ne vous touche pas assez pour vous obliger à vous combattre vous-même, (ce que je ne crois pas) faites-le pour votre propre repos.

4. Vous le ferez sans doute; puisque Dieu vous ayant appellée avec une bonté infinie, & vous ayant déja tant fait de graces, il n'y a pas d'apparence que vous soyez invincible, & qu'il ne surmonte pas par l'excès de sa charité le feu impur de votre humeur bouillante. Je le prie de mettre lui-même la main à l'œuvre. Il le fera; je vous le promet de sa part; mais je veux une condition de la vôtre, sans quoi ma promesse seroit vaine, c'est une fidélité à ne rien garder sur votre cœur, & à ne point réfléchir volontairement sur vos peines, qui ne sont vraiment telles que parce que votre imagination, agitée comme la mer, voit souvent comme une montagne, une vague, qui un moment après, meurt contre un grain de sable. Soyez assez petite pour dire tout ce qui

vous fait peine. Plus la chose vous semble difficile, (parce que vos sens trompés prennent l'ombre pour le corps,) plus vous devez le faire avec générosité. Quoi! manqueriez-vous de courage dans des bagatelles, qui sont pourtant essentielles pour vous, & qui doivent vous attirer mille graces?

5. Mais, direz-vous, on prendra mal ce que je dirai, on en tirera avantage. Je ne le crois pas: mais quand cela feroit, les deffauts d'autrui doivent-ils vous empêcher de faire votre devoir? & serez-vous cruelle à vous-même parce que l'on vous est un peu moins doux? quoique vous puissiez avoir à souffrir des autres, comme vous êtes & plus vive, & plus imparfaite, l'on a beaucoup plus à souffrir de vous, bien que vous ne le voyez pas. C'est une vérité dont il faut une fois vous convaincre. Mettez-vous toujours du parti des autres contre vous-même.

6. Pour en venir à bout, il faut que l'esprit de foi vous fasse agir. Ce fera lui qui corrigera peu à peu vos sentimens. La foi est la seule chose certaine en cette vie. Tous les sentimens sont trompeurs. Ne jugez jamais ni de Dieu, ni des au-

tres, ni de vous-même par les sentimens; mais par cet esprit de foi. C'est ce même esprit qui épure en nous la charité. Je prie celui qui descendit sur les Apôtres, de remplir vôtre ame. Croyez-moi bien sincérement à vous.

LETTRE XXV.

Avis pour surmonter la mélancolie & les troubles de l'esprit.

1. JE vous assûre, ma très chère, que je souffre du moins autant que vous de ce que vous souffrez. Je partage toutes vos peines, je porte vos langueurs; mais je ne puis m'en étonner. Il est pourtant de la derniere conséquence de vous tirer de la mélancolie, & de ne vous y pas laisser aller. C'est pour vous une dangereuse tentation, qui étrécit le cœur, & l'empèche d'ètre léger vers Dieu & étendu pour recevoir ses graces. Le diable ne vous tentera pas d'une maniere grossiere: mais il tâchera en vous rendant mélancolique, d'éteindre la grace de l'intérieur, & de vous

dégouter de vôtre état en vous rendant insupportable à vous-même & aux autres.

2. Plusieurs choses contribuent à votre mélancolique; vos vapeurs, le peu de consolation que vous avez au dehors, Dieu semant de l'amertume sur toutes choses afin que rien ne vous attache; & c'est une marque qu'il vous veut pour lui seul & sans partage. Je crois toujours plus qu'il ne vous laissera point en repos qu'il ne vous oblige tout-à-fait de quitter la N. Mais le tems n'en est pas encore venu. Il faut que l'intérieur croisse, & que la privation de ce pays-là ne vous fasse point de peine.

3. Pour votre trouble, c'est une épreuve de Dieu, qui veut purifier votre fonds. Laissez-le faire: demeurez abandonnée sans reserve, & ne fondez pas davantage votre volonté; car la force ou la foiblesse ne dépendent pas d'un sentiment anticipé de la volonté, mais d'ètre dans le moment actuel abandonnée à Dieu. Le même Dieu, qui vous a bien fait agir jusqu'à présent contre vos répugnances, le fera lors qu'il sera nécessaire.

4. Vous vous enfoncez dans votre

mélancolie comme dans un lieu qui vous convient; & cela vous feroit tort: car la mélancolie nous rend tout insupportable, grossit les objets, & leur donne toute une autre couleur. J'aime mieux que vous vous divertissiez innocemment, que d'être mélancolique. Néanmoins si vous pouviez ne l'être point, ce vous seroit un bonheur infini que la conduite que Dieu tient sur vous. Il y a deux manieres de sevrer les enfans; l'une est, en leur faisant gouter quelque chose d'un plus grand goût que la mamelle, de sorte qu'ils la quittent volontiers pour aller à cette liqueur plus exquise; mais la plus commune maniere, c'est de mettre du chicotin sur la mamelle: & c'est ce que Dieu vous fait: il séme de l'amertume sur tous les plaisirs, afin que vous les quittiez tous: & quoique vous ne sentiez pas une grace secourable, elle ne laisse pas d'être très forte, puisqu'elle est efficace dans la peine même.

LETTRE XXVI.

Vrai moyen de combattre l'humeur prompte.

IL y a de deux sortes de travail sur votre humeur, dont le premier est, de combattre avec force: cela ne serviroit qu'à s'irriter; & vous ne le pourriez faire: l'autre est, de rentrer en soi, & se tenir en la présence de Dieu pour laisser calmer l'humeur: & pour celui-là, vous le devez toujours faire si-tôt que vous vous apercevez de votre humeur, vous arrêtant tout court, comme un cheval emporté qu'il faut arrêter tout-à-fait pour le retenir. En faisant cela, ne vous mettez point en peine de vos misères. Faites un sacrifice de tout vous-même à Dieu, & oubliez-vous du reste.

LETTRE XXVII.

La charité éclairée fait connoitre doucement & en tems les deffauts, afin qu'on s'en corrige humblement.

1. ON m'a dit de votre part, que vous aviez beaucoup de hau-

teur. Il y a longtems que je le connois & auffi vôtre âpreté, fous prétexte de bonnes chofes. Vous devez comprendre, que Dieu ne fe fert point de la hauteur & de l'âpreté pour corriger les deffauts d'autrui. Cela peut bien peiner les gens auxquels vous parlez : mais cela ne leur donne ni grace, ni force pour les tirer de leur état; au contraire.

2. Jufques à préfent, je n'ai pas voulu vous écrire fur tout cela, de peur que vous ne le puffiez porter, efpérant toujours que Dieu vous éclaireroit lui-même; & qu'alors tout ce que je vous dirois, auroit plus d'éficacité. Vous avez un fonds qui fécoue naturellement tout joug, foit extérieur, foit intérieur, & qui aime à dominer. Croyez que le dénûment qu'on fe procure eft très dangereux; & ce qui feroit une perfection à une ame plus avancée, fera un grand deffaut pour vous. J'ai bien peur pour vous que des perfonnes fort avancées, qui n'auront pas le difcernement de vôtre état, ne vous infpirent leur propre voye; ce qui vous conduiroit affurément dans le précipice. Le dommage ne fe voit que tard: en agiffant comme ces perfonnes qui ont grace pour fuivre

leurs mouvemens, vous vous méprenez: car comme vous êtes fort vivante, prefque tous vos mouvemens font naturels, quoiqu'ils paroiffent excellens à ceux qui n'ont pas ce difcernement. Vous aimerez toujours plus ce qui a l'air d'avancement, que la folidité d'un édifice tout renfoncé au dedans. Le dommage ne paroit pas autant qu'il pourroit être grand dans les fuites.

3. Je comprends que je vous mets d'abord à l'étroit en vous difant ces vérités, & que les autres vous donnent une efpèce de large en vous faifant fécouer un joug qui femble vous pefer. Mais, croyez-moi; le poids de vous-même que cette prétendue liberté vous donne, fera bien autre dans la fuite que ce joug du Seigneur, qui devient léger en le portant, & qui enfin nous rend libres en nous défaifant de nous-mêmes. Croyez-moi, allons toujours par le plus petit, le plus bas, le plus profond. On fe pare même du pur amour: & il perd fa réalité fi tôt qu'il nous fert de parade. Croyez que je vous aime très tendrement & très fincérement en Nôtre Seigneur. Je le prie de tout mon cœur de mettre en vous l'éficacité de

ce qu'il me fait vous dire ; car vous me ferez toujours chère, & d'autant plus, que plus vous ne ferez rien.

LETTRE XXVIII.

Deux moyens de détruire les rebellions de la chair, l'Oraifon du cœur ou de la volonté, & l'abandon à Dieu en humilité. Eviter les grandes auftérités. Epreuves de deux fortes. Solitude au milieu du monde.

1. LA lettre que vous avez pris la peine d'écrire pour me faire favoir vôtre état, m'a fait un grand plaifir ; parce qu'elle me fait comprendre la miféricorde que Dieu vous fait, & le défir fincère qu'il vous a donné de vouloir être tout à lui. Je ne crois pas que vous puiffiez par vous-même & par vos aufterités détruire entierement les rebellions de la chair. Il y a deux moyens plus courts & plus efficaces : Le premier eft, le recueillement intérieur & l'oraifon : non, le recueillement qui fe faffe à force de tète, mais celui qui fe fait par le doux panchant du cœur &

qui s'opère par l'amour, comme il eft dit (a), *l'amour eft mon poids* : c'eft une tendance profonde du cœur vers Dieu, où la tête n'a point de part : & c'eft auffi dans le plus intime de l'ame que s'opère la véritable préfence de Dieu ; parce que tout confifte dans la volonté, & non dans l'efprit, qui nous nuit infiniment plus qu'il ne nous fert : mais la volonté fe rendant par l'amour infenfiblement conforme à celle de Dieu, nous y unit ; & c'eft là le feul & unique moyen par lequel nous pouvons être faits un avec Dieu. Lorfque la volonté a commencé le chemin, la foi s'empare de l'efprit, qui en le fimplifiant, & lui ôtant tout ce qu'il y a de propre & de raifonnemens, le rend affez pur pour être uni au pur Efprit de Dieu : au lieu que dans les chofes extérieures c'eft l'efprit qui éclaire & meut la volonté ; dans les intérieures c'eft la volonté qui atire & éclaire l'efprit : c'eft pourquoi il eft dit (b), *goûtez & vous verrez.*

2. Le fecond moyen de vaincre les tentations de la chair, c'eft un grand abandon à Dieu pour les porter tant

(a) S. Auguftin, Confeff. Liv. XIII. Ch. 9.
(b) Pf. 33. ℣. 9.

qu'il lui plaira, ne contant point sur nos forces, mais sur sa pure bonté & miséricorde, s'humiliant beaucoup; car Dieu ne les laisse que pour cela. Si nous ne sentions point nôtre propre corruption, nous croirions pouvoir quelque chose, & nous aurions une secrette estime de nous-mêmes. Mais Dieu, qui veut régner seul en nous aux dépens de tout ce que nous sommes, permet les tentations, afin que nous ayons une extrême horreur pour nous-mêmes, que nous nous en séparions comme d'une chose qui ne peut que nous nuire, pour nous porter à nous jetter entre les bras de Dieu, afin qu'il nous purifie lui-même. Ainsi, ne pensez pas à faire de plus grandes austérités: cela seroit contraire aux desseins de Dieu sur vous, qui veut faire lui-même l'ouvrage de vôtre sanctification, afin qu'il en ait toute la gloire.

3. J'ai bien de la joye que Dieu vous a conduit par la voye de la foi nuë: c'est la voye la plus sûre, & j'ose dire la seule sûre: d'autant qu'elle est toujours accompagnée du pur amour, qui arrache tout à la créature pour restituer tout à Dieu. Nous voulons toujours

être quelque chose, soit dans la nature, soit dans la grace: nous ne savons point nous contenter que Dieu soit seul en nous & pour nous, qu'il soit glorifié uniquement par nôtre destruction. C'est par là seulement que le viel homme est détruit, & que nous sommes faits des nouvelles créatures en Jésus-Christ.

4. Pour ce que vous dites de la tentation de l'ennemi par les opérations sensibles, cela n'arrive point aux ames conduites par la foi nue; parce que les épreuves sont conformes à l'état de l'ame: celles qui sont conduites par des lumieres ou illustrations, le sont par le ministère des Anges, & ils ont aussi *un Ange de Satan qui les soufflette*, comme (*a*) dit St. Paul, *afin qu'ils ne s'élévent pas pour leurs révélations:* mais ceux qui sont conduits par la foi nuë, ont des tentations purement naturelles, comme sont la simple rebellion de la chair &c. ces deux différens états sont décrits dans S. Paul. Ayez donc courage, & vous abandonnez à Dieu, qui peut seul commander aux vents & à la mer, & qui fera faire calme chez vous lorsqu'il sera tems, & que vous serez

(*a*) 2. Cor. 12. vers. 7.

bien convaincu de vôtre propre misère & de ce que vous êtes. Une profonde humilité est un grand remède aux tentations; car ni le Diable, ni la chair, n'agissent plus sur le néant. Donnez-vous donc réellement à Dieu, pour qu'il vous garde; & vous verrez que tout ira bien : il sera lui-même vôtre fidélité.

5. Pour ce qui est de quitter le monde, il faut se quitter soi-même; parce qu'on se porte par tout. Si vous vous portez vous même dans la solitude, vous y ferez beaucoup plus mal qu'où vous êtes : & ainsi, demeurez dans l'état de la vocation où Dieu vous a appelé : travaillez par le renoncement continuel de vous-même à vous en séparer, & vous vous trouverez aussi solitaire au milieu de la Cour, qu'un solitaire dans un désert. Toute la différence est, que vous avez plus de combats à soutenir. Je demanderai à Dieu qu'il vous fasse remporter la victoire sur vous-même & sur tous les autres ennemis qui vous environnent. Prenez courage : aimez Dieu de tout vôtre cœur : tâchez de conserver sa divine présence au fond de vous-même par un recueillement presque

continuel, non point en gênant vôtre extérieur, mais par une habitude de rentrer au dedans d'une maniere toute simple & toute naturelle. Donnez-vous à la force de Dieu, afin qu'elle vous soutienne dans vos foiblesses : car celui qui s'apuye sur ses œuvres s'apuye sur un roseau brisé, qui le blesse sans le soutenir. Je prie Nôtre Seigneur de vous faire comprendre ce que je vous dis : je le prie aussi qu'il vous soit toutes choses. Croyez-moi en lui toute à vous avec un véritable zèle pour vôtre ame.

LETTRE XXIX.

Découverte de divers deffauts venant de vouloir plaire au monde sur quoi l'on doit veiller avec fidélité à la lumiere & avec patience.

1. JE viens d'aprendre que N. est mal : J'en suis très touchée; mandez moi ce que c'est. Que puis-je vous dire du songe, sinon qu'une poussiere offusque l'esprit, & empêche de connoitre la vérité & de la suivre. C'est une

chose qui pourroit se défaire aisément; mais à moins que Dieu n'éclaire, comment le fera-t-on? Je vous assure que je suis en peine de lui.

2. Les puérilités devroient être passées. Comment ne comprend-on pas que la véritable pieté consiste à remplir ses devoirs? & comment n'a-t-on pas un ami fidelle qui hazarde de dire la vérité, & qui ôte le bandeau de dessus les yeux. Il y a longtems que vôtre naturel & le goût de l'amitié (*a*) font un amusement, même dangereux; une envie secrette de plaire & d'être aimé, avec cela un empressement naturel, une certaine crasse que le commerce des créatures laisse, tout cela trouble l'œil de l'ame, & l'empèche de voir les objets tels qu'ils sont. Cela tire de cette simplicité ingénue qui ne montre que ce qu'elle sent. Vous avez encore beaucoup de sagesse humaine: il faudroit un bon rabat, ou plûtôt un feu sacré qui consumât tout.

3. Il faut une patience infinie avec les autres & avec soi-même; mais il faut être fidèle à suivre la lumiere. Vous avez raison d'être persuadé que

(*a*) Mondaine.

Dieu fait mieux que nous pour la correction de nos deffauts. Nous corrigeons souvent des deffauts médiocres par de plus grands, lorsque c'est nous qui nous en mêlons.

LETTRE XXX.

Désordres, opositions; corruptions déplorables du siécle où l'on vit; mais qu'on doit souffrir avec resignation en Dieu & avec courage.

1. IL faut que Dieu mette la main à tout: tout en a besoin. Pour moi, je dirois (*a*), *Heu mihi, quia incolatus meus* &c. (*b*). *Sitivit anima mea — In terra deserta & invia* &c. Pour vous, M. ayez bon courage: n'avoir rien, vaut mieux que d'avoir beaucoup. Je ne doute point que Dieu ne récompense votre fidélité.

2. C'est une chose bien difficile à pré-

(*a*) Pf. CXIX. ℣. 5. *Hélas, que mon exil est long!*

(*b*) Pf. LXII. ℣. 2, 3. *Mon ame a soif de vous -- me trouvant dans une terre déserte, sans route & sans eau.*

ſent que de trouver de la droiture : tout roule ſur la fourberie & la mauvaiſe foi. Je ne dis pas qu'on eſt comme la roſe au milieu des épines ; car ce ſeroit mal dit : mais comme une main priſe & embarraſſée dans un buiſſon d'épines qui preſſent de toutes parts, & qui bleſſent ſans-ceſſe & ſans pouvoir s'en délivrer : lorſque vous croyez en échaper une, vous en trouverez mille. On languit ; & la vie devient inſuportable. On ne voit que la mort, qui puiſſe finir tant de tourmens ; mais elle ne vient point. Dieu eſt-il ſeulement connu en ces quartiers ? On n'oſeroit le nommer : pas une ame, je dis une ſeule : tout eſt étranger ; & il faut vivre loin de ſa véritable patrie, loin de ſon élement, oublier en quelque ſorte ce qu'on ne voudroit jamais perdre de vuë, voir & entendre ſans-ceſſe ce qu'on voudroit toujours ignorer ;

(a) Félicité paſſée,
Qui ne peut revenir ;
Tourment de ma penſée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le ſouvenir ?

(a) Vers de M. Bertaut.

3. J'ai

3. J'ai lû ces vers autrefois, mais ils viennent bien à propos. (a) *Croyez-vous que quand le Fils de l'homme reviendroit, il trouvât de la foi ſur la terre ?* Les cœurs ſe diſcernent ; & il y en a un de par le monde qui pourroit dire : Je ſuis ſeul & abandonné &c. Il faut apprendre à vivre dans un autre monde un langage nouveau & ignoré juſqu'alors, des manieres toutes différentes ; paſſer pour un oiſon bridé ; recevoir des inſtructions de gens qui ne ſavent pas les premieres lettres de l'alphabet ; pas une perſonne de confiance ; digerer le fer & l'acier ; tout eſt pierre & cailloux à votre égard : cependant tout cela eſt bon dans la volonté de Dieu, quoique plein d'amertume.

4. Pour vous, continuez à marcher ſans ſavoir où, & ſans le vouloir ſavoir, vous fiant à Dieu ſeul, qui ſaura vous mener en lui par des routes inconnuës aux ſentimens & aux réflexions. Plus nous nous éloignons de nous, plus nous nous approchons de Dieu : plus ce *nous* eſt traverſé, piqué d'épines de toutes parts, plus nous le quittons. Dieu,

(a) Luc XVIII. ℣. 8.

qui ne veut point d'atache, féme du déplaifir fur tout, fans quoi un bon cœur, qui eft toujours liant, s'attacheroit par tout où il trouveroit de la correfpondance. Bon courage fans courage! Adieu.

LETTRE XXXI.

Ne regarder au monde, mais à Dieu en tous événemens. Union d'ames. Craindre Dieu non avec effroi, mais en s'abandonnant à lui avec confiance.

1. JE ne fuis point fâchée que les gens du monde qui jufqu'à lors vous avoient laiffé en repos, commencent à vous faire la guerre. C'eft une marque que Dieu vous aime. Il les faut laiffer fe divertir. Comme vous avez l'imagination fort vive, vos peines s'augmentent par l'impreffion des préventions. Laiffez tout tomber, je vous en prie, mais de tout le cœur; & tâchez de n'envifager que Dieu dans ce qui nous arrive de la part des créatures. Vous aurez moins de peine à l'égard de N. Je crains que comme vôtre folitude eft caufée en partie par un peu d'humeur, elle ne vous laffe & ne vous dégoute d'une autre folitude que Dieu produit. Tout ce qui vous eft arrivé, quoique par le défaut de la créature, ne laiffera pas de vous être fort utile pour vous détacher des créatures.

2. Je ne crois pas que Dieu permette jamais que la conduite qu'il me fera tenir avec vous, vous trouble. Elle pourra bien vous affliger, comme vous l'éprouvez; mais non pas vous troubler. Ne craignez point l'union que vous fentez avoir pour moi: elle vous donnera Dieu, comme vous l'avez déja éprouvé. Ne faites point d'effort pour la retrouver; car lorfque Dieu vous fera plus préfent, cette union vous fera plus préfente. C'eft un moyen que Dieu choifit comme il lui plait fans avoir égard à ce qu'il eft par lui-même: il fuffit que ce foit un pur inftrument entre les mains de Dieu, pour qu'il s'en ferve comme il lui plait. L'union ne laiffe pas d'être la même quoiqu'elle ne foit pas toujours aperçue.

3. Ne craignez point avec une trop violente gêne de déplaire à Dieu; mais

demeurez abandonnée à lui, & vous ferez en paix. Il ne permettra pas que vous l'offensiez le craignant comme vous faites. Si vous vous abandonnez en parlant, vous ferez moins de fautes. La prudence de la chair gâte tout; mais la vraye prudence, qui est la confiance en Dieu, accommode tout, rend léger & paisible pour servir Dieu; au lieu que la crainte charge, embarasse, affoiblit, & fait tomber plus facilement. Il faut être abandonnée pour les autres comme pour vous-même. Croyez que je vous aime uniquement.

LETTRE XXXII.

Quitter le monde pour Dieu. Foiblesses utiles. Aimer l'abandon sans gout. Se faire effort pour suporter les deffauts d'un autre pour plaire à Dieu.

1. NE vous contraignez pas pour aller à la Cour: n'y allez que dans la nécessité absolue & de bienséance indispensable. Vous êtes attirée à faire la cour à Dieu, & non aux hommes. Nôtre vie est bien courte, employons-la toute à le servir en sa maniere, & non à la nôtre. Quoique la vie intérieure soit dure dans son commencement, on est recompensé dès cette vie de ce qu'il faut souffrir.

2. Je vous aime infiniment, & je ne vous plains point du tout. Oui, je vous aime toujours plus, ma très chère, & je suis plus certaine que jamais des desseins de Dieu sur vous. Ne vous étonnez point de vos miseres: elles vous sont utiles, & je n'y crois point de volonté: j'en suis même comme assûrée. Ne voyez-vous pas que c'est le goût de l'abandon que vous cherchez, & non l'abandon? Car l'abandon consiste à n'en avoir pas le goût, & à être abandonnée sans sentir jamais que vous l'êtes. O que Dieu vous aime, & que cette pensée vous raccommode! Je le connois: je le sens: tout est fait pour vous; & vous ne trouverez de douceur qu'en Dieu seul, sans sentir de douceur, mais dans un abandon total.

3. Si l'affection que j'ai pour vous pouvoit être comptée pour quelque chose, elle devoit vous consoler; car je sens pour vous une tendresse qui ne

n'eſt pas ordinaire. Vivez à l'extérieur avec N. comme étant racommodée tout-à-fait ; & que votre cœur ſouffre ſes amertumes pour l'amour de celui qui a préferé la douleur aux plaiſirs : mais ne donnez point de contorſions à votre cœur pour lui donner un goût qu'il ne peut avoir. Que l'amour de Dieu vous faſſe tout faire. Regardez-la comme un moyen que Dieu vous donne pour lui montrer vôtre amour, en vous ſurmontant vous-même. Ne perdez pas cette couronne ; & que cela ſoit entre Dieu & vous de telle ſorte, qu'elle ne s'apperçoive pas de la violence que vous vous faites. N'examinez plus ſon froid, ſon chaud, ſon mépris &c. parce que ce n'eſt plus par rapport à cela que vous devez vous conduire. Vous devez avoir un motif bien plus relevé, Dieu ſeul & ſa gloire. Tout eſt également bon, & vous le trouverez de la ſorte quand vous ne regarderez plus la perſonne, mais Dieu en elle, qui vous demande cette marque de fidélité d'amour. C'eſt-là la vraye & ſolide mortification que Dieu veut à préſent de vous. Je ne vous l'ai pas demandée plûtôt, parce que Dieu ne me l'ordonnoit pas : à préſent qu'il m'en preſſe,

je ſuis certaine qu'il vous ſoutiendra, & que cela ſera d'un grand ſecours.

LETTRE XXXIII.

Ne ſe mettre en peine de ce que le monde penſe & dit de nous. Excellence de la vie contrariée. Commencer par le dedans.

I. LE pis qui puiſſe arriver eſt, que N. ait gagné dans l'eſprit de N. ſur vous, & que vous paſſiez pour une perſonne qui s'imagine. Cela étoit déja tel ; & il faut ſouffrir cette humiliation. Comptez que vous ne perdez rien du côté de la créature, que vous ne le gagniez infiniment du côté de Dieu. Si vous pouviez une fois laiſſer tomber toutes choſes, & ne vous pas mettre en peine de ce qu'on penſe de vous, pourvû que Dieu fût content, oh, quelle paix ne goûteriez-vous pas ! Je parle ſeulement ſur les choſes de providence, que vous faites, ſoit par obéiſſance, ſoit croyant bien faire : car pour celles qui feroient contre l'ordre de Dieu ou la bienſéance, cette maxime ne vaudroit rien.

2. Ayez bon courage : Dieu vous aime assûrément : & j'espére qu'il dira un jour à vôtre cœur ; (*a*) *je suis ton salut* ; & qu'il lui donnera sa paix. La vie contrariée & pénible que vous menez, est d'un excellent augure. Corrigeons le dehors, puisqu'on le désire : mais comment corriger ce déhors si le dedans est vuide ? Commençons toujours par loger Dieu dans nôtre cœur : s'il y est une fois, il y alumera un si grand feu, que vous serez obligée de jetter tout déhors, comme vous voyez jetter tous les meubles d'une maison par les fenêtres lorsque le feu y est. Bon courage, je vous en prie. Tâchez de posséder votre ame en paix en toutes choses, & tout ira bien. Je vous conjure de jouer le moins que vous pourrez : faites ce sacrifice-là à Dieu : vous verrez qu'il saura bien recompenser ce tems-là. Donnez-lui autant que vous pourrez des marques de votre fidélité : il vous en donnera de son amour infini.

(*a*) Ps. XXXIV. ℣. 3.

LETTRE XXXIV.

Nécessité que les ames foibles & commençantes s'unissent à de plus fortes. La persécution du monde doit unir les ames. On doit quelquefois s'arracher l'œil pour ne point périr.

1. JE suis très mortifiée de ce que vous souffrez. Le bon Dieu ne laisse pas sans souffrance ceux qui lui appartiennent. Je ne suis point surprise de tous les travers de M. sur N. lorsqu'on est déroutée, & qu'on a pris un chemin contraire à celui qu'on tenoit, on fait en peu bien du chemin. Je suis ravie que *** soyent bien unis à vous, & je prie le Seigneur de tout mon cœur qu'il tourne le cœur de N. vers vous, de maniere qu'il y ait toujours une entiere correspondance : toute sa perfection consiste en cela ; car plus elle vous sera unie, plus elle sera bien pour Dieu : si elle se désunit d'avec vous, elle quittera Dieu peu à peu, & s'égarera sans fin. Comme tout dépend pour elle de cela, faites donc ce qui dépend de vous

pour l'unir à vous, & tout le reſte ira de pas égal. Dieu attache la perfection de certaines perſonnes à l'union qu'elles ont aux autres : ſi quelques conſidérations les en ſéparent, ou l'infidélité, elles ne font plus rien, & c'eſt encore beaucoup, ſi elles ne reculent pas & ne s'écartent pas tout-à-fait. Ce ſont de ces perſonnes dont Jéſus-Chriſt a parlé lorſqu'il a dit, que ceux qui ne s'attachoient pas à lui, bâtiſſoient ſur le ſable ; leur édifice eſt renverſé par la moindre perſécution, qui cependant devroit les affermir.

2. Car ſi nous comprenions bien que Jéſus-Chriſt n'a établi ſon Egliſe que par la perſécution & le renverſement, que par la calomnie, en diſant toute ſorte de mal contre ceux qui en étoient les principales pierres, nous comprendrions que la perfection des ames qui compoſent cette Hierarchie terreſtre, ne s'établit que par les perſécutions, les renverſemens, les calomnies &c. ainſi, c'eſt ce qui devroit les lier, comme les premiers Chrétiens, qui s'uniſſoient dans la perſécution. Ceux qui en uſent autrement deviennent peu à peu des ſépulcres blanchis : il reſte au dehors une apparence

de vertu ; mais le dedans ſe corrompt chaque jour davantage : on continue de faire certaines actions extérieures ; mais le dedans n'eſt plus que menſonge. Vous en avez vû de beaux exemples. Contez donc que pour N. toute la ſuite de ſa perfection dépend de ce que je vous ai dit.

3. J'ai penſé devant Dieu à l'affaire de N. S'il ne peut ſe donner à Dieu ſans ſe défaire de ſa charge, il vaut mieux, ſelon l'Evangile, s'arracher un œil, que de ſe perdre.

LETTRE XXXV.

L'Oraiſon avec la mortification, recommandée pour fondement de l'édifice de la pieté ; & alors la ſechereſſe eſt utile. On ne doit chercher que de plaire à Dieu, & non aux hommes.

1. VOus ſerez ſans doute étonnée, M. que je m'ingere de moi-même à vous écrire. La bonté que vous m'avez témoignée me donne cette confiance. Comme vous êtes réſolue d'être à Dieu quoiqu'il vous en puiſſe couter,

& d'établir une pieté qui ſoit ſolide, vous n'y ſauriez donner de fondement trop ferme, puiſque c'eſt des fondemens que dépend la hauteur & la durée de l'édifice. Quantité de perſonnes commencent à bâtir la pieté : mais ce qui fait ou qu'ils n'y réuſſiſſent pas, ou qu'ils la quittent, c'eſt parce qu'ils l'ont fondée ſur du ſable, au lieu de l'établir ſur la pierre vive, Jéſus-Chriſt. Il faut tâcher d'éviter ces inconvéniens. Vous le pouvez, & je le déſire avec toute l'ardeur dont je ſuis capable, en ayant pour votre perfection autant que j'en puis avoir.

2. Vous n'avez rien à craindre ſi vous perſéverez avec fidélité dans l'oraiſon en la maniere que nous avons dite. Faites-vous une loi inviolable de n'y manquer jamais, & de ménager ſi bien vôtre tems, que vous en trouviez pour la faire. Ne conſultez jamais votre goût pour vous y mettre ni pour s'y arrêter ; mais bien la fidélité que vous devez à Dieu. Cela étant de la ſorte, la ſéchereſſe vous ſera plus utile que l'abondance, pourvû néanmoins que vôtre Oraiſon ſoit toujours accompagnée d'une véritable & ſolide mortification. Ne nous flattons pas, l'oraiſon & la mortification ſont deux

ſœurs ſi eſſentiellement attachées l'une à l'autre, que l'une ne ſe perd pas plûtôt, qu'il en coute la vie à l'autre. Souvent les ſéchereſſes dans l'oraiſon ne ſont cauſées que par l'immortification. Dieu eſt jaloux : il punit nos infidélités & nos délicateſſes par ſes abſences : & l'abſence de Dieu cauſe le froid & la ſéchereſſe, à laquelle le dégoût de la pieté ſuccéde. Ne ſoyez jamais un jour ſans vous mortifier de quelque choſe. Faites tous les jours à Dieu ce double ſacrifice, de vous priver de ce qui vous plait le plus, & de faire ce qui répugne davantage à vos ſens. Jéſus-Chriſt, nôtre divin modéle, ne s'eſt pas contenté de ſe priver pour nous des plaiſirs ; il a de plus embraſſé les douleurs, ainſi qu'il eſt écrit (*a*), qu'il a *préféré* de porter *la croix à tous les plaiſirs*. Ne vous flattez point en cela.

3. Soyez ſincére avec Dieu : mais faites tout ce que vous faites tellement pour lui-même, que vous vous dérobiez autant que vous pourrez aux yeux des créatures, & que vous n'ayez que lui en vûe dans tout ce que vous faites. Dieu regarde autant, & plus, à l'intention

(*a*) Hébr. XII. ✝. 2.

qu'à l'action. Ceux qui cherchent l'eſtime des créatures dans ce qu'ils entreprennent pour Dieu, ne peuvent jamais perſéverer. Ce fondement ſablonneux s'écoule d'abord, & leur laiſſe la confuſion devant ceux-là même dont ils ont déſiré l'eſtime. Donnez-vous à Dieu, d'un cœur droit, ſincére, dégagé. Mortifiez-vous continuellement & vous renoncez. Plus on ſe mortifie, plus la mortification devient aiſée & familiere. Elle eſt farouche & âpre à ceux qui la craignent & la fuïent: elle eſt douce & aiſée à ceux qui la pratiquent. J'eſpére beaucoup de vôtre ame ſi vous marchez conſtamment par ce ſentier. Les miſéricordes dont Dieu vous a prévenue vous y engagent ſi fort, que vous ne pourriez ſans une extrême ingratitude vous en retirer. Croyez M. que de tous ceux qui ſont à vous, perſonne n'y eſt avec plus de ſincérité & d'affection que moi.

LETTRE XXXVI.

Ne ſuivre le goût ſenſible; mais s'expoſer ſouvent à nu & en ſilence devant Dieu pour en être éclairé & avancé, ſans s'arrêter aux créatures, dont on doit reconnoître les deffauts, afin d'adherer à Dieu ſeul. Moderer l'étude.

I. VOus ſavez bien par vos diſpoſitions que ce ſont vos goûts qui ſont votre lumiere & votre guide. Vos goûts vous font canoniſer les deffauts lors que vous en êtes content. Ce goût, qui fait vôtre diſcernement, empêche la vraye lumiere d'opérer dans votre ame. Tout va en amuſement, en occupations inutiles. Au nom de Dieu, commençons à mourir à nous-mêmes & à nous roidir contre nôtre amour propre. Ce ne ſeront ni les réponſes dures ni les gracieuſes qui feront quelque choſe à l'affaire; mais de prendre du tems pour demeurer en ſilence devant Dieu. Expoſez-vous à ſes yeux: interrompez pour cela votre étude & votre travail. Vous êtes tout goût, & non toute lumiere.

Plût à Dieu, en un autre ſens, que vous fuſſiez tout goût ſans goût pour Dieu, & que vous marchaſſiez en foi & en abandon! Hélas! les avis ne manquent pas. La connoiſſance, même celle de nos deffauts, nous ſert de peu ſans ce fonds de mort & de démiſſion de nous-mêmes.

2. La différence de S. Jean à Jéſus-Chriſt eſt, que S. Jean ne parloit que de deffauts, que ſon batême n'étoit que d'eau pour laver les ſouillures (*a*) apparentes (*b*); mais celui de Jéſus-Chriſt étoit du *S. Eſprit dans le feu:* auſſi nôtre Seigneur parlant de S. Jean, diſoit, que c'étoit (*c*) *une lampe ardente & luiſante. Vous vous êtes réjouïs pour un tems à ſa lumiére.* Prenez garde, que pour vous réjouïr à la lumiére de S. Jean, vous ne quittiez Jéſus-Chriſt. Vous faites trop conſiſter dans les conſeils & dans le créé; ce qui vous empêche d'aller à Jéſus-Chriſt, de vous abîmer en lui dans ce ſilence profond & reſpectueux. Il vous portera ſur ſes épaules, ce bon Paſteur; & ſans marcher, vous avancerez plus en un mois

(*a*) Senſibles. (*b*) Matth. III. ℣. 11.
(*c*) Jean V. verſ. 35.

en ſuivant cette conduite, que vous n'avez fait juſques à préſent. Les moyens créés ſont bons pour un tems; mais d'en faire ſon capital, c'eſt ſe fixer, & n'avancer jamais.

3. J'ai encore un avis à vous donner tant pour vous que pour tous: c'eſt de nommer les choſes par leur nom. Vous vous êtes fait une idée ſi étonnante de la créature lorſque vous la croyez éclairée de Dieu, qu'il vous paroit qu'elle doit être impeccable: de ſorte que plein de la penſée qu'une perſonne qui eſt à Dieu ne doit point avoir de deffauts, vous vous reduiſez à l'une de ces deux extrémités; ou de la croire ſans deffauts, ou d'attribuer à Dieu ces mêmes deffauts: par exemple: une humeur haute, bruſque, dure, vous croyez que c'eſt Dieu qui donne cela pour détruire l'amour propre des autres. Cela n'eſt nullement vrai: car Dieu ne ſe ſert pas du naturel & de l'humain pour détruire l'humain & le naturel; mais il permet ces ſortes de deffauts pour humilier ceux qui les ont s'ils en font uſage, & pour nous faire comprendre qu'il n'y a que Dieu ſeul de ſaint: & c'eſt ce qui fait ma joye. Nommez donc deffaut ce qui eſt deffaut,

& vertu ce qui eſt vertu : par exemple ; N. eſt droite, ſincére, dégagée d'elle-même &c. mais ſa hauteur, ſon âpreté, ſa bruſquerie ſont des deffauts &c. Tout cela fait voir ce que Dieu eſt, & ce que nous ſommes. Cela nous doit faire comprendre, que toutes les créatures les meilleures ſont des lampes ardentes & luiſantes auxquelles nous nous amuſons : mais allons fonciérement à nôtre bon Maître : c'eſt lui *qui* (*a*) *a les paroles de vie éternelle :* nous pouvons le montrer du doigt & dire (*b*), *Ecce Agnus Dei ;* mais il faut aller à lui.

4. Si vous vous amuſiez moins autour du créé, vous le connoitriez & goûteriez davantage. Commencez votre journée par vous appliquer & abimer dans ce divin Tout par un ſilence d'amour & de reſpect. Prenez quelques heures tous les jours, comme deux heures, pour étudier, & pas davantage ; & donnez tous les jours du tems à l'amour divin, de reformer vôtre cœur : car d'étudier & d'interrompre de moment à autre vôtre étude pour demeurer en ſilence, que ſera-ce (engoué comme vous êtes de

(*a*) Jean VI. *69.*
(*b*) Jean I. *36. Voilà l'Agneau de Dieu.*

l'étude) qu'une continuation d'étude en ſilence ? Votre tête pleine, vous diſtraira même dans le recueillement. Prenez donc un tems fixé pour vous tenir devant Dieu : vôtre ame n'eſt nullement en état de s'en paſſer : elle ſe deſſécheroit comme l'araignée : & même, en quelque degré qu'on ſoit, il eſt bon & néceſſaire de prendre du tems pour ſe recueillir & demeurer expoſé aux rayons divins, qui nous échaufferont & purifieront inſenſiblement. Jéſus-Chriſt, tout Dieu qu'il étoit, prenoit des tems pour cela : ce qui n'empêche pas néanmoins que lorſque vous étudiez, vous ne retourniez des momens vers Dieu.

5. Que nous ſerions heureux de n'étudier que la divine ſageſſe ! Mais nôtre eſprit volage a beſoin d'amuſemens innocens. Ne quittez pas votre étude : faites-la comme je dis. Nourriſſez vôtre cœur plus que vôtre eſprit. Il eſt tems de quitter l'enfance pour entrer dans l'âge parfait. Cet âge eſt celui de Jéſus-Chriſt, qu'il communique à tous ceux qui veulent bien ſe laiſſer à lui ſans reſerve.

LETTRE XXXVII.

Rechercher l'Esprit intérieur, qui est le vrai esprit du Christianisme, en esprit d'anéantissement, de paix, d'abandon à Dieu, & dans la solitude avec oraison, repos & souffrance des croix journalieres, qui sont de grand usage.

1. J'Ai bien de la joye, ma chère Sœur, que Dieu ait bien voulu se servir de ce méchant néant pour vôtre consolation. Je désire de tout mon cœur qu'il achève en vous l'ouvrage qu'il a commencé. Toutes les *graces* du Christianisme sont des graces de mort, de croix, de renoncement; & je puis vous assurer, que l'*esprit intérieur* est le vrai esprit du Chrètien.

2. D'où vient donc, me direz-vous, qu'il y a si peu de personnes intérieures? C'est qu'il n'y a presque plus de vrais Chrètiens; & qu'on fait consister le Christianisme dans un certain extérieur destitué d'*esprit* & de *vie*. L'esprit fait la résignation parfaite à toutes les volontés de Dieu; & la vie est un esprit

vivant & vivifiant, qui anime tout le dedans, & rejaillit sur les œuvres du dehors. Quand je dis *les œuvres*, je n'entens pas beaucoup de multiplicité, mais la croix, la mort à toutes choses, qui est le seul moyen d'arriver à l'unité que Dieu veut de nous. Les Chrètiens loin de suivre cet esprit que S. Paul leur (*a*) conseille, & que Jésus-Christ (*b*) leur demande, ne s'attachent qu'à un certain extérieur destitué de vie, qui est plûtôt le fantôme du Christianisme, que le Christianisme même.

3. Tenez-vous donc heureuse (malgré l'état fâcheux où vous vous trouvez,) d'avoir découvert ce germe de la vérité; & ne vous embarassez point de ce que font les autres, pourvû que vous soyez fidelle à suivre vôtre voye, & à demeurer anéantie sous la puissante main de Dieu. Que voudriez-vous faire, & que pourriez-vous faire de mieux, que de demeurer dans vôtre néant, dans vôtre impuissance, dans vôtre incapacité à tout bien? Mais il y faut demeurer en paix: vous y en trouveriez une parfaite, quoique séche, si vous vous con-

(*a*) Gal. V. 16. (*b*) Jean IV. 23, 24.

tentiez de ce que vous avez, ſans rien déſirer. Vous me dites, que vous n'avez rien : contentez-vous de n'avoir rien, & tout ira bien. Laiſſez-vous comme un enfant entre les bras de la Providence ; c'eſt elle qui vous portera. Vous ne verrez pas vôtre marcher, il eſt vrai : mais ſoyez ſûre qu'elle vous conduira bien. Nous ne ſavons point nous abandonner comme il faut : c'eſt ce qui fait toutes nos peines.

4. J'eſpére que Dieu ne vous donnera de la ſanté qu'autant qu'il vous en faudra pour demeurer dans votre ſolitude, & non aſſez pour vous multiplier en quantité d'exercices qui ſeroient au-deſſus de vos forces. Quand vôtre ame ſera plus avancée, l'action la plus multipliée ne vous multipliera point : mais en attendant, demeurez en repos & en ſolitude le plus que vous pourrez. Voyez ce que font les enfans ; teter & dormir, c'eſt ce qui les fait croitre. L'Oraiſon eſt le lait ſpirituel qui nourrit l'ame, & le repos de la ſolitude donne lieu à l'ame de s'engraiſſer de cette bonne nourriture que Dieu lui préſente. L'Ecriture dit (a): *Recevez cette bonne nourriture* que je

(a) Iſaïe LV. 2.

vous préſente, & *vôtre ame étant engraiſſée ſera dans la joye :* Le deffaut de nourriture intérieure & d'oraiſon cauſe un deſſéchement & une triſteſſe dans toute l'ame. Quand vous ne feriez autre choſe à l'oraiſon que de vous tenir auprès de Dieu, ſans autre mouvement de votre part, vous trouveriez qu'inſenſiblement vôtre ame changeroit de ſituation, & ſe renouvelleroit comme l'aigle.

5. Nous devons ſouffrir tout ce qui nous vient de la part de Dieu, des hommes & de nous-mêmes : de celle de Dieu, les ſéchereſſes, les ſouſtractions, les impuiſſances ; de la part des hommes, les contrarietés, les humeurs diverſes, & tout ce qu'il y auroit en eux de déſagréable pour nôtre nature ; de nous-mêmes, nos pauvretés & nos miſeres. Il faut pour cela une patience infatigable, qui ne ſe laſſe jamais ; & c'eſt la croix de tous les (a) jours que Dieu nous commande de porter. Il faut donc bien ſe donner de garde de ſalir la beauté de la croix par nos murmures. Les perſonnes qui nous aprochent ſont des inſtrumens choiſis de Dieu pour nous crucifier ; ainſi nous les devons regarder

(a) Luc IX. 23.

avec respect. On honore, on respecte la vraye croix avec raison; mais ces instrumens que la Providence nous fournit, sont la vraye croix pour nous: portons-les avec le même respect que nous porterions un morceau de la vraye croix à nôtre cou, & demeurez également abandonnée pour toutes sortes de croix. Nos misères servent beaucoup à détruire l'amour propre & l'amour de la propre excellence. Nous avons un admirable modèle en Jésus-Christ. Il n'a pû porter cette derniere croix; mais il s'est chargé de nos langueurs. Il a porté l'abandon de son Pére, & les outrages de tous les hommes.

6. J'espére beaucoup de vôtre ame si vous êtes fidelle à porter en mort tout ce qui vous arrive, de quelque part que ce soit: mais prenez garde de ne donner aucune vie à la nature par vos plaintes, vos murmures, & vos réflexions. Il ne faut pas croire que tout d'un coup vous veniez à porter la croix avec toute la perfection requise. Lorsqu'il vous sera échappé quelques paroles, ne vous en troublez pas. Humiliez vous-en beaucoup devant Dieu, & tâchez d'adoucir la peine que vous aurez pû faire à vos sœurs

sœurs par quelque honnêteté dans l'occasion, & édifiez-les par vôtre patience. C'est par cette patience que vous trouverez la vraye liberté des enfans de Dieu. Je finis par ce passage de David (a); *Je suis fait comme une bête devant vous; & cependant je demeure toujours attachée à vous.*

LETTRE XXXVIII.

On doit principalement fonder l'intérieur: puis se défaire de toute superfluité sans affectation, mais pour plaire à Dieu.

1. JE prends beaucoup de part à la perte que N. N. ont fait de N. C'étoit une excellente fille: elle trouve à present la récompense de ses travaux & de ses souffrances. Vous avez raison de dire qu'on ne trouve point de ces trésors de grace. Ils sont plus rares qu'on ne peut dire; & comment ne le seroient-ils pas, puisque parmi cette foule de directeurs & de dirigés, nul ne s'atache au fonds & à la vérité, mais seulement

(a) Ps. 72. vers. 23.

à l'écorce ? On dore les dehors de l'arche, quoique Dieu eut commandé à Moïse de commencer par le dedans, d'orner le dedans de plaques d'or, & qu'il acommoderoit après le dehors. C'étoit la figure du fonds de l'ame, que Dieu prépare par le dedans, & au lieu d'obliger l'ame à s'occuper de son fonds, on laisse le fonds vuide & on ne s'aplique qu'au dehors ; on essuye le dehors du plat, & on laisse le dedans plein d'ordures de l'amour propre, de la propre volonté, du propre esprit, & de l'amour de nous-mêmes !

2. Pourquoi faites-vous difficulté de me parler de vos ajustemens ? ne faut-il pas tout dire ? Vous avez bien fait de retrancher le superflu : Je vous prie de ne le plus reprendre : je suis même sûre que si vous écoutiez vôtre fonds, vous en trouveriez encore à ôter. Quoi qu'il ne faille pas faire son capital de ce retranchement, il est pourtant nécessaire : & je suis sûre que dans la disposition où est à présent M**. vous lui plairez autant sans ces ajustemens qu'avec ces mêmes ajustemens. Mais la nature veut trouver des prétextes pour conserver des choses qui lui plaisent : cependant,

un petit sacrifice que vous en ferez à Dieu, vous atirera souvent beaucoup de graces ; & Dieu, qui récompense jusqu'à un verre d'eau donné pour son amour, récompensera bien davantage ce renoncement que vous ferez d'un petit ajustement. Je dis même que cela atirera les bénédictions du ciel sur M**. il faut qu'une femme Chrétienne se distingue des autres, non par un extérieur affecté, ni par la malpropreté ; mais par un extérieur propre & modeste. Vous pouvez porter des habits & du linge selon vôtre qualité ; mais je voudrois ôter tous ces rubans superflus : & je suis sûre que vous n'en serez pas moins bien aux yeux de vôtre époux, & que vous serez beaucoup mieux à ceux de celui auquel vous voulez plaire uniquement.

3. Ne faites jamais de difficulté de me mander les choses simplement. Ne craignez point que cela diminue l'estime que j'ai pour vous. Cela fait un effet tout contraire ; puisque cela m'aprend que vous voulez véritablement être à Dieu, & que Dieu veut vous conduire puisqu'il vous fait faire ces petites attentions, qui marquent qu'il remue le fonds de vôtre cœur. Soyez lui fidele,

je vous en conjure, & vous trouverez mille fois plus de satisfaction à l'écouter au dedans, & à suivre ses inspirations, qu'à toutes les bagatelles du monde, qui n'en peuvent jamais donner de véritable.

LETTRE XXXIX.

Ne point commencer & ne faire commencer la recherche de la vie intérieure ni par s'atacher à qui Dieu ne veut pas, ni par le principe de la crainte ou du goût; ni par la répréhension des deffauts faits avec une espèce de domination: mais en adressant les ames à Jésus-Christ pour le suivre, tant intérieurement, en l'écoutant avec silence & paix, qu'extérieurement par le renoncement, la petitesse &c. sans quoi on ne peut avancer.

1. JE vois bien par tout ce que vous me mandez que vous avez pris le change, & qu'ayant la source à laquelle Dieu vous atache par son ordre divin, vous vous ètes ataché à un foible ruisseau, qui n'avoit pas la force de

vous désalterer. Deux raisons ont empèché que vous n'ayez profité sous N. La principale est, qu'il n'étoit pas de l'ordre de Dieu sur vous qu'elle vous conduisit: la seconde, qu'elle n'avoit pas pour vous ce qu'il falloit. La crainte & le goût naturel vous ont conduit: il ne faut néanmoins ni l'un ni l'autre. Dans l'ordre de la conduite, la crainte resserre le cœur, qui doit être dilaté pour recevoir l'impression de la grace. Le goût naturel éteint l'esprit de grace.

2. C'est un intérieur en peinture qu'un intérieur sans silence & sans occupation de Dieu. Recommencez sur nouveaux frais, suivant le conseil de celui que Dieu vous a donné. Quand vous ne deviendriez intérieur qu'une heure avant mourir, ce seroit une grace très grande. On ne l'est point sans mourir réellement à soi-même. Toute l'occupation a été sur des deffauts sans force pour s'en défaire; mais point assez de fond de mort, que la conduite intime de Dieu doit opérer, comme elle le fait sans doute en celui qui y donne lieu par l'écouter avec paix & silence, & la suivre avec une fidélité inviolable. Avons-nous rien fait de tout cela? Nous som-

mes devenus fenfuels & humains : nous avons perdu cette chère & aimable petiteffe, qui fait le fondement de la vie de grace. Comment ferions-nous devenus petits en ne voyant que de grandes gens, qui font fi grande peur ? Un enfant plait, parce qu'il n'impofe point, il ne donne aucune crainte, on eft au large avec lui, on eft fans ménagement à fon égard : mais les grandes gens font tout le contraire. Quoique nôtre Seigneur nous ait dit (*a*) ; *fi vous ne devenez comme des enfans, vous n'entrerez point au Royaume des cieux*, tous fe défendent de la petiteffe, tous courent après la fauffe fageffe. Jéfus - Chrift eft (*b*) *venu pour fervir* & non pour commander, & nous voulons dominer fur tout !

3. Jéfus - Chrift ne donna jamais un pouvoir tirannique : que fommes-nous que des (*c*) chiens morts ? Si Dieu veut fe fervir de nous, il ne faut point s'atacher avec empire les ames ; mais les conduire à Jéfus, le montrer, comme St. Jean le montra (*d*) ; *C'eft là l'agneau*

(*a*) Matth. 18. ℣. 3. (*b*) Matth. 20. ℣. 28.
(*c*) 1. Reg. 24. ℣. 15. (*d*) Jean 1. verf. 29.

de Dieu qui ôte les péchés du monde. Croyons-nous pouvoir perfectionner les autres en leur faifant voir fans-ceffe leurs deffauts ? Non : nous ne pouvons les guérir. Aprenons - leur à fuivre Jéfus-Chrift, il les guérira.

4. Les Apôtres avoient tant de deffauts : Jéfus-Chrift ne les leur reproche point ; il fe contente de fe faire fuivre par eux. Suivons Jéfus - Chrift : marchons à fa fuite ; nous deviendrons parfaits. Nous pouvons le fuivre au-dedans par le recueillement & par l'attention à fa voix, qui ne fe fait plus entendre, parce que nous avons perdu l'habitude de l'écouter. Suivons - le auffi extérieurement par le renoncement, la petiteffe, la pauvreté d'efprit, l'amour de fa volonté, & la fidélité à la fuivre. Ne nous trompons point ; nous n'avons pas avancé, parce que nous avons voulu marcher par nos propres forces, au lieu de nous laiffer porter à Jéfus-Chrift.

LETTRE XL.

La fidélité à l'oraifon & la vraye humilité.

1. VOus avez trop de bonté, ma très - chére mére, de penfer à

moi, & je ne ferai point fachée que vous vous en souveniez quelquefois, puisque j'espére que cela vous fera penser à Dieu, & réveillera le désir que vous avez d'être toute à lui, mourant sérieusement à vous-même & à vos inclinations, au panchant de la nature, & à l'entrainement de la vivacité naturelle. Je crois que le moyen le plus éficace pour le faire est l'atention continuelle à Dieu; parce que par elle on posséde son ame dans la paix.

2. La source de nos maux vient de ce que nous sommes beaucoup occupés de nous-mêmes, & que nous admettons des raisonnemens. Pour y remédier, il faut beaucoup s'occuper de Dieu intérieurement: car il est impossible de nous désocuper de nous-mêmes que par une occupation plus forte de Dieu. Il faut que l'une efface l'autre. Si-tôt que l'on s'aperçoit qu'on raisonne sur soi-même, & sur quelque autre chose, il faut laisser tomber ce raisonnement: cela éteint peu à peu une certaine vie secrette, & un amour de soi extraordinaire.

3. O accoutumons-nous de bonne heure à ne faire aucun cas de nous-mêmes! JESUS-CHRIST s'est fait le plus

petit de tous les hommes; il s'est rendu le serviteur de ses propres esclaves. La véritable humilité ne consiste pas à faire certains actes extérieurs, qui, quoique bons, ne sont pas l'essentiel de l'humilité; mais c'est dans les bas sentimens de nous-mêmes, dans la préférence réelle que nous faisons des autres à nous, dans la connoissance de nos misères, de nôtre rien & du tout de Dieu, dans l'amour de la bassesse & de n'être comptés pour rien. Ne faisons jamais aucune action pour être estimés; mais en faisant avec fidélité ce qui est de nôtre devoir, soyons contens d'être dans le dernier mépris: sans cela point de solide vertu.

4. Ma chére mére, Dieu nous a tant fait de miséricordes: il mérite bien que par reconnoissance & par amour nous travaillions solidement au renoncement de nous-mêmes. Il y a un si bel endroit dans le Livre de l'Imitation (*a*): *Aimez d'être inconnu.* Il faut être inconnu aux autres & à nous-mêmes. Cela se fait en deux manieres; l'une, en ne faisant aucune action pour être estimé ou aimé des autres; & l'autre, en ne s'ocupant

(*a*) *Imit. de* Jésus-Christ Liv. I Ch. II. ℣. 3.

jamais de soi-même. C'est le moyen de vivre dans cette ignorance de ce que l'on est. Demeurons dans nôtre néant. Nous aimons à être occupés de nous-mêmes sous de bons prétextes, & que les autres en soient occupés. Mourons à tout sans réserve. Cela n'est facile que par *l'exercice de la présence de Dieu*, qui *habite dans nos cœurs*, comme dit (a) l'Ecriture. Toute à vous sans réserve.

LETTRE XLI.

Avis sur l'examen des tentations passées : qu'il ne faut point se rétrécir le cœur ; mais l'étendre vers la bonté paternelle de Dieu, revenant souvent à lui plus par amour que par crainte, & s'accoutumant au silence & à l'oraison, sur tout à celle de foi & d'abandon, en simplicité & oubli de soi-même.

1. JE vous assure que vous ne m'êtes pas inconnue : & il y a long-tems que je prends beaucoup d'interêt à tout ce qui vous regarde. N. le sait bien :

(a) Ephes. 4. ℣. 6.

Dieu vous a gravé dans mon cœur depuis long-tems. J'ai senti une partie de vos peines, j'aurois bien voulu les diminuer ; mais je n'ai pû en ce tems là. Je suis ravie que vous vous abandonniez un peu à Dieu, & tout ce qui vous concerne. C'est ce qui vous fera trouver la paix, & non les retours & les réflexions. Dès que vous n'êtes pas sûre d'avoir consenti aux pensées qui vous traversent, vous ne l'avez pas fait assurément : car si cela étoit, vous n'en douteriez pas. Mais c'est une chose que vous ne devez pas même trop examiner ; car l'examen des mauvaises pensées en fait renaître. Méprisez tout cela.

2. Défiez-vous de tout ce qui vous étrécit le cœur & vous entortille en vous même. La voye qui conduit à Dieu, est étroite en aparence, parce qu'elle retranche au sentiment ; mais elle étend & dilate le cœur. Fuyez comme la mort ce qui peut rétrécir vôtre cœur. Dieu est immense, & il veut un cœur vaste.

3. C'est un pére qui porte les foiblesses de ses enfans lorsqu'elles ne sont pas malicieuses, & qui essuye la boue qu'ils ont contractée en marchant. Le plus grand tort qu'on lui puisse faire, c'est

de douter de sa bonté. Ce n'est pas un Procureur accoutumé à chicaner sur tout : il ne regarde que la droiture & la simplicité du cœur, une volonté sincère d'être à lui sans réserve.

4. Faites vôtre principale application de vôtre oraison, du recueillement & de la présence de Dieu durant le jour. Lorsque vous vous sentez trop dissipée par les affaires ou le commerce du monde, rappelez vous autour de vôtre cœur, où Dieu habite. Ce retour ne se doit pas faire avec effort ; mais simplement, avec une confiance filiale. Accoutumez-vous à aller à Dieu plus par l'amour & la confiance que par la crainte. Il est vrai qu'il faut avoir une grande défiance de nous-mêmes ; & l'expérience que nous avons de nos misères & de nos foiblesses, nous convainct assez du peu que nous valons, & de nôtre impuissance : mais il ne faut pas nous arrêter là : cela nous décourageroit, mais il faut nous confier d'autant plus en Dieu, & attendre d'autant plus tout de lui, que nous espérons moins de nous.

5. Accoutumez-vous au silence intérieur & à l'oraison, ne vous forçant point à méditer. Lorsqu'une seule vé-

rité envisagée vous recueille, demeurez-en là ; & soyez une fois persuadée que Dieu agit dans ce moment, & qu'une seule action qui vient de lui vaut mieux que tout ce que vous pourrez faire. Lorsque vous n'éprouvez point de recueillement, servez-vous doucement de vôtre vérité, mais sans effort & sans atache, ensorte que vous la laissiez lorsque Dieu vous rapelle au dedans.

6. Il ne faut pas vous mettre en peine de n'avoir pas cette confiance sensible, & les autres dispositions consolantes. Il faut vous accoutumer à marcher par la foi & l'abandon. Cette voye n'est pas si satisfaisante ; mais elle est très-sûre.

N. a bien raison de vous conseiller de ne vous faire point de violence pour dire vos dispositions. Le grand soin de dire vos pensées & tout ce qui se passe en vous, ne fait que vous occuper de vous-même, vous rétrécir & vous entortiller : il vaut mieux vous oublier vous-même, & ne dire dans l'occasion que ce qui vous vient à dire naturellement, sans effort, sans étude & sans scrupule. J'espére beaucoup de vôtre ame, & je désire fort que nous soyons unies, pour

marcher ensemble, non selon nos vuës, mais selon la volonté de Dieu.

LETTRE XLII.

Le raisonnement convainct l'esprit; mais l'onction touche le cœur. Cette touche quand elle est insensible, donne accasion à aimer Dieu généreusement.

1. JE ferois volontiers, Mad[lle.] ce que vous m'ordonnez si je croyois y pouvoir réussir. *Convaincre l'esprit*, ou *toucher le cœur*, sont deux choses si différentes, à ce qu'il me paroit, que Dieu donne ces deux différens dons à deux sortes de personnes. Il faut des raisonnemens & de la science pour convaincre l'esprit; & presque tous les Livres sont remplis de cela: mais pour toucher le cœur, il n'y a que l'onction de la grace qui le puisse faire; & Dieu donne cette onction à qui il lui plait, sans avoir acception de personne. L'onction réside dans le cœur, & se répand aussi dans les autres cœurs: mais le raisonnement & la science résident dans l'esprit, c'est pourquoi ils n'ont de pou-

voir que sur l'esprit. Qui est-ce qui n'est pas convaincu dans l'esprit qu'il ne faut pas se contenter d'éviter le mal, mais qu'il faut pratiquer le bien? Qu'il y a des fautes d'œuvres, ou qui se commettent: & qu'il y en a d'autres d'omission? Le Catéchisme l'enseigne aux petits enfans; & nôtre Seigneur l'a dit (a): *Tout arbre qui ne portera pas de bon fruit sera coupé & jetté au feu.* Il est donc clair que celui qui ne fait point de bien, & qui ne pratique pas les œuvres du Chrétien, quoiqu'il ne commette pas les grands maux, doit craindre pour son salut; car c'est un mal véritable que de ne point faire de bien. Le serviteur qui se contenteroit de ne point faire de mal à son maître, sans rien faire de ce qu'il ordonne, feroit-il un bon serviteur? Non assurément. Vous voyez donc, Mademoiselle, qu'il est aisé de convaincre l'esprit, & qu'il n'y a personne tant soit peu instruit de sa Religion qui ne sache à quoi la qualité de Chrétien nous engage. Mais que c'est peu de chose que l'esprit connoisse, si le cœur n'est pas touché, & si la vo-

(a) Matth. 7. vers. 19.

lonté n'est absolument déterminée de suivre les sentiers de la justice !

2. Il n'est pas toujours nécessaire de sentir cette touche : il suffit que malgré l'insensibilité on soit résolu de servir Dieu à ses propres dépens : & cette seule disposition est celle qu'il faut pour recevoir l'impression de la grace & son onction. La volonté d'aimer Dieu & de quitter les amusemens du siécle, est un amour de Dieu, & une conversion véritablement commencée. Ce sont de ces ames dont Dieu (*a*) *exauce la préparation du cœur*. Comment l'exauce-t-il ? C'est qu'après avoir éprouvé par sa rigueur la fidélité de leur cœur, il leur donne des preuves sensibles de son amour. Lorsque Dieu nous fait sentir la douceur de son amour, il nous donne des preuves de ce même amour : mais lorsque nous le servons malgré les répugnances de la nature, nous lui donnons des marques du nôtre. Un bon cœur aime mieux donner que recevoir.

3. Ordinairement, Dieu use de quelque sévérité envers nous au commencement : & n'est-il pas trop juste qu'après nous avoir appellé si long-tems,

(*a*) Ps. 9. vers. 17.

& que nous avons résisté à sa grace, il ne nous fasse pas sentir sa douceur aussitôt que la crainte de nous perdre nous fait retourner à lui ? Mais quoiqu'il ne donne aucune preuve sensible de l'amour qu'il nous porte, il ne laisse pas d'être infiniment content du cœur qui se donne à lui, & d'autant plus content, que ce cœur le fait avec plus de générosité. Rien n'est plus généreux que de servir Dieu malgré toutes les répugnances de la nature, & lorsque les plaisirs nous atirent d'un côté, & que la grace ne nous fait pas sentir d'autres plaisirs plus doux & plus forts pour contrebalancer le goût des plaisirs du siécle.

4. Celui qui persévère dans le service de Dieu de cette sorte, lui donne les plus fortes preuves qu'il lui puisse donner d'une bonne volonté & d'un amour véritable. Ce sont ces *ames de bonne volonté* qui goûteront *la paix* que Jésus-Christ est venu aporter en naissant. Il ne la leur refusera point. Il faut avoir une grande patience avec Dieu & avec nous-mêmes : mais celui qui atend le Seigneur ne sera point confus. J'espére que l'exemple de Mad. fera plus sur l'esprit des personnes dont vous me

parlez que toutes les paroles. Il faut atendre le moment du bon Dieu : il vient quand il lui plait. Je vous assure qu'on ne peut avoir plus d'estime pour Mad. ni être plus persuadé qu'elle sera véritablement à Dieu. Je prie ce Dieu de paix de vous combler toutes deux de cette paix, qui surpasse toute la paix des hommes. C'est en lui que je suis tout ce que je vous dois être.

LETTRE XLIII.

Que le manquement d'ouverture de cœur est un obstacle à l'édification de l'ame.

1. JE vous ai répondu aux choses principales de vos lettres ; ainsi je n'ai pas beaucoup à vous dire, si-non de vous prier de ne rien témoigner à qui vous savez, de peur de le décourager. Il m'a paru un peu mieux sur la fin, & il a besoin d'être soutenu pour ne pas se laisser abatre ; car sous prétexte de combatre son cœur, c'est un contre-coup qui le renfonce toujours dans sa malheureuse occupation, & qui l'y entre-

tient. Il n'y a que l'éloignement & l'oubli qui puissent remédier à ses maux. C'est à quoi je le sollicite tant que je puis : Mais (*a*) *c'est en vain que nous travaillons & que nous nous levons avant le jour, si Dieu ne travaille lui-même : c'est en vain que nous gardons la cité, si le Seigneur ne la garde.* Je sens l'étrange obstacle qui est en lui : C'est à Dieu de le détruire peu à peu. Il est si serré, qu'il faudroit lui tirer les paroles avec un tire-bourre. Il n'a point cette ouverture si simple & si salutaire, qui est nécessaire : mais il est enfoncé en lui-même. Il faut prier. S'il étoit plus ouvert, le remède seroit plus facile à apliquer, & la playe plus aisée à guérir. (*b*) *Mes playes se sont envieillies, parce que je me suis tû.*

2. Je prie Dieu qu'il remette si bien tous les enfans en voye, qu'ils courent à grands pas vers lui. Mais hélas ! leurs pieds sont appesantis, parce que leurs cœurs le sont : & comment le sont-ils devenus ? C'est que le même cœur est engraissé. Je vous prie de ne donner pas sitôt la lettre à N. & de vous souvenir qu'il faut mourir avec Jésus pour

(*a*) Ps. 126. vers. 1, 2. (*b*) Ps. 31. vers. 3.

reſſuſciter avec lui. J'avois écrit ce billet pour le donner à N. mais je n'ai pas jugé à propos de le faire, crainte de l'affliger, & le faire trop enfoncer en lui-même.

[*Ce qui ſuit, eſt le billet en queſtion.*]

„ Il faut, mon cher N. que je vous „ diſe ſimplement ma penſée ; vous me „ paroiſſez comme étranger à mon égard. „ Qu'eſt devenue cette douce correſpon- „ dance du fonds, qui faiſoit cette liai- „ ſon intime dont Dieu étoit l'auteur ? „ Je ne crois pas que la peine que vous „ prenez de venir ici vous ſoit d'aucune „ utilité. Certaines raiſons vous y font „ venir : mais ſouvenez-vous de ce que „ dit le Prophête : *Mes playes ſe ſont en-* „ *vieillies, parce que je me ſuis tû.* Il „ ſeroit donc inutile d'y venir dorena- „ vant, & je crois bien que ce ſera la „ derniere fois ſi les choſes ne changent. „ Je ne prétends pas me ſéparer de vous „ pour cela ; mais je me regarde à vô- „ tre égard comme un inſtrument inutile „ dont Dieu s'eſt ſervi, & qu'il a remis „ dans la boutique. Je ne ſai ſi vous ſe- „ riez bien aiſe de guérir ? Vous me

„ direz que oui, parce que vous le croyez „ de la ſorte : & moi je vous dirai que „ non, parce que votre mal vous plait. „ Vous êtes plein de conſiſtence en „ vous-même, ſerré, enfoncé en vous- „ même, point d'ouverture. Je crois „ que vous ſentez comme moi que je ne „ vous ſuis plus bonne à rien ; & je ne „ déſire pas être bonne à quelque cho- „ ſe. La ſageſſe humaine fait de grands „ progrès chez vous : vous n'êtes ici que „ de corps. Il y a des perſonnes parmi „ les enfans qui vous feront peut-être „ plus utiles, & à qui vous aurez peut- „ être plus de confiance. Que rien ne „ vous retienne. Ce n'eſt pas une rai- „ ſon, que parce que Dieu s'eſt ſervi „ de moi pour vous, il veuille encore „ s'en ſervir. Que nulle conſidération „ ne vous arrête. Je n'en parlerai à „ perſonne ; car je ne veux uniquement „ que le bien de votre ame. Je ne ceſ- „ ſerai de prier le Seigneur pour vous. „ C'eſt peut-être ma faute, & je ne vous „ aſſurerai pas du contraire, ma pau- „ vreté & ma misère étant plus grandes „ que je ne puis l'exprimer.

LETTRE XLIV.

Les ſages & les grands doivent devenir ſimples & petits pour plaire à Jéſus-Chriſt.

1. N'Attendez pas de moi des complimens : je vous plains de ceux que l'on vous fait, loin de vous en faire. Tout celui que je vous fais, c'eſt de vous dire, qu'il faut toujours plus renoncer à toute ſageſſe humaine, qui eſt folie, pour entrer dans la folie de Jéſus-Chriſt, qui eſt la véritable ſageſſe. Il faut qu'il n'y ait plus chez vous que cette ſeule ſageſſe, JESUS-CHRIST, qui eſt *petiteſſe & enfance.*

Vous êtes ſage, même juſques dans votre abandon : car l'autre jour que je dis à N. *il faut même que vos ſens ſoyent en paix ;* lui, qui y alloit acquieſcer bonnement comme un bon petit enfant, Dame ſageſſe dans l'abandon dit ; *qu'importe qu'ils ſoyent en paix ou non !* & ce *qu'importe* fit rengainer le limaçon dans ſa coquille : mais mon divin petit Maître (Jéſus) veut qu'on prenne tout pour

argent comptant ; que l'on acquieſce à tout. Chez lui il n'y a point de fauſſe monoye : les folies (*a*) ſont monoye de bon alloi : toute votre indifférence & les *qu'importe*, ſont très bons pour les événemens de la providence ; mais ils ne valent rien pour les moindres choſes que mon divin petit Maître fait dire. La vraye richeſſe que je trouve en vous, c'eſt votre pauvreté d'eſprit & votre docilité. Le vrai honneur eſt d'être à Jéſus-Chriſt : ſans cela, je vous tiendrois pour la plus miſérable du monde ; & fuſſiez-vous Reine, je ceſſerois de vous aimer & de vous voir, ſi vous ceſſiez d'être petite. Je veux que la balance chez vous faſſe toujours le contrepoids : que plus il vous éléve, plus vous ſoyez petite ; plus il vous enrichit, plus vous entriez dans un dépouillement réel.

2. Retranchez tout ce que vous pourrez retrancher avec bien-ſéance : Dieu veut que contre votre naturel & votre rang vous ſoyez un exemple de modération : vous ne l'avez pas été ; il s'en faut quelque choſe : mais que cela s'étende par tout, ſans exception. N'allez pas dire, comme vous dites toujours, je

(*a*) 1. Cor. I. ✝. 25.

ne puis rien ; car cela me désespére : mais acquiescez, & entrez réellement dans la pratique sans pratique du retranchement dans ce qui vous sera marqué par l'Esprit de Dieu aux occasions où vous voudrez bien aller tête baissée sans vous flater. Je porte la vérité dans mon cœur, & j'espére qu'il ne sortira que vérité de ma bouche ni de ma plume. Plus je vous la dirai avec liberté, plus je vous aimerai.

8. Ne jugez point du profit par ce que vous sentez ou ateignez par votre raison : il y en a pour vous dans les plus petites choses, & dans celles-là plus que dans les autres. Ce seroit bien accommoder un naturel élevé comme le vôtre que de le conduire par des choses solides, élevées, où la raison & la délicatesse de l'esprit trouve toujours son compte ! Non, non ; la vérité est nuë, elle est sans ajustement, elle est amère à l'esprit quoique pleine de douceurs en elle-même. Dieu sera toujours caché pour vous dans des riens, sans quoi vous auriez été une jolie personne. Soyez plus petite que jamais. Ecoutez jusqu'au moindre de vos domestiques, vous dont la hauteur naturelle ne pourroit souffrir que

que l'on vous parlât. Que l'on ne vous reconnoisse plus. Ce sera alors que vous serez selon mon cœur, qui est le cœur de mon petit Jésus. Amen.

LETTRE XLV.

De la simplicité & de l'humilité, qu'on doit acquerir en se quittant soi-même pour se perdre en Dieu sans plus se recourber ni refléchir sur soi : Ce qui remédie à bien des deffauts &c.

1. JE ne vous fais point de compliment, & je suis persuadée que vous n'en attendez pas de moi, mais la simplicité d'une Chrétienne. C'est cette *simplicité* qui me porte à vous dire sans réflexion ce qu'il plaira au Seigneur de m'inspirer. Vous manquez de cette vertu, & les retours fréquens que vous faites sur vous-même, qui vous persuadent de votre indignité, quoiqu'il paroisse une espèce d'humilité en cela, sont pourtant l'effet d'un amour propre rafiné, qui vous occupe autour de vous-même, qui vous fait craindre de ne pas

bien dire, d'ennuyer &c. La véritable humilité n'a point d'yeux pour se regarder soi-même; parce qu'étant mére de la parfaite simplicité, elle agit sans retour, sans penser si elle plait ou déplait, si elle parle juste ou d'une maniere basse & commune. Comme elle ne veut plaire qu'à Dieu, elle est aussi contente de dire des pauvretés, que les plus belles choses du monde; c'est ce qui la rend paisible & contente, ravie que ses mauvaises expressions la ravalent dans l'esprit des autres. Ne nous trompons point, quelque miséricorde que Dieu nous fasse, nous n'y correspondons point avec fidélité que nous n'en soyons venus là. Si vous croyez être quelque chose, dit le Livre de l'Imitation de Jésus-Christ, apprenez à devenir rien.

2. Tous sentimens inquiétans ne sont point de Dieu, mais de l'amour propre, quelque apparence de vertu qu'ils semblent avoir. Le deffaut de simplicité est la source de toutes vos peines, c'est ce qui vous fixe en vous-même. Allez où vous voudrez: si vous restez en vous-même, vous porterez par tout vos peines & vos inquiétudes: elles ne sont point dans les autres, mais en vous.

Pour quitter ces mêmes peines, il faut vous quitter vous-même pour vous perdre dans ce Bien infini & inalterable: mais vous ne pouvez vous perdre en Dieu qu'en vous quittant vous-même, & perdant cette propre consistance qui vous fixant en vous-même par la propre réflexion, vous empêche de vous écouler dans votre être original. C'est pourtant ce à quoi vous êtes appellée, & ce que Dieu demande de vous. Vous voulez lui donner ce qu'il ne vous demande pas, & ne lui pas donner la seule chose qu'il exige de vous. Quittez-vous vous-même, & vous trouverez le véritable repos, que vous ne trouverez sans cela dans aucun lieu du monde.

3. La peine que vous avez à l'égard de N. vient de la même source. C'est vous qui la causez, & non lui. Vos réflexions vous gênent & le gênent aussi; le deffaut de simplicité qui est en vous, suspend en lui la grace qui lui est donnée pour vous. Votre agir étant humain & naturel, & lui pour le fond étant fort éloigné de cela, il paroit sec. Vous fermez la bonde aux graces: ouvrez-la par votre petitesse, par une simplicité sans retour, & la grace coulera en abondan-

ce ; vous éprouverez une correfpondance qui vous a été inconnue jufqu'alors à caufe de la barriere de votre amour propre. Hélas ! le tems eft fi court : pourquoi l'employer autour de nous-mêmes ? Rien n'eft plus contraire à l'abandon & à l'amour pur que cet état recourbé fur foi-même. L'œil fimple n'a qu'une vue directe, il n'envifage que fon objet fans fe recourber fur foi-même. Vous faites comme une perfonne qui étant appellée auprès du Roi, au lieu de correfpondre à fon amour & à fes bienfaits, feroit occupée d'une bagatelle qui manque à fa parure, & perdroit par-là un tems fi précieux. Dieu veut vous déranger : il aime mieux un ornement *fimple* qu'une parure affectée ; & vous voulez toujours ranger ce qu'il détruit !

4. Il y a encore une fource de vos peines, c'eft que vous regardez trop N. du côté de l'humain & des dons naturels : & c'eft la moindre partie de lui-même. Regardez-le comme l'homme de Dieu pour vous : pénétrez Dieu en lui : fans vous amufer au dehors qui le couvre : obéiffez aveuglement : ne vous donnez pas la liberté de raifonner fur ce qu'on vous dit & ordonne. Si Jéfus-

Chrift étoit fur terre & qu'il vous parlât lui-même, le feul moyen d'empêcher le fruit & l'effet de fes paroles, feroit de raifonner deffus, ou de s'occuper de foi-même dans ces momens, fous prétexte de voir fon indignité. Vous remarquerez, que ces vûes recourbées loin de vous rendre plus humble, augmentent votre amour propre : l'effet en paroît par la rage, le défefpoir &c. au lieu que l'oubli de vous-même vous changeroit en peu de tems. Je fai qu'il eft difficile qu'un efprit accoutumé depuis longtems à la réflexion, s'en défaffe fi promptement : mais travaillez-y, fans effort pourtant ; car il ne s'agit pas de beaucoup faire, mais de laiffer tomber ce que vous tenez. Le Démon eft moins à craindre pour vous, que vos propres réflexions.

5. Ce que je vous ai dit jufqu'à préfent eft la fource de vos jaloufies. La jaloufie n'en eft que l'effet : ainfi ce n'eft pas de ce côté là que doit être vôtre travail, mais à ce que je viens de vous dire : au contraire, il faut porter cette jaloufie en efprit de mort, demeurant en filence auprès de Dieu pour vous en laiffer écrafer : car en la combattant, vous

l'irriteriez ; au lieu que demeurant sans vous remuer sous la main de Dieu, portant le poids de sa justice dans la violence de cette passion, & vous abandonnant à Dieu pour porter cette peine tant qu'il lui plaira, elle s'adoucira peu à peu. Rien ne peut vous changer qu'un procédé sur-humain, si éloigné de celui que vous avez suivi.

6. Pour ce qui est de la Religion, vous n'êtes nullement en état dans ce tems brouillé de faire un choix. Je crains bien que le Démon, sous prétexte de bien ne veuille vous tirer de la conduite de Dieu, pour vous donner une conduite humaine selon votre arrangement. (*a*) *Vos voyes ne sont pas mes voyes*, dit le Seigneur : & *autant que le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant les pensées du Seigneur sont-elles au-dessus des nôtres.* Je le prie de mettre dans votre cœur ce que je viens de vous dire ; car je crois que c'est la vérité. C'est en lui que je vous suis entiérement acquise & unie en charité.

7. Que vôtre état de peine ne vous empêche pas de servir votre amie : Dieu

(*a*) Isaïe LV. ℣. 8.

vous l'ayant donnée, vous demanderoit un terrible compte si vous cessiez de lui aider, & si cedant à vos peines vous l'abandonniez ; car il faut que vous sachiez, qu'il y a une Hierarchie sur terre comme au ciel, & que quelquefois la perfection d'une personne est attachée à celle de l'autre. Il y a des unions de grace, bien plus fortes que celles de la nature. On manqueroit plûtôt à cette derniere qu'à l'autre. Je vous souhaite à l'une & à l'autre la plénitude de cette (*a*) *charité que les grandes eaux ne peuvent éteindre*, ni les plus grands travaux diminuer.

LETTRE XLVI.

Se préparer à la perte comme Dieu voudra, sans reserve, ni dissimulation, ni s'occuper de l'avenir, avec fidélité, patience & abandon.

1. JE ne puis avoir aucune peine de celle que je vous ai faite ; au contraire, elle a servi à me certifier à vôtre

(*a*) Cant. VIII. 7.

égard. Faites si bien que vous voudrez ; il faudra toujours la perte totale en la maniere que Dieu connoit, & que lui seul a destinée. Oui, je veux toujours me charger de vous ; mais je ne veux ni bornes, ni conditions, ni reserves. Je ne ferai jamais importunée de vos lettres ; mais il faut vous résoudre de quelque maniere que j'en use à vôtre égard, de garder toujours la même fidélité que vous avez eue pour dire tout ce que vous pensez : c'est à quoi Dieu donnera bénédiction, & à quoi vous n'êtes pas encore entiérement souple. Quelque chose qui en puisse arriver, allez toujours vôtre train, & soyez fidèle de vôtre côté.

2. Puis que vous le voulez, je vous ferai marcher (quelque peine que vous ayez) sans écouter ni vôtre nature ni vôtre raison ; mais assûrez-vous que Dieu ne fera rien au-dessus de vos forces. Désocupez-vous de l'avenir, non par effort, mais en n'entretenant point de pensées volontaires : s'il vous en vient, souffrez-les, & les peines ; mais que l'abandon sans abandon dévore tout. Ce que vous dites dans vôtre lettre fait voir que vôtre fond est dans l'état de la volonté de Dieu, & qu'il n'y a que le détail des choses qui vous peine. Vous voulez cette volonté en général, Dieu vous la fera vouloir dans tout ce qu'il voudra de vous.

LETTRE XLVII.

Dieu a des voyes & conduites différentes sur les ames ; & l'on ne doit pas prendre l'une pour l'autre.

1. PUis que vous voulez bien que je vous dise mon sentiment, sans prétendre ni vous gêner ni être cruë ; (car Dieu m'est témoin que j'ai si peu d'attache à mes lumiéres, que je suis prête à les soumettre à tout autre ;) la confiance que vous avez eue en moi, & l'affection que j'ai pour vous, m'obligent de vous dire, que la conduite ne doit pas être la même en toutes les ames ; qu'il ne s'agit pas de les conduire par notre propre voye, mais par celle que Dieu leur a choisie, chacune dans leur état. Il ne se faut pas lever avant le jour ; & celui qui précéde le flambeau

qui l'éclaire, est aussi bien en ténébres que celui qui le suit de trop loin.

2. Vous devez remplir les devoirs d'une mére de famille; & il y a bien de la différence de vous à une particuliere. Je ne voudrois pas me faire une loi exacte de ne pas perdre Vêpres, ni la grande Messe; mais aussi je me garderois bien de secouer le joug. Mettez-vous en devoir d'y aller toujours, & n'y allez point certains jours que vous y trouverez trop de répugnance. Nous voyons dans les communautés des ames de grace éminente, à qui Dieu fait remplir tous leurs devoirs, parce qu'elles sont Supérieures. Croyez-moi; si vous suivez tout conseil, vous vous égarerez. Il y a des ames qui ont de la grace qui se communique: mais le don de conduite n'est pas toujours donné; & avec bon zéle on gâte bien de l'ouvrage. Jésus-Christ a conduit peu à peu ses Apôtres, & leur a dit lui-même, (*a*) qu'il y avoit des choses qu'ils ne pouvoient pas porter.

(*a*) Jean XVI. 12.

LET-

LETTRE XLVIII.

Qu'il faut suivre les desseins de Dieu sur chacun de nous, & la voye qu'il nous choisit, sans s'y oposer par l'activité & les réflexions propres, auxquelles il ne faut point avoir égard, mais s'abandonner à Dieu en enfant, content d'être conduit & traité comme on l'est.

1. PErmettez-moi, ma très chère, de vous parler à cœur ouvert, sous l'approbation de N. mais je vous demande que cette lettre ne soit vûe que de vous & de lui. S'il l'improuve, n'y faites aucune attention: s'il l'aprouve, lui qui vous connoit, croyez que Dieu m'a fait vous l'écrire.

C'est devant ses yeux & en sa présence que je vous proteste que vôtre état a été & est de lui. Si vous vous étiez abandonnée à sa conduite purement & simplement, les choses auroient eu un autre effet.

2. Il y a de la tentation dans vôtre état, & cette tentation est fortifiée par vôtre naturel & par vos réflexions. Dieu

vous veut à lui par *la foi*, par la *paix* & le *silence :* vôtre esprit vif & aprofondissant s'est toujours oposé à cette foi simple & nuë, qui ne veut rien voir ni rien connoître, qui se laisse conduire comme un enfant, sans retour, sans soin de soi. Vos réflexions d'amour propre, quoiqu'elles paroissent humbles & fondées sur vôtre indignité & sur les bas sentimens de vous-mèmes, vous ont ôté la paix ; parce qu'elles sont contraires au paisible *rien*, qui ne méritant rien, ne pense pas mème ni à mérite ni à démérite ; mais qui est content & paisible dans son rien : j'ose dire mème sans craindre de trop oser, que cette humilité est un amour propre rafiné, qui ne peut donner la paix, parce qu'elle vient par l'effort de l'imagination & le combat de l'esprit propre : de sorte qu'elle ne peut avoir de stabilité. Celui qui demeure dans son rien, sans rien envisager, y demeure affermi : & quoi qu'il arrive, il demeure à l'abri de tous les vents, qui ne peuvent le renverser ni mettre plus bas qu'il est.

3. Le silence n'a garde de subsister : car comme vous voulez toujours quelque chose, cela fait chez vous un certain tumulte qui l'interrompt. Vous voulez avoir de la vertu par effort ; ce qui vous sera toujours impossible, attendu le dessein de Dieu sur vous. Vous voulez entrer dans un combat nouveau & actif contre vous-même ; & Dieu ne demande de vous qu'un acquiescement humble & simple, un abandon total pour porter vos misères & vos peines comme il lui plaira, & aussi longtems qu'il le voudra : de sorte qu'en croyant combattre contre vous-même, vous combattez contre Dieu, vous lui résistez. (*a*) *Qui a pû résister à Dieu, & vivre en paix ?*

4. Si vous portiez vos tentations & vos peines sans vous regarder vous-même, vous auriez la paix au milieu de ce qu'elles ont de plus terrible & de plus affligeant ; car vous les porteriez comme Dieu le veut. Comptez, que l'état où vous êtes est le meilleur pour vous, & le plus glorieux à Dieu. Cependant loin de vous y soumettre par un humble acquiescement, vous le combattez de toutes vos forces. Ce n'est point là *la voye de Dieu* sur vous, ni ce qu'il vous demande. Allez où vous voudrez, consul-

(*a*) Job IX. 4.

tez qui il vous plaira: si vous ne vous quittez vous-même, vous n'aurez pas une véritable paix.

5. La nature & l'amour propre trouvent leur compte à changer de route, cherchent des apuis par tout; & c'est ce qu'on apelle une très grande infidélité. Dieu vous a donné du goût pour N. c'est un moyen imparfait dont il s'est servi pour vous porter à suivre ses conseils; mais vous laissez ses conseils à cause de ce goût imparfait. Suivez ses conseils, & ce goût tombera peu à peu. Mais Dieu, qui vouloit, comme je vous le dis, se servir de ce goût pour vous porter à suivre ses conseils, n'a pas réussi; & le Démon au contraire a réussi à merveilles, vous faisant abandonner ces conseils par la crainte du goût; & c'est précisément ce qu'il ne falloit pas faire: car cette crainte a augmenté le goût, & ôté la fidélité à suivre les conseils avec une humble & sincère obéissance. De sorte que vous avez craint de vous abandonner à Dieu, & vous avez suivi sans le vouloir les desseins de l'ennemi: ce qui vous a fait éprouver des états si violens, qu'ils alloient à la fureur.

Qu'a prétendu par là le Démon? Vous jetter dans le desespoir, ou du moins, vous faire abandonner toute voye; vous rendre suspecte la voye par laquelle Dieu vouloit que vous marchassiez, afin de vous égarer dans des sentiers qui vous paroissent plus commodes, où plus de gens marchent, mais qui ne sont pas ce que Dieu demande de vous.

6. Rentrez dans vôtre voye par un humble abandon, contente de porter la secheresse & la peine tant qu'il plaira à Dieu. Vous la méritez, pour n'avoir pas voulu vous fier à lui. Au reste, vous avez très mal fait de parler à ce Confesseur de cette atache prétendue. Comme il ne vous connoit pas, qu'il ignore vôtre voye aussi bien que les desseins de Dieu sur vous, il n'avoit garde de vous donner un conseil qui vous fut utile, quoiqu'il vous paroisse l'être dans l'envie que vous avez d'agir, de voir vôtre travail, & de vous dérober à Dieu. Quand je dis *l'envie*, je n'entends pas une envie déliberée de vous arracher à Dieu; mais une envie de la nature couverte du prétexte du bien.

7. O si vous pouviez prendre sur

vous d'aller simplement comme un enfant, de faire à la lettre ce qu'on vous dit, sans écouter ce que vous sentez ou ne sentez pas, vous feriez des merveilles! Remarquez que cette persuasion que vous vous donnez, que vous n'êtes rien, que vous ne méritez rien, afin d'excuser les autres en vous acusant d'une maniere vertueuse; loin de vous donner la paix, l'ôte entierement. N'acusez ni vous, ni personne: laissez ce que vous êtes & n'êtes pas: ne songez à rien faire; mais soyez ainsi que le Prophète, (*a*) *comme une bête devant Dieu:* & demeurez néanmoins *atachée à lui.* Je prie celui qui me fait vous écrire, qu'il ouvre vôtre cœur, & que ce même cœur comprenne ce que l'esprit ne comprendra jamais. Croyez-moi à vous sans reserve. Vous vous causez bien des peines faute d'abandon: mais j'espére que Dieu s'en servira pour vous faire rentrer dans vôtre voye. Tant de coups de fouet vous font voir qu'il n'y a qu'un sentier pour vous: toute autre voye, quoique bonne en elle-même, ne l'est pas pour vous de qui Dieu demande autre chose.

(*a*) Ps. 72. vers. 23.

LETTRE XLIX.

Ne point se former de propre vocation.

PUisque vous voulez que je vous dise mon sentiment, ma très chère, je ne croi point que les sentimens de Mademoiselle vôtre fille ayent été une vraye vocation. Nourrie qu'elle a été dans la religion, à entendre relever l'état religieux fort au-dessus de celui du mariage, elle s'est imprimé cela dans son cœur. Comme son cœur est bon, elle a voulu se former un état parfait, que Dieu n'a point aprouvé par les terribles oppositions qu'il lui a données. Le fonds mélancolique & d'humeur noire que cette pensée lui donne, n'est point de Dieu. Sitôt qu'elle n'y a plus pensé, son esprit & son cœur s'est dévelopé; ainsi entrant dans le mariage, conservant la crainte de Dieu & la liberté de l'esprit, elle sera plus propre à ce que Dieu veut d'elle, & plus en état d'être tournée du côté de l'intérieur.

LETTRE L.

S'il convient d'être indépendant de tout autre dans la voye & conduite spirituelle. Distinction du fond d'avec le goût suave, sur lequel on ne doit point se confier.

1. PUisque vous m'ordonnez, Monsieur, de vous dire simplement ma pensée, je le ferai pour vous obéir. S'il peut y avoir une indépendance qui vient de Dieu, vous me permettrez de vous dire, qu'il y auroit une infinité de circonstances à l'indépendance qui vient de Dieu qui ne sont point dans la vôtre : la vôtre au contraire leur est oposée : je vous en dirai quelques unes. La premiere, que l'indépendance qui doit venir de Dieu ne doit pas être de nôtre choix & de nôtre entêtement ; mais de l'avis de quelque autre qui veuille cela comme Dieu le veut : au lieu que la vôtre ne vient que d'un amour secret de vôtre propre excellence : celle-là ne vient par nulle cause extérieure, comme la vôtre est venuë : &

loin qu'elle dût retirer de l'union des personnes qui sont tout à Dieu, elle y unit davantage, parce que cette indépendance (qui ne peut venir que d'un état très avancé) n'est jamais si entiere, que Dieu pour exercer la souplesse de l'ame ne fasse demander souvent avis ; & l'on est toujours prêt à le faire, bien loin de se croire dans un état où l'on n'est pas, & même où l'on ne peut pas être lorsque les personnes qui ont la lumiere divine nous assurent du contraire. Ce seul entêtement à vouloir malgré les avis de N. & les sentimens des autres, être indépendant, marque que vous ne le pouvez être par l'ordre de Dieu : il faut que des méprises & que des humiliations vous en convainquent.

2. Comment agirez-vous par le pur *fond* lorsque vous ne possedez pas même encore ce fond pur ? Car tant qu'il reste du sensible, & même de l'aperçu, l'on ne peut distinguer ce que Dieu veut ou ne veut pas. Car vous vous tromperiez beaucoup si vous preniez le fond pour un certain *goût suave* qui vous porte aux choses. Ce n'est nullement cela : & quiconque le suit, va parce qu'il sent ou ne sent pas, & n'entre jamais dans la

pure foi ni la mort totale, où se discerne le fond, qui est si simple, si éloigné de ce goût aperçu (qui fait souvent votre plénitude & votre recueillement,) que rien n'est plus oposé (quoiqu'il soit bon;) car l'un empêche la manifestation de l'autre. Suivant cela, vous ferez toujours des méprises; vous n'aurez jamais un vrai discernement des esprits; & sous prétexte de communiquer à un peu de grace sensible, vous demeureriez toute vôtre vie arrêté. Ce goût, que vous appellez *intime*, & que je nomme *aperçu*, ne discerne jamais juste: & le fond simple destitué de sentimens sensibles, discerne sans méprise; parce que l'homme mort ne tient à rien, & qu'un grain de bled remue & emporte le poids. Vous tenez à vôtre indépendance; & cet arrêt est très considérable. Vous avez des gens qui ont beaucoup de graces & de lumiéres qui ne vous arrêteront pas. Ce n'est pas à nous de nous ôter les apuis; c'est à Dieu: mais je vous dis plus; les gens éclairés de sa pure lumiére ne s'en (*a*) servent pas.

3. Je crois que vous auriez pû montrer vôtre lettre à M**, par petitesse avant de la donner. Vous dites que vous n'avez point de reproche (en vous) d'avoir fait cela; & vous concluez delà, que vous avez fait la volonté de Dieu. Cela même est (que je crois) une méprise: car il y a des fautes que Dieu ne nous reproche pas, à cause de la simplicité de nôtre intention. Ce deffaut de reproche n'est pas toujours une marque que l'on a fait la volonté de Dieu; puisque vous savez vous-même qu'il y a des fautes incontestables que Dieu ne reproche point: & qui voudroit se fonder là-dessus pour s'assurer de faire la volonté de Dieu, se tromperoit. L'assurance si forte où vous êtes de la faire, est même une tromperie. Si vous êtes sûr d'avoir écrit cette lettre par la volonté de Dieu, pourquoi deux jours après aller vous jetter aux pieds de M. N. & faire des bassesses non seulement indignes de vôtre grace, mais même de vôtre caractère? Ces haut & bas, & je ne sai quoi qui mollit, qui abandonne tout d'abord, qui rejette le fardeau, qui ne voudroit dans la cure que le doux & l'utile & non ce qu'il y a de pénible, n'est-il pas un effet de la

(*a*) *A savoir*, d'apuis.

nature ſpiritualiſée ? Car je vous aſſure en préſence de mon Dieu, pour lequel ſeul je plaide contre l'amour propre, parce que vous le voulez, que vous êtes encore fort vivant dans la nature quoique vous ne le voyez pas. Quel gain & quel profit ai-je à être cruel ? Que cherche-je que vôtre bien ? Quoique je viſſe tout cela, & bien d'autres choſes, comme (*a*) les vies extrèmes que vous avez dans tout ce que Dieu fait par vous, je ne vous en euſſe rien dit; car je ne m'ingere de rien par moi-même : mais j'ai crû devoir cela à nôtre amitié & à l'humilité que vous faites paroitre en me demandant ma penſée ſur la réſolution où vous êtes de vivre indépendant.

4. Les ames de vraye lumiére, comme M. N. ne tirent point les autres de la pure dépendance de Dieu, comme (le font) ceux qui n'y ſont pas; & c'eſt en quoi vous vous tromperiez. S'ils ſont fidéles, ils n'agiſſent que comme Dieu les fait agir; autrement leur grace ne ſeroit pas pure. Dès que ces perſonnes, qui ſont aſſûrément toutes à Dieu, vous diſent que vous avez beſoin d'une conduite; vous devez croire que Dieu le leur fait dire; & c'eſt la nature en vous qui la rejette, & non la grace. Ces perſonnes, quoique pleines de grace, vous déplaiſent, à ce que vous dites, elles qui plaiſent pourtant ſi fort à Dieu : d'où vient cela en vous, qui êtes vivant ? C'eſt que vôtre goût n'eſt pas le goût de Dieu : car ſi vous aviez le goût de Dieu, vous ne pourriez que vous ne goûtaſſiez ce qui eſt purement à lui.

(*a*) c. à d. quand on prend vie & complaiſance en tout ce qu'on fait.

Vous voyez que je vous dis la vérité de tout mon cœur : vous ſavez ce que je vous ai déja écrit ſur vôtre lettre : ceci fait, je ne vous le dirai plus, eſpérant que par une expérience de confuſion Dieu vous le fera connoitre un jour; & alors vous vous y rendrez. Je ſuis cependant toute à vous en Nôtre Seigneur.

LETTRE LI.

Difficulté de la voye de deſtruction & de mort, à laquelle on a le choix de ſe réſoudre ou non.

1. Est-il poſſible, M^e... que vous preniez pour un refroidiſſement

d'amitié ce qui en est la plus forte preuve? Il y a bien de la différence de nous aimer pour Dieu ou de nous aimer pour nous-mêmes. Je vous l'avois toujours bien dit M. qu'il n'étoit pas bien aisé de suivre une conduite si détruisante & si contraire au plan que l'on se fait de conduite. Il y a des abandons & des sacrifices qui plaisent infiniment à Dieu: mais il y en a d'autres qui ne lui peuvent être agréables. Il veut se choisir lui-même les victimes, & l'on est étonné souvent de celles qu'il rejette. Le chemin de la mort est bien long: & si vous avez peine d'entrer dans les prémices de cette mort qui n'est qu'une ombre, comment entrerez-vous dans ses agonies? La mort est douce à qui ne la porte pas dans son sein: mais elle est affreuse lorsqu'elle paroit. Les pas de ceux qui annoncent la paix, sont beaux, dit l'Ecriture (*a*): mais ceux qui apportent la guerre ne sont pas tels. Cependant le même Jésus-Christ, qui est né pour apporter la paix sur terre, y a apporté (*b*) le glaive & le feu. Tout courage sera détruit, parce que c'est l'ouvrage du

(*a*) Rom. X. ℣. 15.
(*b*) Matth. X. ℣. 34. Luc XII. ℣. 49.

du cœur humain. S'il plaisoit à Dieu de remuer, vôtre cœur seroit bien autre chose que ce qui en paroit.

2. Si Dieu se contente de vôtre abandon, pourquoi n'en serois-je pas satisfaite? Et qu'ai je à démêler avec vous si ce n'est pour lui? Croyez-vous qu'il vous reçoive si je vous rejette? Et pourrois je vous rejetter s'il vous recevoit? Vous vous trompez beaucoup. Il ne s'agit pas de porter la justice de Dieu: mais il s'agit de donner lieu à cette même justice de détruire en vous ce qui lui est oposé.

3. Je sai, Me. ce que vous êtes & ce que je suis, le ménagement que je devrois avoir pour vous, à parler humainement: mais à parler selon Dieu, je me soucie de vôtre rang, de tous vos avantages, comme d'une paille: d'être bien ou mal-voulue de vous, m'est comme rien: je ne me soucie que de vous voir remplir les desseins de Dieu. Si vous n'entrez pas absolument, non par condescendance, mais par une croyance si entiére, que vous ne doutiez pas un moment que ce qui vous paroit blanc est noir, vous me feriez arrachée. Alors je vous conterois comme le reste des

personnes de qualité, pour lesquelles on garde des respects aparens, mais pour lesquelles on n'a pas la moindre liaison. Il n'en est pas de même, M. des unions que Dieu fait, que de celles que nôtre humeur fabrique; sur tout lorsqu'il y a une subordination de graces. On ne les sécoue pas comme un manteau, & l'on ne sauroit les rompre sans s'éloigner de Dieu. L'exemple de Loth dans l'Ecriture en est une preuve assez forte. Vous en userez comme il vous plaira. Je ne vous ai point célé la vérité. On peut avec les autres conserver une amitié fondée sur le raport d'esprit & de manieres: mais avec moi, il n'y a que Dieu seul. Aussi n'ai-je rien que de rebutant, rien qui flatte ni qui plaise: il n'y a nul assaisonnement ni pour l'esprit, ni pour le cœur à ce que je dis. Mais il me faut prendre de cette sorte, ou me laisser en chemin; & c'est ce qui arrive d'ordinaire lorsque je montre toute ma laideur. Bien d'autres l'ont fait ainsi: vous ne ferez point la planche aux autres. Peu restent: parce que les paroles de mort & les effets sont durs: On ne trouve personne qui puisse servir d'exemple ni d'apui, la voye des

autres n'étant point pour nous. Souvenez-vous que de cinq mille personnes qui suivirent Jésus-Christ dans le désert lorsqu'il les nourrissoit, aucuns ne restérent à sa mort.

4. Le chemin est long: la conduite de Dieu paroit bisarre: il veut dans un tems une chose, & dans un autre tems il en veut de toutes contraires. Vous êtes encore sur vos pieds. La (*a*) mort & la vie vous sont offertes, & Dieu vous en laisse le choix; mais si vous choisissez la mort, il faut mourir à la mode de Dieu, & non à la vôtre. Si vous choisissez la vie, je vous fais la révérence, & n'ai plus rien à vous dire. C'est un chemin que je ne connois plus, où le divin petit maître ne se trouve point comme petit maître. Je ne vous dis pas que l'on ne s'y sauve pas: c'est le chemin de tous les dévots, & même des personnes intérieures d'un certain rang: mais pour le chemin de la mort, il est désert: on n'y trouve personne, & il a des précipices continuels: non de ces précipices qui exercent le courage, & dont on se fait des idées: mais de

(*a*) *c. à d.* La voye de mort mistique, ou de vie en foi & en lumiere.

ces précipices auxquels on ne s'atend pas, & qui ne paroiſſent pas tels. Choiſiſſez donc M. ce qu'il vous plaira ! Les tems de ménagemens ſont paſſés : & ſi vous êtes deux nuits ſans dormir, j'en ai été bien d'autres pour vous.

LETTRE LII.

Dieu mélange ſes douceurs & ſa force dans la voye des croix.

JE vous conjure, Madame, d'être perſuadée que perſonne ne prend plus de part que moi à vôtre affliction. Je l'ai regardée comme une ſuite de ces croix dont la divine Providence ſemble vous accabler depuis quelque tems, & ne vous faire ſortir des unes que pour vous acabler d'une autre : mais comme vous regardez toutes ces choſes d'un œil Chrétien, je ſuis perſuadée, Madame, qu'au travers de la juſte douleur qu'elles vous cauſent, vous y découvrez les caractères de l'amour & de la bonté de Dieu, qui en vous rendant conforme à ſon Fils, verſe dans vôtre ame une force ſecrette & une réſignation entiere pour toutes ſes divines volontés, une impreſſion profonde qui adoucit les plus étranges amertumes, & qui fait concevoir qu'il n'y a que Dieu qui puiſſe mélanger tant d'amertumes avec de véritables douceurs. Dieu même fera vôtre force, Madame : & en vous donnant moins de mal que vous n'avez, (ce ſemble) ſujet d'en craindre, Dieu vous fera voir avec quel ſoin il tempére les douleurs de ceux qui les reçoivent avec ſoumiſſion. Ces ſortes d'accidens ſervent à augmenter la pieté de ceux qui les ſouffrent, & de ceux qui les partagent par le ſang & l'amitié.

LETTRE LIII.

Ne rien déſirer hors de la volonté de Dieu, qu'il faut atendre en paix, ſans s'inquieter des deffauts involontaires, ſans tant de réflexions ſur ſoi, ſouffrant les viciſſitudes & demeurant fidéle à ſon état, ſans vouloir rien précipiter.

1. JE vous écris ſans en ſavoir la raiſon. Pourquoi cherchez-vous

quelque chofe hors de l'ordre & de la volonté de Dieu fur vous? Dieu fe communique à nous non pas felon nos vues ni nos inclinations, mais felon fon deffein fur nous, felon ce qui nous eft le plus convenable. Il fuffit que nous tendions à quelque chofe, pour ne le point avoir. Tout vient dans le tems que Dieu l'a deftiné. Pour vouloir trop bien faire, l'on ne fait rien. Laiffez-vous comme une terre fans mouvement, expofée à la rofée célefte, & cette rofée vous pénétrera & vous fera porter du fruit. Je fuis toute à vous.

2. Si vos humeurs font en mouvement, je fuis perfuadée que cela vous vient en partie du jeûne. Prenez quelque orge ou gruau le matin pour vous rafraichir, & le foir faites une bonne collation: du refte, tâchez de jeûner de vos paffions. Dieu permettra de femblables changemens en vous, afin de vous faire voir qu'il eft le maître chez vous. S'il amortit vôtre vivacité, ne croyez pas que cela foit naturel, puifque lorfqu'il vous laiffe à vous-même, vous vous retrouvez la même. Dieu ne laiffe pas d'être avec vous quoique vous

fentiez vos fens fi vifs: foyez donc en paix: pourquoi n'obéiffez-vous pas?

3. Je vous conjure, ma très chère, de ne vous inquiéter point pour vos défauts, quels qu'ils foient: il faut en être contente dès qu'ils ne font pas volontaires. Il ne faut faire aucune faute volontaire pour en être humiliée; mais il faut être contente de celles que le naturel fait commettre par fa précipitation & fa vivacité. Oubliez-vous vous-même, & ne réfléchiffez point volontairement fur vous-même. Ne vous étonnez pas même de ne pouvoir empêcher les réflexions. Il y a des faifons dans la vie fpirituelle comme il y en a dans la nature: l'hyver fuit l'automne, le printems n'eft pas toujours printems; & ces faifons font néceffaires à nous faire fentir ce que nous fommes, & qu'il n'y a point d'état où nous puiffions nous foutenir par nous-mêmes. Tous états font bons dans la volonté de Dieu. Laiffez tout tomber, & ne vous arrêtez à rien: foyez feulement fidelle à vôtre oraifon quelque féche qu'elle vous paroiffe. Laiffez aller les autres par leur voye, fuivez la vôtre avec petiteffe & fimplicité.

4. Ne quittez point N. ſous prétexte d'avancer : ſouvent (ſous un tel prétexte) on recule & on ſe perd ſans reſſource. Les fruits prématurés ne ſont point de garde. La nature toujours empreſſée veut faire tout d'un coup l'ouvrage de la perfection : mais l'Eſprit de Dieu eſt longanime. Les hommes font leurs bâtimens à fleur de terre, parce qu'ils ne ſe ſoucient pas de l'avenir, pourvû qu'on apperçoive leur travail ; auſſi le moindre vent abat le travail de l'homme : mais Dieu fait jetter de profondes racines par une longue mort à ſoi-même. S'il n'y avoit point d'hyver, les arbres ne prendroient point racine. Soyez bonne fille, ne ſongez plus à vous, & ſoyez en paix.

LETTRE LIV.

Ne point aller contre l'ordre de Dieu en ſuivant une voye propre, & ſortant de ſoi pour aider ou corriger les autres ; au lieu d'oublier & autrui, & les propres inclinations qu'on a.

1. VOus ſavez, Madame, l'afection tendre & ſincère que j'ai

toujours eue pour vous, ce que j'ai ſouffert pour vôtre ame, & ce que je voudrois encore ſouffrir pour ſon avancement ſelon la volonté de mon Dieu : ainſi, ce que je vous dirai, ne vous doit pas être ſuſpect, puiſque perſonne ne vous aimera jamais ni plus purement, ni plus fortement que je vous aime. Ce n'eſt point le démenti public que vous avez donné par vôtre long ſéjour à la Cour à la conduite que Dieu m'avoit fait tenir avec vous, qui me fait parler ; car ſi je m'arrêtois à ces choſes, je ſerois indigne de Dieu : c'eſt la vérité ſeule. Je vous aſſure qu'il n'eſt nullement de l'ordre de Dieu ni de ſa volonté ſur vous que vous demeuriez à la Cour. L'ordre de Dieu eſt, que vous reſtiez dans vôtre famille à remplir les devoirs de vôtre état.

2. Toute autre conduite, quoi que vous y trouviez plus d'aiſance & plus de liberté, vous conduiroit dans le précipice. Je vous aſſure que c'eſt un artifice du diable afin de vous faire prendre le change : parce que plus Dieu a de deſſeins ſur vôtre ame, plus le diable s'éforcera d'une maniere couverte à vous tromper. N'allez pas, je vous

prie, prendre ſur ce que je vous dis un abandon à contre-ſens, comme fit N: car par là vous boucheriez toutes les avenues par où la vérité pourroit aller à vous: ce ſeroit un mauvais abandon que celui qui, ſous prétexte de (vouloir bien) vous abandonner à être trompée du diable, vous porteroit à mépriſer ce que je vous dis. Croyez à mon expérience, je vous en prie: & ſi ma lettre vous rétrécit & vous ôte une certaine liberté aparente, c'eſt pour vous procurer dans la ſuite une liberté réelle.

3. N'allez pas vous imaginer que vous êtes utile aux autres: ce ſeroit le comble du malheur: car vous vous tromperiez; & en aidant aux autres vous vous perdriez la premiere, & les égareriez. Les lumieres qui vous ſont données dans l'état où vous êtes, ne vous ſont données que pour vous-même, & l'occupation que vous auriez des autres empêcheroit tout l'effet pour lequel Dieu vous les donne. De plus, cela ne porte nulle grace aux autres. Quoique ce que vous diſiez remue, & paroiſſe éclairer pour des momens, cela a peu d'effet: Vos paroles étant deſtituées de (vrai) principe, demeurent

ſans force & ſans vigueur. N. n'a nul beſoin de vous, ſa grace étant infiniment ſupérieure à la vôtre: & ce ne ſera pas même en lui diſant ſes deffauts que vous lui ſervirez. Cela a été bon pour un tems, & dans ce tems Dieu n'a pas permis que je lui en aye caché aucun. A préſent ſon ame eſt dans un état que cette aide extérieure lui nuiroit. Il faut que Dieu lui-même par des coups de marteau achéve ſon ouvrage en lui; non en l'éclairant, mais en l'aſſommant. Croyez-moi donc, s'il vous plait; & je vous conjure de la part de Dieu de ne plus parler à aucuns de leurs deffauts. Ceci eſt eſſentiel pour vous.

4. Si vous y entrez, Dieu ſera content. Si vous rejettez mes avis, mon ame ne pourroit plus avoir de correſpondance avec la vôtre; & je vous regarderois comme faiſant bande à part. Mais je n'ai pas cela à craindre de vous, que je crois, vous ayant toujours vû & ſi ſouple & ſi docile à l'eſprit de Dieu, que cette docilité vous a ſans doute atiré beaucoup de graces. Je ne vous ai pas écrit d'abord du tort que vous vous faiſiez en parlant aux autres; parce que j'ai cru que vous aviez alors beſoin de

cela pour vous tirer d'un certain enfoncement en vous-même, Dieu se servant souvent de l'amour propre pour rendre plus léger : mais ce dessein de Dieu ayant eu son effet, & vous, ayant été par delà de beaucoup, oubliez-vous, & oubliez tout le reste.

5. Ne croyez pas que vous vous soyez oubliée, parce que la légéreté de vôtre état vous tient comme en l'air : nullement. Ce n'est pas là oubli : l'occupation des autres empêche qu'on ne pense à soi. Entrez donc dans ce que je vous dis, qui est capital pour vous. J'ai souffert, de ne pouvoir vous écrire plûtôt là dessus, parce que je craignois, qu'en vous écrivant & vous n'y entrant pas, j'augmenterois le mal, loin de le guérir. Dieu sait combien je vous aime.

LETTRE LV.

Entremise d'une ame pour une autre envers Dieu. Différences de certitudes dans ce que disent les ames unies à Dieu. Subordination que Dieu exige de quelques uns envers elles.

1. DEpuis hier au matin que je me suis donné l'honneur de vous

écrire, sur tout cette nuit, que j'ai passé sans presque dormir, j'ai été si fort apliquée à Dieu pour vous, & la suis encore, qu'il me semble que mon ame se consume devant lui pour vous. Vous m'êtes très uni, & mon cœur se répand dans le vôtre sans peine. La sécheresse me paroit moindre : il me semble que Dieu verse dans ce cœur tout ce qui vous est nécessaire pour soutenir vôtre emploi, & que plus il vous éléve d'un côté, plus il vous abaisse de l'autre, voulant que ses graces passent par un si misérable canal. Mais je me sens depuis ce tems très renouvellée dans l'aplication à Dieu pour vous ; de maniere que Dieu me presse encore plus que devant, me tenant sans-cesse dans sa présence pour vous avec bien de la force & de la douceur. Je ne puis douter que ce ne soit pour vous : car mon ame est apliquée par Dieu même à la vôtre de telle sorte, qu'il n'y a que l'expérience qui le puisse faire concevoir.

2. Je suis toujours plus certaine de ce que je vous ai mandé. Dieu me donne les choses de telle sorte, qu'elles me viennent comme des pensées purement naturelles. Dans le moment, je

ſai que cela eſt, & je le dis ou l'écris ſans ſavoir pourquoi je le dis : cependant tout ſe vérifie à la ſuite ; & Dieu ne m'a point encore trompée ; parce que je n'ai point ces ſortes de choſes par des lumieres évidentes, mais comme ſi je les ſavois déjà. Elles ſe trouvent en moi de cette ſorte. Mais comme mon état eſt très nud, & fort pur, & qu'il ne reſte rien, (rien ne cauſant eſpèces & tout étant comme devenu naturel), lorſque l'on m'en reparle, je ne ſai pourquoi j'ai dit cela, & je ne ſai que répondre. Cependant, Dieu vérifie ce qu'il a fait dire. Les lumieres ou paroles intérieures que reçoivent quelques uns, ont ſouvent des ſignifications différentes de ce qu'ils s'imaginent, parce que les expreſſions diſtinctes & les lumieres portent cela avec elles. Mais ceci eſt tout différent. C'eſt comme une choſe qui eſt, ſans ſavoir qui l'a apriſe, ni pourquoi on la dit. Il y a de ces ſortes de choſes, certaines qui portent avec elles une certitude avec une onction : & celles-là ſont aſſez infaillibles. Il y en a d'autres qui ſe diſent tout naturellement & ſans y penſer ; elles viennent cependant du fonds ; & celles-là

ſont immanquables. Mais il y a de ſimples penſées que la converſation ou le raiſonnement ſont venir ; & celles-là n'ont rien de fixe ni d'aſſuré : & qui voudroit que parce qu'une perſonne eſt à Dieu au point d'avoir cette ſcience ſimple, qui eſt le fruit d'une extrême mort, que tout ce qu'elle dit par ſon eſprit ou raiſonnement naturel ſur les choſes qu'on lui propoſe, eut le même caractère, ſe tromperoit beaucoup ; ainſi cela doit faire une grande différence.

3. Il y a des ames qui ne m'apartiennent point, auxquelles je ne dis rien de tout cela : mais celles qui me ſont données, comme la vôtre, Dieu en me les appliquant très intimément, me fait auſſi connoitre ce qui leur eſt propre, & le deſſein qu'il a ſur elles. Je l'ai connu, & vous l'ai écrit dès le commencement dans le tems même que je n'avois point de commerce de lettre avec vous ; & Dieu l'a voulu de la ſorte afin de vous faire voir que ſon eſprit eſt vérité : & à meſure que dans pluſieurs années d'ici le reſte ſe vérifiera, ce vous ſera un témoignage qu'il a voulu ſe ſervir de ce méchant néant pour vous communiquer ſes miſéricordes & pour l'accompliſſe-

ment de ses desseins sur vous, afin de vous servir de contrepoids. C'est donc un moyen d'avancement & de communication intérieure pour vous, quoique de loin, & qui ne peut être interrompu par la distance des lieux. Il ne le pourroit être que par le deffaut de correspondance de vôtre part, qui jugeant cela inutile, & même croyant par indifférence qu'il est mieux de ne point vouloir son avancement, se tromperoit. Car Dieu veut assurément cette docilité de vous pour un tems, jusqu'à ce qu'il vous ait entierement perdu en lui: alors ce ne sera plus une communication pareille à celle d'une fontaine supérieure qui se déchargera dans une autre; mais comme deux rivieres portées l'une dans l'autre à la mer ne font plus qu'un seul lit égal, qui n'est plus qu'une même eau: Je ne sai si je m'explique bien. Recevez donc ce pauvre cœur, puisque Dieu le veut de la sorte; & soyez assez petit pour agréer ce moyen, qui glorifie d'autant plus Dieu qu'il est plus bas & misérable. C'est assurément, (oui, assurément), dans cette union que Dieu vous donnera ce qui vous sera nécessaire pour tout. Je crois que vous serez assez

abandonné pour être content de manquer à tout: mais vous devez vouloir cela parce que Dieu le veut. On ne peut être plus unie à vous que je la suis. J'y trouve même assez de correspondance.

LETTRE LVI.

Sur le discernement de l'inspiration de Dieu.

1. LA bonté que vous m'avez témoignée me fait prendre la liberté de vous écrire pour vous assurer que j'ai pris toute la part que je dois à vôtre maladie & aux miséricordes que Dieu vous y a faites. Vous êtes heureuse, Mademoiselle, de savoir faire l'usage que l'on doit faire des croix de la Providence; & j'espére que vous la ferez toujours plus si vous êtes fidelle à suivre la voix de Dieu.

2. Vous savez mieux que moi que pour suivre cette voix il faut l'entendre; & comment l'entendre si on ne l'écoute pas? & comment l'écoutera-t-on si le cœur n'est entierement vuide?

La voix du Seigneur n'eft autre que fon infpiration. Il faut néceffairement qu'afin que l'infpiration puiffe fe connoitre dans fon extrême délicateffe ; le cœur foit vuide de toute prévention, fans quoi, c'eft la prévention qui nous détermine dans les chofes les plus effentielles, & non l'infpiration.

3. Tous les Saints nous ont avertis de l'extrême délicateffe de l'infpiration, afin que nous la puiffions diftinguer des inclinations que l'amour propre & la cupidité pourroient nous infpirer. Nôtre Seigneur nous l'explique en peu de mots lorfqu'il nous affure, que le (*a*) *Pafteur vient par la porte*, & que *le larron vient par ailleurs*, par la fenètre. Qu'eft-ce que cela veut dire fi non que l'infpiration fort du fond de nôtre cœur, s'y trouve toute placée fans que l'on fache comme elle y eft venue ? Mais la prévention entre par les fens. Pour qu'une chofe foit infpiration, il faut qu'elle ne nous ait été fuggerée par perfonne, qu'elle n'ait nul motif ni égard humain, que ce qui eft infpiré ne flatte point nos panchans ni nos inclinations. Vous voyez donc,

(a) Jean 10. ✝. 1.

Mademoifelle, que pour être en état de recevoir l'infpiration, il ne faut être prévenu en faveur de quoi que ce foit, ni être en garde contre rien. Si nous fommes en garde, nous empêchons la pénétration de l'infpiration, mettant comme un bouclier au-devant : fi nous fommes prévenus, nous ne donnerons point de lieu à l'infpiration.

4. Il faut donc un cœur vuide, réfolu de ne fe déterminer par aucun choix qui lui foit propre, mais de fe laiffer déterminer à Dieu. Une chofe qui eft dans un parfait équilibre, & qui ne panche d'aucun côté, eft remuée & emportée d'un feul grain : mais une chofe fixée par un poids a befoin de beaucoup de charge & de violence pour être remife dans fon équilibre. J'infifte-là deffus, Mademoifelle, parce que je fai que c'eft le point effentiel où le falut, la vocation, & la conduite intérieure font atachés. Je crois que vous prendrez ceci comme l'effet d'un zèle & d'une affection fincère, & que vous ferez perfuadée du refpect avec lequel je fuis &c.

LETTRE LII.

La vérité se dit par amour : elle ôte tout à la créature bien que la nature en souffre. Les dispositions surnaturelles & de grace viennent de Dieu : auquel, pour les recevoir, on doit s'abandonner avec humilité & simplicité, comme un enfant.

1. JE crois, ma chère N. que c'étoit une tentation du démon qui vous faisoit garder en vous-même les choses qui vous faisoient peine. Rien n'est plus contraire à la simplicité. C'est ce qui vous faisoit croire aussi que les choses que vous me mandiez, tournoient contre vous. Car j'avois un désir sincère de vous dire la vérité, & jamais vous n'avez été plus chère à mon cœur que lorsque je vous l'ai dite sans ménagement. Je vous ai cru capable de l'entendre, ou plûtôt, Dieu vous en vouloit rendre capable. Je ne la dis pas à tous : il ne m'en vient pas même la pensée. Si vous connoissiez mon cœur, vous verriez que c'est la plus forte preuve d'amitié

que je puisse vous donner. Dieu, à cause de vôtre humeur naturelle, qui est haute & séche, a voulu vous tirer d'une certaine domination ; parce que le naturel se mêloit avec la grace. Il vous a ôté par une bonté infinie tout ce qui pouvoit vous acrocher, pour vous rendre petite & souple.

2. La nature souffre étrangement de cela ; & lors qu'on lui ôte d'un côté, elle tâche à se dédommager de l'autre. Mais lorsque Dieu aime une ame, & qu'il la choisit pour être à lui d'une maniere particuliere, il la poursuit dans tous ses retranchemens : de sorte que la nature effarouchée ne fait à qui s'en prendre : mais c'est alors que nous devons avoir plus de courage. La nature nous fait voir le tort des autres, & nous cache le nôtre : la grace fait tout le contraire ; elle ne nous laisse voir que nôtre tort à l'égard des autres, & nous fait croire que ces autres ont raison. La nature veut être écoutée, est bien aise de donner conseil, & que son sentiment soit préféré à celui d'autrui. La grace au contraire est ravie de n'être bonne à rien, & de n'être comptée pour rien. Ceci ne se fait ni par pensée, ni par ré-

flexion, ni par se vouloir humilier; mais la bonté de Dieu, qui chasse la nature, met cela dans nôtre fonds sans que nous le cherchions: on est plûtôt étonné, que les autres s'adressent à nous: il nous paroit que c'est qu'ils ne connoissent pas nôtre misère; qu'ils sont trompés sur nous, quoique nous ne voulions pas les tromper: & ce qu'on nous dit à nôtre avantage nous paroit un songe.

3. Pour en venir là, il faut nous laisser en la main de Dieu, afin qu'il nous méne à sa mode par des chemins rompus & inaccessibles. Comme ce que je vous dis est un travail efficace de Dieu, qui ne veut que la correspondance de la créature par un total abandon, vous ferez bien de fausses démarches en voulant aller droit; mais ces fausses démarches mêmes vous seront utiles pour vous faire connoitre la dépendance où vous devez être de la grace: car lors qu'il faut devenir par grace tout autre qu'on est par nature, c'est un chemin long & raboteux. Au lieu de nous décourager, il faut au contraire être remplie de joye de ce que Dieu veut bien travailler lui-même à l'ouvrage de nôtre salut.

4. Livrons-nous entre ses mains quoi qu'il nous en puisse couter: & lors que nous sentons les vivacités & les délicatesses de la nature, disons à Dieu de cœur; *Voilà ce que je suis!* s'il y a du bien, de la lumiére, ou quelque correction, disons-lui aussi dans nôtre silence; *Voilà ce que vous êtes!* Tout bien est Dieu; tout mal est nous. Soyons donc bien petites, ma très chère, bien simples, bien souples. Vous voulez *(a)* garder vos peines comme les grandes personnes; & Dieu veut que vous vous plaigniez comme les enfans, qui apportent à leurs méres leurs petites mains qu'ils ont salies en tombant. J'espére que tout ira très bien dans la suite; & que Dieu en vous ôtant vos yeux, vous donnera les siens. Je vous embrasse en Nôtre Seigneur.

LETTRE LVIII.

User de douceur envers les foibles.

VOila les réponses, & celle pour M. Sa lettre me paroit simple & vraye,

(a) *Ou cacher.*

je vous l'envoye. Vous êtes trop âpre; & vous n'avez pas une certaine douceur & compassion que Dieu donne pour les ames, que je le prie de vous donner pour celle-là. Il ne la faut pas pousser à bout: de crainte que ne trouvant que de l'amertume dans la pieté, elle ne se laisse aller entiérement au goût du monde. Ménagez-la, & *n'éteignez pas*, comme il est dit dans (*a*) l'Ecriture, *la lampe qui fume encore.* Il y a en elle plus de foiblesse que de malice: elle a besoin d'être ménagée avec douceur.

LETTRE LIX.

Souffrir les deffauts des imparfaits, tant pour la correction des nôtres, que par l'espérance de leur amandement.

1. JE vous plains, M. mais je ne désespére pas de N. & je suis persuadée que lors qu'elle aura servi à vous faire mourir à vous-même, ou Dieu l'ôtera du monde, ou il se fera jour dans son cœur. Il est vrai que vous avez deux

(*a*) Matth. XII. ℣. 20.

deux qualités qui auront toujours de la peine à compatir avec un pareil naturel; la premiere c'est vôtre droiture, qui ne sauroit souffrir le déguisement & la fausseté; l'autre qualité est deffectueuse, c'est que vous êtes vive & âpre; & il faut espérer que Dieu la détruira peu à peu. Je dis donc, que je voudrois prendre N. avec douceur, ne lui pas tailler tant d'ouvrage comme seroit la correction de ses deffauts. Plus ils sont en grand nombre, & son naturel mauvais, moins il y a d'apparence qu'elle s'en puisse défaire par ses soins. Ce que je voudrois donc faire à présent, ce seroit de cultiver le fonds de grace qui se démèle quelque fois, & que le mauvais naturel étouffe.

2. C'est un germe léger, qu'il faut peu à peu développer; ce qui ne sera que par la confiance que vous lui donnerez en vous. Louez le peu de bien que vous y verrez; mais il n'est pas tems de lui laisser voir toutes ses misères; vous la décourageriez, & ce seroit un faisceau d'épines qu'elle abandonneroit, sentant de toutes parts les piquûres. Nôtre Seigneur en usoit de même avec ses disciples. Il avoit bien des choses à leur

dire ; mais ils n'étoient pas en état de les porter. Regardez ſes lumieres , pour petites qu'elles ſoyent ; mais ne les prévenez pas : que tout vôtre ſoin ſoit de cultiver ſon fonds. Je vous en conjure au Nom de Jéſus-Chriſt ; & vous verrez qu'elle fera mieux. Ce que je vous demande encore , c'eſt de tâcher que ſon M. ne s'en dégoûte pas. Faites lui en voir les bons endroits ; car de ces dégoûts , on n'en revient jamais. Si une fois elle ſe rebute , elle quittera tout. Attirez ſa confiance ; car quelque deffaut qu'elle ait , ce ne ſera rien ſi elle eſt fidéle à vous les dire. J'ai connu une perſonne d'un naturel comme le ſien laquelle n'a pas laiſſé de devenir très intérieure , & tout s'eſt corrigé peu à peu.

3. Je prie nôtre divin Maitre de vous faire concevoir que je vous dis la vérité. Je ſai que vous avez à ſouffrir avec elle , & qu'il vous faudra une patience infinie ; mais cela ne ſera rien. Je vous dis encore , que ſi elle eſt infidèle , elle vivra peu , mais il faut vous attendre à des haut & bas.

LETTRE LX.

Aller pas à pas avec les commençans & les imparfaits.

1. POur N. il faut beaucoup la ménager. C'eſt tout ce que vous pouvez ſouhaiter à préſent que l'ouverture qu'elle a pour vous. Il ne faut encore lui demander qu'une perfection conforme à ſes lumiéres , & non aux vôtres ; & ſuivre Dieu pas à pas , la ſoutenant , & lui donnant des avis avec bonté , juſques à ce que Dieu lui découvre lui - même le mauvais fonds dans toute ſon étendue. Vous ſavez de qui elle peut tenir. Faites lui lire *les Inſtitutions de Taulere :* c'eſt un excellent livre pour cela : il pourra lui être très utile. La grace va lentement dans ſes ouvrages. La fidélité , à ne vous rien cacher , fera peu à peu ſon ouvrage. Il faut voir long-tems de grands deffauts avant que de les tous dire , ſinon à meſure que vous y êtes pouſſé par l'ouverture que l'on vous donne. Vous ſavez que N. n'a rompu avec moi que pour lui avoir fait

connoitre les siens. Nôtre cher Maitre disoit à ses disciples ; (*a*) *J'ai encore beaucoup de choses à vous dire : mais vous n'êtes pas en état de les porter.* J'espére que Dieu vous en donnera de la satisfaction. Le P. m'a-t'il aussi renoncée ?

2. Plût à Dieu qu'il ne fût ici question que du plus ou du moins de perfection ! mais c'est bien autre chose. Si Dieu veut que j'y reste, sa sainte volonté soit faite ! Ce sont tous les jours choses nouvelles, sans pouvoir avoir un moment de repos que celui qui est immuable dans le fonds. Pour vous, ayez bon courage : Dieu est en vous, & vous conduit, quoique d'une maniere inconnuë, & mon cœur vous est très uni.

3. Je ne puis trop vous prier de ménager N. Il faut une patience infinie avec ces sortes de naturels. Il faut appuyer sur les deffauts qu'elle avouë, mais en lui témoignant qu'elle ne doit point se décourager ; que celles qui en ont le plus, sont celles qui avancent davantage pourvû qu'elles travaillent doucement à les surmonter ; qu'un mal découvert est à moitié guéri ; enfin, suivez Dieu en tout à son égard, sans écouter la réflexion ; car Dieu saura bien tout racommoder en son tems. La grace ne détruit les deffauts que peu à peu, au lieu que l'amour propre semble les effuyer tout d'un coup : mais loin de les détruire, il les enfonce ; & cette sageffe apparente, nourrit la propre estime. Je plains ces sortes de naturels.

(*a*) Jean XVI. ✠. 12.

LETTRE LXI.

Avis pour ne point décourager les infirmes, ni les faire désespérer par les trop pousser.

1. JE suis très affligée, ma très chère, de la peine que N. vous fait : je ne doute point que cela ne contribue beaucoup à vôtre indisposition. Cependant il ne doit pas prétendre de se corriger tout d'un coup : il le faut ménager avec douceur : le découragement feroit pis que tout le reste.

2. Les peines amères & les désespoirs ne viennent que de nôtre amour propre. Dieu donne une douleur paisible :

& plus nôtre foibleſſe nous donne lieu de déſeſpérer de nous, plus nous avons d'eſpérance en Dieu. Ne le preſſez pas trop : mais faites comme Dieu, qui a une patience longanime pour les pécheurs & les imparfaits. L'orſqu'un homme ſent ſon impuiſſance & qu'on le pouſſe trop, ne ſentant nul moyen en ſoi de faire ce qu'on lui demande, cela lui cauſe une peine qui va juſqu'au déſeſpoir: il fait (alors) comme le ſcorpion qu'on entoure d'un cercle de feu : comme de quelque côté qu'il ſe tourne il ne trouve point d'iſſuë, cela fait que de déſeſpoir il ſe pique lui-même de ſon aiguillon, & ſe tuë. Ainſi les déſeſpoirs viennent d'une nature peinée qui ne trouve point d'iſſue pour ſortir de ce qui l'incommode ; & qui ne peut non plus ſe livrer à ce qui lui plait, parce que la crainte de Dieu la retient : elle ſe pique elle-même d'ennuis cuiſants, ſe décourage, & ſouvent quitte tout. Priez ; ſoyez en ſilence : c'eſt tout ce que vous pouvez faire de plus efficace pour N., & qui vous donnera le plus de repos à vous-même.

LETTRE LXII.

Il faut ſuporter les infirmes, attendant le tems de Dieu, ſans empreſſement.

JE comprends fort bien qu'un mal connu eſt moins dangereux que celui qui eſt caché, pourvû qu'on veuille bien en guérir ; car une playe intérieure peut devenir très facheuſe. Il eſt de grande conſéquence de ne point décourager N., Dieu ne l'éclairant pas ſur ces choſes-là, voit mieux que nous qu'il faut attendre le tems qu'il ouvre lui-même la porte. J'eſpére qu'il le fera. Ne vous en occupez pas trop, cher N. : cela vous nuiroit à vous-même, ſans lui être utile. Priez pour elle, conſolez-la dans ſes peines ſi vous en avez le pouvoir ; & s'il arrive quelque choſe d'extraordinaire, mandez-le moi. Laiſſez tomber tout le reſte. Il n'importe par qui nous ſoyons occupés & diſtraits, pourvû que nous le ſoyons. Profitons des fautes d'autrui, afin de mourir à nous-mêmes. Le tems eſt court, il faut l'employer.

LETTRE LXIII.

Suport & devoirs que des personnes qui vivent ensemble se doivent mutuellement par raport à leur humeur.

1. JE ne puis qu'aprouver vôtre conduite sur vôtre chère épouse. Souffrez que dans la même lettre je réponde à deux. Pour ce qui la regarde, je ne suis point surprise qu'elle ait de l'humeur, des foiblesses passageres; mais ce qui m'étonne, c'est la durée: le Soleil devroit-il se coucher là-dessus? Ne voyez-vous pas que c'est la nature qui veut raisons sur raisons, & qu'on vous parle dans ces occasions afin qu'elle se puisse évaporer? Vous voyez vous-même que les soins ne ramènent pas. Cela ne fait qu'une fécondité de paroles sans effet; & c'est la nature toute pure, qui dans les peines veut parler, user de raisons, se justifier. La même nature qui fait évaporer en paroles, est aussi taciturne, tenace, boudeuse. Je voudrois donc, (ô que vous vous en trouveriez bien!) que sitôt que vous sentez les avancoureurs de l'humeur, ou qu'elle vient vous assaillir, sans lui ouvrir la bonde, dire d'abord à N.: Je sens mon humeur qui me veut gagner; & cela, comme un enfant. Dieu vous feroit la grace que l'humeur resteroit à la porte: car dès que la bonde est levée, il faut que l'humeur comme l'eau, ait son cours. Il est plus aisé de ne s'y pas laisser aller que de l'arrêter. Vous êtes trop heureuse que Dieu vous ait donné un mari comme celui que vous avez. Soyez persuadée qu'il ne fait rien pour vous déplaire: & lorsque par hazard quelque chose vous choque, ou qu'il vous paroit sec, dites le lui bonnement: vivez comme un enfant avec lui. On peut avoir de petits momens de chagrin; mais il ne faut pas que cela dure. Je suis garante qu'il vous aime, qu'il supporte les misères que d'autres ne supporteroient pas: je sai que vous l'aimez; comment ne le croyez-vous pas au premier mot? Mon cœur sent d'ici qu'il est simple & candide. Je veux qu'il soit quelquefois sec, qu'il ait même des deffauts; qui n'en a pas? S'il porte vos foiblesses, compatissez avec lui, & songez qu'il est homme.

2. Pour vous, mon cher N. dites-lui

en badinant, lorſque vous voyez que l'humeur la ſaiſit, qu'elle lui ferme la porte : car tout ce que vous direz enſuite, lorſque cette vilaine bête ſera entrée dans la maiſon, ne ſerviroit qu'à la fortifier, ou entaſſer deffauts ſur deffauts. Mépriſez tous deux cette humeur. Agiſſez comme ſi de rien n'étoit, & comme vous faites lorſqu'elle n'y eſt pas ; & qu'elle même ne l'écoute point du tout : elle lui fournira mille raiſonnemens, elle fourmillera en réflexions, elle s'entortillera. Rien ne fait plus de chagrin à une perſonne en humeur, que de ne point donner de lieu à cette humeur. Maris, ſuportez les foibleſſes de vos femmes. Femmes, ſoyez ſoumiſes à vos maris, parce que le mari eſt le chef. Or cette ſoumiſſion ne s'étend pas ſeulement pour vous ſur les choſes extérieures ; mais Dieu vous l'ayant donné pour vous aider pour vôtre ſalut, agiſſez avec lui en eſprit de foi. Dites-lui d'abord vos peines ſans attendre qu'il vous les demande, & ne leur ſouffrez aucun progrès ; vous en ſerez ſoulagée. Que les fautes, que vous y ferez, ſervent à vous humilier, & non à vous décourager. Quand vous retomberiez

cent & cent fois, relevez-vous avec confiance, & ne vous laiſſez point abattre. Ne vous fâchez pas de vous être fâchée.

LETTRE LXIV.

Comment ſe comporter ſelon Dieu envers les autres par raport à leurs deffauts.

1. JE vous prie de dire à N. qu'elle prenne bien garde de ne point ſuivre ſon âpreté ni ſa trop grande vuë ſur les deffauts ; qu'elle ſoit comme Jéſus-Chriſt, pleine de douceur & de charité pour les pécheurs. Jéſus-Chriſt eſt venu raſſembler & réünir ce qui étoit diſperſé ; qu'elle le raſſemble & uniſſe, & qu'elle ne le diſperſe point. Pour le raſſembler, il faut faire comme Jéſus-Chriſt, qui étant la pureté eſſentielle, ſouffrir les publicains & les pécheurs. Si je pouvois faire gliſſer en ſon cœur cette charité immenſe de Jéſus-Chriſt, elle verroit ſes entrailles étenduës pour le prochain : & comme elle a des deffauts qu'elle ne peut corriger, les autres en

ont de même. Elle doit croire, & il est vrai, que lors qu'elle est roide & retrécie pour quelqu'un, cela fait le même effet de roideur & de retrécissement pour les autres; en sorte que cette grace douce, suave & longanime, n'a point de lieu dans le cœur des uns & des autres, quoi qu'elle soit absolument nécessaire pour la correction des deffauts.

2. L'Esprit de Dieu n'est point turbulent & âpre; il attend en patience; il est longanime; il tempére tout; il espére, il croit, il souffre les misères des autres, & toutes ces vertus sont renfermées dans la pure charité. Combien Dieu nous donne-t'il de vuës, auxquelles nous ne pouvons atteindre, afin de nous faire voir nôtre impuissance? En ne nous attachant qu'aux deffauts, nous rendrions extérieurs & multipliés ceux que Dieu veut intérieurs & réünis. Nous devons donc travailler à être intimement à Dieu, nous occuper de lui: il fera le reste peu à peu & en son tems. Nous prendrions sous prétexte de perfection le change. Je prie Dieu de faire entrer en ce que je dis: cela est de conséquence.

3. Je vous prie de ne point retrécir N. par la vuë de ses deffauts, il n'est

que trop fixé & trop borné: faites-lui voir ceux qui sont essentiels à son état, comme son arrangement, sa timidité, &c. Je vous conjure par la douceur de Jésus-Christ: de mener les enfans doucement, afin qu'ils aillent sans perdre haleine. Jésus & le disciple de l'amour ont tout surpassé en douceur, charité & patience. Je prie Nôtre Seigneur qu'il vous donne un cœur vaste, pour les contenir avec tous leurs deffauts. Il ne faut pas vouloir les choses trop parfaites. Craignez la roideur. C'est une bonne chose que d'éclairer; mais c'est plus de porter dans son sein par la charité de Jésus-Christ. Je vous aime; & vous ne sauriez croire combien je désire que vôtre cœur soit étendu.

LETTRE LXV.

Divers avis pour la conduite & le suport des ames foibles & commençantes.

1. Après avoir examiné vôtre lettre, je vous dirai, que vous devez faire tous vos efforts adroitement & sans

affectation aparente pour empêcher les tête-à-tête dont vous me parlez. C'est assurément un coup de partie : car des discours perdroient cette jeune personne. Une pieté commençante subsiste dans des momens de goût ; mais qu'il est dangereux que le goût étant passé, un pareil esprit ne l'entraine, & ne la perde sans ressource !

2. Elle est fort à ménager. Suivez le panchant que Dieu vous donne pour sa conduite, la poussant doucement. Lorsque l'on quitte le chemin que Dieu nous marque, on fait bien plus de chemin à reculer qu'à avancer. Il faut la soutenir & la consoler dans sa douleur ; lui faire plus attendre de Dieu que d'elle pour la correction de ses deffauts, mais ne pas laisser de la faire travailler à les combattre ; lui faire voir de quelle conséquence il est pour elle de suivre à présent la lumiére de Dieu, parce que l'infidélité la fait évanouir, & on ne la retrouve plus. A mesure que sa santé reviendra, une certaine vigueur spirituelle lui sera plus sensible. L'abattement du corps en cause à l'esprit. Je crois qu'il faut l'accoutumer à voir N. & quelque autre comme cela avec vous lorsqu'elle se portera bien, afin qu'elle se fasse un peu.

LETTRE LXVI.

Condescendance envers les foibles, dont on doit tâcher d'élargir le cœur. Suport de soi-même comme des autres.

1. CEs personnes qui sont jeunes & peu expérimentées, ont besoin (qu'on se serve) d'une grande douceur pour les attirer. Il ne faut pas penser à mille choses qui vous paroissent de grosses imperfections, & qui ne leur paroissent pas telles : parce que la lumiére ne leur en est pas encore donnée. Jésus-Christ voyoit les foiblesses des Apôtres ; & il les souffroit : parce qu'il étoit plus nécessaire de leur élargir le cœur, que de le leur resserrer par des vûës anticipées. La largeur du cœur corrige plus que toutes les attentions : c'est ce qui faisoit dire à David : (a) *Lorsque vous aurez étendu mon cœur, je courrai dans la voye de vos préceptes.*

(a) Ps. CXVIII. ✝. 32.

2. Ce qui vous indispose si fort, ce sont les idées de perfection que vous vous faites, & que vous ne trouvez peut-être pas. Mais n'attendez rien: priez; & vous trouverez. Dieu ne se sert point de l'humeur pour corriger.

3 Cependant ne vous étonnez pas de souffrir encore de vôtre humeur: portez en le poids en paix & en silence, & soyez persuadée que les sujets qui sont plus foibles que vous, en souffrent plus que vous n'en pouvez souffrir. C'est pourquoi il faut, comme il est dit (*a*) *porter les fardeaux les uns des autres; & que les forts portent les foibles.*

LETTRE LXVII.

Divers avis sur le suport & la correction des deffauts des ames foibles.

1. JE sai que vôtre indisposition est très pénible, soit à vôtre égard, soit à l'égard des fréres: mais que vous dirai-je, sinon qu'il faut vous supporter vous-même, & cependant aller avec

(*a*) Gal. VI. ✝. 2. & Rom. XV. ✝. 1.

courage contre le fil de l'eau? Vôtre humeur s'est fortifiée, dites-vous, & vôtre foiblesse est augmentée. C'est vôtre même humeur, que vous avez toujours eue; mais comme dans les commencemens vous ne vous êtes point roidie contr'elle, elle ne s'est point affoiblie; d'ailleurs la complaisance des fréres faisoit que vous l'aperceviez moins: mais Dieu, qui vous aime, vous la découvre, vous en fait sentir le poids, & c'est le meilleur pour vous. J'espére que le sentiment accablant que vous en avez, servira à la corriger.

2. Jésus-Christ a dit; (*a*) *Apprenez de moi que je suis doux & humble de cœur.* La vraye douceur de cœur supporte tout, aussi bien que la vraye humilité. Y avoit-il au monde des gens plus grossiers & plus remplis d'amour propre avant la venue du St. Esprit que les Apôtres? Cependant Jésus-Christ les supporte tous avec une patience infinie. Il supporta même Judas qui devoit le trahir, sans aigreur, sans amertume, & même sans froideur. Car la véritable charité est de cette nature.

(*a*) Matth. XI. 29.

3. Jésus-Christ ne se sert jamais de l'humeur & du naturel pour corriger les autres. Une seule parole dite par son Esprit avec petitesse & douceur, fera plus d'effet, que cent mille corrections hors de cet esprit. La raison en est, que lorsque l'humeur se mêle avec la correction, quoiqu'on dise la vérité, Jésus-Christ ne concourt pas avec nous. C'est ce qui fait qu'on ne se corrige pas de ce que vous dites; qu'on s'indispose même contre la correction: car à mesure que Jésus-Christ parle par nous sans nous, comme sa parole ne tombe point en vain, il tourne lui-même le cœur de celui à qui on parle, pour la faire recevoir. Je sai qu'il y a des gens qui résistent sciemment à la parole; mais l'humeur ne les corrige pas.

4. Il faut attendre le moment de Dieu; & alors, ces gens ou quittent tout-à-fait, ou reviennent à la fin. D'ailleurs, on voit des deffauts qui sont réels dans les ames; mais ces ames ne sont pas encore en état de profiter de la déclaration qu'on leur en feroit. Il ne faut pas leur en dire plus qu'elles n'en peuvent porter; c'est ce que j'appelle, *préceder la lumiére;* ensorte que le flambeau

va si loin devant la personne, qu'il ne peut l'éclairer. Nôtre Seigneur disoit à ses Apôtres; (a) *j'ai encore beaucoup de choses à vous dire; mais vous n'êtes pas encore en état de les porter.* Jésus-Christ avoit-il une parole infructueuse? ou ne pouvoit-il pas rendre ses Apôtres parfaits tout d'un coup? Il le pouvoit sans doute: mais deux raisons l'empêcherent de le faire: La premiere & la principale est, qu'il vouloit donner à tous ceux qui conduisent les ames un exemple de la patience qu'on doit avoir avec elles pour les supporter, & attendre le moment de la lumiére efficace: la seconde est, qu'il respectoit le libre arbitre. Qui n'admirera *la patience & la longue attente de Dieu*, comme parle S. Paul: j'ajoûte, (toute indigne que j'en suis,) de ceux même qui l'admirent, qui est-ce qui l'imite?

5. Le changement des Apôtres après la descente du S. Esprit, est une preuve bien claire qu'il faut que le S. Esprit soit descendu pour avoir cette patience longanime. S. Jean l'Evangeliste, le plus doux des Apôtres, & qui a poussé

(a) Jean XVI. 12.

la douceur plus loin qu'aucun, dont la charité étoit si parfaite, étoit auparavant plein d'un zèle âpre & véhément, jusqu'à vouloir (*a*) *faire descendre le feu du ciel* pour consumer une ville qui n'avoit pas reçu Jésus-Christ. C'est ce qui obligea mon cher Maître de lui dire, qu'il ne savoit pas de quel esprit il étoit poussé. (*b*) S. Paul porte, dit-il, ses enfans dans son sein, il les engendre tous les jours à Jésus-Christ. Le Prophète dit (*c*), que Dieu les porte comme une nourrice entre ses bras. Une nourrice voudroit bien que son enfant marchât seul; mais elle attend en patience le tems. Faisons en de même, ma très chère, & ne nous rebutons jamais. S. Paul dit à Timothée (*d*), Enseignez d'exemple & de parole. Les deffauts ne se corrigent que par leurs contraires. Soyez bien petite & bien rien; & vous imprimerez cela dans les autres; car je sai qu'ils ont beaucoup d'amour propre: il s'est acrû, parce qu'ils se sont retirés de la petitesse: ils ont

(*a*) Luc IX. 54, 55.
(*b*) 1. Thess. II. 7. Gal. IV. 19.
(*c*) Deut. I. 31.
(*d*) 1. Tim. IV. 11, 12.

suivi le goût naturel plûtôt que la grace; mais il faut faire comme le bon Pasteur qui ramène sur ses épaules, la brebi égarée: s'il la châtioit, elle s'écarteroit encore plus. Je parlerai à N. mais recevez-le de bon cœur. Il vaut encore mieux qu'il soit dans la voye, borgne & estropié, que de n'y être point: sa volonté est bonne, son génie & sa capacité petite. Si vous saviez ce que les ames coutent, vous verriez qu'elles vous coutent encore peu, ne coutant qu'un renoncement à vôtre humeur, à vos sentimens à supporter ce qui les contrarie. Jugez en par l'exemple de Jésus-Christ nôtre cher Maître. Ne dites point les deffauts lors que l'humeur vous domine; mais lorsqu'elle vous donne quelque relâche: d'ailleurs, dites-les tête à tête, autant que vous pourrez; parce qu'on a peine à souffrir un témoin de la correction. Il ne faut (*a*) pas *arracher le bon grain avec l'yvraie*. Dieu soit avec vous.

(*a*) Matth. XIII. 29.

LET-

LETTRE LXVIII.

Sentiment & réalité, différent. Il faut ſupporter & les autres & ſoi-même avec paix & élargiſſement de cœur. Mal inſigne de ne vouloir ſouffrir la répréhenſion, laquelle pourtant il ne faut pas omettre quand le devoir le veut.

1. O Qu'il y a de différence, d'avoir le ſentiment de la préſence de Dieu, ou d'avoir Dieu! ſouvent le premier fortifie l'amour de ſoi-même, & rafine l'amour propre: au lieu que l'autre le détruit entiérement. Mais ſi vous voyiez juſques où va la corruption générale! Ceux qui paroiſſent des Saints me ſemblent ſi pleins d'eux-mèmes, que j'en gemis devant Dieu.

2. Il ne faut pas attendre de N. une perfection de mort: il faut la ſupporter; & c'eſt beaucoup qu'elle ne s'éloigne pas. Etendez vôtre cœur, ma chère N. étendez-le pour dévorer tout: car c'eſt ce que Dieu demande à préſent de vous. Laiſſez vôtre humeur autant que

vous le pourrez: mais ſi Dieu permet que vous en ſentiez le poids, portez-le avec petiteſſe, abandon, & même avec étendue de cœur; car il faut porter même ſa propre misère avec un cœur dilaté, contents que Dieu ſeul ſoit ſaint & parfait: car la vraye charité fait que nous nous ſupportons & les autres. Soyez perſuadée, que vous ſupporter vous-même & les fréres, eſt un moyen de mort que Dieu vous a choiſi. Entrez-y à voiles déployées.

3. Ce ne ſont pas les deffauts extérieurs que j'apréhende, ni que mon divin Maitre hait le plus, mais l'amour de ſoi-même, la délicateſſe ſur ſoi. Dévorez donc tout, je vous en conjure. Si-tôt que vous voyez vôtre humeur paroitre, laiſſez-la tomber, & tâchez d'avoir plus de largeur & d'ouverture. Lorſque le contraire vous ſera arrivé par inadvertence, ne vous en tourmentez pas; mais allez toujours avec un cœur étendu, ſans vous retrécir par rien. Dieu eſt ſi immenſe, qu'il faut un cœur bien étendu pour le recevoir.

4. Je trouve une injuſtice horrible en nos fréres, de s'indiſpoſer & s'éloigner de vous pour vos humeurs. Ils peuvent

& doivent vous les dire bonnement : mais s'éloigner, s'indiſpoſer pour cela, y regarder de trop près, ne vouloir pas qu'on leur diſe leurs deffauts, ſe cantonner, c'eſt ce qui ne ſe doit pas. O Seigneur, répandez dans leur cœur cet eſprit uniſſant! Comment ſeront-ils de nouvelles créatures en Jéſus-Chriſt, s'ils veulent toujours conſerver la vie d'Adam? Comment ſeront-ils (*a*) de *nouvelles pâtes*, s'ils conſervent *le vieux levain?* Que ne puis-je aux dépends de mon ſang & de ma vie les rendre petits! car s'ils étoient petits, ils ſeroient dociles; ils ne ſe fatigueroient & ne ſe dégoûteroient de rien : ils entreroient à cœur ouvert dans ce qu'on leur diroit? Combien ai-je dit, que lors qu'on ſe cantonne & s'indiſpoſe pour ſes deffauts, c'eſt une marque d'amour propre, & que ces deffauts-là ſont bien réels? Combien ai-je dit, qu'il falloit s'accuſer ſans préambule, ſans adouciſſement, mais dire bonnement les choſes comme Jéſus-Chriſt les fait connoître? Seigneur, (*b*) *envoyez* d'enhaut *vôtre S. Eſprit*, *& toute la face de la terre ſera renouvellée!*

5. Ne

(*a*) 1. Cor. V. 7. (*b*) Pſ. CIII. 30.

5. Ne vous découragez donc point; mais allez à Dieu avec un cœur étendu ſans vous regarder vous-même, vous faiſant toute à tous pour les gagner tous, comme un chifon qui ſe laiſſe plier, chiffonner, ſans bruit & ſans réſiſtance.

Il faut vous dire comme S. Paul; (*a*) *Reprenez en tems oportun ou importun.* Si on le reçoit mal en un tems, on le recevra bien en un autre; & ne vous indiſpoſez pas vous-même. Si on le reçoit mal, ne vous arrêtez pas pour cela; & dites en un autre tems ce que vous avez dit. Il faut une patience infinie avec vous & avec les autres : ne jamais ſe rebuter : nôtre amour propre voudroit voir du fruit de ſes peines. Que nôtre travail ſoit ſans fruit, qu'importe? arroſons, labourons; Dieu donnera du fruit en ſon tems. Il vous ſera difficile d'élargir le cœur des autres ſi le vôtre eſt reſſerré.

(*a*) 2. Tim. IV. ℣. 2.

LETTRE LXIX.

Docilité, & défiance de soi-même, combien utiles. Se combattre sans ennui en suivant Jésus-Christ & sans perdre courage, sans se faire peine pour la vüë de ses foiblesses, & sans se relâcher.

1. On ne peut être plus contente que je la suis de vôtre docilité; & j'espére que Dieu y donnera une telle bénédiction, qu'il vous fera voir l'utilité d'un conseil qui quoique rude en apparence, a pourtant beaucoup de douceur, à cause de la paix qu'il prépare & qu'il donne dans la suite. Ne vous gênez pas néanmoins pour parler devant N.: il faut avec beaucoup de fidélité conserver une liberté simple; & vous verrez dans la suite, que cette conduite adoucira vôtre cœur, aigri par un état violent.

2. Vous me feriez beaucoup de compassion si je n'étois persuadée que cet état vous est extrêmement utile, tant pour vous faire sentir ce que vous êtes, & l'extrême dépendance où vous devez

être de la grace, que pour vous porter à un abandon entier entre les mains de Dieu; car celui qui se défie beaucoup de soi-même, ne fait fonds sur rien que sur Dieu. On fuit ordinairement les personnes pour lesquelles on a de la défiance, on les hait même; c'est donc le moyen de vous haïr & de vous quitter vous-même que d'avoir cette défiance; & par un contraire effet, vous serez obligée de vous confier en Dieu, de l'aimer par conséquent, & de vous approcher d'autant plus de lui que vous vous éloignerez plus de vous-même.

3. Ne vous pardonnez rien. C'est à présent le tems de combat: plus il sera violent, plus la victoire sera glorieuse: mais combattez gayement. Les serviteurs de Jésus-Christ ne doivent point se laisser aller à l'ennui ni au découragement; parce qu'ils ne combattent pas de leurs propres armes, avec lesquelles ils seroient bien-tôt vaincus; mais avec celles de Jésus-Christ, qui étant leur Capitaine, a le premier monté à l'assaut. Sa vie n'a été que croix, que contradictions, & que soumission de sa part: il faut que la vôtre soit de même, c'est passer par des défilés; car assurément

l'on ne trouve que peu de compagnie dans un chemin ſi étroit & ſi plein de ronces : mais ſi la voye qui conduit à la vie eſt étroite, combien cette même vie donne-t-elle de largeur & d'étenduë lorſqu'on l'a trouvée ? La voye des pécheurs eſt large ; mais la fin eſt mort & déſolation : celle du Seigneur eſt étroite dans ſes commencemens ; mais la fin eſt pleine d'étenduë & de plaiſir : auſſi le même Jéſus-Chriſt qui nous invite tous à paſſer par la porte étroite, nous aſſure que nous trouverons là (*a*) des pâturages gras & fertiles, que (*b*) nous entrerons & ſortirons ſans peine ; parce que rien ne borne un cœur qui aime Dieu & qui a bien voulu ſe faire quelque violence dans les commencemens.

4. Ne vous laiſſez donc point abattre, & tenez-vous plus heureuſe de ce que vos playes jettent au déhors tout le pus qui pourroit les corrompre, & qui les corromproit infailliblement s'il ne ſortoit pas. Lorſque nous les ſentons avec douleur, nous courrons promptement au remède : mais lorſqu'elles

(*a*) Ezéch. XXXIV. 14. (*b*) Jean X. 9.

deviennent inſenſibles, elles deviennent peu à peu incurables ; l'on n'y ſonge preſque plus, la corruption eſt renfermée au-dedans, elle attaque peu à peu les parties nobles, & elles ne guériſſent plus. Je crains plus mille fois une perſonne qui ne connoiſſant pas ſon mal ſe croit ſaine, qu'une qui ſeroit à l'extrèmité à cauſe que ſa douleur eſt véhémente.

5. Conſolez-vous donc, mais conſolez-vous ſans ceſſer de vous pourſuivre vous-même, faiſant avec généroſité ce qui vous coute le plus. C'eſt trop peu donner à Dieu que de lui donner les choſes qui ne coutent preſque rien. Il faut lui faire des ſacrifices magnifiques de ce qui vous coute le plus. C'eſt une conduite néceſſaire dans la voye du pur amour. Ce n'eſt point aimer que de ne ſe pas faire toutes ſortes de violences pour faire la volonté de Dieu. Mais n'ayez point de peine de vôtre foibleſſe ; car, comme dit S. Paul, (*a*) *l'eſprit nous aide dans nos foibleſſes.* Plus vous vous trouvez foible en vous-même, plus vous éprouverez le ſecours de Dieu.

(*a*) Rom. VIII. ℣. 26.

pourvû que vous ne demeuriez point lâche dans vos répugnances. Allez donc contre toutes celles qui vous font le plus de peine, & croyez que c'eſt vous perdre que de vous flater le moins du monde ſur cela.

LETTRE LXX.

On ne doit point ſe décourager de ſes foibleſſes, Dieu s'en ſervant pour diminuer la vie à l'eſtime habituelle de ſoi-même.

1. J'Ai toujours bien cru, Monſieur, que la trempe de vôtre cœur jointe aux foibleſſes ſeroit le moyen dont Dieu ſe ſerviroit pour commencer à vous faire mourir à vous-même. Au nom de Dieu, ſecondez ſes deſſeins, vous ſervant des foibleſſes que vous découvrirez en vous avec d'autant plus de peines, qu'ordinairement celles par leſquelles nous ſommes exercés ſont celles que nous avons le plus condamnées dans les autres, & que nous nous avons ſû meilleur gré de ne pas avoir.

2. Perſonne ne ſe figure (*a*) la mort comme elle eſt. On la regarde comme quelque choſe d'extraordinaire, qui ſe doit déſigner à un chacun qui s'en fait une figure à ſa mode, & qui ſe dit toujours; ce n'eſt point là la mort, s'il ne la voit conforme à ſes idées. Cette mort dure autant que nôtre vie, & coupe tous les jours quelque trame, ſans jamais la finir que très tard. Mais ſoyez perſuadé qu'elle ſe cache ſi bien, que l'on ne la connoit jamais que lorſqu'elle n'eſt plus. O trop heureuſes foibleſſes qui diminuent peu à peu la force de nôtre propre vie!

3. Il faut continuer à dire vos miſères à N. & les divers mouvemens de vôtre cœur à ſon égard, ſans jamais vous ennuyer, quoique ce ſoit répéter la même choſe, & que vous ne voyez en cela nulle utilité. On ne peut être plus à vous que j'y ſuis en nôtre Seigneur: l'ingénuité avec laquelle je vous écris en eſt une preuve. Ayez la bonté de me renvoyer l'écrit de la converſion.

(*a*) La mort qui fait mourir à ſoi-même.

LETTRE LXXI.

S'accomoder aux foibles : faire bon usage de nos propres foiblesses.

JE suis tout à fait fachée de ce que vous me mandez de N. Il faut prendre les gens selon leur portée ; & c'est beaucoup pour elle de mener une vie réglée. Le peu de lumiere & le peu de correspondance font tout le mal. Il y a mille choses qu'on voit, & qu'on ne découvre pas à ces ames : elles ne pourroient les porter. Souvenez-vous de ces paroles de Jésus-Christ à ses Apôtres.

Pour vous, je vous plains ; car vous êtes en désert au milieu du monde. Ne vous étonnez pas de vos vivacités : lorsque vous en apercevez, restez court. Il est bon que nous ayons des deffauts & des misères : c'est la bonne source de l'humiliation ; & la vertu se perfectionne dans l'infirmité. Ceux qui se scandalisent ne connoissent guères Dieu & la créature. Dieu seul saint ; nous, misère, foiblesse & péché. C'est cette ombre qui rehausse l'éclat de la sainteté de

Dieu seul. Lorsqu'on ne s'aime plus, on aime sa misère : non pourtant qu'il la faille entretenir. Sitôt qu'on aperçoit le naturel, il faut rester court comme un cheval trop vite, qu'on arrête doucement.

LETTRE LXXII.

Qu'il faut qu'on s'humilie de ses misères : qu'on se désocupe des inutilités & de ce qui regarde le monde, pour s'occuper de Dieu par l'oraison, l'abandon de soi-même à Dieu, & ne pas agir contre ses lumieres.

1. N. Me fait une grande compassion, & d'autant plus, que si elle s'abaissoit, comme dit S. Pierre (*a*), sous la puissante main de Dieu, ses peines se changeroient en une parfaite tranquilité. C'est une étrange chose que de ne vouloir pas se soumettre à Dieu pour souffrir toutes les peines, les misères, les pauvretés, auxquelles il permet que nous soyons livrés : elle veut combatre

(*a*) I. Pier. V. vers. 6.

avec force une jalousie, que Dieu permet pour lui servir de contrepoids ; & au lieu d'en être humiliée, selon le dessein de Dieu, elle se revolte à l'encontre, & entre dans un désespoir éfroyable. Une humble patience, un abandon entre les mains de Dieu, qui peut seul la guérir, la délivreroit bientôt, ou du moins, adouciroit toutes ses peines.

2. Ce qui est, je crois, la cause du mal de N. & de beaucoup d'autres, c'est qu'on passe trop le tems à des inutilités, & qu'on ne fait pas assez d'oraison. Deux sortes de personnes doivent en faire beaucoup : ceux qui ont le cœur tendre & porté à l'amitié ; afin que s'atachant beaucoup à Dieu, il fixe leurs cœurs en lui par ses amabilités divines, & qu'il les déprenne de toute autre atache. Ne nous trompons point : il faut bien que nôtre cœur tienne à quelque chose : c'est pourquoi s'il ne s'atache pas fortement à Dieu, il s'atachera fortement à la créature, ou du moins sera comme un papillon qui vole de fleur en fleur pour prendre de la nourriture, qui le satisfait si peu, qu'il faut une grande multitude d'objets pour le remplir. L'oraison seule peut le fixer, & lui faire trouver en Dieu ce qu'il ne trouve pas dans le créé. Les autres qui ont encore beaucoup besoin d'oraison, sont les naturels hauts, âpres, durs, peu flexibles : il faut qu'ils s'aprochent souvent du Soleil de justice, afin qu'il les refonde & les fasse changer de forme.

3. Plus on fait oraison, plus on la veut faire, & plus on a de facilité : moins on la fait, moins on veut la faire, & moins peut-on la faire. Si nous donnions à Dieu autant de tems que nous en donnons aux créatures, quel gré ne nous en sauroit-il pas ; & quelle force ne trouverions-nous pas en lui contre nos foiblesses ? L'oraison fait deux effets : elle vuide les cœurs pleins, & remplit les cœurs vuides. Je vous le répéte encore, comment N. se connoitroit-elle, ne faisant pas d'oraison ? Ce n'est pas ma faute : je lui en ai écrit plusieurs fois, & lui ai dit positivement d'en faire. Je crois que le Démon nous porte à ne point faire d'oraison, ou d'en faire très peu, pour nous perdre, voyant qu'il ne le peut faire par d'autres voyes.

4. Comme N. ne m'écrit point sur ses deffauts, elle ne me met pas à por-

tée de lui en écrire : je le fais seulement dans l'occasion, mais très succinctement, ses lettres n'étant pleines que des affaires du tems ou de celles de sa famille. Je disois autrefois, malheur à ceux qui étoient toujours occupés d'eux-mêmes : mais je dis à cette heure, malheur à ceux qui sont occupés de tout le monde & ne pensent point à eux ; ou plûtôt, à ceux qui étant désocupés de Dieu, sont occupés de tout le reste ! Il ne faut pas que vous vous étonniez si vous avez pitié de tout ce qu'elle a fait en ce pays-là : si le divin Maître ne remonte l'horloge, il est bien à craindre qu'elle ne se détraque de plus en plus. Comment la remontera-t-il si l'on ne la lui présente point ? Comment éclairera-t-il si l'on ne se présente pas à sa lumiere ? Comment soutiendra-t-il si l'on ne voit point sa foiblesse & si l'on ne cherche point de la force en lui seul ?

5. Pour vous, vous faites trop de réflexions ; lorsque vous m'en parlez, vous avez peur d'en trop dire : vous cherchez même à vous excuser : vous craignez que cela ne diminue mon amitié pour elle ; & au contraire, cela re-

double ma charité. Ainsi, mandez-moi toutes choses simplement. Quand vous vous trouvez à portée de lui dire quelque petit mot sans lui faire de peine ni la blesser, dites le lui ; mais après cela, ne vous en occupez plus ; car cette occupation pourroit vous nuire. Pour vos deffauts, je ne sai point d'autres remédes qu'Oraison & Abandon, & éviter toutes les visites qui ne sont pas d'une nécessité de bienséance. Pour cette sagesse dont vous me parlez, je crois qu'il faut entrer dans une véritable petitesse, & ne point agir volontairement dès que vous avez la lumiere (qu'il ne vous faut point agir). Il faut laisser tomber cette vilaine sagesse, qui est reprouvée de Dieu.

LETTRE LXXIII.

Ne point se décourager pour ses deffauts, foiblesses & inclinations égarées, Dieu sachant tourner tout en bien.

VOus savez combien je m'intéresse à tout ce qui vous regarde ; ainsi vous ne doutez pas que je n'aye partagé

toutes vos peines. Dieu fait tout ce qu'il fait pour sa gloire & nôtre avantage : vous le savez mieux que moi : il fait convertir le poison en antidote, & faire tourner toutes choses pour le bien de ceux qui sont à lui. Il est vrai qu'il ne peut souffrir que le cœur se partage, & que rien n'atire tant sa colère ; mais d'un autre côté, il connoit nôtre foiblesse & nôtre misère. Qui sait mieux la profondeur du cœur de l'homme que celui qui l'a formé ? & sa bonté est si grande qu'il se sert de nôtre égarement pour nous crucifier, nous dégoûter du monde & nous remettre en nôtre chemin.

Il est difficile d'arrèter un cheval fougueux qui a pris la pente d'une vallée : il est difficile d'arrèter la pente du cœur dans les commencemens. Il n'y a que Dieu qui puisse le barrer dans son penchant. J'espére que tout tournera à bien, que Dieu essuyera vos larmes, & que vôtre douleur sera recompensée. Il y a des enfans que l'on enfante à deux fois & davantage : l'enfantement du cœur coute encore plus que le premier. Soyons toujours unis en celui

qui a lié nos cœurs pour son amour & pour sa gloire.

LETTRE LXXIV.

Ne se décourager de ce qu'on n'est pas si tôt maitre de ses passions ; mais s'en humilier, avoir recours à la grace de Jésus-Christ, & les combattre. Servir le monde est plus pénible que servir Dieu.

1. QUe vous dirai-je ? Je vous plains plus que je ne vous le puis exprimer. Vous me feriez tort si vous doutiez de l'afection sincère que j'ai pour vôtre avancement. Je ne m'étonne nullement de l'âpreté de vôtre humeur. Comment voulez-vous que des passions qui ont toujours été flatées, loin d'être surmontées & assujetties, ne vous fassent pas une étrange guerre ? Ce sont des tirans, qu'il faut tâcher de surmonter & de les rendre esclaves. Ce travail seroit impossible si nous présumions d'en venir à bout par nous-mêmes ; mais il sera aisé dans la suite par la grace de Jésus-Christ.

2. J'espére que ce voyage vous sera fort utile ; s'il ne vous sert à avancer vôtre Oraison, à vous faciliter le recueillement & la priere, il vous servira pour vous donner plus d'aversion du monde & des manieres de la Cour, qui ne vous conviennent plus guères. Qu'il est bien plus aisé de servir à Dieu qu'au monde ! Je vous assure que toutes les rigueurs que mon Dieu exerce sur ceux qui sont à lui, ne sont rien au prix de la tirannie que le monde exerce sur les siens. C'est un esclavage plein de trouble & de confusion, au lieu que l'esclavage de Jésus-Christ est plein de paix & de liberté. Ce voyage vous aprendra encore plus à vous connoître, & le peu de fonds que vous devez faire sur vous-même.

3. Toutes sortes d'occasions vous sont & vous seront toujours pernicieuses. Ne vous découragez point néanmoins, je vous en conjure. Soyez humiliée, & non abatue : lorsqu'il vous échappe quelque chose contre N N. demandez leur excuse pour vous surmonter : il faut vous combattre efficacement en surmontant les répugnances que vous auriez là-dessus. Je vous conjure de retourner

doucement à nôtre Seigneur : esperez qu'il calmera l'orage ; je l'en prie, & que cette petite lettre, qui n'est rien, améne le calme dans vôtre ame. Je suis mille fois plus à vous que je ne vous le puis dire.

LETTRE LXXV.

Qu'il faut cooperer avec la grace de Dieu, sans se décourager, & avec patience.

1. Dieu vous ayant appelé, Madame, dans un tems où vous ne pensiez pas à lui, & ayant arrêté le rapide cours de l'amour du monde lorsqu'il sembloit que vous vous y précipitiez avec plus d'entrainement & de volonté ; c'est une marque qu'il veut avoir vôtre ame, qu'elle est dans son décret éternel ; mais, Madame, il est très juste que vous payez cet amour gratuit par un amour de reconnoissance, & que cette reconnoissance vous engage du moins à faire quelque chose pour Dieu, ou plûtôt, pour vous-même. Dieu assiege vôtre cœur, il attaque

les dehors de la place, il prétend se l'assujettir un jour : c'est pourquoi il lui retranche mille choses qui empêcheroient la conquête qu'il en veut faire.

2. Ne vous étonnez pas, Madame, des répugnances que vous sentez. Il y a des places qui se rendent d'elles mêmes ; mais il y en a d'autres que l'on ne gagne que par le fer & le feu : c'est beaucoup pour vous, que vous ayez la résolution de laisser faire Dieu malgré vos répugnances. Il vous aime, Madame, & il ne s'étonne pas si, comme un enfant qui ne fait que de naître, vous ne sauriez presque marcher, ni même vous soutenir. Il porte vos langueurs : ayez donc bon courage, & souffrez vous vous-même : Dieu vous souffre bien. L'habitude que la nature a prise à goûter les plaisirs est si forte, qu'elle est comme paitrie là dedans : tous vos sentimens sont vifs : ne vous en étonnez pas, s'il vous plait, & ne jugez jamais de vous-même par ce que vous sentez ou ne sentez pas ; mais par le désir sincère que vous avez d'être à Dieu. Croyez, s'il vous plait, que vôtre ame lui est chère : elle me l'est à un point que je ne vous puis dire : je ne

puis me répentir cependant de vous avoir affligée ; car j'espére que vôtre tristesse sera changée en joye. Puisque vous êtes résolue de vous en aller à vos terres, prenez ce tems, que la Providence vous envoye, pour travailler doucement à vous occuper de Dieu, & à vous corriger de vos deffauts.

3. Il faut tâcher de conserver le plus que vous pourrez *la présence de Dieu.* Mais en réveillant souvent l'assoupissement de vôtre cœur, il faut prendre garde de ne point surcharger vôtre esprit, qui n'est point capable d'une si forte aplication, à cause de sa vivacité. Il faut faire vos oraisons fréquentes, mais non assez longues pour vous acabler. Ramenez vôtre cœur toutes les fois qu'il se dissipe trop : mais ayez une grande patience avec vous-même. Ce doit être vôtre principale vertu que la patience. Vous la pouvez exercer envers Dieu en souffrant ses absences, les sécheresses dans l'oraison, le peu de correspondance que vous éprouvez au dedans ; envers les autres, souffrant mille choses qui vous choquent & vous déplaisent, qui ne vont pas comme vous le voulez. Et pour réussir dans l'aquisi-

tion de cette patience, lorſque quelque choſe vous émeut, rentrez en vous-même, & tenez-vous ferme auprès de Dieu juſqu'à-ce que la tempête qui s'eſt élevée en vous ſe tranquiliſe. Dites avec St. Pierre; (*a*) *Seigneur*, *ſauvez moi*, ſinon je péris; car je ſuccomberai.

La préſence de Dieu eſt le meilleur remède contre la promptitude: tâchez de la réveiller par de fréquens retours au dedans, & impoſez-vous quelque pénitence lorſque vous y manquez, comme de vous priver de quelque plaiſir, ou de donner quelque aumône. Il faut auſſi exercer la patience envers vous-même, vous ſuportant dans vos foibleſſes & vos rechutes, ne vous décourageant point, vous relevant avec le ſecours de la grace lorſque vous êtes tombée. Donnez-vous à Dieu, Madame, pour qu'il faſſe en vous ce que vous ne pouvez faire; & croyez moi ſans reſerve avec reſpect, toute à vous.

(*a*) Matth. 14 ℣. 30.

LET-

LETTRE LXXVI.

Avis ſur le contentement d'eſprit: ſur ce qu'on doit être compatiſſant, patient, détaché, animé de charité divine, humble & petit.

1. DIeu ne regarde pas la fortune temporelle; au contraire, il ſemble renverſer celle de ceux qui ſont à lui, afin d'être leur partage pour jamais: & cet héritage le plus fortuné de tous, vaut mieux que l'empire de toute la terre.

Le propre de l'abandon à Dieu eſt, de mettre l'ame dans une certaine indifference, qui fait qu'elle veut tout & ne veut rien. Elle eſt ſur un pivot où on la remue & fait tourner du côté que l'on veut. Plus l'ame avance, plus elle ſe trouve de la ſorte. C'eſt ce qui la rend contente ſans contentement dans les événemens de la vie les plus facheux: ce qui n'empêche pas pourtant qu'on n'en ſente la peine.

2. Pour ce qui regarde vôtre famille, il faut peu à peu parvenir à y mou-

rir entierement, comme s'ils vous étoient étrangers, leur donnant néanmoins des marques de cordialité. Ce n'est point par les sorties âpres qu'on les corrige: au contraire, cela les rebute, les aigrit, les mal-édifie, vous nuit à vous-même, à vôtre corps & à vôtre ame. Si vous vous apercevez que l'humeur & le vif se mêle dans ce que vous faites ou dites, laissez-le tomber: lorsque cela est arrivé sans vous en apercevoir, suportez-vous en patience, & tâchez de reparer par vôtre douceur l'impression de peine que vous pouvez avoir faite. C'est un très grand deffaut que de vouloir les choses trop parfaites dans ceux qui n'en sont pas capables: il faut souffrir en patience le mal qu'on ne peut empêcher: Dieu nous suporte dans nos misères quoiqu'il puisse nous les ôter tout d'un coup. Le mal vous paroit trop mal dans les autres. Abandonnez vôtre famille à Dieu, priez pour elle en vôtre maniere, & Dieu y remédiera davantage que vous. Il faut que nos familles nous crucifient; sans quoi, on s'y atacheroit, & ils ne nous seroient pas comme le reste du genre humain: car si nous étions bien morts,

nous serions aussi contens que Dieu donnât la vertu, la sainteté, à d'autres qu'à nous-mêmes; & par conséquent, qu'à ceux qui nous apartiennent. Il faut dire avec Jésus-Christ; mes enfans, (*a*) *mes freres &c. sont ceux qui font la volonté de mon Pére.*

3. Ah que Dieu demande une grande mort de ceux qu'il conduit par la voye de l'abandon! Mourons donc & par nos propres deffauts, & par ceux des autres! Il faut esperer que Dieu fera en vous ce qu'il a promis par le Prophète: (*b*) *Je vous ôterai*, dit-il, *le cœur de pierre; & vous en donnerai un de chair.* Cela viendra peu à peu; & cette charité douce & compatissante, condescendante, suportante, c'est la vertu de Jésus-Christ. Ce fut celle qu'il communiqua à son disciple bien-aimé, lorsqu'il reposoit sur son sein: c'est cette vertu que le cœur communique au cœur; premierement le cœur de Jésus à celui qui l'aime, & le cœur qui aime aux autres qui lui ont été unis. C'est cette admirable Hierarchie terrestre, qui se contretire, en quelque sorte, sur la Hierarchie céleste. Ne vous mettez

(*a*) Matth. 12. ℣. 50. (*b*) Ezéch. 36. ℣. 26.

pas en peine des dégoûts & répugnances : souffrez-les comme le reste : tout cela est nécessaire pour nous avancer dans la mort & le rien.

4. Le reste de vos dispositions, quoique séches, me plait assez. Demeurez sous la main de Dieu comme un enfant, & tâchez avec sa grace de devenir si petite, qu'on ne vous aperçoive plus. Je suis à vous dans le cœur & par le cœur de Jésus, patient, humble, petit, compatissant.

LETTRE LXXVII.

On va facilement en arriere, difficilement en avant. Suivre Dieu aveuglement & avec dénuëment.

1. JE ne suis point surprise de ce que vous me mandez de N. Lorsque l'on est rentré une fois dans la possession de soi-même, la nature y trouve si fort son compte, qu'on n'a plus envie d'en sortir ; & on fait en peu de tems un grand chemin, parce qu'on n'a qu'à suivre le penchant de la nature comme le

fil de l'eau : au lieu que c'est comme remonter à la source que de se quiter soi-même ; ce qui ne se fait qu'avec bien de la peine, & sans voir son avancement. Il seroit bien facheux pour elle qu'elle se démentit : car pour vous ce vous seroit une croix bien purifiante. Tant que la grace la soutiendra, elle reviendra ; mais qu'il y a peu de personnes qui veulent suivre Dieu aveuglement dans la peine & l'obscurité !

2. C'est néanmoins le meilleur état. C'est le vôtre. Dieu est toute lumiere en lui-même : mais à nôtre égard ce n'est qu'obscurité : & plus la lumiere est pure, plus elle nous paroit ténèbres ; parce que rien ne la termine. Je crois que vous m'entendez assez. La plus grande marque que le cœur est bien, c'est cette séparation entiere & générale : car le cœur n'est point fait pour être vuide & séparé ; & dès qu'il l'est de tout, il est certainement dans son centre, ou du moins, uni à son centre.

Celui qui ne se posséde plus, ne se commande plus ; c'est pourquoi il a tant de peine à se précautionner contre certains deffauts purement extérieurs, qui paroissent davantage à cause de l'im-

puiſſance où l'on eſt, & que vous exprimez très bien.

LETTRE LXXVIII.

Ne point être infidelle aux mouvemens de la grace. Devenir petits comme des enfans.

1. JE ſuis très fachée de vôtre infidélité : elle eſt de conſéquence. Dieu vous fait voir par là ce que c'eſt que de ſuivre les mouvemens de ſon cœur ou d'y réſiſter. Il faut une choſe auſſi marquée que celle-là pour vous y faire entrer. Plus on eſt fidelle aux mouvemens de la grace, plus on a de lumiere pour les découvrir : mais lorſque vous ne les ſuivez pas, ſoit par reſpect humain, ſoit autrement, ils ſe perdent, & s'éfacent peu à peu. C'eſt ce que S. Paul veut dire, lorſqu'il nous dit : (*a*) *N'éteignez pas l'Eſprit*. On ne comprend jamais ſans expérience ce que cela veut dire ; chacun l'explique à ſa mode : mais c'en eſt là le vrai ſens.

(*a*) 1. Theſſ. 5. ℣. 19.

Entrez donc avec fidélité à l'avenir dans les mouvemens de la grace, puiſque vous avez fait une ſi funeſte expérience de vôtre infidélité. Lorſque nos infidélités ne regardent que nous, c'eſt peu de choſe : mais pour l'ordinaire elles font tort aux autres. Voilà aſſez ſur cette matiere.

2. Vous me direz que je ne prêche que la petiteſſe. Eſt-il rien de meilleur ? Mon Maître a dit, (*a*) *Si vous ne devenez petits comme des enfans, vous n'entrerez point au Royaume des Cieux.* Il y a pourtant des grands qui croyent que le ciel leur eſt dû : mais ils n'entreront point dans le Royaume intérieur, s'ils ne ſont petits : & même pour aller au ciel quels feux pour les reduire en cendres ? Laiſſons donc la ſageſſe humaine, pour nous revêtir de la ſageſſe-Jéſus-Chriſt, le plus anéanti de tous les hommes. Ce n'eſt pas la graiſſe du corps qui nuit, mais l'enflûre de l'eſprit. Tout tend à être quelque choſe, & il faut n'être rien.

(*a*) Matth. 18. ℣. 3.

LETTRE LXXIX.

Compatir aux peines, quoique justes, de ceux qui nous ont été peu favorables. La fidélité en de petites choses, est autant difficile qu'importante.

1. IL est juste que Dieu fasse payer à N. dès cette vie la peine de son élevation. On dit cent choses sur son sujet, que j'ai peine à croire. Il vous paroitra étonnant, qu'ayant beaucoup souffert par les mauvaises impressions qu'on lui avoit données de moi, cependant personne ne la justifie plus que moi, & ne prend plus de part à ses peines : & si elle manquoit de refuge, & que je pusse lui en donner aux dépends de tout ce que jai, je le ferois. Ce sont les dispositions de mon cœur. Je voudrois lui procurer autant de bien qu'elle m'a causé de peine. Je suis persuadée qu'elle n'a jamais eu de mauvaises intentions, ou bien qu'elles lui étoient cachées.

2. Ce que vous dites est vrai, qu'il est plus aisé d'être fidèle dans les grandes choses que dans les petites : parce que les petites font des tracasseries journalieres, qui importunent ; de plus, les grandes sont rares & les autres sont fréquentes. Les grands coups assomment, & les petites choses irritent la nature : mais vous savez que nôtre Seigneur nous demande la fidélité dans les petites choses : & c'est cette même fidélité qui atire son secours dans les grandes. Vous savez, qu'il s'agit de mourir réellement à soi-même ; & que rien ne fait tant mourir que les tracasseries journalieres. Quand vous sentez vôtre vivacité s'émouvoir, laissez la tomber avant que de parler & d'agir ; recueillez-vous un moment pour vous tranquiliser ; alors vous ferez les choses beaucoup mieux selon Dieu, & même pour les hommes. Ce que vous direz aura plus d'effet. Travaillez donc à cela avec courage. C'est ce que Dieu veut de vous.

LETTRE LXXX.

Il ne faut point désirer d'être traité à sa maniere ; mais à celle de Dieu, qui, quand la volonté supérieure est sincère & ferme, fait aporter remède malgré les répugnances de l'inférieure.

TOut ce que Dieu fait, est toujours pour le mieux : nous en verrons peut-être les motifs dans la suite..... Comme vous m'aviez paru souhaiter ma demeure à N., j'ai pensé que c'étoit assez du chagrin de voir la chose manquée sans le croitre encore par vous faire faire attention à autre chose. J'esperois toujours que cette forte inclination qui vous occupe, diminueroit, & que vôtre cœur étant vuide, il seroit en état de recevoir ce que Dieu vous donneroit. Cependant, j'aperçois que vous craignez tous les remèdes qui peuvent diminuer vôtre mal, parce que le mal vous plait plus que le remède, que vôtre blessure vous fait plaisir, & que loin de la diminuer, vous ne songez qu'à l'acroitre, ou du moins à la conserver.

Que faut-il donc faire? Il faut attendre en paix l'événement de la maladie. Dieu jaloux de vôtre cœur, voyant vôtre foiblesse à suivre ses penchans, se servira peut-être de remèdes plus forts & plus décisifs, que ceux qu'on vous avoit proposés, il le faut laisser faire. Il a une bonne lancette & de bons rasoirs. Ne vous découragez point cependant. Priez, espérez : que vôtre volonté supérieure désire sincérement être guéri malgré les répugnances de l'inférieure.

SECONDE PARTIE.

LETTRE LXXXI.

Quand Dieu apelle une ame au recueillement intérieur, il faut lui correspondre avec fidélité & patience, non-obstant les combats du Démon, & les distractions de l'imagination, desquelles on doit éviter les unes, & suporter les autres, puisque Dieu même s'en sert pour nôtre bien & l'avancement de ses divines opérations en nous.

1. JE bénis Dieu, de la miséricorde qu'il vous a faite, d'être tourné à lui après les égaremens de la jeunesse. C'est souvent (*a*) *où le péché a abondé que la grace surabonde.* Vous êtes beaucoup obligé à Dieu de ce qu'il vous donne un esprit de recueillement, qui est si nécessaire. Cet esprit est comme l'étoile des Mages, qui leur enseignoit où J. Christ étoit né. Le recueillement nous aprend où Dieu veut être cherché, qui est dans le plus intime de nous-mêmes. La plûpart des hommes passent leur vie à le chercher au dehors; & ils ne le trouvent point, parce qu'il veut leur aprendre que *son (b) règne est au dedans de nous.* S. Augustin disoit: (*c*) „ Je vous cherchois par tout, ô mon „ Dieu, & je ne vous trouvois point: „ je ne vous ai pas plûtôt cherché au „ dedans, que je vous ai trouvé ". Suivez donc cette étoile salutaire, qui vous conduira infailliblement. Allez par la foi & par l'amour; & vous irez bien.

2. Le Démon fait tous ses efforts pour empècher le recueillement intérieur, parce que c'est par là que nous découvrons l'abandon à Dieu, qui le met hors d'état de pouvoir nous nuire. Il n'ataque point, ou que très rarement, ceux qui marchent par d'autres voyes. Il se contente de leur tendre au dehors des pièges où ils entrent d'eux-mèmes: mais pour les personnes qui veulent être à Dieu par l'intérieur, il tâche de les détourner de cela, ou par beaucoup d'occupations inutiles, ou par le goût des choses de la terre. Il n'en sera pas ainsi de vous: car j'espére que vous suivrez Dieu par une donation entiere que vous lui ferez de vous-même & de vôtre liberté. Alors il prendra soin de vous, il vous conduira lui-mème, & il étendra vôtre cœur par amour, & vous direz avec le Prophète; (*a*) *j'ai couru dans les voyes de vos préceptes si tôt que vous avez étendu mon cœur.*

3. Vous ne devez point craindre, que ce soit par paresse que vous aimez ce chemin: car Dieu y apelle tout le monde, & vous particulierement. Je vous dis & vous repéte que c'est la véritable voye, sans laquelle on ne fau-

(*a*) Rom. 5. ℣. 20. (*b*) Luc 17. ℣. 21.
(*c*) Conf. Liv. X. Ch. 6. & 27.

(*a*) Ps. 118. ℣. 32.

roit véritablement trouver Dieu ni être uni à lui. Ne craignez donc point, & marchez, quoique dans l'obſcurité. Vous irez ſurement, parce que Jéſus-Chriſt ſera lui-même vôtre conducteur. La nature, toujours empreſſée veut agir, & voir ſon opération, empêchant par là l'opération de la grace. Une œuvre ne peut être plus parfaite que le principe dont elle part. Si Dieu agit en nous, quoique d'une maniere imperceptible, il fera des œuvres parfaites: mais ſi nous agiſſons nous-mêmes, ſous de bons prétextes nous ferons des actions ſouvent très imparfaites, & même mauvaiſes; puiſque nous empêchons le bien que Dieu veut faire en nous. Demeurez donc en paix & en ſilence auprès de Dieu. Tout ce qui vous eſt permis eſt un retour ſimple au dedans de vous à Dieu, qui y habite quoique d'une maniere cachée; quelque petit réveil d'une tendance amoureuſe vers lui, mais ſans actes multipliés, qui vous arrêteroient abſolument dans vôtre état, & qui vous feroient faire un circuit continuel ſans jamais avancer.

4. Puiſqu'il faut mourir à vôtre activité propre, tout ce qui vous fait mou-

rir plus vite eſt le mieux pour vous. Or cet état nud le fait promptement: il y a un feu caché, qui, quoique couvert de cendres, conſume les imperfections de la créature peu à peu, & bien mieux qu'elle ne pourra faire par elle-même. Voyez la différence d'une perſonne qui couperoit au déhors un morceau de bois pour en ôter les deffauts, & d'un autre qui fond un métail pour le purifier: le travail de la créature eſt pour couper le bois; mais le travail de Dieu fond & diſſout tout ce qui eſt en nous, afin de nous faire changer de forme. Tenez vous ferme à ce conſeil: car vôtre propre raiſon vous perſuadera ſouvent que vous ne faites rien, que vous reculez même au lieu d'avancer. Il faut une double patience & pour laiſſer agir Dieu, & pour nous ſupporter nous-mêmes.

5. Quant aux diſtractions dont vous vous plaignez: comme l'opération de Dieu ſe fait ordinairement dans le centre de l'ame d'une maniere nuë & cachée, les ſens intérieurs n'en étant pas capables, ils ſont comme des enfans qui courrent çà & là, n'ayant rien qui les arrête. Il faut bien ſe donner de garde de ſortir du recueillement intérieur pour

s'amuser à regarder ce qui se passe dans la fantaisie & l'imagination : ce seroit comme une épouse qui quiteroit son époux pour aller regarder par la fenêtre ce qui se passe dans la rue.

6. Il y a deux sortes de distractions ; celles qui viennent de l'atache à quelque objet, quel qu'il soit, & qui nous représentent souvent ces mêmes objets, comme affaires, ou autres choses : celles-là seulement peuvent nuire : c'est pourquoi il faut se détacher de toutes choses, & ne point écouter ce qui vient soit pour affaires, soit pour autres choses, dans la priére ; & celles-là ne se guérissent que par le détachement du cœur. Il y a aussi des distractions vagues, qui ne font que passer, & qui ne viennent que de la folie de l'imagination ! Il ne faut point vous inquiéter de celles-là : elles servent même souvent à nous cacher à nous-mêmes ce qui se passe dans nôtre cœur.

7. Car la créature a tant d'amour propre, qu'elle veut prendre sa part à tout ce qu'elle connoit que Dieu opére en elle : c'est ce qui fait que Dieu lui cache son opération afin qu'elle ne la salisse pas par une vûe propre & recourbée sur elle-même. Dieu est si pur, que tout ce qui n'est pas lui, ou de lui, quelque bon qu'il paroisse, redevient impur par le mélange de la créature. Lorsque l'eau vient du ciel, elle est toute pure : elle n'est pas plûtôt tombée sur la terre, qu'elle se salit par l'impureté de la terre & de la poussiere. C'est ce qui fait que Dieu nous dérobe avec soin tout ce qu'il veut bien faire en nous, & nous ne le connoissons que lorsque l'ouvrage est achevé. Lorsque la fleur n'est encore qu'en bouton, nous ne la voyons point : mais à mesure qu'elle se déploye & que le soleil lui donne son brillant, on la voit dans toute sa beauté. Il en est ainsi de l'œuvre de Dieu en nous : Tant qu'elle est cachée au dedans & n'est qu'en bouton, nous ne connoissons pas ce que Dieu fait en nous : mais un jour viendra que nous verrons l'admirable travail qu'il y a fait, & nous serons charmés de sa beauté. Il ne faut que du courage, de la fidélité, de la perséverance, & une mort générale à toute sorte d'activité. Je vous envoye la bénédiction du Pére, du Fils, & du S. Esprit.

LET-

LETTRE LXXXII.

Que pour bien cultiver l'intérieur il faut reprimer les activités & les réflexions dans l'oraison, dans les lectures, dans les revûes sur soi à la Communion, afin de laisser agir & parler Dieu dans nous. Quelle est cette divine parole.

1. JE vous ai promis, Madame, de vous écrire sur certains articles: mais je vous avouërai simplement que je suis si peu maitresse de moi-même, que j'oublie très souvent ce que j'avois le plus envie de ne point oublier. Il y a déja quelque tems que je m'aperçois, que vous avez en vous-même un germe d'intérieur que vous ne connoissez point. J'ai taché autant que j'ai pû depuis quelque tems de vous le montrer, afin que vous eussiez soin de le laisser croitre & se fortifier, comme le germe d'une fleur, qui ne paroit point encore, & que l'on pourroit aisément étouffer si l'on ne marquoit l'endroit où elle est. C'est un principe de vie, qui subsiste dans l'hyver de la sécheresse, & qui de-

meure caché. Il est, Madame, dans l'intime de vôtre ame: il est dans vôtre cœur. C'est ce je ne sai-quoi qui vous rappelle lorsque vous êtes dans le monde, qui vous fait faire malgré vos inclinations tout ce qu'il lui plait: c'est ce qui se réveille & par la lecture & par l'oraison; & c'est enfin ce qui vous feroit devenir fort intérieure, qui vous rendroit l'oraison facile, la présence de Dieu plus fréquente, la solitude moins ennuieuse, s'il étoit cultivé.

2. Mais pour vouloir trop bien faire, vous l'étouffez toujours. Vous faites comme un laboureur qui après avoir ensemencé sa terre, la laboureroit incessamment, & empecheroit par son travail hors de saison que le grain ne germât & ne portât du fruit. Dieu a semé dans vôtre cœur le grain de son pur amour, qui produit l'intérieur. Au lieu de le laisser pousser en repos, vous faites tout le contraire: parce que vous ne le voyez pas d'abord pousser au dehors, vous fouillez incessamment pour voir s'il y est; & en remuant de la sorte, vous empêchez qu'il ne prenne racine. Lorsque vous priez, si sans vous soucier de vôtre imagination vous demeu-

riez attentive au dedans de vous-même, ſans vouloir examiner ce qui ſe paſſe dans vôtre cœur (que vous diſcernez facilement lorſque l'on vous met le doigt deſſus,) ſi vous demeuriez, dis-je, attentive à cela ſeul, vous verriez que ce qui ſemble caché dans vôtre intérieur augmenteroit peu à peu, & vous donneroit une paix que vous ne pouvez jamais avoir d'une autre maniere.

3. Ne travaillez donc plus vôtre eſprit pour l'obliger de penſer, & pour voir s'il penſe bien : mais contentez-vous de nourrir vôtre cœur de cette ſubſtance dont nous avons tant de fois parlé. Il en eſt de même pour vos lectures lorſqu'elles vous recueillent par quelque choſe de fort prompt, demeurez ſimplement dans ce recueillement, ſans vouloir vous appliquer ce que vous avez lû, ni en pénétrer le ſens : car ce détail que vous voulez faire avec Dieu, vous ôte l'onction ſimple que vous goûtez. Laiſſez remplir vôtre cœur de cette liqueur divine : & lorſqu'elle y ſera une fois, vous aurez un tréſor en vous-même dont vous pourrez vous ſervir dans le beſoin. Mais ſi lorſque Dieu vous la donne, au lieu d'en laiſſer remplir vôtre cœur vous vous amuſez à vouloir examiner de quelle couleur elle eſt, quel eſt ſon goût & ſon odeur, vous la perdrez infailliblement.

Ce que je vous dis eſt d'une telle conſéquence pour vous, que vous n'avancerez qu'à meſure qu'étant perſuadée que vous devez laiſſer à Dieu le ſoin d'emplir vôtre cœur, vous vous contenterez de demeurer attentive à lui ſeul, ſans vouloir entrer en mille détails avec lui, qui l'empêchent d'opérer en vous ſelon ſes deſſeins. Laiſſez donc tomber toutes ces activités naturelles, qui viennent de la vivacité de vôtre tempéramment, qui voudroit voir la beſogne faite en un jour. Un travail efficace eſt long.

4. Quand il faut ſe combattre ſoi-même & laiſſer Dieu le maitre du terrein, cela ne ſe fait pas en un jour : il y faut bien des années. Laiſſez croitre vôtre intérieur, & par-là vous remédierez à tous vos autres maux. Vôtre promptitude, par le ſoin que vous aurez de rentrer en vous-même & d'arrêter tout d'un coup la vapeur lorſqu'elle veut monter en haut, diminuera peu à peu. Il faut une patience infinie avec

vous-même ; sans cela vous ne feriez rien. Ne vous découragez jamais : ne vous ennuyez point de la longueur du chemin : ne vous étonnez point de vos deffauts ; mais supportez-vous vous-même comme Dieu vous supporte. Vous vous gènez trop, & la gène de vôtre esprit empêche la liberté de l'onction de vôtre cœur.

5. Portez à la communion une disposition simple d'humilité, d'amour & de silence : Priez Dieu qu'il prépare lui-même le lieu dans lequel il veut venir : & lorsqu'il y sera venu, laissez-le parler, & lui dites simplement, (comme Samuel) (*a*) *parlez, Seigneur; vôtre serviteur écoute.* Dites-vous ensuite à vous-même ; (*b*) *j'écouterai ce que le Seigneur mon Dieu me dira au-dedans de moi :* & n'allez point vous imaginer que cette parole se fasse entendre comme celle d'un homme : cela n'est pas. Cette parole est une certaine opération véritable, mais délicate, dont le cœur s'aperçoit fort bien quoique la bouche ne le puisse exprimer : c'est, avoir la substance des choses, quoique l'on n'en

(*a*) I. Reg. III. 10. (*b*) Ps. LXXXIV. 9.

ait pas la figure ; & c'est la maniere d'agir avec Dieu qui convient seule à Dieu à cause de sa simplicité qui ne s'accommode pas de la multiplicité de nos raisonnemens. Vous accoutumant à être attentive à Dieu, vous vous ferez une habitude de retourner souvent en vous-même d'une maniere simple, mais efficace, qui vous affermira insensiblement contre les occasions de vous dissiper & de vous mettre en colère. Accoutumez-vous d'aller de cette sorte, sans examiner ce que vous sentez ou ne sentez pas, & vous irez bien ; car vous irez comme Dieu le veut.

LETTRE LXXXIII.

Deffauts à corriger par donner lieu en paix & silence dans son intérieur aux impressions de l'esprit de Dieu, sans leur résister, ou ne les recevoir que superficiellement. On ne doit point préceder la lumière de Dieu pour conduire les autres.

1. LE travail que vous faites ne laisse pas de dessécher, & il faut hu-

mector par l'onction de la grace, puisée dans des silences fréquents & courts; car c'est ce travail sans travail que Dieu demande le plus de vous : le reste desséche par trop : c'est une vicissitude de la nature, qu'il est bon pourtant que vous sentiez. Le plus grand homme est le plus foible lorsque Dieu ne le soutient pas. Il vous abaisse comme un coussin de bonne plume : vous vous relevez tout d'un coup. J'ai peine à croire qu'il y ait à tout cela rien de volontaire, mais le naturel, l'irréflexion, qui le laisse paroitre à nud. Je ne vois pas non plus qu'on soit obligé de faire voir ses deffauts à tout le monde pourvû qu'on n'ait pas trop d'art pour les cacher, & qu'on soit content qu'ils paroissent lorsque Dieu les montre. Ce qui vous est donc le plus nécessaire est, de posseder vôtre fond en paix. Mais comment le possederez-vous si Dieu ne le posséde lui-même? Et comment le possédera-t-il si vous ne donnez lieu à son Esprit?

2. Rien n'est plus aisé que d'éteindre l'esprit. Il s'éteint par une action volontaire, comme le feu s'éteint par l'eau; il s'éteint aussi faute d'aliment, comme

le feu faute de bois; & je crois que c'est de cette derniere maniere qu'il peut s'éteindre en vous. Vos deffauts sont d'une nature que le *silence* & *l'onction* est leur seul remède, & l'unique que vous y puissiez aporter dans l'état où est vôtre ame. Vous voulez peu de choses; & ce que vous voulez, vous le voulez légérement : c'est ce qui cause la diversité de vos sentimens. Evitez la réflexion volontaire. Dieu donne quelque fois des lueurs qui ne sont pas des réflexions; mais elles font peu d'impression; ou si elles en font, elles sont momentanées, semblables à la surface de l'eau remuée, qui revient peu à peu comme elle étoit auparavant. Dieu nous fait voir ce que nous sommes, une autre vie &c. mais il n'y a que la surface de l'ame qui en reçoive l'impression; c'est pourquoi elle n'est ni profonde, ni de durée.

3. Pour N. il y a longtems que j'ai de la peine sur son compte. Elle est, comme vous dites, si bien, comme la loi qui montre & censure les deffauts sans donner rien pour les ôter : mais il semble que la lumiere ne lui soit pas donnée; & je n'en suis pas surprise:

elle a précedé le flambeau qui la devoit éclairer. Il eſt ſi loin derriere elle, qu'elle ne peut plus voir ſon chemin : elle aperçoit les montagnes & les abimes de loin ; cela fait qu'elle croit tout, montagnes & précipices. Je vous dis cela, parce qu'elle a fait des mépriſes étranges faute de lumiére, attribuant une grande grace à l'artifice & à la tromperie, & décourageant les ames droites à force de les pouſſer, ſur-tout, ceux qui n'ayant pas la même lumiére qu'elle ſur eux-mêmes, étoient découragés, & nullement ſoutenus. D'ailleurs il y a des ames à qui il eſt dangereux de trop dire leurs défauts pour mille raiſons.

LETTRE LXXXIV.

Ecouter intérieurement la voix de Dieu. Efficacité de la parole dans la bouche des ames anéanties.

1. MOn divin Maître m'oblige encore de vous demander de ſa part, ſi vous ne diſtinguez pas ſa voix, vous, à qui il eſt donné de la porter par tout ſans ſortir de vôtre place. Il

dit que le larron vient par la fenêtre, & lui par la porte : que ſa voix vient du dedans ; & quoiqu'elle ſoit d'une délicateſſe infinie, il m'aſſure qu'elle ne ſe laiſſe ignorer que de ceux qui veulent la méconnoitre. Vous la connoitrez bien-tôt : laiſſez-le faire, & ſuivez celle qui vous paroit de lui quoique ſans certitude ; mais elle ſe préſente comme de lui. O qu'il vous aime, & qu'il ne vous laiſſera pas égarer.

2. Il m'aſſure de plus, ce cher petit & divin Maître, ſans me rien dire de particulier, que plus vous ſerez miſerable, plus vos paroles auront l'efficacité divine : car quoique tous les hommes courrent après un certain ſon de parole, qui n'eſt qu'une timbale, qui reſonne, (parce que c'eſt la parole de l'homme,) & quoique leur eſprit en ſoit flatté, ils demeurent toujours affamés & vuides ; parce qu'ils ne ſont pas ſuſtentés. Mais l'homme anéanti par la vertu divine dans l'expérience des plus extrêmes miséres, n'étant qu'un ſimple inſtrument, la vertu divine parle en lui & porte une efficacité admirable, qui n'eſt point attachée à l'art de parler, mais qui ayant un goût de ſubſtance,

communique aux autres cœurs un je ne sai quoi, qui n'est point dans la chose dite, mais dans la substance même de la parole: en sorte que les mêmes choses dites par des personnes pleines de leur propre vie n'auroient point cette efficacité. Mon cher petit & divin Maître me dit encore, qu'il vous expérimentera par lui-même de tout ce que je vous dis, & qu'il mettra en vous une parole de confirmation.

LETTRE LXXXV.

Voir ses propres deffauts en paix, & en espérant d'autant plus de Dieu, que plus on a sujet de désespérer de soi-même.

DIeu ne demande point que vous vous donniez des mouvemens extraordinaires pour vous corriger des deffauts qu'on vous mande; mais l'aquiescement humble & simple fait toute chose. Dieu ne vous fait voir à vous-même que pour vous corriger lui-même, & vous faire participante de cette douceur & de cette mansuetude qu'il nous

nous prêche tant. Vous ferez bien de donner liberté à tout le monde de vous dire sa pensée. Acquiescez; & c'est tout. Oui, ma très chère, j'espére que Jésus-Christ vous donnera cette charité immense qui embrasse tout, qui ne se rebute de rien. Loin d'apréhender, redoublez vôtre confiance: attendez d'autant plus de Dieu, que vous n'avez rien à espérer de vous-même. C'est ce désespoir de nous-mêmes, qui en nous arrachant tout appui, nous fait tomber dans le rien, & nous dispose par là à servir aux desseins de Dieu sans y rien mêler du nôtre. C'est ce qui nous rend purs, & qui fait que les autres profitent: car tout ce qui est de nous & à nous, ne vaut rien: il n'y a que ce qui est à Dieu & de Dieu, qui soit bon. Je suis bien aise qu'il se soit servi de moi pour vous mortifier, afin qu'il vous vivifie. Il faut attendre: Dieu fera en son tems ce qu'il voudra.

LETTRE LXXXVI.

Eviter l'abus de la défiance de nous-mêmes, en nous fiant d'autant plus en Dieu, qui fera tout, mais peu à peu. Eviter l'humeur du naturel.

JE ne vous écris que quelques mots pour vous dire que la défiance de vous-même est bonne : mais il ne faut pas qu'elle vous affoiblisse ; au contraire, qu'elle redouble plûtôt vôtre confiance & vôtre assurance. Ce sera Dieu qui fera vôtre force & vôtre charité. Dieu vous corrigera de tout en son lieu. Dieu ne corrige que peu à peu. Cela se fait par la démission de nos propres lumiéres, la petitesse à suivre celles d'autrui, & l'abandon total. Vous verrez qu'avec le tems ce qui étoit éloigné reviendra.

Vous savez bien que Dieu ne se sert pas du naturel pour corriger ; mais bien de la grace qui est opposée au naturel. Faites l'œuvre du Seigneur en mourant incessamment : mais dites simplement les deffauts que vous connoissez. Force, douceur ; mais point d'humeur. Ce qui ne profite pas dans un tems, profite dans l'autre. Renouvellons-nous en Jésus-Christ pour marcher à sa suite, sans nous regarder non plus que des chiffons. On ne sert pas aux ames sans qu'il en coute beaucoup de morts.

LETTRE LXXXVII.

Vicissitude de sentimens. Ennui, & dégoût des conversations & de divers événemens, lesquels cependant on doit recevoir & porter avec égalité & mort; aussi bien que la privation de la présence perceptible de Dieu.

1. LA personne pour laquelle Nôtre Seigneur me donne toujours plus de correspondance intérieure, éprouvera souvent de semblables vicissitudes de sécheresses & de distractions. Quoique les occupations extérieures y contribuent un peu, ce n'en est pas la premiere cause ; mais bien le dessein de Dieu, qui est, d'épurer sa foi, & d'affermir la volonté par le desséchement de l'esprit.

2. L'ennui & méſaiſe fréquent que l'on éprouve dans les occupations extérieures, l'aproche des amis, & des converſations qui paroiſſent inutiles, viennent d'une bonne & d'une mauvaiſe cauſe. La premiere eſt, que le cœur qui eſt attiré de Dieu, & qui eſt deſtiné pour le poſſeder lui-même, ne peut trouver hors de Dieu rien qui le contente: & paſſionné qu'il eſt de ſon Divin Objet, il n'a que du dégoût pour tout ce qui interrompt ou empêche ſa jouïſſance. Si cela eſt un effet de l'amour, c'eſt en même tems une marque de l'imperfection de l'amour, & que l'ame eſt encore bien vivante en elle-même. Celui qui aime parfaitement, n'aime parfaitement que parce qu'il eſt entiérement mort à lui-même: étant parfaitement mort, il eſt paſſé dans ſa fin: & étant dans une union eſſentielle, il eſt dans une poſſeſſion qui ne peut être interrompue par l'embarras des créatures, ni diſtraite par toutes les affaires poſſibles; parce que l'ame eſt au-deſſus des moyens, & conſommée dans ſa fin.

3. Mais comme il ne s'agit pas à préſent de cela, je n'en dirai pas davantage

Je dirai ſeulement, que cette perſonne doit mourir à ſoi-même ſur cet article, & recevoir avec égalité & mort toutes les différentes choſes qui l'arrachent comme malgré lui à ſa chère ſolitude, ne voulant uniquement pour ſoi que ce qu'il a, quel qu'il ſoit. On croit ſouvent n'avoir plus de penchans quoique l'on en ſoit tout plein. On n'a plus de penchans aperçus lorſque l'on n'eſt pas contrarié dans ſes penchans; mais on en découvre facilement ſi-tôt qu'ils ſont contrariés.

4. Ce que je viens de dire, fait que l'ame tend continuellement au recueillement & à la retraite: & plus ſon attrait eſt violent, plus il ſe réveille avec force, Dieu le faiſant de la ſorte afin que l'ame ne ſe laiſſe pas épancher dans les occupations, & qu'elle tende toujours à lui comme à ſa fin: mais ſi-tôt qu'elle peut ſe recueillir, tout cela s'évanouit; tant parce qu'il n'eſt plus alors néceſſaire, & que la foi nuë prend la place, que parce que le déſir de ſe recueillir étoit un effet de la bonne volonté, à laquelle même Dieu veut que cette perſonne meure. C'eſt une conduite qu'elle éprouvera encore quantité de fois. La

peine cuiſante que l'on reſſent lorſque l'on perd la préſence de Dieu aperçue, marque que l'on n'eſt pas parfaitement indifférent, & que l'on tient au don de Dieu : car cette préſence aperçue eſt un don créé.

5. Que faut-il conclure de-là? qu'il ne faut pas laiſſer de goûter Dieu en repos autant qu'il vous en donne le moyen ; qu'il ne faut point ſe ſurcharger par ſoi-même d'occupations contre l'ordre de Dieu : mais cela ſupoſé, il faut laiſſer Dieu aller & venir comme il lui plait, étant égal dans toutes les diſpoſitions, & portant en mort les incommodités quaſi continuelles que cauſent toutes les créatures par leur peu de raiſon & leur inutilité ; ce qui n'eſt pas une mort médiocre lorſque l'on y eſt fidéle ; car il y en a des ſujets continuels. J'enverrai le Livre ſi-tôt qu'il ſera achevé. L'on ſoumet tout aux lumiéres de la perſonne à laquelle l'on écrit ſimplement pour obéir.

§.

Vous m'arrachez ma ſolitude
M'accablant de ſoins ſuperſlus ;

Mon cœur languiſſant ne peut plus
Suporter un état & ſi dur & ſi rude.

§.

Loin d'avoir pitié de mes peines ,
Vous ajoutez inceſſamment
A mon mal un nouveau tourment ;
Vous riez de mes cris , & mes larmes ſont vaines.

§.

Vôtre cœur , plus dur qu'une roche ,
Loin de s'attendrir à mes pleurs ,
S'aigriſſant contre mes douleurs
Me fait le plus ſouvent quelque ſanglant reproche.

§.

Celui qu'en ſecret je revére ,
Et qui ſeul connoit ma douleur ,
Voyant mon extrême langueur ,
Sera de mes deſirs un juge moins ſévére.

§.

Il fera de mon cœur un temple ,
Où malgré l'orage & le bruit
J'aurai le calme de la nuit ,
Et rien n'empêchera que je ne le contemple.

LETTRE LXXXVIII.

Ne point s'inquiéter des ſugeſtions d'autrui.

1. NE vous inquiétez pas de ce que vous dit C. elle n'a rien pour vous. Allez vôtre chemin ; je ne crois pas que Dieu permette que vous vous égariez. J'eſpére de la bonté de mon divin Maitre qu'à cauſe de vôtre ſimplicité mon cœur ne vous trompera pas. Je crois que ſi la conduite coutoit autant que Dieu me la fait acheter, le métier ne plairoit pas tant. Je vous prie de laiſſer dire, & d'aller vôtre chemin.

2. Pour ce qui regarde vos deffauts, recevez ſur cela les avis de tout le monde, quand ce ſeroit d'un enfant ; mais acquieſcez ſimplement, & ne vous mettez pas en peine, & demeurez abandonnée. Je penſai vous mander au ſujet de N. ce que dit Jéſus-Chriſt, (*a*) *Qui n'eſt pas contre nous, eſt pour nous.* Il faut pardonner bien des deffauts aux ames commençantes, & ne les pas pouſſer trop fort. Cultivez ſa bonne volonté :

(*a*) Marc IX. 39.

dites-lui ſimplement ce que vous trouvez en lui de défectueux, & allez vôtre train.

LETTRE LXXXIX.

Ne regarder qu'à Dieu pour être toujours en paix.

J'Ai de la joye, que Dieu ſe ſerve de l'hiſtoire qu'il m'a fait écrire, pour vous faire du bien. Quand il ne ſe ſerviroit d'elle que pour cela ſeul, je croirois ma peine bien employée. Il faut vous attendre à une infinité de viciſſitudes qui n'altérent pas le fonds, quoiqu'elles paroiſſent quelquefois l'alterer. Dieu eſt toujours le même indépendamment de tout le reſte. Accoutumons-nous à ne nous point regarder, ni ce qui ſe paſſe en nous ; & tout ira le mieux du monde. L'intérêt de Dieu ſe trouve par tout & en tout. Lorſque nous n'en avons plus, il y a en nous un contentement achevé, parce que tout tourne toujours fort bien, puiſqu'il eſt comme Dieu veut.

LETTRE XC.

Moyens pour avoir l'intérieur paiſible.

1. J'Aurois une grande joye de vous voir, ma très chère : ſi Dieu le permettoit ce printems, ce ſeroit à vous à prendre vos meſures avec le mari & la femme : ſi c'eſt la volonté de Dieu, il ajuſtera toutes choſes ; ſi ce n'eſt pas ſa volonté, nous ne le devons pas vouloir : ainſi, on demeure en repos pour tout. C'eſt un grand bien que de tout abandonner à Dieu, & ne vouloir que ſa volonté : c'eſt ce qui donne une paix invariable à l'ame ; car tous nos troubles & toutes nos peines viennent de ce que nous voulons quelque choſe que nous n'avons pas, ou de ce que nous ne voudrions pas ce que nous avons.

2. Celui qui ne veut que la volonté de Dieu & ce qu'il nous donne à chaque inſtant, tel qu'il ſoit, eſt heureux, content & paiſible : c'eſt un Paradis anticipé, & c'eſt là le véritable intérieur. Ne nous trompons point : nous n'aimons qu'autant que nous ſommes de la

ſorte : celui qui aime véritablement, trouve tout bon de la part de celui qu'il aime : tout ce qu'il fait, lui plait ; il ne voudroit pas que cela fût autrement : un cachot avec lui, lui ſeroit plus agréable qu'un palais ſans lui : il ne ſe ſoucie point du reſte des hommes ; il ne s'embaraſſe ni de leurs paroles, ni de leurs actions : pourvû que ce qu'il aime ſoit content, il n'eſt point touché de tout le reſte : il n'y fait pas même attention : cela ne le regarde plus : il eſt content dans la volonté de l'objet qui l'a charmé ; tout ce qu'on fait au monde n'atire pas ſon attention & ne peut le détourner ni de la vuë, ni de la penſée de ſon objet: s'il veut quelques égards des hommes, c'eſt qu'il s'aime ; & cela déplait à ſon Bien-aimé.

3. Je vous aſſûre, ma chère fille, que vous n'aurez jamais un parfait repos que vous n'en veniez là. Dieu, qui voit que vous ne vous contentez pas de lui ſeul, que vous voulez les égards & les attentions des créatures, ne ſe communique pas à vous, & il vous laiſſe dans la langueur & la ſécheresſe. Si toutes les créatures vous abandonnoient, vous trouveriez Dieu mè-

me, qui feroit leur remplacement ; mais comme cela n'eſt pas, il faut faire uſage de tout ce qui paroit, vous négliger, vous manquer d'égards, & le reſte, que l'amour propre groſſit : & lorſque vous croyez voir ces choſes, ſans vous amuſer à y réflechir ni à vouloir vous ſacrifier, & mille autres choſes, tournez-vous à Dieu, laiſſez tomber tout & retirer les créatures & leur confiance, ſans vouloir rien que Dieu; vous verrez alors que vôtre intérieur changera de ſituation.

4. N'allez pas non plus vous en faire une occupation d'humilité, diſant, *Je mérite qu'on m'abandonne*, & vous occupant amérement des choſes que vous croyez qu'on vous fait : cela vous entretient dans l'occupation des créatures, vous retrécit & deſſéche le cœur, & vous le remplit d'amertume. Ne regardez rien ; mais laiſſez tout tomber, & vous ferez comme une perſonne à qui on ôte un poids de deſſus les épaules, qui ſe trouve plus légére & ſoulagée : elle ne s'embaraſſe pas (à penſer) qui, ni comment on lui a ôté ce poids ; elle pourſuit ſon chemin avec joye & avec viteſſe : ſi on ne la décharge que peu à peu, elle trouve que la liberté & le large & la légéreté ne lui viennent que peu à peu : plus on lui ôte & plus elle eſt ſoulagée. Si nous étions bien perſuadées que toutes les créatures ne nous ſervent que d'empêchement, nous les recevrions de la Providence comme un poids, & nous les laiſſerions aller comme une décharge avec actions de graces. Recevez, ma très chere, de la part de Dieu ce qui eſt venu au bout de la plume.

LETTRE XCI.

Ecrite le premier jour de l'an.

Obſtacles au renouvellement du règne de Dieu, même dans les meilleurs.

1. IL y a longtems, mes chers enfans, que je ſoupire après le règne de Dieu, & que je dis de tout mon cœur, *Adveniat regnum tuum !* J'eſpérois du moins qu'il régneroit dans mes enfans : mais helas ! que je me trouve loin de mon compte ! car Jéſus-

Chriſt ne règne que ſur la deſtruction de l'amour propre, l'extinction du *moi*, qui eſt ce vieil-homme qui doit être détruit afin que l'homme nouveau nous anime, & nous ſerve de vêtement. Nous ſommes entourrés de ce lion rugiſſant, qui eſt l'amour de nous mêmes; nous ſommes vuides de l'Eſprit de Jéſus-Chriſt, comment régneroit-il en nous, lui qui ne veut qu'une vie humble & renoncée, que la ſimplicité enfantine? Nous nous eſtimons, nous croyons être quelque choſe, & nous ne ſommes rien: nous nous diſons enfans de Jéſus-Chriſt, ſuivons-nous ſes exemples & ſes maximes?

2. Renouvellons-nous, chers enfans, dans l'amour de Jéſus-Chriſt & dans la haine de nous-mêmes, & nous ferons ſelon ſon cœur & vous ferez comme je vous déſire. Il y a longtems que je vous parle, & vous ne m'entendez pas; parce que l'amour de vous-mêmes vous apeſantit le cœur, & vous endurcit les oreilles. Il eſt toujours tems de commencer; mais comment commenceront ceux qui ſe croient ſi loin du commencement, quoiqu'ils en ſoient ſi proche? Il y a longtems que nous

marchons, me direz-vous: Oui; mais pour n'avoir pas pris le droit chemin, qui eſt la *petiteſſe*, le *renoncement* de vous-mêmes, *l'amour ſans interêt*, une *foi ſincère*, vous n'avez fait que décrire un grand cercle & tourner autour; enſorte que vous vous retrouvez après bien des années au même endroit, & que vous êtes comme ces pivots, qui tournent ſans-ceſſe ſans quiter leur place. Cette place eſt l'atachement à vous-même: tous les autres atachemens naiſſent de celui-là.

3. Je prie Dieu fait Enfant, de vous éclairer & vous rendre dociles pour l'écouter. Mais la nature ſe ſouléve contre toute vérité, & n'admet que le menſonge & la flaterie. O ſaint Enfant! que j'ai de douleur que vous ayez ſi peu d'enfans. Faites-vous-en, je vous en conjure!

LETTRE XCII.

Précautions sur les prédictions du règne de Jésus-Christ, si désiré: & sur ce que dans la voye de mort on ne doit point chercher de consolations humaines, puis qu'il n'y en a point à trouver.

1. POur la Prophétie, il y a là quelque chose d'assez surprenant. Cependant le tems fixé me paroit contraire à l'Evangile où Nôtre Seigneur dit, (*a*) que ce jour n'est connu de personne, pas même du Fils de l'homme. Cet endroit où il est dit, que Jésus-Christ sera connu par tout, m'a remplie de joye. Je ne doute pas que cela ne soit un jour. J'aurois voulu dans ce moment vivre jusqu'en 1713. pour avoir ce plaisir: mais comme l'Evangile est ma règle, je verrois tous les miracles & tout le merveilleux du monde que je ne m'y arrèterois pas. *Il viendra*, dit (*b*) Jésus-Christ, *de faux Prophètes & de faux Christs qui feront de si grandes merveilles que les élus*

(*a*) Marc XIII. vers. 32. (*b*) Ibid. ℣. 22.

même en feroient séduits si cela étoit possible. Si cela sert à convertir, à la bonne heure! & si mon Seigneur Jésus-Christ étoit connu, aimé, goûté, je serois au comble de ma joye, & ne me soucierois nullement de mon sort. S. Paul a dit, (*a*) qu'il *souhaitoit d'être anatème pour ses fréres:* N'oserois-je point trop si je disois la même chose afin que mon Maître régnât dans les cœurs?

2. Mais plus je passionne ce règne, plus je vois que personne ne lui donne entrée; & que ceux même qui en connoissent la nécessité, l'éloignent. (*b*) *O portes éternelles, ouvrez-vous; & le Roi de gloire y entrera! quel est ce Roi de gloire?* c'est le pauvre & humble JESUS, qui s'est fait si petit, afin de trouver place dans nos cœurs. O Amour, vous y pouvez entrer quoique les portes en soient fermées! Entrez-y donc, je vous en prie! Régnez, prenez possession de vôtre Royaume & du domaine que vous vous ètes acquis au péril de vôtre vie, aux dépens de vô-

(*a*) Rom. IX. ℣. 3.
(*b*) Pf. XXIII. ℣. 7-10.

tre gloire même, & par l'éfusion de tout vôtre sang.

3. N. m'aflige. Il semble, comme vous dites, qu'on cherche à se dédommager, on cherche ce qu'on ne trouvera jamais. C'est ce que Dieu a tant fait écrire pour précautionner, que dans le tems du vuide il est de grande conséquence de ne point chercher des consolations humaines. Cette persuasion (qu'on a), que tout ce qui est dit, n'est que pour faire mourir à soi, est bien éloignée du sentiment (*a*) de ceux qui ont passé par le dénuement: car tout ce qu'on leur disoit d'eux, ils le croyoient & en connoissoient beaucoup plus: ensorte qu'accablés de confusion, il n'osoient

(*a*) Il semble qu'il s'agisse ici d'une personne qui croyoit être dans l'état ou dans la voye de la mort ou du dénuëment mistique, mais qui pour y trouver de la consolation, se persuadoit que ce qu'on lui disoit de ses deffauts, n'étoit que pour la mortifier ou l'avancer dans cet état de dénuëment & de mort, & non pas qu'en effet ces deffauts là fussent en elle. A quoi l'on répond pour la détromper, qu'un tel sentiment est bien éloigné de celui qu'ont les personnes qui véritablement sont dans l'état du dénuëment spirituel, lesquelles au contraire, en ont de tout opposés, & de tels qu'on les représente ici: d'où s'enfuit, que l'état de la personne dont il s'agit est encore bien différent de l'état de dénuëment & de mort véritable.

lever les yeux. Ceux qui les assuroient dans leur état, étoient ceux en qui ils avoient moins de créance; ils croyoient qu'ils ne les connoissoient pas; ils s'en défioient. Ainsi la chose est bien diférente.

LETTRE XCIII.

Comment Dieu pour user de son droit de Créateur & de Rédempteur envers l'homme, veut dominer en lui par la Foi & par la Charité sur le débris de sa raison & de sa volonté.

1. JE vous plaindrois extrêmement, M. ayant autant d'esprit naturel que vous en avez, si je n'étois persuadée de vôtre amour pour Dieu, & du dessein que vous avez de mourir à tout pour être à lui sans reserve. C'est un droit qu'il s'est acquis sur la créature au prix de son sang, quoiqu'il lui apartint déja; afin que sa domination (sur l'ame) fut d'autant plus glorieuse, qu'elle est plus volontaire, & que le pouvoir de gouverner absolument une volonté toute libre est élevé au dessus

de toute autre domination. C'eſt donc cette volonté de l'homme qui fait toute la jalouſie d'un Dieu, & c'eſt ce qu'il prétend par toute la conduite de ſa Providence ſur nous, que de voir une volonté toute libre lui être ſi fort aſſujettie qu'elle perde tout pouvoir d'uſer de ſa liberté, ſans laiſſer d'être infiniment libre.

2. Dieu pour venir à bout de ſon deſſein, ſe ſert des vertus théologales. Il nous en donne le principe & l'habitude dès nôtre Batême, pour nous faire voir, que ſitôt qu'il ſe conſacre un homme, il l'atire à la filiation, & que le titre de Chrétien nous met dans un engagement indiſpenſable d'être aſſujettis à Jéſus-Chriſt. Cet aſſujettiſſement conſiſte à le faire régner abſolument en nous: & ce règne s'étend ſur une volonté libre, que l'on aſſujettit librement, & qui s'eſt rendu plus libre par ce qui paroit la captiver davantage. Et lorſque nôtre volonté eſt ſi parfaitement aſſujettie à Dieu qu'elle diſparoit abſolument, & qu'il ne paroit plus chez nous d'autre volonté que celle de Dieu, qui fait en l'homme ſans nulle réſiſtance ni répugnance ce qui lui plait, cela s'a-

pelle *être arrivé dans ſa fin* & au but que Dieu s'eſt propoſé en nous créant & en nous rachetant. C'eſt donc là le droit du Créateur & du Rédempteur.

3. Dieu met dans l'homme trois vertus, qui lui ſont infuſes par le Batême. Ces vertus ſont communes à tous les Chrétiens; mais elles n'ont une activité vrayement efficace pour mettre l'homme dans le deſſein de ſa création que ſur ceux qui ſavent s'abandonner à Dieu, & qui comprennent la néceſſité qu'il y a de lui céder le pouvoir que nous avons ſur nous-mêmes, ou plûtôt, le droit d'uſer de nous-mêmes. Tous les hommes Chrétiens ont donc les trois vertus Théologales en infuſion; elles ſont dans la plûpart comme mortes & ſans action: mais dans preſque tous les hommes vertueux elles ont une habitude, qui quoiqu'acompagnée d'actes diſtincts, n'a pourtant preſque point d'activité; parce qu'il ſe trouve ſoit dans la raiſon de l'homme, ſoit dans ſa volonté, une opoſition preſque continuelle, qui s'augmente même tous les jours. On n'agit que par la raiſon & par une bonne volonté proprietaire, qui ſe fortifie d'autant plus, que ſes

productions paroiffent meilleures à l'Efprit; ce qui, quoique bon en aparence, eft cependant opofé au domaine de Jéfus-Chrift. De forte qu'il n'y a que les ames, qui font affez heureufes que de comprendre ce fecret, fur lefquelles Jéfus-Chrift puiffe régner abfolument.

4. C'eft ce qui l'a obligé de fe faire homme; puifqu'il n'eft venu que pour être Roi. Nous ne devons pas douter du deffein de Jéfus-Chrift là deffus; il s'en eft trop fortement expliqué. Nous ne pouvons pas douter non plus que la perfection de l'homme ne gît en rien de particulier, mais à entrer dans la fin de fa création & de fa rédemption.

5. Jéfus-Chrift eft toujours affis à la droite de fon Pére: il n'exerce point fon empire fur l'homme que lorfque le Pére a réduit dans ce même homme tous les ennemis de Jéfus-Chrift à être l'efcabeau de fes pieds. Qui font ces ennemis? c'eft la *raifon*, & la *propre volonté*, qui doivent être affujetties à Jéfus-Chrift. Et comment lui font-elles affujetties? par les vertus Théologales, non feulement comme elles font dans le commun des Chrétiens, mais par

une activité d'autant plus forte, que l'homme par fa foumiffion leur donne plus de lieu de faire leur ouvrage, qui n'eft autre, que de furmonter les puiffances de l'ame, & de fe fubftituer en la place.

6. Ce que fait donc *la foi*, eft, premierement de s'élever fur le débris de nôtre raifon. Elle combat fouvent, & très longtems: quelquefois la raifon paroit la furmonter; d'autres fois tout eft balancé: & cela arrive fouvent, & dure longtems. La peine alors de l'homme, & de l'homme raifonnable, qui avoit ajufté toutes chofes dans la même raifon, qui s'étoit conduit longtems par une raifon autant jufte qu'éclairée, eft de fentir peu à peu que cette raifon claire & ferme le quite, & ne le quite pas pour lui donner une lumiere de révélation divine, certaine & brillante; mais pour le mettre dans l'obfcurité & dans l'incertitude. Cela eft toujours plus de cette forte, jufqu'à ce que la foi par fon obfcurité féche & pénible ait réduit l'ame dans un fi grand aveuglement, qu'elle ne va plus qu'à tatons: & enfuite ne pouvant plus marcher, elle eft contrainte de s'abandonner fans

reserve à un guide inconnu, qui ne lui dit pas où il la mène ; mais qui veut qu'elle s'en fie à lui lorsqu'il paroit l'égarer & la mener par des routes entierement opofées au chemin que la raison lui avoit tracé.

7. L'ame conduite de la sorte voyant que ses soins sont inutiles, que sa raison est sans lumiere, qu'elle perd peu à peu tout pouvoir d'user d'elle, & que les efforts qu'elle a fait pour s'en servir sont inutiles, est contrainte de s'abandonner sans reserve, de perdre toute voye, & de marcher aveuglement dans un chemin qui lui paroit sans route, & où elle ne trouve personne qui l'assure de la bonté de ce chemin ; au contraire, l'on n'y parle que de pertes, & de précipices autant inévitables qu'ils sont affreux. C'est alors que la foi s'exerce parfaitement, & qu'elle fait un trophée à Jésus-Christ de la ruine de la raison. C'est alors que Jésus-Christ devient nôtre propre conduite, & qu'il semble que la foi disparoisse pour donner lieu à Jésus-Christ sagesse éternelle, de nous conduire lui-même.

8. Il est à remarquer, qu'à mesure que la foi travaille en la maniere que je

je l'ai dit sur nôtre raison, la *charité*, encore plus active que la foi, travaille sur la volonté, & fait perdre à l'ame tout goût & tout dégoût, tout vouloir & non vouloir : de sorte qu'à mesure que l'homme perd toute route & tout moyen de se conduire, il perd aussi tout vouloir d'en avoir : & cela va si loin, qu'il perd même à la fin la puissance de vouloir & de raisonner. Il demeure assujetti à Jésus-Christ, qui veut & ordonne (en lui) tout ce qu'il lui plait, & en la maniere qu'il lui plait.

9. Quoique la charité travaille en même tems (que la foi), le triomphe de la charité paroit le premier. Il semble à l'ame que la volonté soit bien plûtôt détruite que la raison, & qu'elle perde très longtems le pouvoir de vouloir avant que de perdre celui de raisonner. Cela est de la sorte. Et cependant, dans la fin, on s'aperçoit que la volonté est ce qui se consomme le dernier, & que c'est en elle que la raison se termine : que la charité absorbe la foi, & que tout se trouve réuni dans la pure charité, qui est Dieu même.

10. Je ne vous parle point de l'espérance, quoiqu'elle soit inséparable des

deux autres. C'eſt elle qui ſoutient longtems dans le déſeſpoir même, & c'eſt elle cependant qui ſe perd la premiere: car celui qui eſpére, eſt ſupoſé avoir le déſir de ce qu'il eſpére: car on n'eſpére pas ce que l'on ne peut vouloir. Il ſeroit inutile à un homme auſſi pénétrant que vous l'êtes d'expliquer les choſes plus au long. Il ſuffit que c'eſt là vôtre route ſans route, & que c'eſt où l'on vous veut conduire, & où l'on vous conduira ſans doute, parce qu'il faut qu'un autre vous poſſéde. Conduiſez-vous par la raiſon tant que vous vous poſſéderez vous-même: mais de quoi vous peut ſervir vôtre raiſon lorſqu'un plus puiſſant que vous vous veut conduire par un chemin tout contraire? Je vous dis comme Jéſus-Chriſt à S. Pierre: (*a*) *Lorſque vous étiez jeune, vous alliez où vous vouliez: mais lorſque vous ſerez devenu vieux, un autre vous ceindra, & vous ménera où vous voudriez ne point aller.* O n'eſt-il pas trop juſte que Jéſus-Chriſt règne! Qu'il règne, & que je périſſe!

(*a*) Jean XXI. verſ. 18.

LETTRE XCIV.

Ceſſer l'opération propre, mais non l'oraiſon; après quoi Dieu détruit pour édifier. Dieu donne, diſpoſe & purifie les qualités naturelles pour les employer & régir ſelon ſes deſſeins lorſqu'on s'abandonne à lui.

1. POur la perſonne dont vous me parlâtes hier, il doit le plus qu'il pourra demeurer en ſimplicité, & dans une maniere de ceſſation de toutes choſes; ce qui ne s'entend pas ſeulement des choſes extérieures, qui ſont les moindres de nos diſtractions; mais ceſſer ſur toute choſe l'action de ſon eſprit, rempli extraordinairement à cauſe de la grande ſcience, de ſorte que l'eſprit même agit dans le repos. Il faut laiſſer tomber toutes choſes, qui cependant ne ſe perdent pas pour cela; mais elles ſeront purifiées de leurs eſpèces: la ſubſtance des choſes reſtera, & la facilité de s'en ſervir dans l'occaſion; mais l'occupation fréquente, quoiqu'involontaire, tombera.

2. Outre la cessation de toutes choses il doit prendre des tems pour se mettre en oraison ; c'est à dire, un tems qu'il destine à une oraison particuliere. Cela nourrira & entretiendra un certain germe de vie, ou un principe vivifiant, qui a besoin d'être nourri & entretenu, son intérieur n'étant pas en état de porter un état aussi nû que feroit l'exclusion de toute oraison marquée. Il faut faire une provision pour l'hiver : car tant qu'il possédera son ame comme il la posséde, il lui paroitra toujours n'avoir besoin de rien : mais lorsqu'il plaira à Nôtre Seigneur d'y mettre le désordre, d'aporter l'épée & le feu, ce sera alors que l'on aura plus besoin de ce germe de vie, qui sera pour lors si enterré qu'il ne restera pas même de vestige de ce qu'il a été, quoiqu'il soit vrai que ce sera alors, qu'il subsistera même davantage, & d'une maniere plus profonde. Il ne restera pierre sur pierre qui ne soit détruite : mais après ce temple, bâti de la main des hommes, Dieu en établira un autre qui ne sera pas bâti de la main des hommes.

3. Il ne faut pas croire que ce que

Dieu fera dans l'intérieur gâte rien pour l'extérieur : non ; que cette personne ne le craigne point. Dieu ayant résolu de se servir de lui (comme je suis assurée qu'il a dessein de s'en servir pour le bien de son Eglise) loin de renverser son extérieur, il l'établira toujours plus, & même d'une maniere propre à satisfaire tout le monde : & plus il se laissera à la divine Sagesse, plus cette même Sagesse accommodera-t-elle toutes choses selon ses desseins sur lui. Qu'il ne craigne donc pas de se laisser pleinement à Dieu : car Dieu assurément se contentera d'éprouver le dedans, & de le renverser : mais cela sera d'une maniere que nulle créature n'en connoitra rien. Dieu lui a donné un naturel élevé, & un esprit conforme à ses desseins : car Dieu dispose le naturel conformement à ce qu'il veut exiger des personnes, & selon ce à quoi il les destine.

4. Quoique Dieu fasse des miracles dans la grace, il ne violente pas la nature pour la rendre autre qui ne l'a disposée lui-même. Sa divine Sagesse commence par donner les qualités naturelles conformes à ses desseins : en-

ſuite de quoi, il perfectionne & purifie les mêmes qualités, qui étant devenues pures par le ſoin de ſa Sageſſe adorable, ſont rendues de pures capacités propres à tous les deſſeins de Dieu, ſans que celui qui les poſſéde en abuſe, s'y atache, ſe les aproprie &c. voila ma penſée en ſimplicité ſur la perſonne que vous ſavez, & que j'honore plus que je ne puis dire; parce que je comprends plus que je ne puis l'exprimer, les deſſeins de Dieu ſur lui, ſupoſé qu'il ſoit fidéle non à faire & à agir, mais à ſe laiſſer en la main de Dieu.

5. Car il faut ſe laiſſer à Dieu afin qu'il ſe ſerve de nous, non à cauſe de nous, mais à cauſe de lui-même, qui ne peut enviſager que ſa gloire dans les deſſeins qu'il a ſur les hommes; & ainſi c'eſt lui dérober ſa gloire que ſe ſouſtraire à ſon domaine, & c'eſt une fauſſe humilité que celle qui ne veut point ſe laiſſer conduire aux grandes choſes comme aux plus petites. Le vrai humble ne prend rien pour lui dans l'élévation ni dans l'abaiſſement: il ſe laiſſe en la main de Dieu comme un inſtrument deſtitué de ſa propre vie, quoique la remiſe qu'il fait à Dieu de lui-même ſoit l'acte

le plus parfait de ſa vie; il ſe laiſſe dis-je à Dieu de cette ſorte, content de ſervir à ſes deſſeins les plus relevés comme d'être rendu le plus inutile.

6. Dieu conſerve ces perſonnes avec tout le ſoin de ſa Providence, qui ſurpaſſe infiniment toute la prudence: & comme Dieu bénit toute choſe & la maniere de vivre en tout état & en tout lieu, il donne à ces ames les différentes poſtures néceſſaires pour agir conformément à la capacité des perſonnes avec leſquelles ils traitent: car le ſoin de Dieu eſt infiniment plus grand que le nôtre; & nos meſures de prudence ſont fort courtes au prix des deſſeins de ſa ſage Providence ſur une ame qui lui eſt conſacrée; & lorſque nous aurons ſouvent cru le mieux réuſſir par nos ſoins, c'eſt alors que nous aurons moins de ſuccès; parce que nos vues ſont foibles, & que nous ne connoiſſons pas ce qui ſe paſſe dans le cœur.

Cette lettre ici eſt plus pour lui, que pour vous. Mille ſaluts en Nôtre Seigneur. Vous m'êtes toujours plus cher en lui, car il vous aime. Je vous aſſure que je ne puis aimer que ceux qui ſont à lui: & je les aime d'autant plus qu'ils

lui ſont plus chers. La meſure de mon union pour eux eſt la meſure de l'union qu'ils ont avec Dieu; & je vous aſſure que je n'ai ni mére, ni frére, ni fœur, ni enfant, que ceux qui ſont la volonté de mon Pére céleſte: tout le reſte ne m'eſt rien.

LETTRE XCV.

La nature chaſſée de chez elle, eſt comme cet eſprit impur, dont il eſt parlé dans l'Evangile.

1. J'Eſpérois toujours, M. que vôtre peine tomberoit, & que Nôtre Seigneur ne rendroit pas ma priere inutile, puiſque c'eſt le Seigneur qui la faiſoit en moi. Il eſt certain que vôtre nature cherche par tout du repos: & n'en trouvant point, elle eſt comme au déſeſpoir. Elle trouvoit du repos en vous-même d'une maniere ſpirituelle: & préſentement, qu'elle eſt chaſſée de chez vous, elle en veut trouver en toutes choſes. Elle eſt comme cet eſprit impur dont il eſt parlé dans (a)

(a) Matth. XII. verſ. 43. &c.

l'Evangile: s'il trouvoit la maiſon bien ornée & parée, il revenoit avec ſept autres eſprits pires. Je crois que Jéſus-Chriſt parloit auſſi de cet eſprit impur qui n'eſt autre que l'amour propre: s'il étoit chaſſé de chez ſoi, & que Dieu ne renversât pas & ne ſalît pas la maiſon, il reviendroit avec plus de force.

2. Et c'eſt ce que nous voyons arriver tous les jours aux perſonnes qui ne ſont pas entierement détruites. Les épreuves qu'elles ont eués, ne ſervent qu'à les rendre plus proprietaires & plus amoureuſes d'elles-mêmes. Au nom de Dieu, perdez toute idée de ſalut & de perfection. Ne vous ai-je pas dit que l'on aſpire & que l'on eſpére toujours d'une maniere ſecrette & profonde quoique l'on ne le voye pas? Vous voyez bien que vos miséres ſont lumineuſes, & qu'elles ſervent à vous faire voir les deffauts ſubtils que vous auriez peine à avouer ſi on vous les diſoit ſimplement, & que Dieu ne les fit pas connoitre. Vous croyez que la ſubtilité & les fineſſes étranges de vôtre amour propre viennent de ce que vous avez plus d'eſprit qu'un autre. Vous

vous trompez en cela, & M. aussi, qui le prit hier de même : car tout cela se doit prendre d'une autre maniere : c'est vrayement, non un effet de l'esprit, mais un rafinement de l'amour propre de soi-même, que les gens du monde qualifient d'esprit, & qui vient de deffaut d'étendue. Voyez comme je vous parle franchement : ce vous doit être un témoignage de ce que je vous suis en Nôtre Seigneur.

LETTRE XCVI.

Ne se point excuser pour plaire à Dieu; mais reconnoitre par sa lumiere le tort qu'on a.

1. VOtre lettre m'a donné de la joye. On y voit l'opération de la grace. Le plus grand effet qu'elle puisse opérer dans nos cœurs, c'est de nous convaincre de nôtre propre tort. Tant que nous croyons que les autres en ont plus que nous, & que c'est eux qui ont tort à nôtre égard, nous ne sommes pas comme Dieu nous veut.

Il veut ne nous laisser aucune excuse ; & que soumis sous sa main, nous comprenions que sa justice est la plus forte miséricorde. Il faut faire usage de la lumiere que Dieu vous donne. Comme elle est la plus sûre, elle doit être la plus efficace.

2. Défions-nous toujours de nôtre raison sur le tort d'autrui ; elle nous trompe, & nôtre amour propre spiritualisé nous cache ce que nous sommes, & nous montre sous une autre forme. Mais lorsque la lumiere de Dieu éclaire nôtre fonds, elle démêle tout ; & ce qui paroissoit un air serain, nous paroit tout couvert d'atômes. Mais que cette vuë nous est nécessaire ! c'est elle qui cause une véritable paix. Qu'il nous est avantageux d'être condamnés des hommes ! nous devons en faire usage non seulement en le portant pour Dieu comme un tort qui nous est fait, & que nous voulons bien souffrir ; mais comme une instruction de Dieu qui se sert d'eux pour nous faire voir nôtre tort, que nous ne verrions pas sans cela.

LETTRE XCVII.

Ne s'atacher à l'extraordinaire; mais en profiter pour paſſer au ſolide, à la foi ſimple & à l'amour pur, par où le Verbe vienne & agiſſe en nous ſans obſtacles de nôtre part.

1. J'Ai vû une lettre de N. qui a été voir nôtre petite ſœur d'Iſele. Je crois que vous avez fait à tout cela la réflexion ſi néceſſaire à confirmer les voyes de Dieu. Il ſemble que Dieu n'ait opéré ces choſes extraordinaires, du moins celles qui ſont de lui, que pour enſeigner où elle eſt. Toutes ces faveurs extraordinaires ne tendent qu'à la rendre intérieure, à lui donner à elle, & par elle aux autres, quelque notice de l'intérieur. La grace ne commence encore qu'à l'éclairer de ſon fonds pour l'y conduire peu à peu: tout le reſte eſt l'étoile des Mages, qui devient inutile ſitôt qu'on eſt entré en Bethléem & qu'on a trouvé l'enfant dans la crèche. Ce qu'elle apelle extaſe, me paroit un fort recueillement qui lui enſeigne

où le Maître habite: mais il y a bien du chemin à faire juſqu'à trouver le centre, & enfin l'outrepaſſer, & auſſi ſoi-même. Il y a encore beaucoup de multiplicité, qui tomberont à meſure qu'elle tombera elle-même dans l'unité, ſi Dieu permet qu'elle y arrive en cette vie, comme je l'eſpére ſi elle ne meurt pas ſitôt. Cependant je crois que Dieu l'a miſe comme un témoignage aux enfans d'Iſrael, pour leur faire voir leur incrédulité. Cette pauvre enfant dans ſa ſimplicité confond l'orgueil des faux ſages, & leur aprend où Dieu veut être adoré.

2. Ce que j'aprehenderois pour les fréres, ce ſeroit qu'ils ne priſſent le change, & ne s'atachaſſent trop au merveilleux: au lieu de ne s'atacher qu'à la ſimplicité, au dénuement, au renoncement à nous-mêmes, à la mort, à tout ce qui n'eſt point Dieu. Ils feroient alors comme ſi les Mages au lieu d'adorer Jéſus-Chriſt ne ſe fuſſent amuſés qu'à contempler ſon étoile. Je n'ai pas beſoin de m'expliquer davantage avec vous: je ſuis ſûre que la lumiere du fonds vous a fait faire le diſcernement. Profitons de ſes paroles & de ſes ver-

tus : mais ne nous arrêtons pas au brillant : ce n'est pas ce que Dieu veut de nous ; mais une foi simple, dénuée de témoignages, & un amour tout pur & sans ombre d'intérêt. Vous voyez que Dieu reproche à cette bonne fille l'agir propre en certaines choses ; ce qui me fait espérer qu'elle parviendra à perdre tout agir propre dans l'action de Dieu, qui n'est autre que son Verbe produit en nous, qui est opérant & agissant, & auquel nous ne pouvons mettre que des obstacles : aussi son Précurseur ne nous demande (*a*) que d'aplanir les voyes, abaisser les montagnes, combler les vallées ; c'est à dire, ne point mettre d'obstacles à son passage. C'est en lui que je vous suis tout ce qu'il m'a fait vous être. Il me vient, de vous dire encore, que la sœur d'Isele est une figure parlante, un corps détruit & pourri, une ame tranquille & heureuse.

(*a*) Luc III. ℣. 5.

LET-

LETTRE XCVIII.

Instructions sur la coopération solide, qu'on doit aux graces de Dieu, & la maniere de faire sa divine volonté sans atachement aux sensibilités.

1. JE n'ai pû, ma chére enfant, vous répondre plûtôt, à cause que j'avois la fiévre. Je prie nôtre Seigneur, qu'il vous comble de plus en plus de ses graces : mais pour correspondre à ses bontés, il faut trrvailler de vôtre part à aller contre vôtre naturel & à vous renoncer en toute chose, sans quoi vous avancerez peu. Dieu vous donne au commencement cette grace sensible, pour vous engager à vaincre vos passions, & à souffrir toutes choses pour son amour : soyez souple & obéissante à tout, sans regarder ni ce qu'on vous commande, ni comme on vous le commande. Demeurez dans toutes vos occupations en la présence de Dieu, le plus que vous pourrez : il ne s'agit pas de pratiques particulieres ; mais de vouloir toujours faire la volonté de Dieu :

c'eſt la choſe à quoi nous devons tendre ſans ceſſe que cette mort entiere de nôtre volonté, pour ne vouloir agir que par la volonté de Dieu.

2. On doit le faire en deux manieres; pour le dedans, en nous tenant fortement atachées à Dieu, ne voulant pour nous que ce qu'il nous donne, & comme il nous le donne; enſorte que s'il retiroit ſes douceurs conſolantes, vous en ſuſſiez auſſi contente, & que vous le ſerviſſiez avec la même fidélité; ne cherchant point à conſoler la nature, mais à la faire inceſſamment mourir; ſans cela, nous reſterions toujours ſenſuelles.

3. Or la ſenſualité ſpirituelle eſt auſſi dangereuſe que la corporelle: la raiſon eſt, que lorſqu'on cherche en Dieu les conſolations ſenſibles, on s'accoutume à une certaine molleſſe qui rend ſuſceptible des ſenſualités extérieures: & quoi qu'on ne s'en aperçoive pas lors que la grace eſt forte, on s'en aperçoit dans la ſuite, on ſe trouve foible dans l'occaſion, on eſt plein de penchans & d'inclinations pour la créature, d'amour de ſoi-même; on ſe fait pitié à ſoi-même pour la moindre croix. Il faut avoir

une vertu mâle, qui faſſe préferer la croix & la mortification à toutes les douceurs: car il faut ſuivre nud Jéſus-Chriſt nud.

4. La ſeconde maniere de faire la volonté de Dieu, eſt de recevoir extérieurement tous les petits dégoûts, & toutes les contradictions qui arrivent dans l'état où Dieu vous a miſe: (avoir) une obéiſſance prompte, exacte, fidelle: faire plûtôt la volonté des autres que la vôtre; & le faire tellement pour l'amour de Dieu, que quand même perſonne ne remarqueroit vôtre obéiſſance vous obéiriez néanmoins avec la même fidélité. Prenez courage: allez ſolidement à Dieu: batiſſez ſur de bons fondemens, qui ſont l'humilité & l'amour pur, qui conſiſte à aimer Dieu pour lui-même, & non pour les faveurs qu'il vous fait. Evitez tout murmure, & tout ſoulagement à l'amour propre.

LETTRE XCIX.

Avancement même inperceptible en s'abandonnant à Dieu, secouant les ataches qu'il nous montre, étant fidéle à ses lumieres, & s'exposant souvent à lui, dont la parole immédiate éfectue tout. Avis sur la repréhension des défauts, & sur la conversation avec ses amis. Personne n'est converti par la seule conviction de l'esprit; mais par tourner son cœur vers Dieu; & comment.

1. VOus savez bien, que vous étant aussi unie que je vous la suis en Jésus-Christ, rien ne me fait autant de plaisir que d'aprendre de vos bonnes nouvelles. J'apelle bonnes nouvelles celles qui font connoitre que vôtre ame enfonce de plus en plus dans son être original. Lorsqu'on marche avec effort, on s'aperçoit facilement du chemin qu'on fait: mais lorsqu'on est sur une mer immense, l'avancement est si peu sensible qu'on ne s'en apercevroit pas si ce n'étoit qu'on voit bien

qu'on a quité son port, & qu'on ne voit plus la terre: Tout autre avancement est cru sur la foi du pilote, qui connoit les climats par la boussole. Plus nous nous éloignons de nous mêmes, de nôtre agir propre, humain & naturel, plus nous avançons vers Dieu. Si nous savons nous quiter absolument, nous ne sommes plus conduits que par la foi, qui nous sert de pilote, & la charité de boussole. Il faut qu'elle soit toujours exposée à ce divin Soleil de justice, qui ne laisse point égarer. Celui qui tombe dans l'Océan divin, qui s'y perd & s'y abime, fait encore plus de chemin sans le connoitre ni le distinguer. Comme le chemin qui précipite du haut en bas est mille fois plus rapide que celui de voguer, quelque bon vent qu'on ait; c'est alors que l'on avance infiniment sans savoir où ni comment. Le pilote & la boussole sont rendus inutiles en aparence: c'est le seul poids qui enfonce avec rapidité. L'amour est alors le seul poids de l'ame, qui l'enfonce en Dieu de plus en plus & sans fin. Vous voyez qu'il ne vous est pas si aisé de voir vôtre avancement; & que plus il deviendra rapide,

moins vous le verrez. Mais qu'arrivera-t-il de cet avancement ? c'eſt que vous ſerez toujours plus loin de vous & de vos manieres ordinaires de concevoir & d'agir.

2. Il eſt difficile de voir les ataches ſans la lumiere divine ; & cette divine lumiere ne les montre qu'à meſure qu'elle les veut ôter, ou après qu'elle les a ôtées. Je parle de certaines ataches légéres, ou profondes, mais peu ſenſibles : car pour ces engagemens du cœur qui entrainent comme malgré la créature ſes affections, cela n'étant pas pour vous, ce ne ſont pas celles-là dont je parle. Pour les ataches délicates & profondes, lorſque Dieu les découvre, c'eſt un charbon de feu qu'il faut ſecouer dans le moment, & demeurer abandonné ſans reſerve à celui qui peut ſeul les déraciner entierement. Je ne m'explique pas davantage avec vous, me perſuadant que vous devez entendre mon langage.

3. Ce qui fait que l'on eſt infidèle à la lumiere, qui eſt (comme vous dites très bien) directe, & non réflechie, c'eſt faute de bien ſavoir que la véritable lumiere, qui ne peut jamais être

équivoque, n'eſt pas proprement la lumiere de l'eſprit ; mais un certain ſentiment du cœur, ou plûtôt, un preſſentiment, tant cela eſt léger & mince. C'eſt ce petit je ne ſai quoi, & qui eſt le premier mouvement du cœur, qu'il faut ſuivre avec fidélité : car ſi par ſageſſe ou habitude vous l'expoſez à la lumiere de l'eſprit pour en juger, & pour déterminer ce qu'il eſt ou n'eſt pas, s'il le faut ſuivre ou non, il ſe perd, vous ne tenez plus rien : il ne reſte qu'une lumiere incertaine ſur la choſe, & d'autant plus (incertaine) que la choſe eſt légére ou de peu de conſéquence.

4. Il faut prendre tous les momens dont on eſt maître pour rentrer dans ſon fonds, & reſter expoſé aux yeux de Dieu : mais on eſt quelquefois comme chaſſé de ſon fonds, Dieu le faiſant lui-même par des deſſeins de miſéricorde. Il faut ſe tenir à la porte, & ne pas faire un effort trop marqué pour y entrer. Après avoir cherché Dieu dans nôtre fonds d'une maniere connue, ſenſible ou perceptible, (ce qui eſt bien plus léger que le ſenſible), il faut reſter dans la nudité de la foi, & nous laiſſer conduire par cette même foi en Dieu,

où tout se trouve en unité, sans difference de tems ni de lieu. Je prie Dieu qu'il vous explique lui-même ce que je vous veux dire, non par une parole articulée, distincte & sensible; mais par la parole increée & non distinguible, qui est son Verbe; parole effective; car en Jésus-Christ le dire est faire; & en Dieu, engendrer son Verbe dans une ame, c'est le parler en cette ame. Je ne parle ici que de cette parole substantielle & increée, & non des paroles médiates, que les Anges ou les Démons produisent, qui sont une parole sonnante & articulée.

5. Quand on vous dit des deffauts que vous n'avez pas, ou que vous ne croyez pas avoir, il faut acquiescer, sans rien dire ni pour, ni contre. Si vous avez ces deffauts, comme vous n'avez rien à faire activement, il faut les laisser tomber; si vous ne les avez pas, il n'y faut pas penser. Soit qu'ils soient ou non, abandonnez tout à Dieu: il saura bien les ôter; & de plus, l'occupation de vous-même & vôtre activité à vous deffaire de ces deffauts, seroit le plus grand deffaut pour vous dans la situation où est vôtre ame. *Il*

y a (a) *tems de parler, & tems de se taire*; c'est à dire, qu'il y a un tems où il faut reprendre les ames de leurs deffauts, & un autre où la créature ne doit point y mettre la main. Il est inutile alors de lui en parler, & c'est peut-être aussi ce qui fait vôtre peine: car la peine vient de deux causes, ou de ce que la nature craint qu'on ne la découvre dans ses faux-fuyants, ou de ce que Dieu ne veut pas que la créature mette la main à son ouvrage, ou aussi, que vraiment ils ne sont point. Croyez-moi, tous ne doivent pas être menés de la même sorte; & il y en a à qui il ne faut point parler de deffauts, parce qu'ils doivent les perdre & eux-mêmes en Dieu. Il faut une lumiere générale pour conduire un chacun par la voye que Dieu lui a choisie. L'intérieur est aussi différent que les visages. Pour les Communions, je voudrois plûtôt suivre le mouvement intérieur, que les règles que vous vous seriez imposées. La préparation n'est pas en vous ni de vous: mais en Dieu & de Dieu.

6. C'est un effet de la corruption de nôtre volonté propre que de se paf-

(a) Eccl. III. ♱. 7.

sionner de tout, & ne pouvoir se résoudre à quitter ce qui l'atache. Vous savez que cette volonté ne se peut reformer, changer, & enfin quiter que par la soumission à la volonté de Dieu, par la résignation, l'union, & même la perte de nôtre volonté en celle de Dieu. Comme c'est le contraire qui fait tout le déréglement de nôtre vie, cette même vie se régle à mesure que cette même volonté est tournée éficacement vers Dieu, & que plus elle se détourne de ses vains amusemens qui l'arrêtent & l'atachent : car le retour de la volonté ne se fait que par la charité, qui commande à cette puissance, & qui est plus ou moins parfaite que le retour de la volonté est plus ou moins parfait. Ainsi, il ne s'agit pas que l'esprit soit éclairé : ce n'est pas ce que Dieu demande, mais le cœur.

7. Je ne sai pourquoi l'on se met dans l'esprit qu'il faille quitter ses amis pour être à Dieu. Pour quelle raison N. s'imagine-t-il que pour être à Dieu à son âge il faille quitter les compagnies qui ne sont ni dangereuses, ni criminelles, ni même trop atachantes? Il faut voir

voir ses amis courtement, moins fréquemment, &c.

8. Je dois dire, que ce ne sera jamais *la conviction seule* qui fera un homme parfaitement à Dieu. Il n'y a que la volonté gagnée & tournée qui le puisse faire. Tous raisonnemens sont stériles & infructueux si le cœur n'est gagné pour Dieu : & c'est à quoi il faut travailler. Je voudrois donc le faire de cette sorte : m'exposer tous les jours quelques momens devant Dieu, non en raisonnant ; mais après avoir dit ces paroles ; *Fiat voluntas tua*, donner sa volonté à Dieu, afin qu'il en dispose : & s'exposer ainsi devant Dieu sans lui dire autre chose que de rester quelques momens dans un silence respectueux, où le cœur seul prie sans le secours de la raison ni de la parole. Je lui demande cette petite pratique tous les jours quelques momens : & je réponds bien, qu'il ne la fera pas longtems sans en ressentir l'effet.

LETTRE C.

Etre fidèle aux inspirations de Dieu, sans écouter la propre sagesse.

1. NOn, M. le divin Maitre ne se tait jamais : il parle sans cesse lorsqu'il est toujours obéi. Son langage est intime, & doit porter avec lui son efficacité : mais lorsque l'on n'est pas fidèle, il se dépite, il se tait, & son silence est la plus forte preuve de son indignation. Le Prophète-Roi disoit; (*a*) *Ne vous taisez pas à moi, Seigneur.*

2. Soyez donc fidèle à lui obéir dans les plus petites choses, à obéir promptement, sans hésiter, & dans toute l'étendue de ce que Dieu veut, dans les petites choses comme dans les grandes. La moindre atache est un crime, & suivre en quelque chose nôtre propre sagesse est un monstre. Vous ne trouverez point (*b*) *le penchant de la montagne* que lorsque vous ne vous laisserez point arrêter par mille choses qui en

(*a*) Ps. 27. vers. 1.
(*b*) *Voyez* le Chap. VI. du Traité des *Torrens.*

occupent les hauteurs : le Maître vous laissera dans vôtre train commun, jusqu'à ce que vous vous quitiez.

LETTRE CI.

Ne se laisser atirer ni entrainer, par ceux qui sont plus foibles ; mais plûtôt les atirer. Péril de faire autrement.

1. IL ne faut pas que vôtre ami vous atire, mais c'est à vous à l'atirer. La conversation nous rend semblables à nos amis, & il arrive souvent que celui qui est dans un dégré supérieur redevient égal, entrant dans les sentimens & manieres qui, quoique très solides & vertueuses, ne sont pas de saison pour nous. Je prie nôtre Seigneur de vous éclairer sur ce qu'il me fait vous dire. L'amour est délicat & jaloux. O qu'il faut peu, qu'il faut peu, pour nous tirer de la simplicité ! Ce n'est souvent qu'une bagatelle qui y est contraire, mais qui à la suite se grossit, & devient un obstacle.

2. Comme l'on devient toujours plus

ſimple par l'exercice de la ſimplicité, ſitôt auſſi que l'on s'en éloigne pour entrer dans une prudence vertueuſe, on perd inſenſiblement la trace; & en ſe fixant, on fait une perte irréparable, & l'on dérobe à Dieu une gloire infinie: car ce n'eſt que (a) *de la bouche des enfans qu'il reçoit une louange parfaite.* Cette vérité vous eſt ſi eſſentielle, & ſi fort le fondement des deſſeins de Dieu ſur vous, que je donnerois mille vies ſi je les avois pour vous y faire entrer au point que Dieu veut, & depuis hier je ſuis dans un état de victime auprès de Dieu pour cela.

LETTRE CII.

Qu'il faut cooperer avec Dieu par le laiſſer opérer dans l'ame juſqu'à ce que toutes répugnances ſoient réellement perdues pour qu'on devienne ſelon le cœur de Dieu. Avis & conſeils ſur divers états ſucceſſifs de pluſieurs ames de conſtitutions & de conduites différentes, ſur diverſes peines & répugnances

(a) Pſ. VIII. verſ. 3.

qu'on y éprouve: comment s'en délivrer; & comment juger des communications de Dieu.

1. J'Ai eu une forte penſée de vous écrire, & je m'en ſuis ſentie preſſée; premierement pour vous dire, que lorſque vous lirez les écrits de M. N. vous vous nourriſſiez ſimplement de ce qui regarde la pure foi. Tout ce qui eſt de la mort active, ou pratique des vertus, quoiqu'écrit en aparence pour des perſonnes plus avancées que vous, ne vous convient nullement: car il ne faut pas regarder vôtre ame ni du côté du tems qu'il y a qu'elle eſt à Dieu, ni ſur le travail & la pratique des vertus, ſur certains dégrés qui ne ſont point pour vous: mais ſur l'amortiſſement de vôtre volonté. Je dis amortiſſement, parce que ce n'eſt pas encore une mort, ainſi que vous l'éprouverez un jour. Dieu vous conduit lui-même, & il ne prétend de vôtre part nul autre travail que celui de le laiſſer tout faire, & de mourir ſimplement de moment en moment par tous les événemens de la vie & à toutes vos répugnances, vous laiſſant dévorer par elles, quelles qu'elles

ſoient. Dieu trouvera chez vous dequoi vous faire mourir : il prépare préſentement vôtre ame par le repos, l'amortiſſement, & la ceſſation de tout. Il travaille chez vous comme le Soleil dans la terre. Il fait germer toutes les plantes, ſans qu'il ſoit poſſible de découvrir ſon travail que lorſqu'il ſe produit au dehors. Il en eſt de même chez vous. Mais ſoyez aſſuré que vous n'aurez jamais la poſſeſſion d'aucune choſe. Vous n'aurez les vertus qu'en les (*a*) perdant. Ce que je dis des vertus, je le dis de tout le reſte.

2. Tant que le chemin de la foi dure, l'ame ne voit rien, ne diſtingue rien, ne tient (ce ſemble) à rien : c'eſt comme une perſonne qui marchant en païs uni, marche inſenſiblement, ſans crainte & ſans apui ; mais ſitôt que ſans y penſer elle trouveroit le penchant d'un précipice, & qu'elle ſe ſentiroit tomber, elle entreroit naturellement dans la crainte, elle ſe tiendroit à tout ce qu'elle rencontreroit de propre à la ſoutenir, & ſe ſoutiendroit en effet ſi ces mêmes choſes, auxquelles elle tâche de ſe pren-

(*a*) Perceptiblement, proprietairement, & avec diſtinction.

dre, ne lui étoient arrachées, ou ne rompoient entre ſes mains : Elle ſe tient alors pour l'ordinaire à de petits buiſſons d'épines, qui n'ayant pas la force de la ſoutenir, ne ſervent qu'à la déchirer & à lui faire ſentir leurs pointes, à lui perſuader même qu'elle ne tombe, que parce qu'elle n'a pas eu aſſez de force pour ſouffrir leurs piquures & pour s'y tenir atachée malgré l'extrême douleur qu'elle reſſentoit.

3. C'eſt dans ce tems-là que cette volonté amortie, ſe réveille ; non point par un choix qui lui ſoit propre de craindre ou de déſirer, mais par ſa pente naturelle, qui ne ſe perd que par ſa mort. Et ſa mort exclud également toutes répugnances & tous déſirs ; non ſeulement dans l'état pur, ſimple & nud de la foi, mais dans l'état le plus périlleux en aparence. Car il y a bien de la différence de perdre tous déſirs & toutes répugnances dans l'état ſimple & général que vous portez, ou de (ne) les (point) conſerver dans la perte la plus affreuſe & la plus déſeſpérée. C'eſt pourtant cet état d'involonté, & d'excluſion de toutes répugnances, qui ſera toujours vôtre fond. Car vôtre apel n'eſt

à aucun don, pratique, ni sainteté particuliere, pas même de suivre pas à pas la Providence ; ce qui est un effet de vôtre état, & non pas l'essentiel de vôtre état. L'essentiel de vôtre état est la perte entiere de toute volonté, non seulement quant à son sentiment, mais réellement. C'est ce qui fera que Dieu aura sur vous une conduite singuliere & raportante à vous seul, propre à ce qu'il a mis en vous.

4. Car outre sa conduite générale pour toutes les ames qui sont conduites en foi, il a une conduite de mort singuliere, & qui est apropriée à l'état, à la qualité & à la constitution d'un chacun. Ce qui feroit mourir les autres, ne feroit qu'éfleurer vôtre peau, à cause du fond ferme & solide que Dieu a mis en vous. Vous êtes un homme non point pour être saint ni vertueux ; mais pour être selon le cœur de Dieu : c'est proprement pour être fait volonté de Dieu : oui, c'est l'unique chose que Dieu veut de vous : sa volonté sera vôtre vie, vôtre règle, vôtre loi. C'est une volonté essentielle, qui est particuliere pour chacun de nous, & qui n'a nul raport à cette volonté générale, dé-

clarée & connue de tous : aussi n'est-elle que pour les ames à qui elle se découvre un peu au travers de la plus extrême obscurité.

Cette volonté essentielle tant qu'elle conduit l'ame dans sa perte, & qu'elle ne l'a pas encore introduite dans son premier principe & dans l'unité consommée, quoiqu'elle soit très certaine & infaillible en elle-même, laisse cependant mille incertitudes à l'ame qui la posséde. La certitude lui feroit un apui, & empècheroit sa perte totale : elle ne trouve son assurance que dans son désespoir (*a*) absolu. Il est aisé de ne rien espérer lorsqu'il n'y a rien à craindre & à éprouver : mais cela n'est pas de la sorte à moins d'un courage & d'une fidélité au-delà de l'imagination, pour n'avoir nul retour sur soi, nul interêt de l'éternité dans la perte assurée (ce semble) de cette même éternité.

5. Vous croyez avoir des répugnances ; & ce que vous avez, n'est point cela. Nous ne devons envisager pour

(*a*) *Ou*, dans la perte entiere de l'espérance perceptible. *Voyez* Job, Chap. VII. ℣. 16. & les explications & réflexions sur ce lieu là au Tome VII. du V. Testament.

répugnances que celles qui regardent la conduite de Dieu ſur nous, qui nous font apréhender un état plûtôt qu'un autre, & qui enfin ſont en nous des marques de vie. Ces répugnances ne peuvent point (encore) être en vous, parce qu'elles ſont incompatibles avec vôtre état (préſent) d'amortiſſement, & parce que Dieu n'exige (encore) rien de vous qui puiſſe vous faire craindre. Si cela étoit, vous verriez revivre les craintes, les frayeurs, & les déſirs ſecrets, qui ſont l'apanage de la volonté vivante: car vôtre volonté ne mourra jamais que par l'expérience de ces réveils & de ce qu'elle a de vivant. Le mort ſe laiſſe jetter dans la boue, ſe mettre ſur le trône, avec la même égalité; parce qu'il ne ſent plus, ne vivant plus. Il n'en eſt pas de même de celui qui vit & voit ce qu'on lui fait. Quoiqu'il ſoit ſouple à laiſſer faire ce que l'on fait de lui, la crainte naturelle le ſaiſit. Ce que vous avez ne peut point proprement s'apeller répugnances de la volonté, puiſque ce ſont des choſes extérieures & hors de vous. Ce ſont de ſimples répugnances naturelles des choſes qui ne vous conviennent pas, par

leſquelles on meurt à ces mêmes choſes.

6. Quoique ce que je vous écris paroiſſe peut-être ne vous convenir pas tout à fait à préſent, où vôtre volonté, ayant la pâture qui lui eſt néceſſaire, eſt rendue comme ſans apetit (ce qui fait, que chez vous rien n'embraſſe ni ne déſire une perfection ſupérieure à ce que vous avez, & qui eſt une très-bonne diſpoſition); cependant ceci vous ſera très utile: vous connoitrez un jour que je vous ai dit la vérité; & tout ce que vous liſez, & qui vous plait à préſent, vous paroitra un jour fort différent. Vous goûterez les choſes & les comprendrez ſelon l'état qui vous ſera préſent: vous les voyez maintenant d'une maniere, & vous les verrez alors d'une autre, en ſorte qu'elles ſeront ajuſtées à toute vôtre vie. L'écrit des Torrens vous fera voir vôtre état dans tous les états de vôtre vie. Je vous dis ceci aſſurement, & vous prie de ne point détruire vôtre ſanté: elle ſera un jour utile à vous & à pluſieurs.

7. Outre le goût général & continuel que j'ai de vôtre ame, où je ne trouve ni entre-deux, ni milieu, & une certaine pénétration par laquelle il me

ſemble que j'ateinds de l'un à l'autre bout, Dieu me donne une connoiſſance du particulier de vôtre état, de vôtre diſpoſition, & de ce qui en fait le fond & l'eſſentiel: & il me paroit, que c'eſt une conduite de Dieu rapetiſſante & humiliante pour vous, qu'il veuille me donner ce qui vous eſt propre: cependant cela eſt, & cela ſera, parce qu'il l'a ainſi voulu, ſans avoir égard ni à ce que vous êtes, ni à ce que je ſuis. Cela ſera même plus dans la ſuite, lorſque la déroute intérieure commencera. Outre le goût général que Dieu me donne des ames, qui les admet ou les rejette ſelon que Dieu le fait lui-même, Dieu me donne la connoiſſance & la facilité pour toutes les ames particulieres; en ſorte que quoiqu'il y ait une conduite générale pour tous, je n'en ai jamais trouvé deux qui ſe reſſemblaſſent, & à qui les avis fuſſent pareils. Ces diverſités, qui ne ſont qu'un tout indiviſible, ſont dignes de la Majeſté de Dieu.

8. Je vous prie de laiſſer toutes les hiſtoires du Pentateuque, & de lire ſimplement ce qui eſt du paſſage des Enfans d'Iſraël depuis la mer rouge juſqu'à la poſſeſſion de la terre promiſe. Ceci

ne ſera pas ſi étrange. Je ſupoſe cependant que vous n'ayez point de répugnance de le faire. Il me paroit qu'il eſt néceſſaire que vous découvriez en vous (& vous le ferez d'abord) la différence des répugnances ſeulement extérieures & de la nature, à celles du fond. Car comme vôtre état principal eſt & ſera toujours de céder à Dieu, & d'être ſous ſa main comme une plume, ſans réſiſtance; (puiſque c'eſt ce qui eſt vôtre atrait particulier); il eſt donc d'une extrême conſéquence pour vous de ſavoir diſcerner, que tout ce qui répugne ſimplement à vôtre extérieur & à la nature, (qui admet ce qui l'acomode, & rejette ce qui l'incommode, par où je n'entends pas ce qui regarde vôtre corps, mais l'importunité des créatures & des événemens de la vie); que dis-je toutes ces choſes qui vous répugnent extérieurement doivent être portées en mort, s'y laiſſant comme une petite barque expoſée ſans pilote à la merci des vents, & qui ſe laiſſe à ce qui l'entraine, ſans aucun choix; (*a*) mais pour les répugnances

(*a*) *c. à d.* Quand les choſes extérieures cauſent des répugnances, il ne faut point donner

du fonds, loin de les combatre il faut les suivre; parce que c'est Dieu en vous qui admettra ou rejettera: & il faut s'y laisser conduire.

9. A cela vous me répondrez; mais comment pourrai-je faire atention sur moi pour suivre ou rejetter les choses? Cela seroit contraire à ma voye nue, qui n'admet rien. Ce que vous dites est vrai, si cela se faisoit par atention: mais de même que l'état demeure le même, & que nous suivons nôtre train sans y penser lorsque nous ne trouvons point d'obstacle; de même nous marchons toujours à la faveur de la lumiere ténébreuse de la foi tant que rien ne fait résistance & que rien ne répugne. Or la résistance & la répugnance se fait connoitre elle-même dans le moment qu'elle se rencontre, sans que l'ame reste en atention pour cela; comme un aveugle marche toujours, jusqu'à-ce que trouvant une muraille qui le borne, il comprend qu'il faut aller par un autre endroit sans pour cela qu'il fasse nul raisonnement. Cédez toujours à Dieu en quelque état que vous soyez, & quoi-

lieu à ces répugnances: mais quand le fond en cause ou en donne, il faut leur donner lieu.

qu'il puisse exiger de vous; vous serez toujours en paix. Résistez-lui le moins du monde, voulant même lui plaire; vous perdez aussitôt le centre, & il se fait des rides sur cette belle & tranquille mer, qui se convertit même en orage & tempête lorsque la simple répugnance à la volonté de Dieu devient une résistance. (*a*) *Qui a pû résister à Dieu, & vivre en paix.* Je ne saurois vous le dire trop: car ce sera la conduite de Dieu toute vôtre vie.

10. Ce qui fait les peines des ames non éclairées, c'est la résistance, qu'elles ne connoissent souvent pas. Comme la délicatesse de Dieu est infinie, & qu'il ne fait souvent que présenter à l'ame ce qu'il veut d'elle, elle, qui n'est pas accoutumée à la délicatesse de l'esprit, se sert de sa raison pour échapper à ce qui lui est proposé, parce qu'elle craint même de se tromper; & alors elle entre dans l'obscurité & dans le trouble; & peu à peu elle s'égare & se brouille, parce qu'elle perd même l'idée de ce que Dieu a voulu d'elle. Le trouble s'empare peu à peu de cette ame; qui cependant en fait usage en maniere ver-

(*a*) Job IX. ✝. 4.

tueuſe : elle porte ce trouble comme les autres peines ; du moins elle tâche de le faire : mais tout cela ne la remet point en ſa ſituation ordinaire, juſqu'à ce que Dieu par une lumiere ſupérieure, ou par quelque perſonne fort éclairée, lui faſſe comprendre ſa réſiſtance, & la faſſe entrer dans l'aquieſcement, non d'acte, mais d'effet.

11. Vous voyez donc bien, M. que ce que je vous ai dit eſt très véritable, qu'il faut être arrivé à la parfaite indifférence pour recevoir la pure lumiere & ſuivre Dieu : car ſouvent il ſe cache ſi bien, qu'il ſe fait méconnoitre : il ſe déguiſe avec tant d'adreſſe, qu'il ſemble que ce ne ſoit point lui, mais une choſe toute contraire. Comment faire alors ? Il faut le ſuivre cependant à l'aveugle. Celui qui eſt dans la parfaite indifférence, laquelle eſt comme le parfait équilibre, eſt balancé par le moindre mouvement, & un grain de ſable lui donnera un poids ; mais ſans cela, il ne ſera jamais propre à la ſoupleſſe qu'il faut avoir pour toutes les volontés de Dieu.

12. La communication que Dieu fait par lui-même & par ſes créatures, eſt

toujours conforme & entr'elles & à l'état de l'ame. Si c'eſt une perſonne qui ait beſoin de ſenſible, cela ſe fait avec goût & ſenſibilité : ſi elle n'a beſoin que de ſoupleſſe dans la main de Dieu, ſon ame par là eſt rendue plus ſouple : ſi elle eſt en état de mort, cela lui cauſe la mort : ſi elle a beſoin de courage, cela lui en communique un imperceptible. Ainſi donc, il ne faut pas juger de l'utilité que nous recevons des communications par ce que nous reſſentons ou goûtons ſenſiblement ; mais par la ſuite, & par ce que l'on nous donne toujours ce qui nous eſt propre dans la volonté de Dieu & ſelon ſon deſſein éternel ſur nous.

La perſonne dont vous me parlâtes hier porte en ſoi la ſource de ſon exercice & la cauſe de ſa mort. Ne craignez pas pour lui, il vous tient par un lien. Si on s'échappe, on reviendra. Cultivez ſur toute choſe ſon germe d'intérieur, je vous en prie, & ne craignez point de l'aider ſelon vos lumieres. Il a beſoin ſingulierement que le germe de l'intérieur ſoit cultivé en lui, & nourri par la lecture & le ſilence. Il faut des livres qui ayent le germe de

la vie : mais ne l'épargnez pas. Si vous vous reteniez en la moindre chose à son égard, cela feroit un entre-deux & une barriere entre vous, qui malgré l'amitié naturelle empècheroit la correspondance du cœur : & comme Dieu se servira de vous pour l'aider, il s'en servira aussi pour l'exercer : il vous servira aussi d'exercice ; mais la fidélité à vôtre égard doit être entiere. Je n'ai pû me deffendre de vous écrire ceci malgré ma fievre. Je me dois à Dieu & à vous : si je vous importune, deffendez moi d'écrire ; & j'espére que j'obéirai.

LETTRE CIII.

Des répugnances habituelles & cachées venant de la nature, & de leur destruction. REGLE *pour connoitre si les mouvemens sont de la nature ou de Dieu. Que la voye de la volonté est plus sure que celle de l'esprit. Apel à l'enfance Chrétienne. Les résistances sont la source des peines ; comment on doit souffrir celles-ci.*

1. IL est vrai, M., que vous n'avez point de répugnances actuelles

dans vôtre volonté : il n'y en a que d'habituelles, qui sont présentement absorbées & cachées sous la douceur de la grace, & qui ne se découvriront que lorsque Dieu, qui vous tient dans un tranquille général, viendra à toucher leur corde. Si vous étiez quitte de ces répugnances, vous le feriez de la proprieté. Il ne s'agit pas à présent de cela. C'est un mal que Dieu seul peut guérir, & auquel l'homme ne peut donner d'autre remède qu'en souffrant nuement & souvent malgré lui la terrible opération de Dieu ; de quoi aussi il ne s'agit pas encore. Vos répugnances sont, comme vous le dites fort bien, de la pure nature. C'est plûtôt un dégoût qu'une répugnance.

2. Car vous savez qu'il y a en vous deux volontés, la supérieure & l'inférieure : j'apelle volonté supérieure, la volonté de l'homme ; & l'inférieure, la volonté de la chair : il faut qu'elles soient détruites toutes deux afin que la volonté de Dieu prenne la place. O qu'il y auroit de choses à dire là-dessus pour faire voir, qu'il n'apartient à Dieu chez nous que ce qui n'est point né de la volonté de la chair, ni de la volonté de

l'homme, mais de la volonté de Dieu; & comment la volonté de la chair, ou l'animale, s'éléve souvent sur le débris de la volonté de l'homme! Or c'est ce qui fait la peine; parce qu'à mesure que l'une (celle de l'homme), se détruit, l'autre (celle de la chair), se fortifie: mais elle ne se réveille de la sorte que pour contribuer à la mort de la premiere, sans quoi, cette premiere (de l'homme) ne mourroit jamais. Mais comme par la destruction de la volonté de l'homme celle (de la chair) est sapée par la racine, elle jette toute sa force au dehors comme une branche qui reverdit séparée de son tronc, & dont toute la séve se jette en superficie; mais ce dernier effort, qui semble la rendre plus verte, ne sert qu'à lui arracher le peu de vie qui lui restoit. Ce sera une expérience qui vous coutera infiniment à faire.

3. Il faut une fidélité détruisante pour aller contre les répugnances de la nature: mais il faut une fidélité & une souplesse infinie pour suivre (l'inclination) de la grace. Sans cette extrême souplesse vous resterez toujours dans la volonté humaine, quelque amortie qu'elle vous paroisse; vous serez toujours conduit par l'homme raisonnable, & jamais de Dieu seul. C'est de ceci que dépend tout, mais je dis, tout le fond & le succès de vôtre état. Vous ne pouvez discerner les répugnances qu'en vous laissant conduire à Dieu purement. Vous trouverez par vôtre expérience une régle infaillible, qui est; que, " lorsque „ nous sommes encore beaucoup naturels, les premiers mouvemens sont de „ la nature: & dans les choses qui choquent cette même nature c'est toujours „ (je dis toujours), elle qui se présente „ la premiere: ainsi, les premiers mouvemens sont à éviter ". Il n'en est pas de même de ceux de la grace, ou plûtôt, il en est de même. " Tout ce qui regarde „ le choix & la déliberation dans une „ personne déja bien à Dieu, qui est ou „ bien morte, ou bien éteinte, c'est toujours Dieu qui paroit: & la premiere „ pensée, ou plûtôt un simple penchant, „ un instinct d'une chose, est de lui ". Il conduit avec autant d'amour que de sagesse l'homme qui veut bien s'en fier à lui.

4. Vous voyez bien, qu'afin que Dieu agisse puissamment, & que l'ame

ſe laiſſe conduire nuement, il faut une extrème ſoupleſſe pour perdre toute conduite de la raiſon. Contez donc, s'il vous plait, qu'il faut vous accoutumer à marcher non par la conduite de vôtre eſprit ni de la raiſon, mais *par la volonté de Dieu*, qui doit donner la pente à tout. Chez vous, c'eſt la volonté, & non l'eſprit qui doit faire le choix. Or vôtre volonté étant aveugle, *une volonté* clair-voyante (qui eſt celle de Dieu) doit donner tout le branle à la vôtre (tant pour l'extérieur que pour l'intérieur) : car il faut ſavoir, que la conduite extérieure doit être conforme à l'intérieure ; ſans quoi, nous ſerions comme ces animaux amphibies, tantôt dans l'eau pure de l'opération divine, tantôt ſur la terre de nôtre raiſonnement.

5. Toutes les perſonnes qui ſont conduites par les lumieres & illuſtrations, où toutes les opérations ſe font dans l'eſprit, & où les brillans, le diſtinct & l'aſſuré, font la conduite principale, vont comme vous dites que vous faites à préſent. Quand leur eſprit n'eſt pas éclairé tout à coup d'une lumiere de poſſeſſion, où ils voyent à découvert le reſultat de leur penſée ; ils ſe ſervent de leur raiſon ; & ils font fort bien : car l'un leur manquant, ils doivent recourir à l'autre. Il n'en eſt pas de même de vous, M. qui êtes conduit en foi & en obſcurité, & dont le principe de tout ce qui vous doit mouvoir eſt dans la volonté : il faut marcher par l'aveuglement de l'eſprit, pour être conduit par la très pure & ſûre lumiere de la foi. Les premiers poſſèdent leur voye, & la diſcernent ; ce qui pourtant ne leur en fait pas toujours éviter les mauvais pas ; c'eſt pourquoi, leur voye eſt la moins ſûre ; quoiqu'elle paroiſſe l'être davantage, parce qu'ils voyent leur chemin : mais l'aveugle dont nous parlons, ſans examiner ni route, ni ſentier, eſt conduit (quoique ſans nulle certitude aparente) très infailliblement ; parce que le Toutpuiſſant le conduit lui-même, & ſouvent le porte entre les bras.

6. De là il vous ſera aiſé de conclure que vous devez être cet aveugle, & marcher avec autant de liberté que de confiance, perſuadé que vôtre guide, autant charitable qu'il eſt infini, vous ſera éviter les écueils, & poſera des pierres quarrées pour vous faire

marcher le chemin qu'il veut que vous teniez. Il ne fera peut-être pas toujours conforme à vos vues & à vos inclinations, & peut-être vous plaindrez-vous quelquefois avec le Prophète, qu'il environne vôtre chemin d'épines, qu'il en bouche les avenues : mais si vous êtes fidelle à ce que je vous dis, qui est d'une extrème étendue & d'une très grande pureté, aussi bien que d'une délicatesse d'amour très particuliere, vous ne vous tromperez point : car les murailles (d'opositions) ne seront posées, que dans les lieux où l'on ne veut point que vous alliez. Cédez donc à la résistance, & cessez de vous conduire par la raison, & même par la raison éclairée ; & vous irez bien. Quelque sage que vous soyez, Dieu est plus sage que vous. Son amour pour vous est égal à son pouvoir : il ne vous laissera point faire de fausses démarches. Si vous en faites dans la suite, c'est que vous aurez douté & hésité avec S. Pierre, & que vous aurez voulu suivre une autre conduite ; car il faut bien du tems pour être affermi dans celle-ci. Qu'il vous en coutera, & que souvent vous

vous retomberez dans vôtre premiere maniere d'agir.

7. Dieu a fait tout ce qu'il falloit pour vous bien faire mourir, qui est, de vous conduire par la voye de la foi : car ayant l'esprit si délicat, & la raison bien plus éclairée qu'un autre, il y aura bien à mourir. Il ne vous sera pas si difficile de le faire tant que vous serez conduit par une foi savoureuse ; mais ce sera lorsque la nudité sera plus forte. Cependant, si vous vous accoutumez de bonne heure à suivre cette route, elle vous fera d'une extrème consolation lorsque chez vous tout sera dans de plus épaisses ténèbres ; parce qu'elle vous ôtera les doutes & les hésitations, & vous fera aller au dessus de toutes les incertitudes & des dangers même.

8. Sitôt que vous vous apercevez de quelque mouvement de proprieté, il faut laisser tomber les choses, & vous laisser conduire en enfant : car c'est à ceux qui ne se conduisent (*a*) *ni par la volonté de la chair, ni par la volonté de l'homme, mais par* la volonté de *Dieu*,

(*a*) Jean I. ℣. 12, 13.

qu'*il eſt donné d'être enfant de Dieu.* Oui, Dieu veut que vous ſoyez enfant, & des plus petits enfans : c'eſt comme il vous veut ; c'eſt où il vous aime, & où vous ferez les délices de ſon cœur. Il ne demande que cela de vous pour retour à tant d'infinies miſéricordes qu'il vous fait : & c'eſt la ſeule diſpoſition où il vous veut pour faire en vous & de vous tout ce qu'il lui plaira.

9. Si vous vous accoutumez de bonne heure à cette ſoupleſſe, vous ne ſouffrirez guères ; car le deſſein de Dieu n'eſt pas de nous faire ſouffrir : rien ne ſouffre chez nous que la réſiſtance. (*a*) *Qui a pû réſiſter à Dieu, & vivre en paix ?* Ne réſiſtez jamais, vous ne ſouffrirez jamais. Je ne m'étonne pas des fautes actuelles & paſſagères ; cela tombera, & ſervira à vous faire mourir. Souvent la vive douleur d'une faute vient beaucoup de la nature, qui ne la peut ſouffrir, & qui a encore plus de peine lorſque les fautes ont paru & mal-édifié ; quoiqu'elle ne voye dans le moment aucun de ces motifs dans ſa douleur, mais ſeulement la peine d'avoir offenſé Dieu. Il faut porter cette

(*a*) Job IX. verſ. 4.

peine nuement, ſans vouloir par une activité naturelle accommoder les choſes ſoit du côté de Dieu, ſoit du côté des créatures. Ceci eſt très fort, & l'on y manque ſouvent, même par bon prétexte. Ceci emporte dans la ſuite une mort fort étendue.

10. Quoique les fautes que vous faites vous paroiſſent n'être que paſſagères, & purement naturelles, (& cela eſt vrai), elles viennent pourtant d'un principe habituel qui marque que la volonté eſt amortie, & non pas morte. Quand la volonté eſt parfaitement morte il n'y a plus ni réſiſtance, ni répugnance : & l'on ne peut jamais connoitre ſi une ame répugne ou réſiſte, qu'elle n'ait été dans le creuſet & à l'épreuve. Juſqu'à ce tems ce n'eſt qu'amortiſſement, cauſé par l'onction de la grace & la docilité de l'ame ; ce qui la prépare & diſpoſe beaucoup à la mort. Il eſt vrai que vous n'avez aucune propriété volontaire & déliberée ; & je ſens avec un plaiſir auſſi grand que ce que nôtre Seigneur me donne pous vous eſt intime, la ſoupleſſe de vôtre ame : mais il y a une proprieté naturelle & habituelle qui ſubſiſte, quoiqu'elle ne vous

paroisse pas actuellement pour les raisons que je vous ai dites.

Ma santé se détruit, & ma foiblesse est augmentée par l'étendue de ma fievre. Dieu fait ce qu'il veut faire de ce néant, qui est tout à lui, & en lui tout pour vous. Oserois-je vous prier de garder ces lettres; parce qu'il viendra un tems où vous les comprendrez encore d'une autre sorte; & vous trouverez vos dispositions, quoique changées, conformes à ceci: car les lumieres générales, quelque propres & utiles qu'elles vous paroissent, ne le sont jamais autant que celles qui nous sont données pour nous-mêmes.

LETTRE CIV.

Comment distinguer les mouvemens de Dieu d'avec les mouvemens naturels: leur certitude & promptitude. Suivre Dieu en enfant &c.

1. IL est aisé de répondre à une difficulté à laquelle vous répondez vous-même. Les mouvemens de Dieu,

outre qu'ils sont fort tranquilles, viennent immédiatement de Dieu, & ne sont précedés ni de vues, ni de pensées, ni de rien d'extérieur: les mouvemens naturels commencent par les sens ou par le raisonnement, & remuent ensuite le fonds de l'ame avec quelque espèce d'atache & d'empressement: ceux de Dieu commencent tout à coup, sans être précedés de rien, & viennent jusqu'à troubler le sentiment lorsqu'on ne les suit pas. Il est vrai que les personnes qui ont perdu toute proprieté dans la volonté, les suivent plus surement: mais on ne peut jamais perdre toute proprieté dans la volonté qu'en les suivant.

2. Or il faut les suivre avec abandon, comptant d'y faire souvent des fautes & des méprises, qui ne servent qu'à expérimenter. Si on étoit certain de ces mouvemens, on seroit infaillible & non abandonné. Je ne vous les donne pas pour infaillibles; mais je tâche de vous faire suivre Dieu avec souplesse, abandon, foi & incertitude. N. vous expliqueroit cela mieux que moi, & vous satisferoit d'avantage. Souvenez vous donc que ces mouvemens

viennent directement du fonds, & ne sont point excités par rien qui ait précédé : ils vont toujours à nôtre destruction, à tout arracher à l'homme pour rendre tout à Dieu.

3. Ce mouvement ne doit jamais être examiné avec réflexion. Dès que vous l'examinez, il cesse d'être : il se perd, & laisse l'ame dans l'irrésolution & l'incertitude. C'est quelque chose de plus subit que cela, qui se présente le premier, & que l'on n'examine point. Il est d'une extrême conséquence pour vous d'aller à l'aveugle, sans quoi, vous tomberiez dans le raisonnement, qui vous est très nuisible. Vôtre lenteur naturelle & vôtre indétermination venoient de vôtre raisonnement : mais si vous suivez Dieu avec abandon & petitesse, il vous donnera une détermination prompte : car l'opération de Dieu est comme l'éclair : il faut d'abord le suivre : son effet est produit en un instant. Tout ce qui est plus lent est de l'homme, qui raisonne, & ne se détermine pas aisément. Une volonté toujours dans l'équilibre est comme une balance juste, qu'un grain fait pancher.

4. Je crois donc que Dieu veut que vous lui soyez abandonné comme un enfant. Allez toujours vôtre chemin, persuadé que tout ce qui vous arrive de moment à autre, est ordre & volonté de Dieu sur vous. Faites avec promptitude tout ce que vous faites. Quel inconvénient, de cesser une chose lorsqu'il vous vient de la laisser, & ensuite de la reprendre ? Dieu veut une souplesse délicate.

5. Pour sœur Marie des Vallées, les miracles qu'elle a faits depuis sa mort, & qu'elle fait encore en faveur des personnes qui l'ont persécutée, la justifient assez. C'est une grande Sainte, & qui s'étoit livrée en sacrifice pour le salut de bien des gens. Elle étoit très innocente. On ne l'a jamais crue dans le désordre ; mais bien obsédée, & même possedée : mais cela ne fait rien à la chose.

LETTRE CV.

Comment une ame avancée doit combatre ses deffauts de foiblesse non activement, mais passivement & en les offrant à Dieu. Autres deffauts plus nuisibles & qui sont à éviter. Suports des premiers en soi & ès autres. Avis sur la maniere d'instruire ou de conduire autrui.

1. JE ne doute point que vous n'ayez les deffauts que vous me mandez, & même encore davantage : car que sommes-nous que misère? Il me paroit même que vous n'avez jamais manqué de lumiere pour connoitre vos deffauts : mais je doute fort que ce doive être une occupation pour vous de travailler à les combatre. Si on vous en dit quelques uns, quand même vous ne les verriez ni sentiriez, un simple acquiescement suffit : lorsque Dieu les montre, il faut les lui présenter passivement, afin qu'il les détruise.

Il me paroit que c'est rentrer dans le ventre de sa mére en l'état où vous êtes

que de travailler directement à (*a*) vos deffauts. Vous êtes un prodige d'esprit & de foiblesse, de hauteur & de petitesse, de génie supérieur & de puérilités, une grande grace avec une grande misère. Je trouve tout cela si grand (*b*) en Dieu, que je ne crois pas vos deffauts enracinés ; mais plus superficiels qu'il ne paroit : mais vôtre deffaut essentiel, c'est d'agir extérieurement par goûts & sentimens. C'est pourquoi il paroit en vous des haut & bas ; parce que le goût ne peut avoir de stabilité, & qu'il n'y a que le fonds qui en ait. Ce qui est par le fonds, subsiste malgré toutes les variations qui peuvent arriver.

2. Vous n'avez donc à faire lorsque vous voyez un deffaut, ou qu'on vous le dit, que d'y acquiescer, & de laisser tout tomber ; car insensiblement, à force de n'être mené que par cette vue de deffauts, vous rentreriez en vous-même, reprendriez vôtre *moi*, qu'il est bien plus capital de perdre que de s'amuser à ces vétilles, qui se perdront avec ce *moi* lorsqu'il sera une fois bien

(*a*) A les surmonter activement.
(*b*) Vous regardant en Dieu, je trouve vos bonnes qualités si grandes.

perdu. Mais d'où vient qu'on vous fait prendre avec un hameçon ce poiffon (déja perdu dans la mer) fous prétexte que fon écaille eft bourbeufe ? Allons (plûtôt) à l'effentiel, qui eft l'abandonnement de vous-même. Faire autrement, c'eft donner & retenir, abandonner & gouverner.

3. Il y a des chofes qui peuvent vous nuire beaucoup : ce feroit *une atache à vos arrangemens, à vôtre bien ; le défir foncier d'être eftimé ; faire avec vuë quelque chofe de fuivi pour plaire ; quitter le filence* & l'oraifon *lorfque vous pouvez l'avoir ; un travail hors de l'ordre de Dieu trop pourfuivi, qui remplit trop l'efprit & féche le cœur :* tout cela eft capital, & il faut rompre avec ces chofes : mais pour les taches de la peau, il les faut laver dans l'abîme en s'y perdant.

4. N. eft trop âpre fur les deffauts, & je m'aperçois qu'infenfiblement on tourne la cafaque, & qu'on rend extérieur ce qui doit être intérieur. Elle s'indifpofe contre les deffauts d'autrui ; on ne guérit point un deffaut par un autre : du refte, elle eft fort excellente, & le feroit peut-être moins fi elle n'avoit pas ces deffauts. Le plus effentiel

en elle, c'eft de vouloir avec fon âpreté & fa roideur détruire les deffauts. Hé, laiffons nous nous-mêmes pour ce que nous fommes : jettons au feu une fufée que nous ne pouvons jamais démêler : je lui mande ma penfée fur tout cela.

5. Ce que je vous demande eft, d'aider ceux qui s'adrefferont à vous (fur tout ceux qui ont de la grace) avec petiteffe, douceur, fimplicité, patience, fans vous rebuter pour vos dégoûts. Agiffez avec les fréres plus par le cœur que par l'efprit. Lorfque vous leur écrivez, ne fuivez point dans leur conduite les vues des autres, fi ce n'eft pour des chofes purement extérieures ; mais fuivez la lumiere préfente qui vous fera donnée, fans vous arranger, préméditer, réfléchir, fans héfiter & fans vous embaraffer après du confeil donné, vous en fiant plus à Dieu qu'à vôtre propre efprit, qui étant très éclairé & très fubtil, prendroit la place de Dieu : mais agiffant par ce fonds fimple, vous ne fauriez vous méprendre ; & vos méprifes aparentes feroient même utiles.

LETTRE CVI.

Qu'il faut renoncer & mourir aux goûts & aux ſentimens naturels pour en acquerir de divins.

1. J'Ai reçu la grande lettre que vous m'avez écrite. J'ai de la joye que le Seigneur vous ait trouvée digne de porter ſon Nom devant le favoriſé du ſiécle. Soyez perſuadée que vous me ſerez toujours très-chère, & que je ne refuſe pas dans le beſoin, lorſque Dieu le voudra, de vous dire mes petites penſées.

2. Vous ne pouvez trouver un guide plus sûr & plus éclairé que N. cependant vous devez être fort en garde contre vôtre goût naturel : il vous arrêteroit dans vôtre voye, & cauſeroit une impureté continuelle dans vôtre ame, empêcheroit l'effet de la grace & de la direction, & à la fin, tout ſe réduiroit en recherches de nature. Pour remédier à cela, il faut éviter les converſations & les lettres qui ne ſont pas néceſſaires. Nôtre Seigneur vous éclaire

trop pour ne vous pas faire ſentir certains prétextes que l'on prend, certaines néceſſités que l'on ſe fait &c. Mourez donc courageuſement à vous-même : c'eſt le tems de mourir : ſans la mort & le renoncement continuel point de vraye vie de l'eſprit, mais vie de nature. C'eſt préſentement le tems d'aller contre vos ſentimens, afin qu'étant purifiés, ils méritent d'être changés en ſentimens divins.

Dieu eſt un grand Roi, dont la faveur eſt plus à rechercher qu'on ne peut dire : mais pour la faveur ou défaveur de la terre, c'eſt ce dont un cœur chrétien doit faire peu de cas.

LETTRE CVII.

Qu'il faut ſe laiſſer détruire à Dieu, & pourquoi il le fait peu à peu & ſi univerſellement.

1. JE vous aſſure que je prends bien de la part à toutes vos peines; mais je ſuis ravie que le divin Maître vous faſſe perdre toute meſure & tous

reſtes d'arrangement. Il veut que nous ſoyons comme cette petite herbelette qui ſe plie au moindre vent. Je vois une conduite admirable de Dieu ſur vous, qui vous veut tout ôter afin de vous purifier & vous rendre digne de lui. On ne connoit les ataches, ſur tout les plus profondes, qu'à meſure que Dieu les ôte. Il ne les ôte que peu à peu, avec une œconomie de ſageſſe qui ravit: car s'il les ôtoit tout à coup, la nature eſt ſi foible, qu'elle ne le pourroit porter. Il n'en eſt pas de Dieu comme de la créature: celle-ci voudroit qu'on fut parfait tout d'un coup; & on voudroit la même choſe pour ſoi: mais Dieu eſt longanime; il fait les choſes dans leur tems & peu à peu, il ménage ſa créature ſelon qu'il la connoit. Il n'en eſt pas de même d'une perfection qui ne va qu'à compoſer un certain extérieur; cela eſt bientôt fait: mais lorſque Dieu veut purifier radicalement une ame, cela eſt long & dure quelquefois toute la vie.

2. Laiſſez donc à Dieu de faire ſon ouvrage en vous. Il n'apartient qu'à celui qui a créé l'homme à ſon image, de reformer cette même image. Dieu

nous (*a*) *cache dans le ſecret de ſon viſage*, & nous rend défectueux au dehors, afin que nôtre humilité ſoit à couvert ſous le peu d'eſtime que les créatures, qui ne jugent que par le dehors, font de nous. Tout cela eſt néceſſaire; car nous voulons être comptés pour quelque choſe, ou du moins être eſtimés. L'amour propre fin peut aller même juſqu'à ne ſe foucier pas d'être eſtimé, pourvû qu'on ſente qu'on eſt eſtimable; & qu'on ſoit apuyé ſur un je ne ſai quoi, qui nous perſuade qu'on ne nous rend pas juſtice en nous mépriſant.

3. L'amour (véritable) ſe voit (s'il ſe voit) (même) encore au deſſus de toute eſtime & de tout mépris. Il connoit ſi clairement que tout appartient à Dieu, & rien à ſoi que le rien, (mais rien défectueux, qui n'eſt pas pur rien) que la moindre attribution qu'on fait à la créature eſt rejettée comme un charbon qui tombe ſur la main & qu'on ſécoue vite; cela eſt encore plus prompt & moins marqué. Courage donc, Mad. je m'unis à vos ſouffrances, & je prie Dieu qu'il ne vous laiſſe rien qu'il ne

(*a*) Pſ. XXX. ℣. 21.

ruine & détruiſe. Laiſſez faire de vous à Dieu ce qu'il lui plaira ; & ſoyez comme un chiffon en ſa main.

LETTRE CVIII.

Combatre ſes paſſions. Ne point quitter l'oraiſon ni la voye de l'intérieur ſous quelque prétexte que ce puiſſe être.

1. JE reçois toujours beaucoup de conſolation, Monſieur, en liſant vos Lettres, d'y voir que vous voulez de plus en plus être à Dieu : mais ma joye redouble de ſavoir que Mad. vôtre Epouſe y veut auſſi être ſincèrement. Vous êtes obligé d'etre pour elle, comme dit S. Paul, (*a*) *la bonne odeur de Jéſus-Chriſt.* Comme vous êtes vif & prompt, travaillez tout de bon à vous vaincre. Ce n'eſt pas en combatant directement, mais en rentrant en vous-même, & en ne parlant pas, ſoit pour ordonner, ſoit pour reprendre, tant que vous êtes ému ; mais lorſque l'émotion de la vivacité eſt paſſée, dites bonnement ce que vous avez à dire ; & cela fera bien plus d'effet que tout ce que vous pourriez dire lorſque la paſſion eſt émue.

2. Je vous conjure de ne jamais manquer à vôtre oraiſon, à moins que ce ne fut pour une obligation indiſpenſable : ce qui eſt rare. Car le Démon ne demande qu'à nous empècher de la faire, parce qu'il ſait bien que c'eſt la ſource de tout bien, & le remède à tous maux. Lorſque vous y aurez manqué ſans néceſſité abſolue, faites-en le lendemain & le jour d'après un quart d'heure de plus. Cette légère pénitence vous rendra plus ſoigneux de n'y pas manquer. Ne vous étonnez pas des diſtractions de vôtre imagination : vous faites bien de les laiſſer tomber par un ſimple retour. Vos misères ne vous nuiront point ſi vous êtes fidèle : au contraire, elles ſerviront à contrebalancer vôtre amour propre.

3. Mais la plus dangereuſe de toutes les tentations, ſi vous vous y arrêtiez, ce ſeroit celle qui vous porteroit à quitter la voye intérieure ſous prétexte de plus de rafraîchiſſement. Vous feriez comme celui qui aime mieux

(*a*) 2. Cor. II. ỷ. 15.

avaler une pinte de bourbe, qu'un demi verre d'eau de roche. O que ces eaux qui ſont données par la ſource de vie, Jéſus-Chriſt, ſont pures & bonnes! Il eſt vrai que l'eau la plus excellente eſt ſans odeur, ſans couleur, ſans goût, ſans conſiſtance; & qu'on pourroit donner le goût empoiſonné de la bourbe à ce qui n'en a point; cependant le Seigneur vous traite en enfant gâté; il vous donne ſouvent du lait: & vous ſeriez le plus ingrat de tous les hommes ſi vous manquiez de reconnoiſſance, & ſi vous ceſſiez de vous abandonner à lui. Qu'importe quelle route il vous faſſe tenir pourvû qu'il vous conduiſe à la fin tant déſirée, qui eſt Dieu même? Vous ne pouvez nier le ſoin qu'il prend de vous: ſuivez-le, & vous ſerez heureux. Si vous quittiez ſa voye, vous deviendriez le plus malheureux des hommes; vous ne trouveriez aucune bonne place: Mais j'eſpère bien que cela ne ſera pas, & que vous ſerez fidèle juſqu'à la fin, Amen.

LET-

LETTRE CIX.

Préparation de l'ame à ſon dépouillement, qui doit ſervir à l'avancer dans la vie intérieure.

1. LE printems, Madame, ne dure plus, l'été eſt paſſé, & l'automne pour N. ſent les aproches de l'hiver: les feuilles, qui ne ſervoient que d'embelliſſement aux arbres, changent de couleur, & tombent peu à peu: les fruits ſont prêts même d'être cueillis de la main du maître. O que l'arbre ainſi dépouillé auroit de douleur s'il n'étoit pas inſenſible! qu'il ſe plaindroit douloureuſement s'il avoit l'uſage de la parole! Cependant le maître ſe riroit de ſes plaintes, connoiſſant ſon ignorance: il s'en offenſeroit même, & il voudroit que l'arbre comprit, que le but des ſoins du jardinier n'eſt que pour le dépouiller des mêmes fruits qu'il a fait naître en le cultivant. C'eſt le plaiſir & l'utilité de l'Epoux. Si l'arbre demeuroit toujours verd, il ne feroit que le plaiſir médiocre de la vuë: mais quel

plaisir ne doit-il pas avoir dans son dépouillement, de servir de nourriture à son maître ?

2. Il en est ainsi de nous, Madame : Dieu ne se plait à la verdeur & à la beauté de l'arbre, que parce qu'il en espère du fruit ; & s'il n'en avoit point, il l'arracheroit comme occupant inutilement la terre. Il ne veut du fruit que pour le cueillir ; & il ne le cueille que pour le manger. O arbre trop heureux, ne t'aflige plus de ce que ta séve ne paroit point au dehors. Elle te fait prendre racine : réjoui-toi d'être nû & semblable à un arbre mort : parce que ton maître en fait son plaisir ; & c'est seulement pour quoi j'aime Madame N. Laissons prendre tout à celui auquel tout est dû.

3. Je répéte encore à Mr. N. qu'il faut toujours voir la fin des choses, & non la chose en elle-même ; sans quoi, il ne jugeroit pas assez sainement, & seroit à l'étroit : mais lorsqu'il sera au large, il ne jugera point de cette sorte ; mais par le mouvement de son cœur : mais le cœur susceptible de crainte & d'étrécissement n'est pas assez bon juge. Je vous aime, & vous suis unie, comment vous oublierois-je ? Il faut passer les (*a*) pays difficiles comme ceux qui ne le sont pas. Le (*b*) *qu'importe*, est là bien placé.

LETTRE CX.

La mort mistique est pénible, mais source de lumiere & de bien.

Souvenez-vous que, qui dit *mort*, dit séparation. Rien ne coute tant, mais bon courage ! Vous verrez, ma très chère, que vôtre expérience pénible & souffrante vous éclairera plus que vos lumieres précédentes. La lumiere qui vient de la croix & de la mort à soi-même, est une lumiere sûre : toute autre lumiere est une lueur. Vous serez ravie un jour de voir combien cette conduite vous aura été utile. Ne vous étonnez pas du sec & nud que vous éprouvez : tout cela doit être de la sorte. Entrez donc à pur & à plein dans les desseins de Dieu.

(*a*) *Ou bien*, les pas.
(*b*) *Voyez ci-dessus* Lettr. XLIV.

LETTRE CXI.

Nécessité de mourir à soi-même.

1. S. Jean dans son Apocalipse dit, (*a*) *Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur.* Ce passage ne s'entend pas seulement de ceux qui meurent en grace; mais de ceux qui mourant à eux-mêmes, passent en Dieu. Il se peut expliquer de ceux qui étant morts réellement à toutes choses, meurent (encore) étant déja morts de cette premiere mort: car il dit; *Bienheureux les morts qui meurent au Seigneur.* S'il n'entendoit parler que de ceux qui meurent en grace, il diroit simplement; Bienheureux ceux qui meurent au Seigneur, & non pas, Bienheureux *les morts qui meurent* au Seigneur. Il supose que ces mourans sont déja morts & trepassés auparavant.

Celui qui a goûté cette premiere mort ne souffrira rien de la seconde; parce qu'ayant goûté amèrement & ensuite

(*a*) Apoc. XIV. vers. 13.

doucement la mort à soi-même, l'autre mort, qui est celle du corps, lui paroit comme rien.

2. Vous voyez la nécessité de la mort à soi-même. Qu'on ne me sache pas mauvais gré si je la prêche à tous, en maniere diférente néanmoins; car chacun a son moyen de mort, & il faut suivre celui que Dieu nous a choisi, sans en chercher d'autre: celui qui fait mourir l'un, feroit vivre l'autre. Ne nous trompons point, mes fréres; sans la mort point de vie. Je sai que (*b*) *la mort est amère à celui qui regorge de biens;* mais *elle est douce à celui qui manque de tout.* Que le Dieu de paix & le Seigneur de toute lumiere vous donne l'intelligence de ceci; non seulement pour le comprendre, mais pour le mettre en œuvre par le secours de la grace. Amen, Jésus!

(*b*) Eccl. XLI. vers. 1, 3.

LETTRE CXII.

Sacrifice & destruction du propre. Dieu ne blesse que pour guérir.

1. NE vous étonnez pas si je vous dis des choses fortes sur la perte totale. Vous connoitrez un jour par l'expérience de la conduite de Dieu sur vous, que je ne vous dis rien de trop : non assurément ; ni que je n'excède point quand je dis que vous êtes l'homme du monde qui m'êtes le plus cher, & qui l'êtes autant à Dieu. Mais quelle preuve ne tirera-t-il pas, ce Dieu de bonté, de vôtre fidélité ? Et quel sacrifice n'exigera-t-il point de vous ? O qu'il vous fera bien être Prêtre non seulement pour l'immoler, mais pour vous immoler vous-mêmes dans son immolation ! Il n'exigera pas moins de vous.

2. Que ses droit sont étendus ! mais ne le craignez pas : plus il blesse, plus il guérit. Ah ! qui est-ce qui ne voudroit pas recevoir des playes si avantageuses ? Plus il rejette par dehors, plus il serre par dedans. Laissez le faire. Vous

Vous êtes si absolument à lui, que je ne crois pas que personne y soit plus que vous : Aussi lorsque c'est à vous que j'écris, j'y trouve toute la correspondance de mon cœur ; non comme à une personne absente, mais comme présente. J'écris de loin à ce qui est en moi plus intime que moi-même. Si en ce que je vous ai mandé quelque chose vous a paru trop fort, suspendez vôtre jugement, & ne laissez pas de le pratiquer par petitesse : & vous verrez que je n'ai rien avancé que Dieu ne confirme en vous. Il se fait bien connoitre ; & nulle raison ne peut aller contre l'expérience. O que Dieu vous aime ! que ne feroit-il point pour vous (*a*) perdre sans ressource ! que sa cruauté sera charmante, & que sa pitié seroit cruelle ! Ne soyez point malade ; je ne le veux pas : & si vous l'étiez par hazard, guérissez au Nom de Dieu.

(*a*) Perdre le *moi*, le *propre*.

LETTRE CXIII.

Qu'il faut s'oublier soi-même en tout pour trouver la véritable paix.

JE ne m'étonne point de l'état où vous vous trouvez : il faut essuyer bien d'autres vicissitudes que celle que vous avez essuyée. Si vous prétendez autre chose que d'être perdue sans ressource & sans retour, vous n'aurez jamais de paix parfaite : mais si ne prétendant rien autre chose vous n'espérez pas d'en sortir, comme Job, vous trouverez vôtre repos dans vôtre douleur la plus amère. Ne pensez donc plus ni à la durée d'une chose qui n'étant plus en vôtre pouvoir, & devant toujours durer, vous tourmentera par son espoir même. Le désespoir de (sortir de) tous les autres maux fait une douleur extrême : mais le désespoir (de sortir) de celui-là donne la paix. Oubliez-vous, & ne pensez non plus à vous que si vous n'étiez plus.

LETTRE CXIV.

De la destruction de la proprieté, pour entrer dans l'immense de la charité de Dieu.

1. JE n'ai guères de plus grande joye que d'aprendre de vos nouvelles, & sur tout de celles où je remarque que Dieu vous éclaire sur la proprieté, qui n'est autre que cette qualité dure & rétrécie qui vous fixe en vous-même, & qui vous arrêtant en vous, empêche que vous ne vous écouliez dans les autres par l'étendue immense de la charité. Un glaçon demeure renfermé en un petit espace ; mais à mesure qu'il se fond, il en occupe beaucoup davantage. Nous sommes par l'amour de nous-mêmes un glaçon dur & resserré : mais lorsque la charité fond cette glace, l'eau s'écoule dans tous les lieux qui ont une pente à la recevoir ; c'est à dire, que nous sentons plus les besoins des autres que les nôtres, lesquels nous ne comptons rien à nous, & que nôtre cœur devient immense.

2. C'est alors que nous comprenons, selon S. Paul, (*a*) *la hauteur, la largeur, la profondeur, & l'étendue de la charité.* C'est alors que vous serez tendre & compatissante, sans sensibilité néanmoins; & cette charité est une participation de celle de Dieu, qui est plein de miséricorde, prèt à faire du bien à tous, sans sentiment ni impression sensible. N. expliquera ce que je ne sais peut-être pas bien entendre.

3. Vous devez être obligé infiniment à Dieu de vous avoir donné cette lumiere qui vous est si nécessaire. Car remarquez, que la dureté fait le retrécissement, qu'on apelle proprieté: au lieu que la largeur de la charité est fluïde, pour ainsi parler, & ne s'arrète à rien, n'est retenue par rien de se perdre dans l'Océan divin. O que nous serions bien plus unis si nous nous écoulions sans cesse dans cet Océan! Je ne m'arrête pas beaucoup à ce qui s'est passé dans l'occasion particuliere de vôtre incommodité, puisque ce n'est qu'un effet dont la source est dans la proprieté. Entrez dans l'immensité de la charité, & les deffauts tomberont d'eux-mêmes. Il faut aller à la racine plus qu'aux

(*a*) Ephes. III, vers. 18.

branches. O qu'il y a longtems que je vous souhaite trouver dans cet Océan immense de la Divinité pour nous y perdre à jamais!

LETTRE CXV.

Mourir à nous-mêmes pour ressusciter en Jésus-Christ.

1. JE vous souhaite les bonnes fètes, afin que Jésus-Christ, qui est nôtre Pâque, ressuscite véritablement en vous. Si nous ne sommes morts & ensévelis avec lui, nous ne ressusciterons pas avec lui. Nôtre nous-mème est un tombeau, duquel il faut sortir; & prenons garde que ce ne soit à nôtre propre vie & non à la sienne. La mort est âpre & amère, mais souvenons-nous, que celui qui a goûté la premiere mort, ne souffrira rien de la seconde. Aussi celui qui ne perd pas sa propre vie, ne ressuscitera point en l'homme nouveau.

2. Vous devez tous me haïr; car je ne prêche que mort & destruction:

mais Jésus-Christ nous en a montré le chemin. La (a) mort est amère à celui qui est comblé de biens; mais qu'elle est douce à celui qui manque de tout, & qui est accablé de maux! Prions les uns pour les autres; & souvenez-vous que, *virtus filiorum corona patrum.* A Dieu: je le prie de mettre en vous tout ce qu'il y désire.

LETTRE CXVI.

Nous devons renoncer à nôtre propre esprit & à nos vuës, pour ne voir que Dieu en toutes choses & par tout. Porter nos misères avec amour, humiliation & pour se fortifier en Dieu.

1. JE vous assure, ma très chère, que vous m'êtes très chère, & que je suis fort unie à vous, remarquant les grands desseins de Dieu sur vous. Que ne feroit-il pas en vous si vous n'y mettiez point d'obstacles par vos infidélités? Quand serez-vous une fois bien persuadée qu'il ne faut point avoir

(a) Eccl. 41. ℣. 1, 3.

d'esprit, & renoncer à toutes vuës d'en avoir, & ne le regarder ni en vous, ni dans les autres? Je n'en ai point du tout: & lorsque j'ai parlé à N. je n'ai jamais envisagé ni son esprit, ni ma bêtise: je n'ai fait cas de ses talens que parce que j'ai remarqué qu'il n'en faisoit point de cas lui-même, qu'il aimoit la simplicité & petitesse, qu'il soumettoit à Dieu ce même esprit pour le rendre dépendant de celui de Dieu, prêt à tout & à rien, à s'en servir & à ne s'en servir pas. J'aurois estimé tous ses talens moins que de la bouë sans cette disposition fonciere de son cœur.

2. Je sai que malgré la sincérité de ses dispositions, la nature ne laisse pas de s'amuser, malgré la volonté, aux faux brillans de l'esprit, mais c'est un effet de nôtre misère, de laquelle on gémit. O si vous vouliez bien ne plus regarder l'homme, mais Dieu seul caché sous cet homme pour vôtre bien, quel profit ne feriez-vous pas? Ce seroit un Sacrement pour vous, qui vous feroit trouver la vérité au travers de l'aparence. Faites un sacrifice de l'esprit & par raport à lui & par raport à vous. C'est uniquement ce que Dieu veut à présent

de vous. Les violences ſi terribles que vous reſſentez ſont la marque évidente de la réſiſtance que vous faites à ce que Dieu veut de vous. Les jalouſies ne ſont pas ce qu'il y a de plus dangereux chez vous : elles ne ſont que des accidens, dont la ſource eſt dans l'amour de vous-même.

3. L'amour propre ſpirituel eſt plus dangereux que l'amour propre groſſier ; parce qu'il eſt plus rafiné, plus caché, qu'il tient davantage à nous, y tenant par la plus noble partie de nous-mêmes. Quand aurez-vous les yeux crevés pour ne plus voir ni vous-même, ni les autres, mais voir Dieu ſeul en tout & par tout ? Quand vous iriez au bout du monde vous n'auriez point le repos que vous cherchez, qu'en vous quittant vous-même. Comme vous vous porterez par tout, vos peines reviendront par d'autres cauſes & d'autres motifs. C'eſt une croix que Dieu vous a choiſie, ſur laquelle il faut expirer. Mourez donc courageuſement ; & ne faites non plus de compte de ce qui n'eſt point Dieu, ſoit en vous, ſoit dans les autres, que d'un chifon.

4. Que ne puis-je vous inſpirer ce

renoncement Evangelique ? Je voudrois même le pouſſer juſqu'à aimer vos misères & foibleſſes qui cauſent ces jalouſies : car le combat que vous faites entre le ſentiment de la jalouſie & l'envie de ne l'avoir pas, cauſe en vous des violences étranges. Lorſque vous la ſentez, au lieu de vous amuſer à la combattre & à y réfléchir, je voudrois la porter comme une charge peſante, demeurant humiliée ſous la puiſſante main de Dieu pour la porter tant qu'il lui plaira. O que vous vous en trouveriez bien ! Quand agirez-vous ſans réflexion comme une bonne petite fille du divin petit Maître ? Mais vous vous gênez, vous vous entortillez en vous-même comme un ſerpent qui ſe plie & replie en mille tours & retours : auſſi l'amour propre prend-il ſa ſource du ſerpent infernal. Dieu vous apelle à cette haute nobleſſe, de n'avoir que lui pour principe & pour fin en toutes choſes : il vous apelle à ſortir de vous-même : il vous dit, (*a*) *Sortez de vous, ma colombe, ma toute belle, & me ſuivez.* Faites-le donc, je vous en conjure ; &

(*a*) Cant. II. verſ. 10.

pensez que le plus mortel poison est de regarder l'homme en vous & dans les autres. Vous ne sauriez profiter des visites qu'on vous rend; car vous ne les recevez pas simplement. Vous êtes occupée à vous cacher vous-même; & c'est assez pour arrêter toutes les graces. Vous êtes encore occupée des autres; & c'est un double obstacle. Ne suivez point vôtre humeur: ce qui n'est au commencement qu'une toile d'araignée, devient une forte muraille que vous ne pouvez plus rompre.

Que j'aime cette expérience de vôtre misère! Qu'elle vous serve, non à vous décourager, mais à vous fortifier en Dieu. C'est dans la foiblesse qu'on trouve sa force, & non autrement. Demeurez donc bien petite: n'aspirez point à être grande; mais que Dieu soit grand en vous. Il n'est grand que dans les petits, les humbles, les enfans; & c'est d'eux qu'il reçoit (*a*) *une louange parfaite.*

(*a*) Ps. VIII. vers. 3.

LET-

LETTRE CXVII.

Que la miséricorde de Dieu se manifeste sur nous par sa justice: qu'il faut mourir à toute propre raison. Se connoitre en Dieu.

JE me trouve véritablement unie à vous au dedans d'une maniere singuliere. Je ne puis douter que Dieu n'ait des desseins de miséricorde tout particuliers sur vôtre ame: mais comme sa miséricorde est toute juste, il n'en marque les effets que par la destruction de tout ce qui nous fait vivre en Adam: & comme cette vie d'Adam, s'étend même sur les choses les plus spirituelles, Dieu se sert des sentimens pour cacher à l'esprit ce qui se passe dans ce même esprit. Laissez vous donc à Dieu, je vous prie, & vous livrez à lui, afin qu'il vous conduise lui-même dans la voye qu'il vous a choisie. Défiez-vous de vôtre propre raison, qui pourroit vous faire écarter à droit ou à gauche. Plus vous avez de raison naturelle & cultivée, plus Dieu veut que

vous vous laissiez conduire en enfant au dessus de vôtre raison. Il veut que vous vous soyez un témoignage à vous-même comme les routes par lesquelles Dieu conduit ses amis ne peuvent être connues par le raisonnement ; mais bien par l'expérience. Il vous est dit, comme à S. Pierre, (*a*) *Lorsque vous étiez jeune, vous alliez où vous vouliez ; mais à présent que vous êtes devenus vieux, vous irez où vous ne voudriez pas aller.*

Il n'est pas toujours besoin du commerce des sens pour se connoître & être unis. On trouve ses amis en Dieu d'une maniere inéfable : c'est où on les sert sans qu'ils le sachent, où on les entend sans qu'ils parlent, où on se fait entendre à eux par une expérience inconnue à tous ceux qui, vivans dans les sentimens, ne se laissent point purifier par le feu consumant de la divine justice.

(*a*) Jean XXI. verf. 18.

LET-

LETTRE CXVIII.

On s'égare facilement & pour peu de chose dans les commencemens lorsqu'on s'arête à son propre sens.

1. VOus ne sauriez croire combien j'ai eu de joye que vous soyez entrée avec petitesse dans ce que je vous ai dit ; car en vérité en tout cela je n'ai point d'autre interêt que le vôtre & celui de Dieu. Je crains bien que la pauvre N. ne s'égare toujours plus dans ses vains raisonnemens : elle a furieusement pris le change : j'en ai été affligée à la mort ; car plus les ames m'ont été chéres, plus leur division me coute. Qu'il est aisé de prendre le change, & de mêler de fausses maximes avec les vrayes ! Il faut peu dans le commencement pour faire une horrible division : un simple aheurtement à son esprit cause dans la suite de grands ravages. N. n'est pas la premiere qui s'est trompée, ayant l'esprit très court, & peu d'expérience, sans nul discernement : mais cela n'auroit rien été sans l'arrêt à son sens, &

ne vouloir croire avoir tort en rien, croire ses lumieres au-dessus de toutes les autres, exagerant tout ce qu'elle souffre, qui, dans la vérité, n'est rien.

2. Ce qui doit le plus la faire souffrir, c'est qu'elle n'est pas l'ordre de Dieu : & l'on prend presque toujours (dans l'état où elle est), des peines d'infidélité pour des peines d'impression (divine). Je prie Dieu qu'elle ne vous nuise point, & que vous ne contribuyiez pas à augmenter son amour propre par la plaindre sur des maux qui ne sont que dans son imagination & son infidélité. Je ne vois pas la moindre pureté dans toutes ses souffrances ; mais un amour propre affreux. Je prie Dieu de vous éclairer pour le suivre sans vous épargner vous-même, ni nourrir l'amour propre : j'en ai une extrême horreur, & mon ame n'est affamée que des cœurs qui aiment purement. Mais où les trouve-t-on ? Soyez donc bien petite, bien docile, bien mourante à tout, sans reserver quoi que ce soit ; & vous serez dans la vérité selon le cœur du divin Maître & de sa petite fille.

LETTRE CXIX.

Soin du fond plus que de l'extérieur. Rien de bon de nous. Deux volontés dans l'homme. Céder, quoique sans raison, dans les choses indifférentes. La fermeté de la raison est un grand obstacle à passer en Dieu, & on n'en vient à bout que difficilement & tard. Des retours vers Dieu, & de la mort aux petites choses.

1. J'Ai bien de la joye de ce que vous me mandez de N. Rien ne me fait plus de plaisir que lorsque je vois qu'on se tourne véritablement vers Dieu, & qu'on s'atache à lui, sur tout les personnes de son rang & de son métier. Il faut tâcher de former son fonds avant que de s'atacher à certains deffauts de tempéramment qui se corrigeront à mesure que la lumiere augmentera. La lenteur est un deffaut, & l'amusement : il le voit, il le connoit, cela suffit : mais apliquons-nous plûtôt à former Jésus-Christ en nous : à mesure qu'il croitra en nous, il nous fera

quitter le vieil-homme, nous faisant comme changer de nature.

2. Pour vous, vous feriez fort à plaindre si vous voyez quelque chose de bon en vous comme de vous. J'y vois bien du bon, qui ne vous apartient pas: c'est ce que Dieu y fait, & qui vous donne du dégoût pour tout ce qui n'est pas lui & qui n'est pas pour lui. Laissez vous donc mener comme un enfant par cette main paternelle, qui prend un si grand soin de vous. Moins il y aura de vous, plus tout sera bon. Je puis dire, qu'il n'y a de bon que ce qui ne nous apartient pas. Ce sont ces productions qui (*a*) *ne sont* plus *ni de la volonté de la chair*, *ni de la volonté de l'homme*, *mais* de la volonté *de Dieu.*

3. Il faut distinguer en nous ce qui est en nous involontaire & de la nature, (que l'on peut dire être en nous sans nous), d'avec ce que nous voulons naturellement. Il est certain qu'une ame pure a retranché toute volonté naturelle d'avoir, d'être estimée, de vouloir ne pas être contredite, humiliée, dérangée; mais Dieu laisse souvent des répugnances à ces choses, qui ne sont

(*a*) Jean I. vers. 13.

point dans la volonté: par exemple, ma volonté embrasse l'humiliation: (je ne parle pas de cette volonté qui est dans la suprême partie de l'ame, mais de cette volonté qui est purement humaine, & que la volonté supérieure a comme entrainée avec elle & absorbée en Dieu): je veux donc, même selon cette volonté naturelle, l'humiliation; il y a cependant un je ne sai quoi qui ne s'en accommoderoit pas, parce que tout concourt au bien-être de l'homme. Cette volonté qui ne s'en accommode pas, est (celle de) l'animal, qui y trouve du mésaise, la contradiction, la chicane, & mille autres choses: l'aplaudissement lui plairoit mieux: mais il (*a*) demeure comme séparé, & tout le reste veut ce qu'il ne peut vouloir. La médecine lui donne des nausées: il ne faut point s'étonner de cela. D'ailleurs, il y a des répugances que Dieu produit lui-même; & l'on n'est point obligé d'aller contre ces répugnances; au contraire, il les faut suivre. Il n'est pas toujours expédient de les faire paroitre, à cause du bien de la paix; & que, comme chacun abonde en son sens,

(*a*) Cet instinct animal.

la répugnance que l'on marqueroit pourroit les indisposer, & même les aigrir.

4. Sur ce que je viens de dire, vous conclurez, qu'il ne faut pas céder dans les choses qui sont de Dieu quoi qu'on les puisse dissimuler : mais pour les choses indifférentes, on ne sauroit trop se laisser déranger. C'est ce qui nous fait acquerir une certaine souplesse, une indifférence entiere pour toutes choses : On se laisseroit déranger à un enfant.

5. Cela ne se fait pas avec raison, puisque souvent cela paroit contre toute raison : mais la raison est une des choses où l'on doit le plus mourir. C'est elle qui fait une plus forte consistance dans nôtre esprit, l'empêchant de s'écouler en Dieu. Quoi qu'il faille mourir en tout contre raison pour détruire la raison, c'est cependant une chose qui ne s'achéve que tard : & il ne faut pas nous étonner des deffauts que nous y commettons : croyons que ces mêmes deffauts nous sont utiles pour nous faire sentir ce que nous sommes. Car il est impossible que nous nous fassions mourir nous-mêmes : & Dieu se servira de cette importune vie pour vous

faire mourir. C'est l'hameçon qui tuë sous l'appas. La nature vous fera longtems dire avec S. Paul, (*a*) *Qui me délivrera de ce corps de mort?*

6. Ne vous étonnez pas si vous oubliez les retours (vers Dieu) aperçus & faits avec une attention particuliere. La disposition fonciere de vôtre cœur, de vouloir être à Dieu sans réserve, est le suplément de tout cela, & même en avançant vous éprouverez que ces retours se perdront; parce que, qui dit retour, dit séparation, éloignement & distinction. Mais il faut que vous deveniez une même chose avec Dieu, & que lui, étant l'unique principe & le souverain mobile de tout, nous fasse mouvoir, qu'il nous agite comme une boule poussée au but, laquelle ne revient pas sur elle-même. Les retours fréquens sont nécessaires dans les commencemens; parce que l'ame n'étant encore que convertie à Dieu, elle doit toujours poursuivre sa conversion, qui consiste en ces retours : mais lorsque Dieu est devenu l'ame de nôtre ame, il la rend immuable en lui. C'est ce qui fait cette paix fixe & arrêtée comme l'axe

(*a*) Rom. VII. ℣. 24.

d'une girouette, pour me ſervir de vôtre comparaiſon : les vents agitent la ſuperficie, mais le fonds eſt invariable, parce qu'il eſt établi en Dieu. Je ſalue N. & prie Dieu qu'elle ſoit toute à lui. Adieu, (ſoyons) un en Dieu ; c'eſt tout.

Il eſt certain que Dieu demande plus la mort aux petites choſes qu'aux grandes ; parce que celles-ci ſont rares, & les autres continuelles. J'eſpére qu'il remédiera à tout. Laiſſez le faire. Communiez par mouvement, & le plus que vous pourrez.

LETTRE CXX.

Renoncer entierement au plaiſir & à l'élevation de l'eſprit pour plaire à Dieu.

1. IL m'a ſemblé que quoique vous euſſiez la volonté générale d'être petit, vous avez le goût de l'eſprit, vous aimez la délicateſſe, l'élévation de l'eſprit, la ſcience, & vous vous y plaiſez volontairement : ce qui fait revivre ſans ceſſe vôtre grandeur, & empèche le petit JESUS de prendre en vous ſes

délices : non qu'il ne vous aime ; mais il veut plus de vous ſans comparaiſon que de tout autre. Il y a des choſes eſſentielles de vôtre emploi : celles-là ne vous nuiront point : mais il y a mille choſes qui ne ſont point eſſentielles pour vous, & qui cependant amuſent vôtre eſprit.

2. Penſez devant Dieu à ce que je vous écris ; & je le prie qu'il imprime ſur cela dans vôtre cœur ce qu'il imprime dans le mien, & qu'il vous faſſe voir ſi je dis vrai ou non. Je ne vous flatte pas ; car je ſuis sûre que vous voulez Dieu, & que vous ne trouverez rien de mauvais de ce qui vient de ſa part. O mon cher ! mépriſez & quittez tout plaiſir de l'eſprit en ce qui eſt créé, & vous aurez les délices de l'eſprit en Dieu même.

LETTRE CXXI.

Que la Sageſſe humaine eſt incompatible avec la Sageſſe divine, laquelle ne vient dans l'homme que par perdre ſa propre ſageſſe, qui fait la proprieté

de l'eſprit, plus difficile à purifier que les autres péchés.

1. VOus m'avez demandé, ſi la ſageſſe, la prudence humaine, & la prévoyance étoient des péchés. Ce n'en ſont pas contre le Décalogue, quoique cela ſoit entierement opoſé au premier commandement de l'amour. Il eſt certain, qu'on n'aime pas parfaitement lorſqu'on ne ſe confie pas parfaitement & qu'on ne s'abandonne pas entierement à la conduite de Dieu, qui ne peut ſe méprendre dans nos mépriſes mêmes. Nôtre raiſonnement eſt très fautif: mais la ſcience de Dieu & ſa raiſon divine ne le peut être.

2. Il y a encore une grande raiſon de ne point nous apuyer ſur nôtre ſageſſe: c'eſt, qu'outre qu'elle nous retient en nous-mêmes, & nous remplit d'une préſomption cachée qui fait que nous ſommes contens de nôtre conduite, c'eſt, dis-je, qu'il eſt certain que Jéſus-Chriſt, Sageſſe éternelle, ne ſe lévera point en nous pour y être le principe de nôtre vie, de nôtre conduite & de toutes nos œuvres, que cette fauſſe ſageſſe ne ſoit détruite. Or comment ſe détruiroit-elle lorſque nous l'écoutons? Jéſus-Chriſt, Sageſſe éternelle, doit établir ſa propre ſageſſe (qui eſt lui-même). Il faut un vuide de nôtre propre ſageſſe, laquelle fait une plénitude & qui lui ôte la place qu'il veut occuper. (*a*) *L'homme ne ſera jamais fort de ſa propre force:* il n'aura qu'une fauſſe ſageſſe tant qu'il ne perdra pas toute force & toute ſageſſe pour ſe prêter comme un inſtrument vuide à la Sageſſe de Dieu. C'eſt dans ce vuide que Dieu répand ſon Verbe, qui eſt ſa Sageſſe.

3. Nous ſommes créés à l'image de Dieu: Cet image n'eſt autre que ſon Fils: il ne peut aimer véritablement que ceux en qui l'image de ſon Fils eſt réparée, quoi qu'il ſuporte les autres. Nul ne peut réparer cette image que Jéſus-Chriſt. Il faut effacer cette premiere image d'Adam, qui ſe conſerve avec ſoin par nôtre ſageſſe trop humaine. Quoiqu'on veuille être à Dieu, qu'on ait du recueillement, de la bonne volonté &c., on ne ſera parfaitement à Dieu que par la deſtruction de nôtre propre ſageſſe. Nous ne ferons dans la

(*a*) 1. Rois II. verſ. 9.

vérité, que par-là ? Quoique nous liſions, que nous entendions, nous ne ſerons éclairés que par *la lumiere*, Jéſus-Chriſt, (*a*) *qui éclaire tout homme venant au monde*, c'eſt à dire, tout homme qui étant mort en Adam, renait en Jéſus-Chriſt : c'eſt pourquoi il remercie ſon Pére (*b*) d'avoir *caché ſes ſecrets aux grands & ſages* du monde, & *de ce qu'il les a révélés aux petits.*

4. La ſcience & ſageſſe (humaine) n'éclaire point l'ame des ſecrets de Dieu, ſa lumiere ſuit ſa portée : une raiſon & ſageſſe humaine n'a qu'une lumiere humaine. Il n'y a que la petiteſſe, le rien, le vuide total, qui ſoit éclairé de la lumiere Jéſus-Chriſt : parce que Jéſus-Chriſt étant reçu dans ce vuide, il y fait les trois fonctions de (*c*) *voye, de vérité & de vie.* Comme *vie* il nous anime & devient le principe de toutes nos œuvres ; comme *vérité*, il nous éclaire de ſa lumiere, qui ne fait point voir les choſes comme les hommes les regardent, mais comme lui-même les voit ; c'eſt pourquoi il dit ; (*d*) *je ne juge*

(*a*) Jean I. ℣. 9. (*b*) Matth. II. ℣. 25.
(*c*) Jean XIV. ℣. 6. (*d*) Jean VIII. ℣. 15.

juge pas des choſes comme les hommes en jugent : & il nous conduit comme *voye* ; & c'eſt alors qu'il nous dit (*a*), *Mes voyes ne ſont pas vos voies* ; elles ſont tout oppoſées. Si nous voulons toujours marcher dans les voies de la ſageſſe humaine, Jéſus-Chriſt ne deviendra pas notre voie. Si nous ne laiſſons pas détruire en nous l'homme pécheur & l'homme ſage, Jéſus-Chriſt ne rétablira pas en nous ſon image : c'eſt pourquoi il eſt dit en Job, (*b*) *l'image empreinte ſe rétablira-t-elle ?* Elle ne le peut : il faut que celui ſur lequel elle a été contre-tirée la rétabliſſe. Voilà de grandes choſes pour un enfant ; mais très-petites pour un prudent. Que Dieu nous ſoit toutes choſes ! il ne le peut être que par notre rien. Heureux *rien*, que tu ês inconnu & mépriſé de tous les hommes, & ſur-tout des ſages. (*c*) *Le Seigneur eſt ma lumiere & mon ſalut, que craindrai-je ?* &c.

5. Vous m'avez encore demandé, pourquoi *la proprieté de l'eſprit*, qui eſt une uſurpation, eſt plus difficile à purifier que les taches des péchés ? C'eſt

(*a*) Iſa. 55. ℣. 8. (*b*) Job 38. ℣. 14.
(*c*) Pſ. 26. ℣. 1.

que le pécheur, qui ſe convertit ſincérement avant la mort, n'a garde de ſe rien attribuer. Il meurt dans une conviction profonde de ſa miſére, dans la confuſion & l'humiliation, n'aiant plus rien à eſpérer que de la miſéricorde de ſon Sauveur, & rien à eſpérer de ſoi-même: mais les autres meurent dans une ſécurité, chargés du poids de leur mérite, ſur lequel ils s'appuient, ſe rendant ce témoignage à eux-mêmes d'avoir ſervi Dieu, & beaucoup travaillé pour lui. Ainſi ils attendent le Ciel comme leur étant dû en quelque maniere; au lieu que les pécheurs pénitens croyant qu'ils ne méritent rien, ne s'appuyent que ſur leur Sauveur. C'eſt en ce ſens que (*a*) *le Ciel ſe réjouit plus d'un pécheur qui fait pénitence, que de quatre-vingt dix-neuf juſtes.*

(*a*) Luc 15. ℣. 7.

LETTRE CXXII.

La Sageſſe humaine perd la Divine & la lumineuſe de Jéſus-Chriſt, ſoit en la prévenant ou en la ſuſpendant par ſes raiſonnemens.

LA raiſon nous eſt donnée pour la conduite de tout homme raiſonnable. On ne vous parle que de cette ſageſſe humaine anticipée, craintive, ou même hardie qui nous retient en nous-mêmes, & nous empêche de nous unir à Jéſus-Chriſt. De même que Dieu n'opére point en nous qu'à meſure que nos opérations ceſſent & quittent la place: auſſi Jéſus-Chriſt, Sageſſe éternelle, ne ſe lévera point en nous qu'à meſure que notre propre ſageſſe lui cédera la place.

Pour cela il faut devenir ſimple & petit, écarter tout raiſonnement anticipé, & dans l'exécution d'une choſe, ſuivre ou le mouvement du cœur que la divine Sageſſe inſpire, ou, ſi nous ne l'avons pas, la lumiere préſente de la raiſon. La grace n'anticipe rien, ne prévoit rien, ne raiſonne ſur rien; mais

il lui eſt donné dans le moment actuel ce qu'il lui faut. Si vous l'anticipez d'un moment, elle n'y eſt pas encore : ſi vous ne la prenez pas lorſqu'elle ſe préſente, & que votre raiſonnement la tienne ſuſpenduë, vous ne la ratrapperez plus. Il n'y a que Jéſus-Chriſt, Sageſſe éternelle, qui vous puiſſe faire concevoir cela, en s'inſinuant dans votre ame par la petiteſſe & la ſimplicité de cœur.

LETTRE CXXIII.

Employer tout le reſte de notre vie à mourir à nous-mêmes pour donner lieu à la vie de Dieu. Le repos & la paix qu'on a dans les créatures & dans le nous-même, *ſont funeſtes, & bien oppoſés à la paix de Dieu.*

JE ſuis ravie que vous ayez ſuivi ce que notre Seigneur m'a fait vous dire ſur (*a*) vos études. Le tems eſt court : à quoi nous amuſons-nous ? Mourons ſans fin & ſans ceſſe. Nous

(*a*) Voyez ſupra, Lettre XXXVI. §. 4, 5.

avons trop vêcu ; & nous ne donnons point aſſez de lieu à l'Eſprit du Verbe en nous : nous l'étouffons par nos occupations perpétuelles & par notre vie propre. Combien perdons-nous de tems que nous devrions employer à la mort de nous-mêmes ? Cependant la vie eſt trop courte pour nous défaire entierement de ce malheureux *Nous-même.* Nous ſommes bien aiſes que nos ſens ſoient flattés ; & nous trouvons là notre paix.

Mais qu'elle eſt differente, cette paix, de celle que Jéſus-Chriſt donne aujourd'hui à ſes Apôtres ! Celle-ci eſt une *paix* fonciere, qui doit ſubſiſter au milieu des contradictions & des renverſemens ; paix qui ſe fortifie & ſe perfectionne d'autant plus que nous perdons toute la paix dans les renverſemens & les contradictions ; & (auſſi) bien différente de celle que nous établiſſons ſur nos goûts & nos ſentimens. Gardons-nous de nous engluer : c'eſt un cruel repos que celui que l'oiſeau trouve ſur la glu, lui qui eſt né pour voler. Il a bien plus de repos dans ſon agitation apparente lorſqu'il s'envole dans les airs. De même tout ce qui nous repoſe ſur la

terre eſt une glu qui nous empêche de prendre l'effort vers la Divinité, de nous abimer & nous perdre en Dieu. O malheureux *Nous-même!* que nous devrions te haïr, & nous t'idolatrons.

LETTRE CXXIV.

Qu'il eſt néceſſaire à ceux qui ſe donnent à Dieu de perſéverer dans la priere & la confiance en Dieu, ſans découragement.

1. VOus me ferez juſtice, Madame, lorſque vous ferez perſuadée que perſonne ne prend plus d'intérêt que moi à votre bonheur. Je ſuis ſi fort perſuadée qu'il dépend d'une fidélité inviolable dans le deſſein que vous avez pris de vous donner à Dieu & vous attacher à ſon ſervice, qu'il n'y a rien au monde que je ne fiſſe pour y contribuer ſi Dieu vouloit ſe ſervir de moi pour cela.

2. J'ai bien de la joïe, que la priere vous ſoit renduë plus facile: & comme l'oraiſon eſt le fondement & l'appui de la ſolide pieté, qui ſans elle ne peut être

de durée, il en faut faire le capital de votre vie. C'eſt la Médecine ſalutaire qui doit guérir peu à peu tous les maux de votre vie. Ne vous étonnez pas de ne remarquer pas un progrès ſenſible dans la vertu. Soyez ſeulement perſuadée, s'il vous plait, que ſans la priere vous ſeriez dans un état bien plus fâcheux que celui où vous êtes. Celui qui ne mange qu'avec dégoût, ne laiſſe pas de ſe nourrir & de ſoutenir ſa vie. Si aux autres maux dont nous ſommes accablés, nous joignions celui de priver notre ame de la nourriture qui lui convient le plus, elle tomberoit inſenſiblement dans la défaillance. La ſeule foibleſſe, ſans autre maladie, ſeroit capable de la faire mourir. Laiſſez-vous, Madame, nourrir & engraiſſer de cette bonne nourriture: & quoiqu'il vous paroiſſe que cela vous laiſſe moins d'attention ſur vos fautes, ne craignez point: car la ſeule vuë de vos fautes, quelque étendue qu'elle paroiſſe, ne vous en guérit pas; comme la vuë d'une bleſſure profonde n'y apporte pas le remède; mais le baume appliqué ſur la plaïe, quoiqu'il en dérobe la vuë, ne laiſſe pas de la guérir. Laiſſez-vous, Madame,

appliquer le baume de l'onction sainte de la priere; elle aura plus d'efficacité pour votre guérison que tous les retours que vous pourriez faire sur vous-même.

3. Donnez-vous entierement à Dieu, & laissez lui prendre un pouvoir absolu sur votre cœur: dites lui souvent: „ (*a*) *Seigneur, si vous voulez, vous* „ *pouvez me guérir*: mais, hélas! si vous „ n'appliquez pas le baume salutaire sur „ mes plaies, qu'il est à craindre qu'el„ les ne s'envieillissent"! Que la véritable connoissance que vous avez de votre foiblesse vous porte à vous remettre entre les mains de Dieu, persuadée que vous ne pouvez que vous opposer vous-même à un bonheur que vous voulez devoir à sa pure bonté. Protestez-lui, que quand vous pourriez vous guérir vous-même (ce qui n'est pas,) vous n'y voudriez pas mettre la main, afin de lui devoir toutes choses. O que votre salut sera bien mieux entre ses mains qu'entre les vôtres. Dites-lui souvent avec S. Philippe de Néri: *Seigneur, si vous ne me gardez, je vous trahirai.* Plus vous serez persuadée de votre foiblesse, du peu de pouvoir que vous avez sur vous-même, & du besoin infini où vous êtes du secours de Dieu, plus vous vous sentirez portée à lui demander son assistance contre votre propre foiblesse; vous vous découragerez moins; & loin d'être de mauvaise humeur contre vous-même, vous serez comme un enfant qui vient de tomber dans la boue, & qui va d'abord présenter ses mains toutes sales à son pére, afin qu'il les essuye. Ce pére le caresse en l'essuyant; & l'enfant, loin de s'en fâcher contre lui-même, se presse contre son pére, témoignant par sa petite action qu'il ne veut plus se séparer de lui, puisqu'il tombe sitôt qu'il s'en éloigne. Tachez, Madame, de vous tenir proche de Dieu: & lorsque vous serez parvenue à ne plus vous éloigner de lui, à vous en aprocher par un petit retour plein d'amour & de confiance, vous serez en assurance.

(*a*) Matth. 8. ℣. 2.

4. Il faut aller à Dieu de cette sorte, & ne se point persuader (afin de n'être pas découragée) que la perfection aille aussi vite que les idées que nous en prenons. Lorsque l'on veut établir une solide pieté, c'est un ouvrage très-long:

& c'est beaucoup que de ne pas reculer, & de conserver une bonne volonté. Celui qui prend un pied de terre sur son ennemi, a toujours de l'avantage. N'est-il pas bien juste que Dieu punisse nos infidélités par quelques froideurs? mais ne craignez rien; pourvû que vous ne vous éloigniez pas de lui, il faura bien vous conduire à son but; & il ne vous laissera pas qu'il ne vous ait détachée de tout ce qu'il lui déplait: il vous poursuivra dans tous vos retranchemens, jusqu'à ce que vous soyez toute à lui. Le soin qu'il a de vous reprendre, de vous corriger, & de vous instruire, marque une application particuliere sur votre ame, dont vous lui êtes redevable. Croyez moi, Madame, avec bien du respect tout à vous.

LETTRE CXXV.

Quitter le raisonnement pour s'adonner à l'oraison, laquelle doit régler notre vie. Supporter les infirmités des autres.

1. ON peut dire de vous ce que S. Jerôme disoit de S. Paul, que

vos défauts seroient des vertus dans une ame de qui le Seigneur demanderoit moins que de vous. Dieu vous a prévenue par une bonté extraordinaire. Il a récompensé un travail de plusieurs années par une oraison plus tranquille: il a même voulu vous faire éprouver ce qu'il fait faire chez nous, lorsque lui ouvrant notre cœur, nous le prions d'en être le Maître, & de le tourner lui-même selon les mouvemens de sa volonté, puisque lui seul le peut faire.

2. Il a donc mis en vous les prémices de son Esprit, de cet (*a*) *Esprit* qui, selon S. Paul, *crie en nous*, *Abba*, *Pater:* & il l'a fait de la sorte, afin que vous ne fussiez plus à lui par la voie du raisonnement; mais par celle de l'obéissance & de l'amour. Or ce qu'il veut pour votre oraison, il le veut pour la conduite de votre vie; & l'oraison doit être le principe & la régle de toutes nos actions, en sorte que si une personne est toute dans le raisonnement à l'oraison, la raison doit la conduire dans toutes ses actions; mais si Dieu commence à devenir le principe de son oraison, qu'elle soit abandonnée à son

(*a*) Rom. 8: ℣. 15.

esprit, il faut qu'elle soit de même pour toute la conduite de sa vie. Qui vous diroit autre chose, se méprendroit assurément sur ce qui vous regarde, & vous feroit prendre le change. Je puis même vous assurer devant Dieu, qui me fait vous parler, que vous auriez fait encore beaucoup plus de chemin, si vous aviez bien voulu quitter la voie du raisonnement pour entrer tout à fait dans celle de la foi & de l'abandon. Tout ce que vous abandonnerez à Dieu vous réussira : tout ce que vous voudrez faire réussir activement, sera renversé, parce que Dieu est un Dieu jaloux. O n'êtes-vous pas heureuse qu'il soit jaloux de votre ame? Vous me demanderez, peut-être, de quoi je me mêle? je ne le sai pas moi-même.

3. J'ai trouvé Mad. dans de très-bons sentimens : j'espère que vous en serez plus satisfaite dans la suite que vous ne l'êtes à présent. Je vous prie de considérer que la perfection n'est pas l'ouvrage d'un jour. Dieu ne prend pas tout le monde comme Ste. Catherine de Génes : il faut donner le tems à la grace de faire ses progrès dans l'ame. Elle n'est pas toujours de ces graces victo-

rieuses d'abord ; mais elle combat les contrariétés qui sont en nous, comme le feu combat l'humidité du bois avant que de l'embraser. Je vous prie de ne regarder pas tant ce qu'elle est que ce qu'elle pourroit être, si Dieu, par une bonté infinie, ne l'avoit touchée. Je vous conjure de vous calmer par un abandon étendu & vigoureux. Tous nos soins & nos inquiétudes n'avancent pas la besogne. Du reste, je crois que Dieu veut que, comme une mére pleine de bonté, vous supportiez en patience, s'il croit quelque yvraie avec le bon grain ; car le Maitre l'arrachera en son tems. Il est de conséquence de ne pas arracher trop tôt l'yvraie, (a) de peur d'ôter aussi le bon grain.

LETTRE CXXVI.

Amitié non dissimulée. S'exposer souvent devant Dieu, quoiqu'en sécheresse. Porter la croix en silence.

1. JE vous assure, que je n'ai jamais changé pour vous, & qu'on ne

(a) Matth. 13. ỷ. 29.

peut avoir une plus vraie & plus tendre amitié que celle que j'ai pour vous. Si je vous dis quelquefois mes pensées avec franchise, c'est un effet de cette même amitié : car enfin, pourquoi auriez-vous de la considération pour une vieille qui n'est propre à rien, si ce n'est parce que vous avez crû que Dieu s'étoit servi d'elle pour vous attirer à lui, & qu'il peut s'en servir encore pour vous faire suivre sans détour le chemin que lui-même vous a marqué ? c'est pour correspondre à ce que Dieu demande de vous & de moi que je vous parle quelquefois sans ménagement. Lorsque j'en use autrement quelqu'autre fois, de peur de vous causer de la peine, j'en ai de la honte pour Dieu, pour vous & pour moi. Soyez donc une fois persuadée que personne ne vous aime autant que je fais, & de cette solide amitié que rien ne peut altérer, parce qu'elle est fondée en Jésus-Christ.

2. Il ne faut pas vous étonner de vos sécheresses & de vos dégoûts, pourvû que vous ayez soin de vous exposer souvent devant Dieu en esprit d'abandon & de silence. Sans cela vous perdrez un certain fonds d'union à Dieu qui subsiste au milieu des choses les plus pénibles, & des plus extrêmes aridités : vous le perdriez insensiblement, & sans vous en appercevoir ; parce que l'habitude de vouloir faire la volonté de Dieu demeure comme un foyer, qui conserve sa chaleur quoique le feu diminue. Je vous conjure donc de ne vous point donner si fort aux autres, que vous ne dérobiez quelque tems pour vous-même.

3. J'approuve fort ce que vous faites pour N. il est juste de le consoler & soutenir dans une si grande affliction ; mais quand vous lui déroberiez une heure en tout un après-midi, cela, loin de lui faire peine, rendroit votre retour plus agréable. Dieu permet qu'on ne corresponde pas à ce que vous faites, afin de vous faire agir uniquement pour lui. Et pour le faire efficacement, il faut faire mourir la nature dans ces choses, l'empêchant de sortir au dehors par ses paroles ; témoignant, de quelque maniere que ce soit, qu'on est sensible à l'ingratitude : car lorsque la nature s'émancipe de la sorte, on perd le fruit de ses peines, & on ne marque pas à Dieu que c'est pour lui seul qu'on fait ce qu'on

fait. Si c'est pour lui seul, il nous doit suffire que lui seul le sache.

4. Je sai qu'un naturel aussi vif que le votre a peine à se modérer, & pourra encore s'échaper. Lorsque cela arrive, reconnoissons que c'est ce dont nous sommes capables : humilions-nous sans nous décourager ; & Dieu fera l'ouvrage que nous ne saurions pas faire de nous-mêmes. Lorsque Dieu vous donne du penchant pour la retraite, & qu'il vous ôte le moyen de suivre entierement ce penchant, c'est une marque qu'il veut que vous mêliez vos occupations nécessaires de retraites, vous donnant autant que vous pouvez à la retraite, & vous prêtant à vos devoirs. Que je vous estime heureuse que Dieu veuille vous conduire par la croix ! c'est une mort qui donne la vie. Ne vous étonnez pas des défauts que vous y commettrez, pourvû qu'ils ne soient pas volontaires. Faites le capital de votre vie d'être fidéle à la croix & au silence : ce seront pour vous deux amis fidéles qui ne vous laisseront point qu'ils ne vous aient conduite dans le sein de Dieu. Je suis toute à vous.

LETTRE CXXVII.

Souffrir avec soumission & persévérance toutes les peines dont Dieu nous exerce, comme étant les plus propres pour nous faire mourir à nous-mêmes, & vivre à lui.

1. JE prens beaucoup de part à vos peines ; mais il faut les souffrir avec paix & soumission : car tant que vous voudrez secouer le joug, cela augmentera jusques à l'obsession. Le reméde n'est pas de quitter le lieu où vous êtes : c'est le contraire. Le demon fera tous ses efforts pour vous décourager & vous faire tout abandonner ; mais ne le croyez pas : car la mort que vous souffrez aujourd'hui, sera un jour votre vie. Ce que je crois qu'il y a à faire pour vous, c'est de vous soumettre à Dieu, pour porter cette peine tant qu'il lui plaira. Vous me direz, que votre peine est un défaut qui peut déplaire à Dieu. Ne savez-vous pas que dans la main de Dieu nos propres défauts nous servent de lessive, que c'est le savon dont il

nous blanchit, qu'il ne faut pas se roidir contre la verge ? plus les moyens dont Dieu se sert pour nous corriger & nous purifier, sont hors de nos idées, & semblent choquer notre raison, plus ils sont efficaces.

2. Faites une remise de votre raison, & soyez résoluë, mais du fond du cœur, de porter cette peine toute votre vie si Dieu le veut. Dieu ne veut ni ménagement ni reserve dans le don qu'on lui fait de soi-même. Il faut le servir à sa mode, & non à la nôtre. Il nous faut tous mourir à nous-mêmes, la régle est générale pour tous : mais les moyens en sont différens & propres pour chacun de nous. Nous nous faisons des idées de perfection, que Dieu renverse, nous faisant éprouver les choses les plus opposées à notre naturel ; & c'est ce qui nous arrache la vie que nous avons en ces choses. Certainement aucun de nous ne choisiroit le moyen de mort dont Dieu se sert. On croit que d'autres moyens seroient meilleurs, & c'est ce qui nous trompe : car une mort de choix ne seroit pas mort.

3. Je regrette mes infidélités, me di-

rez-vous. J'en conviens ; mais une peine involontaire, comme la vôtre, n'étant qu'un sentiment, & non un péché, vous ne devriez pas vous en allarmer. Toutes vos fautes ne viennent que de vouloir secouer le joug, & vous délivrer d'une peine qui vous humilie & ne vous plait pas. Si vous la portiez en esprit de mort, ses effets ne seroient pas si violens : ils ne le sont que parce que vous voudriez vous en défaire. Demeurez donc paisible sous le couteau qui doit vous égorger, & ne regimbez pas contre l'éperon. Vous trouverez votre paix sans paix dans votre misére, contente que Dieu soit tout ce qu'il est, & vous ce que vous êtes, pauvreté, misére, foiblesse, infirmité ; & chantez,

„ *Je ne désire ni n'espére ;*
„ *Je suis content de ma misére ;*
„ *Seigneur, tu m'en parois plus grand.*
„ *Je n'en veux pas la délivrance :*
„ *L'immuable contentement,*
„ *Où tu vis éternellement,*
„ *Me fait aimer mon impuissance.*

LETTRE CXXVIII.

Qu'il faut porter avec patience & persévérance nos peines & nos foiblesses, aussi bien que nos sécheresses & nos distractions dans la prière.

1. PErsonne, Madame, ne s'intéresse plus que moi à vos peines; & si je pouvois contribuer de quelque chose à leur diminution, il n'y a rien que je ne fisse pour cela. J'ose cependant vous assurer de la part de Dieu qu'elles ne seront pas longtems si fortes. Ayez cette confiance en sa bonté, & espérez contre l'espérance même. C'est ce Dieu qui, selon l'expression du Sage, (a) *mène jusques aux portes de la mort, & en retire.* Ne vous découragez point, Madame, & ne cessez, quoique d'une maniere séche, d'implorer son assistance jusqu'à ce que vous l'ayez obtenuë. Dieu se cache souvent pour éprouver notre fidélité, & nous faire éprouver le besoin que nous avons de lui. La principale vertu, & la plus essentielle aprés

(a) Sage 16. ℣. 13.

l'amour & la fidélité que nous devons à Dieu, est la patience qu'il faut avoir avec nous-même. Dieu connoit la foiblesse de l'homme qu'il a créé d'un peu de bouë: & il ne lui laisse tant de miséres que pour le tenir humilié & lui faire sentir la dépendance continuelle où il est de son Dieu. L'orgueil naturel à l'homme, ne s'acommode pas de cette connoissance causée par notre expérience: cependant rien n'est plus utile, pourvû qu'elle nous engage à de fréquens retours vers Dieu, à le chercher sans cesse, à rentrer souvent en nous pour demander du secours d'une maniere même qui paroît peu utile, & à nous imposer quelque peine lorsque nous nous sommes éloignés de Dieu & que nous avons passé du tems sans penser à lui.

2. Perseverez dans l'oraison malgré tous vos dégoûts: Dieu recompensera en un moment votre fidélité. La séchéresse dans l'oraison doit être prise pour pénitence du tems qu'on a passé sans penser à Dieu: Elle doit servir à nous humilier. Celui qui ne mérite rien, n'a pas lieu de rien prétendre; & n'est-ce pas une assez grande mi-

séricorde que Dieu nous fait de nous laiſſer auprès de lui quoiqu'il ne nous faſſe pas des faveurs ſingulieres ? Combien de courtiſans ſe préſentent devant le Roi chaque jour ſans en avoir une ſeule parole ? Et ſi un criminel après une longue ſuite d'infidélité avoit ſeulement l'entrée auprès du Roi, combien ſe trouveroit-il heureux quoiqu'il n'en eût jamais une faveur ? Allez à la priere, Madame ; mais portez y cette diſpoſition, qui me paroit digne de votre courage, de n'y aller que pour faire la volonté de Dieu, de n'atendre de lui nulle faveur, nulle conſolation, nulle correſpondance ; & dites lui ; quand vous ne m'écouteriez pas, ô mon Dieu, je ne ceſſerai jamais de vous prier, de vous demander votre amour, & la grace de ne vous être plus infidelle. Dites encore avec Job : (*a*) *Quand il me tueroit, j'eſpérerai en lui.* Lorſque Dieu paroit le plus éloigné de vous, c'eſt alors qu'il en eſt le plus proche. Tâchez de ne vous pas diſſiper volontairement, ou de vous rapeller vous-même lorſque vous vous apercevez de l'être. Mais après cette

(*a*) Job 13. ℣. 15.

exacte fidélité, ne vous étonnez jamais des voyages continuels d'une imagination auſſi vive que la vôtre. Dieu ne regarde que le cœur qui aime & qui prie : l'imagination n'y a que faire : elle ne vous peut non plus nuire que le bruit de quelques enfans qui joueroient auprès de vous, pourvû que vous ne raiſonniez pas volontairement ſur les folies qu'elle vous repréſente. Je ſuis, Madame, toute à vous.

LETTRE CXXIX.

Comment on doit ſe comporter dans les ſechereſſes, diſtractions, demandes à Dieu, & dans la vuë de ſes propres & durables imperfections.

1. JE prens une part ſi grande, Madame, à tout ce qui vous regarde, que je ne pourrois guères avoir plus de plaiſir qu'en vous rendant quelque petit ſervice. L'état de ſechereſſe vient auſſi bien de Dieu, que celui de conſolation ou de facilité. Cela vous fait voir la dépendance où vous devez

être de Dieu : car il vous est également impossible de vous donner une disposition plutôt qu'une autre. Il n'y a point de votre faute du tout lorsque la disposition de facilité vous quite : c'est la conduite de Dieu d'en user de la sorte envers presque toutes les ames : ainsi, attendez-vous à souffrir toute votre vie de ces vicissitudes. L'état de facilité sert à encourager, afin de poursuivre le chemin avec moins de peine, & celui de sécheresse sert à purifier, & à nous tenir dans l'humiliation : enfin l'un & l'autre sont glorieux à Dieu & utiles à l'ame : celui de sécheresse sert à épurer la foi & l'amour ; car c'est servir Dieu à ses dépens.

2. Je ne m'étonne pas que lorsque la présence de Dieu est moins aperçue, vous soyez plus dissipée : c'est que les sens sont plus à eux-mêmes, n'ayant plus cette bride, que le Maître tient quelquefois d'une manière aperçûe. Il faut alors avoir le plus de fidélité qu'il vous sera possible pour retourner incessamment en vous-même. Lorsque Dieu ne vous rapelle pas, rapellez-vous vous-même au dedans. C'est dans ces tems que notre fidélité doit être exer-

cée : car lorsque Dieu nous rapelle lui-même, quelle fidélité y a-t-il, si non suivre un attrait à demi vainqueur ?

3. Celui qui exclud tout raisonnement, n'exclud pas pour cela toute demande. Le raisonnement vient de l'esprit, & la demande part du cœur & du sentiment de nos besoins. Nous ne pouvons ateindre Dieu par nos raisonnemens ; mais nous le pouvons fléchir par une demande humble & soumise. Ce que je vous recommande sur tout c'est une oraison libre, afin que Dieu ni vous ne soyez point gênés. Le silence donne la liberté à Dieu d'opérer en nous & d'y imprimer ses volontés & son pur amour. Il faut aussi que notre cœur se répande vers lui en affections libres & en demandes non forcées ni gênées, mais que lui-même opére en nous. Evitez tout ce qui gêne & tout ce qui est forcé. Lorsque Dieu vous invite au silence, ne parlez pas : mais lorsqu'il vous laisse la liberté de lui dire quelques mots, dites ceux qui vous viennent naturellement à la bouche, sans les rechercher ; & soyez persuadée que les paroles que l'amour inspire sont toutes en desordre & sans suite, au

lieu que celles qui ont l'arrangement viennent de notre raison.

4. Je vous conjure d'avoir beaucoup de patience avec vous-même. La perfection que la nature imagine est impétueuse, elle voudroit que tout fût fait en un instant : mais la perfection qui vient de Dieu est longue, parce qu'elle est efficace. Celui qui ne veut remuer qu'un peu de sable qui est au dessus d'une roche, en vient aisément à bout : mais quand il faut enlever la roche peu à peu, le travail est difficile, & paroit même ingrat. Dieu vous aime ; aimez-le avec paix. Je le prie de vous donner sa paix, & que cette lettre fasse l'effet de l'Ange envers les Pasteurs, qu'elle apporte (a) *la paix aux hommes de bonne volonté.* Je suis seure que votre volonté est bonne & droite ; mais les sens sont vifs & indociles. Ne vous en étonnez pas : un enfant de bonne volonté aprend enfin ce qu'il veut bien se laisser enseigner, quoiqu'il ne soit pas parfait tout d'un coup. Je vous conjure d'atendre tout de la bonté de Dieu ; il vous aime, & vous m'êtes très-chère en lui.

(a) Luc. 2. ℣. 14.

LETTRE CXXX.

Dieu nous arrache doulouresement par sa Bonté ce à quoi nous tenions doucement. Il faut demeurer fidéle à son procedé envers nous par la patience, le courage, le sacrifice de tout ce qu'il demande, & par la confiance en sa Bonté. Ses vuës & ses voyes sont bien différentes des nôtres.

1. JE vous assure que vous m'êtes toûjours très-cher, & que je partage avec vous toutes vos peines ; que personne ne désire plus sincerement que moi de vous voir à Dieu sans reserve. Dieu vous traite avec un soin paternel & une bonté sans égale : il vous rompt lui-même les obstacles que vous faites à ses bontés, & il fait par lui-même ce que vous n'aviez pas la force de faire. S'il en usoit autrement, ce seroit une marque qu'il s'intéresseroit moins à ce qui vous regarde. Ces sortes de coups sont rudes ; mais j'ose dire qu'ils sont nécessaires. Si Dieu ne coupoit nos liens, loin que

nous les dénouaſſions nous les ſerre-rions toûjours plus. La nature crie & ſe tourmente dans de pareilles ocaſions ; elle ne ſent que l'amertume, ſans goûter la douceur : mais dans la ſuite, lorſque les choſes ſeront changées de face, vous verrez cette main, qui vous paroit à préſent ſi dure, pleine de ſuavité.

2. Toutes les choſes auxquelles nous tenons fortement, nous coutent infiniment à perdre. Plus Dieu aime une ame malgré ſes infidélités, plus il lui arrache tout ce qui la ſépare de lui. Tâchez donc de ſeconder les deſſeins de Dieu, & de prendre ſon parti contre vous-même. Donnez-vous à lui, afin qu'il retranche ſans miſericorde tout ce qui lui eſt oppoſé : mais ne vous découragez pas. La nature, qui ſe ſent ôter ſes fauſſes douceurs, eſt comme dans la rage. Remarquez que ces douceurs aparentes, qui renferment un poiſon ſéducteur, ont mille fois plus d'amertume réelle, que tout ce qu'on peut imaginer. Combien cet amuſement des ſentimens vous a-t-il déja couté ? Si vous mettiez dans une balance les tourmens que cette liaiſon

vous a fait ſouffrir, avec la douceur que vous y avez trouvée, de combien la peine ſurpaſſeroit-elle le plaiſir ? Laiſſez donc faire Dieu, & vous direz un jour, (a) *Il a bien fait toutes choſes.* En attendant, dites avec Job, (b) *que celui qui a commencé de me briſer, acheve ; & que j'aye cette conſolation, qu'en m'acablant de douleur, il ne m'épargne point : je ne contredirai pas aux paroles du Saint.*

3. Je ſuis ſeure que c'eſt la diſpoſition fonciére de votre cœur, quoique la nature demandât le contraire : il la faut laiſſer ſe tourmenter : (c) *Qui eſt-ce qui nous délivrera de ce corps de mort ? Ce ſera la grace de Dieu par Jéſus-Chriſt.* Je vous porte dans mon cœur par une tendre compaſſion. J'eſpére que Dieu achévera de rompre vos liens : ne faites donc rien pour les renouer. Je ſai qu'il eſt dur de combatre toûjours contre ſon propre cœur ; mais c'eſt un combat digne de Dieu. Courage ! Soyez humilié de vos miſéres : mais n'en ſoyez ni découragé,

(a) Marc 7. ℣. 37. (b) Job. 6. ℣. 9. 10.
(c) Rom. 7. ℣. 24. 25.

ni abatu. Le découragement & l'abatement vous laissent en proye à vos ennemis, qui vous trouvent par là sans défence ; au lieu que la confiance en la bonté de Dieu, un sincère aveu de vos foiblesses, espérant contre toute espérance, atendant tout de Dieu, étant résolu de lui être fidele & de vous vaincre pour son amour, sont les seules armes qui vous restent. Faites-vous un peu de violence ; fortement, mais doucement : Dieu vous aidera dans vôtre foiblesse ; je l'en prie de tout mon cœur, ne doutez pas de ma tendresse pour vous. O quand Dieu vous fera-t-il toutes choses !

4. Je salue N. bien affectueusement : je la prie de ne se pas laisser aller si fort à la douleur. La nature en cela se mèle avec la grace : qu'elle vous aide doucement selon les desseins de Dieu à vous renoncer ; mais qu'elle ne s'aflige pas. Dieu veut peut-être d'elle, qu'elle vous sacrifie & vous abandonne à lui, comme elle s'y est abandonnée elle-même. Ce sacrifice sera peut-être plus éficace pour attirer les miséricordes de Dieu sur vous, que

toutes ses larmes. Lorsque je dis, qu'elle vous sacrifie, je n'entends pas, qu'elle ne vous aide pas ; mais qu'elle sacrifie à Dieu ses idées de perfection, le zèle de vôtre avancement. Il faut que le même coup qui vous frape, achéve de la tuer. J'aurois bien des choses à dire là dessus que je ne puis écrire. Je l'aime très-tendrement & intimement.

5. O perdons enfin toutes vuës d'état & de perfection : Soyons longanimes ; attendons plus de Dieu que de toute industrie humaine, même de celle qui est avec bonne intention. Dieu renverse nôtre lit dans la maladie. Job disoit : (*a*) *Je croyois me reposer dans mon petit nid* ; mais Dieu l'a renversé. Nous bâtissons ce nid avec peine comme des oiseaux spirituels, qui ne veulent plus voler que dans les airs de la Divinité : & lorsqu'il est bâti avec tant de peine, & qu'on croit s'y reposer, Dieu le renverse. On croit, par ce qui est passé, que le nid doit toûjours subsister ; mais, que les pensées de Dieu sont differentes des nôtres.

(*a*) Job. 29. ✝. 18.

LETTRE CXXXI.

Senſibilités, ce qu'elles marquent, & comment s'en ſervir en revenant à l'abandon à Dieu & à la ſimplicité.

1. LE bon Dieu permet, ma très-chère, qu'on ſoit quelques fois plus ſenſible à de petites choſes qu'à des grandes ; & j'ai bien de la joie de la conſtante tranquilité de vôtre fonds, qui vous rend inſenſible aux avantages qui peuvent revenir à vous & aux vôtres. Cependant je ne puis m'empêcher de croire, que ſi la choſe avoit été décidée autrement, vous en auriez eu de la peine : car vôtre fonds étant porté à la mélancolie, vous ſentez plus vivement ce qui vous peine, que ce qui vous fait plaiſir ; plus ce qui vous manque, que ce que vous avez. Cette méſaiſe que vous éprouvez continuellement, eſt une marque que vôtre cœur n'eſt pas encore où Dieu le veut, & qu'il n'a pas cette largeur qu'il aura un jour.

2. Laiſſez tout paſſer, & laiſſez-vous

en proie à la mort, qui donne la vie. Dieu ſe ſert de tout pour nous la procurer ; même nos propres défauts y contribuent beaucoup. Ce qui ſeroit en nos mains un poiſon, eſt en celles du divin Maître une ſource de vie : il le faut laiſſer faire, & demeurer entre ſes mains pour tout.

3. Cependant lorſque vous ſentez que vôtre peine ſur quelque choſe vous peut indiſpoſer contre quelqu'un, je le dirois bonnement ; non en vûe de vous ſoulager, mais pour empêcher un certain froid qu'une choſe gardée & non expliquée peut donner.

LETTRE CXXXII.

Quand c'eſt qu'il faut ſe livrer aux peines intérieures ou y réſiſter. Ne juger de l'oraiſon par le ſentiment.

1. QUand vous avez des peines dont vous ne pénétrez pas la cauſe, il faut vous y livrer & vous en laiſſer dévorer ; car ces peines purifient nôtre ame, & ſont fort utiles. Il

ne faut pas en être plus chagrine ; mais il ne faut rien faire pour les écarter : il faut s'en laisser dévorer. Il n'en est pas de même des autres peines troublantes dont vous connoissez la cause : il faut sortir de la résistance ou de la réflexion qui la cause.

2. Quelquefois l'oraison est plus profonde, parce que la présence de Dieu est plus distincte : l'oraison paroit plus superficielle dans la sécheresse, parce que la porte est fermée : elle est pourtant également bonne.

LETTRE CXXXIII.

Se desoccuper quelquesfois pour vaquer à Dieu. Ne s'inquiéter ni du sentiment de ses deffauts, ni de l'avenir.

JE crains que les entrainemens de vos occupations non-nécessaires ne vous prennent trop de tems. Je me retirerois quelquefois d'une societé journaliere (rarement d'abord) sous prétexte d'affaires, vous dérobant à vous-même certains après-midi. Ne vous

étonnez pas de sentir réveiller les sentimens des deffauts. C'est le dogue enchaîné qui ne laisse pas d'aboier, & feroit bien plus de ravage si Dieu ne le retenoit. C'est une chose admirable, & qui marque d'autant plus la dépendance où nous sommes de Dieu, & nôtre mauvais fond, que de sentir que lorsqu'on croit l'animal mort, il revit tout de bon. Il ne faut point vous inquiéter ; mais vous présenter à Dieu afin qu'il vous guérisse. La crainte anticipée pour le temporel me paroîtroit d'une plus grande conséquence ; parce que c'est une chose plus en nous, & qui excéde les sentimens. Laissez-vous donc à Dieu pour le passé, le présent, & l'avenir. Oui, mon cher enfant, j'espére que nous serons unis dans le tems & l'éternité. Amen, Amen !

LETTRE CXXXIV.

Se laisser purement gouverner de Dieu dans les peines intérieures.

AUjourd'hui que je suis mieux, je l'employe à vous écrire. Pour ce qui vous regarde, laissez vous pénétrer de la vûe de ce qui vous est montré, soit de vos miséres en général, soit de vos deffauts en particulier; mais n'y ajoutez rien par la réflexion, ni ne diminuez rien par secouer la peine. Ce que Dieu nous fait sentir & connoitre porte son impression dans le moment: tout ce qui est par dessus cela vient de la nature réfléchissante, & ne sert de rien ni pour l'impression ni pour la purification: ainsi, recevez les dispositions dans lesquelles on vous met; laissez les aller & venir.

LETTRE XXXV.

Se soumettre & s'unir à la justice de Dieu, qui ensuite reviendra à la miséricorde.

QUe vous dirai-je, si non que je suis plus unie à vous que jamais? Portons les tems d'affliction, de destruction, de renversemens, les tems de colère, d'humiliation. Ce sont les tems de la justice, & par conséquent de la gloire de Dieu. Nous le recevons lorsqu'il vient sauver; recevons-le lorsqu'il vient pour détruire & pour perdre. Qu'aucun reste d'intérêt pour autrui ne nous empèche de nous unir à ce Dieu vengeur. Sa colère ne durera peut-être pas toujours, & elle n'arrètera pas [de telle sorte] le cours de ses miséricordes que Dieu ne pardonne à ce petit reste de la maison d'Israel. Mon cœur est présent au vôtre. Plus nous serons petits & simples, plus nous serons un.

LETTRE CXXXVI.

Viciſſitudes dans les épreuves, à quoi elles ſervent, & qu'il faut s'y abandonner ſans choix.

1. VOtre lettre m'a fait un fort grand plaiſir. Vous n'éprouvez que ce que vous devez éprouver dans l'état où vous êtes. L'intérieur eſt un paradoxe continuel. Plus le fonds ſe perd en Dieu d'une maniére pure & nue, plus les ſens ſont comme laiſſés à eux-mêmes ; & la foibleſſe des ſentimens eſt comme les peaux du tabernacle, qui le conſervent en le couvrant. Je ne vous ai point oublié ; & s'il y avoit moins de viciſſitude à vôtre état, il ſeroit moins ſeur.

2. Il faut vous acoutumer au pur amour & à la foi nue : l'une eſt inſéparable de l'autre. Plus la foi eſt pure, deſtituée de témoignages & de ſoutiens, plus l'amour devient comme une flamme pure, qui s'éléve au deſſus de toute matiére. Plus l'abandon eſt pur, plus il eſt privé d'aſſurance : il faut, afin

que cela ſoit comme je l'ai dit, que la volonté perde toute tendance après avoir perdu tout choix.

3. Laiſſez-vous donc dans la main de l'amour, qui ſera toûjours le même, quoiqu'il vous faſſe ſouvent changer de ſituation & de diſpoſition. Le Seigneur fait toutes les ſaiſons ; le froid & le chaud : cela nous ſuffit pour être parfaitement contens. Celui qui préfére une diſpoſition à l'autre, qui aime plus la plénitude que le vuide, aime les dons de Dieu, & non pas Dieu : puiſqu'où il y a plus de vuide & de dépouillement, il y a plus de mort ; & où il y a plus de mort, il y a plus de Dieu.

LETTRE CXXXVII.

Sur le même ſujet, &c.

J'Avoüe que je reçois toûjours un nouveau plaiſir de voir en vous les démarches de la grace. Je ne vous ai pas quité d'un moment, & croyez que c'eſt le même Dieu qui fait la pluie & le beau tems, l'abondance & la ſechereſſe.

Ce ſont ces viciſſitudes qui forment l'intérieur, comme les ſaiſons différentes compoſent l'année. O laiſſez-vous mener à Dieu ſans faire un moment d'attention ſur vous-meme; & tout ira à merveilles. Dieu vous aime, & il vous a choiſi pour lui: mais il veut tellement être le maître chez vous, qu'il n'y ſoit contrarié par quoi que ce ſoit. Il met haut & bas, dans la paix & dans les combats; il prend plaiſir de faire comme les vagues de la mer, il prend dans ſon ſein, il rejette enſuite ſur le ſable, c'eſt à dire, en nous-mêmes. Soyons le balon de nôtre bon maître.

N. m'a mandé ce que lui a dit. . . . Il eſt fort alarmant: pour mois, je ſuis contente de tout ce qu'il plaira au Seigneur d'ordonner: je ſerois prette de ſouffrir pour une ſeule ame non ſeulement la priſon, mais la mort. Périls par tout, & péril en aucun lieu; (*a*) *périls ſur mer*, *ſur terre*, *parmi les faux fréres*, tout eſt bon en celui qui nous unit pour jamais.

(*a*) 2. Cor. 11. ℣. 26.

LETTRE CXXXVIII.

Epreuves des viciſſitudes de foibleſſe & de force, combien elles ſont ſalutaires.

1. JE reçois avec petiteſſe & actions de graces les marques de vôtre bon cœur. Il faut auſſi que vous receviez ſimplement ce que je vous envoye. Ne nous étonnons jamais de nos foibleſſes, ni des viciſſitudes qui arrivent: C'eſt nôtre partage juſqu'à ce que nous ſoyons afermis en Dieu. Vos miſéres ne vous nuiront point pourvû qu'elles ne faſſent que vous apetiſſer à vos propres yeux, ſans vous en ocuper, ni y réfléchir. Il faut faire comme un homme qui paſſant ſur un ſerpent, avance le plus vite qu'il peut, de crainte que s'amuſant à le regarder, il n'en ſoit endommagé.

2. Nos miſéres ſont glorieuſes à Dieu: elles font voir qu'il eſt ſeul ſaint, juſte, & parfait. Elles nous ſont avantageuſes, nous faiſant connoître par expérience qui nous ſommes.

3. Si nous étions toûjours dans la

misére, nous perdrions courage, nous deviendrions pusillanimes: c'est pourquoi Dieu nous relève. Si nous étions toûjours debout, nous croirions nos forces plus grandes qu'elles ne sont, & nous nous apuyerions sur elles: mais les vicissitudes font un juste temperament: Dieu verse de l'un dans l'autre, & tempére ainsi toutes choses. Il ne faut pas s'étonner de ces changemens; mais laisser mener par les haut & bas comme il plait au Seigneur.

LETTRE CXXXIX.

Avantages insignes des aflictions.

NOn ne peut prendre plus de part que je fais à vôtre nouvelle afliction. Dieu vous aime certainement, puis qu'il vous éprouve en tant de maniéres. La derniere épreuve me paroit la plus facheuse, à cause des suites. Bon courage; voilà le tems d'épreuve, le tems de misére & d'afliction: c'est une moisson pour ceux qui en savent faire usage en esprit de mort. Des coups com-

me ceux-là sont bien propres à faire avancer l'ame, & plus en un jour qu'en plusieurs années de tranquilité. Nous avons besoin que Dieu nous hâte, sans quoi nous demeurerions amusés en cent maniéres. Ne doutez point, je vous prie, de mon amitié; & si je vous mande quelquesfois les choses comme je les pense, c'est que je vous aime trop pour vous rien cacher.

LETTRE CXL.

Les peines doivent porter l'ame à l'abandon à Dieu, évitant la mélancolie.

JE viens de recevoir votre lettre. Je suis peinée de vôtre peine. Dieu ne vous l'envoie assurément que pour vous obliger à vous abandonner à lui: car ce n'est pas en vous refusant de vous abandonner à lui que vôtre peine cessera; au contraire. Vous savez que depuis quelque tems vous avez eu souvent de ces terreurs paniques. Le Démon ne veut par là que vous agiter, & Dieu le permet pour vous porter à

à ſvous abandonner à lui. Ce que Dieu veut le plus de vous, eſt que vous mouriez à vous-même; & que vous vous donniez à lui ſans réſerve. Il faut avoir bon courage, & ne point craindre des maux qui ne viendront peut-être pas; du moins, je ne crois pas ſitôt. Cela vous trouble, vous ocupe, & vous empêche de vous ocuper de Dieu. Ne doutez jamais de mon amitié. Egayez vous; car la mélancolie nuit au corps & à l'ame: la gayeté élargit le cœur.

LETTRE CXLI.

La diſperſion que l'ennemi cauſe entre les bons; quoi que non nuiſible ſelon Dieu, peut le devenir. Eviter la crainte. Défaillance d'activité, quand bonne. Abandon. Lecture. Oraiſon. Reméde à l'amour propre.

1. ON peut bien diviſer les corps; mais on ne peut ſéparer les eſprits qui ne ſont qu'un en Dieu. Tant que nous ſerons à Dieu, nous ſerons unis: n'ayant qu'un même amour,

nous n'aurons qu'une même volonté. Les prémiers Chrétiens cédoient à la force: & quoique l'on empriſonnât les uns, & que l'on exilât les autres, ſelon le témoignage de l'Ecriture, ils ne laiſſoient pas d'être enſemble par la communion des eſprits; n'étant qu'un corps miſtique, qu'un cœur, par l'uniformité de volonté, & qu'un eſprit, étant tous animés de celui de Dieu, & remplis de la même foi.

2. Quel gain croyez-vous que le diable trouvoit dans cette diviſion des premiers Chrétiens? Tout ce qu'il prétendoit en les diviſant, étoit de les affoiblir. Toute leur force étoit dans leur union, dans un exemple reciproque ſoutenu d'une foi mutuelle. Que prétend-il à préſent par tout ſon fracas? Ce n'eſt pas de vous priver ſimplement d'une miſérable qui n'eſt qu'un chien mort; mais c'eſt qu'il eſpere qu'après vous avoir retiré d'elle, vous donnerez dans la crainte que des gens ſans lumiere vous cauſent par des diſcours ſpécieux, mais très-pernicieux. La crainte des tourmens fut au commencement de l'Egliſe la cauſe du naufrage de quantité de Chrétiens; & la crainte de ſe

méprendre est la ruïne des ames intérieures. C'est pourquoi je vous dis avec l'Apôtre ; (a) *prenez garde que la crainte ne vous séduise.* Vous serez à couvert du dégât qu'elle peut faire chez vous, si aveuglant vôtre raison vous vous laissez conduire par la foi. N. vous peut beaucoup servir : il est droit, savant, & expérimenté. Soumettez-vous aveuglement à ce qu'il vous dira là dessus.

3. Quand on est une fois certifié de sa vocation pour l'intérieur, il ne faut pas se persuader que le manque d'activité propre soit un déffaut : au contraire, c'est agir que de n'agir pas, puis que vôtre action ne sert alors qu'à interrompre celle de Dieu. On change souvent de dispositions ; mais le fonds de l'état doit demeurer fixe. Si la grace donnoit toûjours à pleine voile, où seroit l'abandon ? L'abandon peut être, je l'avoue, dans la volonté de s'abandonner : mais l'exercice de ce même abandon n'est que dans l'orage & la tempête, lorsque le ciel obscurci nous dérobe les brillans de sa lumiére, & ne nous laisse voir au dessus de nous que des flots mutinés. Vous ne devez point

(a) 2. Thess. 2. ☆. 2. 3.

craindre l'oisiveté si vous êtes toûjours fidelle à vos exercices, si la sécheresse ne vous rend pas plus négligente, si vous lisez pour rapeller vôtre esprit trop dissipé au commencement de l'oraison. Comme le principal effet de la lecture avant l'oraison doit être de recueillir l'esprit, elle est inutile lorsque l'esprit est recueilli & le cœur atiré : mais lorsque cela n'est pas, il faut lire avant l'oraison. Si cette lecture vous recueille, à la bonne heure ; si elle ne le fait pas, vous avez fait ce que vous avez dû.

Il ne faut pas vous mettre en peine du reste. Vous ne devez point, dis-je, craindre l'oisiveté si vous conservez de vôtre mieux la présence de Dieu. Je ne parle pas de sa présence aperçue ; mais de la conformité de vôtre volonté à la sienne. Si vous vous mortifiez beaucoup plus l'esprit que le corps, vous vivrez plus dans l'esprit que dans le corps : Si vôtre cœur est séparé des choses du monde quant au désir, quoique vos sentimens ne soient pas toûjours d'acord avec eux ; quand vous vous atacherez aux devoirs de vôtre état plus qu'à vos goûts, lorsque vous vous

laisserez conduire à Dieu, & non à vos arrangemens; vous trouverez alors en cela le remède à l'amour propre. C'est de toutes les cures la plus longue à faire. Il faut avoir du courage & de la persévérance. Négligez vos sentimens; agissez par la foi; mourez à vous-même en toute ocasion, & oubliez-vous le plus que vous pourrez, & tout ira bien. Je suis à vous en Nôtre Seigneur sans reserve.

LETTRE CXLII.

Les passions imposent. Rien de solide sans croix. Abandon à Dieu sans retours ni raisonnemens. Profiter des momens pour l'oraison, & faire ses devoirs.

1. JE trouve vos remarques très justes. Il est aisé de voir qu'on se grossit les objets, & qu'on voit les choses selon la peine dont nous sommes affectés; de sorte qu'avec un vrai désir de dire vrai, & une croyance qu'on le dit, on ne le dit pas pourtant. Il faut que ce qui nous passionne soit

soit détruit, afin que nous entrions dans la vérité; car l'illusion des passions est telle, qu'elles ont leur fausse lueur, qu'on prend pour vérité.

2. Je prends part, je vous assure, ma chére enfant, à toutes vos peines; mais le Seigneur a ordonné que cela seroit de la sorte. Je tire un fort bon augure de tant de difficultés. Lorsqu'on doit faire quelque bien, il faut qu'il soit précedé de la croix & de la contrarieté. Les choses qui sont sans peine ne réussissent guères. Il n'est pas à propos de rien précipiter; car ce qui se feroit avec trop d'éfort, pourroit indisposer N. mais les choses se faisant avec douceur, réussiront mieux. La nature est vive, précipitée, & voudroit faire les choses tout d'un coup: mais la grace est longanime, & ne fait ce qu'elle veut faire que peu à peu.

3. Ne vous embarassez point de ce qu'on vous dit: Dieu ajustera tout pour sa gloire & vôtre bien propre. Tachez de ne point réfléchir sur tout cela. C'est la réflexion qui perd tout & nuit à vôtre corps & à vôtre ame. Le divin maître ne veut pas que vous fassiez des retours: c'est pourquoi il

difoit autrefois à l'Epoufe du Cantique (*a*); *Détournez vos yeux de moi; car ils me font envoler.* Il s'envole lorfqu'on veut trop voir ce qu'il fait ou ne fait pas.

4. Ne vous laiffez pas trop aller à la douleur, ma chére fille; vous ètes comme une poule timide & foible; je vous veux voir plus généreufe; vous ètes peut-ètre entourée de gens qui raifonnent. Il faut laiffer tous les raifonnemens pour n'admettre que la confiance en Dieu & l'abandon à fa Providence. Dieu eft un Dieu jaloux, il ne veut pas que ceux qu'il conduit, fe mèlent tant d'eux-mèmes. Courage fans courage. Si vous voulez ètre fille du divin Maître, il faut aimer ce qu'il a aimé. Je vous dis avec S. Paul (*b*), *devenez robufte dans le Seigneur.* (*c*) *Il fait beau voir des membres délicats fous un chef couronné d'épines.* Prenez les momens que vous pourrez pour faire oraifon, c'eft à dire, pour refter en filence auprès du divin Maître. Quand vous n'auriez que la moitié d'un

(*a*) Cant. VI. ℣. 4.
(*b*) Ephef. VI. verf. 10.
(*c*) S. Bernard.

demi quart d'heure, ne le laiffez pas échaper. Il ne faut plus d'arangement; mais la fidélité à prendre tous les momens fans en perdre un feul, & à remplir tous vos devoirs. Soyez docile comme un petit enfant, & ne vous laiffez pas aller à vôtre imagination, qui eft vive; elle vous méneroit loin.

LETTRE CXLIII.

Douleur naturelle : ne vouloir retenir perfonne. S'abandonner à Dieu chaque moment.

1. NE vous mettez point en peine de la douleur naturelle que vous fentez pour la mort de la perfonne dont vous me parlez : on ne peut pas empècher les fentimens de la nature. Vous voyez que la grace les furmonte. S'il n'y avoit point de combat, il n'y auroit point de victoire.

2. Pour ce que j'ai écrit à N. je l'ai confeillée comme j'aurois fait toute autre, fans me regarder. Croyez-moi, il faut la laiffer à la Providence. Dieu

fait bien ce qu'il veut faire : & c'est en vain qu'on veut retenir ce qui peut échaper. J'ai si peu d'estime de moi, que je croi aisément que les autres ont plus de grace. Vous faites bien de ne rien préméditer & de suivre le moment présent : toute autre conduite est sujette à la méprise. Abandonnez vous à Dieu, qui prend soin de vous.

LETTRE CXLIV.

Bon usage des maladies : union indissoluble en Jésus-Christ.

J'Ai apris, ma chère, que le Seigneur vôtre maître & le mien vous visite. Vous savez combien je vous suis unie en Jésus-Christ, & combien je partage & nos maux & nos biens. Je ne doute point que vous ne fassiez un grand usage de l'état où vous êtes par un abandon total, espérant contre l'espérance même. C'est dans ce tems qu'il faut faire un sacrifice entier de ce que vous êtes pour honorer le sacrifice de la Croix. On sacrifie son bien & sa

vie pour son Roi & pour sa patrie : il faut quelque chose de plus pour Dieu.

J'espére que nous serons unies dans l'éternité comme nous l'avons été dans le tems ; & que si je ne vous précéde pas, je ne tarderai guères à vous suivre : mon cœur ne se séparera jamais de vous, puisque c'est en Jésus-Christ que nous sommes & serons unies.

LETTRE CXLV.

Simplicité, petitesse, sécheresse, croix, mourir au goût naturel, ne cacher ses foiblesses à qui il convient.

1. NE vous étonnez point, je vous prie, de votre pauvreté, pourvû que vous soyez toujours simple & petite. Cet état sera toujours le meilleur pour vous : mais soyez assurée que si vous changiez votre caractère simple & ingénu, ce seroit le plus grand malheur qui vous pût arriver ; ce seroit vous éloigner de Dieu, comme je vous l'ai mandé : mais si vous êtes simple, le démon ne peut ni vous en arracher, ni vous nuire. Plus

vous serez séche, pauvre, étant néanmoins fidéle, plus vous serez bien. C'est le tems de mourir à vous-même : & toutes les choses qui vous flattent, vous sont mortelles. Il faut manger le pain sec, aller par la foi & par où vous ne savez, s'en fiant seulement à celui que Dieu vous a donné pour guide; que je prie de ne vous point épargner, & que le goût naturel ne vous fasse point vivre en vous-même, au lieu de mourir afin de vivre en Dieu. Croyez que je vous dis vrai, & que je m'intéresse trop à votre ame pour ne vous pas indiquer un autre chemin, si j'en savois un meilleur.

2. Je sai bien le tort que les louanges font aux enfans : Dieu vous fait part de bonne heure de sa croix : cela me donne bonne espérance : mais soyez simple, & ne songez pas à vous donner plus de courage que Dieu ne vous en donne. Soyez simple, simple : c'est là la source de toute sainteté. Tout ce qui n'est point cela, n'est qu'une montre de sainteté, vuide de toute réalité. Souffrez la croix avec peine & répugnance, si Dieu le veut; & aussi sans peine, s'il le veut. N'ayez point de honte de découvrir vos foiblesses; car alors elles

vous seront fort utiles : mais si vous les conservez, elles se changeront en serpens. Soyez donc très-petite, très-fidèle, très-mourante à tout, & vous serez dans la vérité. Mille fois toute à vous.

LETTRE CXLVI.

Qu'il est sûr de se laisser gouverner à Dieu en foible enfant dès le commencement, n'eût-on pas même le goût de sa présence.

1. JE vous reçois, Madame, de tout mon cœur, de la part de celui qui m'a donnée à vous sans reserve. Il fait bien, ce cher & divin (*a*) petit Maitre, qu'il n'y a rien que je ne voulusse faire & souffrir afin que vous fussiez à lui selon qu'il vous desire. Je suis trop persuadée des desseins qu'il a sur votre ame pour ne l'être pas de ce qu'il vous fera passer. Ce sera lui qui sera votre chemin, votre force, & même votre foiblesse. O Madame, qu'il est

(*a*) Jésus-Christ, petit enfant.

bien plus avantageux d'être foible lorſque Dieu nous laiſſe dans la foibleſſe, que de vouloir nous donner une force qui ne venant pas de lui, ſeroit une marque de la poſſeſſion que nous avons de nous-mêmes. L'Ecriture nous aſſure, que (*a*) *l'homme ne ſera jamais fort de ſa propre force.*

2. Aimons notre foibleſſe, puiſque Dieu nous la laiſſe, & ſoyons comme des petits enfans. Lorſqu'un petit enfan t eſt ſale, il ne ſauroit ſe nettoyer ſi on ne le nettoye: s'il eſt tombé par terre, il ne peut ſe relever ſi on ne le relève: il ne peut même faire un pas ſi on ne le lui fait faire: il ne fait pas ce qui lui convient le plus; mais il laiſſe faire indifféremment de lui tout ce que l'on veut. C'eſt de ces ſortes d'enfans que Dieu veut compoſer ſon Royaume: mais ces enfans ſont incapables de hauteur, ils ne connoiſſent pas ce que c'eſt.

3. Pour la *préſence de Dieu*, il ne dépend pas de vous de vous la donner; & je croi qu'il faut qu'elle ſe perde quant au ſentiment. Laiſſez-vous poſſéder & mouvoir à l'Eſprit du Seigneur, comme une plume que le vent emporte: ce ſera alors que vous ſerez poſſedée de lui, quoique vous ne ſentiez pas ſa préſence. Il vous donnera le goût de cette préſence lorſqu'il lui plaira, & vous l'ôtera de même.

(*a*) 1. Rois 2. ℣. 9.

LETTRE CXLVII.

Dieu veut qu'on devienne petit, & que l'on ne goûte que la petiteſſe enfantine.

1. DIeu vous veut petit, & vous êtes encore un peu grand. Ce ſont les grandes perſonnes qui vous gâtent: cependant il faut devenir petit. Que faire donc? Vous n'avez rien à faire qu'à être avec moi enfant. Votre état veut que vous voyez les Grands; mais votre état ne veut pas que vous goûtiez les Grands. Quand vous ſerez petit, vous ne trouverez plus de goût parmi les Grands quoique vous ſoyez obligé de les voir: car il y a bien de la différence entre les voir & les goûter; & vous me goûterez moi, quand même vous ne me verriez pas. O mon

cher.... ne négligez pas le don du Seigneur. Vous êtes à lui, je le fai; mais je fuis obligée de vous protester que si j'étois éloignée de vous, ce que vous avez de liquide se figeroit & se glaceroit ensuite, comme l'eau fait lorsque le soleil s'éloigne: & alors, par le plus grand de tous les malheurs, vous auriez du goût pour ce qui est grand & spirituel, & du dégoût pour la petitesse & la vraye enfance, qui nous fait être comme bête devant Dieu & devant les hommes.

2. Je prie mon cher petit Maitre de vous imprimer son Esprit d'enfance: car c'est uniquement ce qu'il veut de vous, afin de vous faire un homme nouveau. Il ne régne presque nulle part mon divin petit Maitre, il veut régner en vous, non par les douleurs, les oprobres, les ignominies, ces choses portent un caractère de grandeur; mais par la petitesse enfantine & puerile, qui est la chose du monde qui vous est la plus contraire. O quand sera-ce que mon langage sera non seulement compris, mais goûté de votre cœur, de telle sorte que toute autre viande lui sera insipide! Ce langage est pour votre ame ce que le

pain est pour votre corps. Jusqu'à ce qu'il vous mette en appetit de la petite enfance, il y aura toujours chez vous une fadeur pour cette petite enfance. Il me prend une douleur si vive dans le moment que je vous écris, de ce qu'il n'y a point de cœurs assez grands ni assez petits pour moi.

Dieu ne presse la destruction de votre esprit, & ne veut vous engager à un agir purement divin, que parce que le tems va venir qu'il veut se servir de vous d'une maniere singuliere: mais il veut être seul chez vous, sans quoi rien ne réussiroit.

LETTRE CXLVIII.

De la simplicité & droiture qu'on doit avoir dans la priere, dans l'intention, dans les actions, tant envers Dieu qu'envers le prochain.

1. VOus voulez bien, Mademoiselle, que je vous souhaite une heureuse année, pleine des miséricordes de Dieu. Je prie ce grand Dieu,

qui s'eſt fait petit Enfant pour l'amour de nous, de vous rendre participante de ſa ſimplicité & de ſa petiteſſe. Soyez ſimple envers lui, Mademoiſelle, ayant une oraiſon où vous l'écoutiez ſouvent, où vous lui cédiez abſolument les droits que vous avez ſur vous-même.

2. Soyez ſimple par une intention ſi pure, & une attention ſi droite, que vous n'ayez que lui ſeul en vuë & pour but de ce que vous faites. Ne vous recourbez jamais ſur vous-même, ni ſur aucune créature, pour ne faire quoi que ce ſoit que par un amour pur & droit, & rien par reſpect humain: rien n'eſt plus oppoſé à Dieu que ces ſortes d'actions, qui, quoique bonnes en elles-mêmes, ſont gâtées par une vuë ou intention dont la créature eſt le principe. Accoutumez-vous à ſervir Dieu pour Dieu même: c'eſt en cela, Mademoiſelle, qu'il faut avoir un cœur conforme à votre naiſſance, pour ne vous arrêter à rien au deſſous de Dieu Qu'il ſoit le principe de vos actions: & qu'aucune créature ne puiſſe ſe vanter de vous faire faire pour elle ce que vous ne faites pas uniquement pour Dieu: c'eſt ce que j'appelle un noble orgueil

que celui d'une ame qui regarde indigne de ſes penſées, de ſes actions, & ſur tout de la fin de ſes actions, tout ce qui n'eſt pas Dieu.

3. Ce que je vous dis ici, Mlle, n'exclud point la condeſcendance charitable; puiſque Dieu en eſt le principe: mais il exclud tout reſpect humain, toute recherche de nous-mêmes, tout amour-propre, cauſé par les retours ſur nous-mêmes & ſur nos avantages; enfin, il rend nos actions bonnes, épurant nos intentions. Vous aurez en même tems la ſimplicité envers le prochain: car celle qui n'a point d'autre vûe que de contenter Dieu, a peu de miſtères à faire, & eſt toûjours droite. On peut s'aſſeurer ſur ce qu'elle dit, & qu'elle agit toûjours de bonne foi, n'agiſſant que pour Dieu. On ſe doit une certaine droiture à ſoi-même, ne ſe diſſimulant jamais à ſoi-même ſur mille choſes. On ſe flate, & on ſe juſtifie contre la certitude, ou du moins, contre le ſoupçon que Dieu nous donne au dedans de nous que cela eſt d'une autre ſorte. Je ne ſai pourquoi je vous écris comme je fais: agréez ma bonne volonté, Mademoiſelle, & ſoyez, s'il vous

plait, persuadée que personne ne vous honore plus que moi.

LETTRE CXLIX.

Agir en simplicité & par abandon à Dieu.

1. JE crois, M. que dans les choses qui sont indifférentes, vous ne devez pas atendre une pante marquée; mais faire bonnement, sans beaucoup raisonner, ce que vous aurez à faire. Il y a certaines choses dans le train ordinaire, où il ne faut qu'aller tout uniment: il y en a de plus de conséquence; & je ne doute point que dans celles-ci Dieu ne vous y conduise. Je persiste à croire que vous devez tenir cette conduite de pur abandon, & ne vous point étonner si la nature & la proprieté s'y glissent: cela se purifiera à la suite; & en agissant simplement & sortant un peu de vous-même vous éprouverez peu à peu que la grace prendra la place de la nature: mais si vous continuez d'agir par la seule raison, Dieu voulant vous faire perdre cette voye, vous re-

sterez toûjours de plus en plus flotant. Il faut remarquer, que souvent la nature & la propriété ne prennent leur part de la chose que lors qu'on l'exécute, ou après que la chose est faite: c'est une misére qui dure autant que nôtre propre vie.

2. Il vous sera très-difficile de ne pas prendre le parti que je vous dis: parce que Dieu ayant sur vous un dessein particulier, & voulant être vôtre principe universel, il vous fera peu à peu perdre les décisions de la raison, & vous verrez que Dieu ne vous a fait si clairvoyant, que pour vous rendre plus aveugle, mais d'un aveuglement qui vous paroitra d'autant plus étrange, que vous ne pourrez l'éviter. Dieu se fait un jeu de détruire dans les plus grands hommes ce qu'il paroissoit leur avoir donné avec plus de profusion, afin qu'ils se laissent conduire comme des enfans. Lorsqu'il instruit Nicodéme, ce docteur fameux, il ne lui dit que des choses rebutantes, & propres à le dégoûter d'une doctrine qui paroit si contraire au bon sens: & quand il instruit la Samaritaine, il ne lui parle que de ce qui est le plus élevé. Vous

raisonnez assurément trop sur les choses : J'irois mon train le plus simplement que je pourrois, à moins que je n'éprouvasse une oposition visible : car de la plûpart des choses, les providences journalieres en décident ; & des autres, un pur & nu abandon. Quand on est embarqué dans cette route, on va souvent à tâtons ; cependant on ne se méprend guères quand on s'abandonne beaucoup à Dieu. Je vous plains par ce que je conçois de la conduite de Dieu sur vous ; mais vous êtes à lui, il ne faut pas reculer.

LETTRE CL.

Dommages considérables qu'on encourt en perdant la simplicité & l'ouverture de cœur.

VOus perdez de votre simplicité & de votre franchise ; & cela vous paroît vous mener loin. Ne savez-vous pas que ce sont les choses qu'on a plus de repugnances à dire, qu'il faut dire ? De la repugnance l'on tombe dans

l'impuissance de parler, & l'on s'éloigne toûjours plus : il arrive de petits entre-deux, ensuite des murailles, puis des montagnes, puis des espaces infinis. Je prie Nôtre Seigneur de vous en faire voir & sentir l'infinie conséquence, & de vous faire la grace de ne vous point écarter de ses desseins sur vous. Cet endroit est le plus délicat & le plus de conséquence de vôtre vie, qui ouvre ou ferme la porte à Dieu. C'est en lui que je suis toute à vous.

LETTRE CLI.

Sur ce que peu d'entre les meilleurs correspondent aux desseins de Dieu, qu'on soit desintéressé, petit, simple & abandonné à lui.

1. J'Ai le cœur bien serré depuis hier au soir : je ne sai pourquoi. Il me semble que les enfans ne remplissent pas assez les desseins de Dieu sur eux : j'espére néanmoins que Dieu en aura soin ; & que quoiqu'il permette qu'ils soient foibles, il ne permettra pas qu'ils

foient infidéles. Je fens une charité pour C. qu'il me femble que je donnerois ma vie, mais fon cœur eft dur pour moi.

2. Ma pauvre enfant, puifque le Seigneur me lie avec vous de plus en plus, foyons unies dans la petiteffe & dans le rien ; & par là nous ferons unies à nôtre Tout. Ne vous féparez jamais de (a) ce méchant néant : car tout miférable qu'il eft, il eft pour vous le canal de la vie. Je vous dis les larmes aux yeux, que je ne trouve point ni de parfait defintéreffement, ni d'amour parfait. On fe couvre des plus beaux prétextes du monde, & des plus fpécieux.

3. Ma chère enfant, foyons à nôtre divin Maître fans referve ni partage : c'eft l'unique chofe que je vous demande. J'aime N. plus que ma vie : il eft pour moi un miftère : je lui trouve des chofes excellentes ; j'en trouve d'autres qui font rebrouffer mon cœur. Lorfque je fuis de cette forte, j'entre pour lui dans un efprit de facrifice : je fens que le capital pour lui c'eft la petiteffe, que Dieu ne demande que cela en moi pour lui. Hélas ! je fens dans mon cœur ce

(a) C'eft l'auteur qui fe marque ainfi foi-même.

qu'y fentoit Rebecca : Efaü y combat Jacob : la chair & la prudence s'élévent contre la petiteffe & contre le pur efprit. Quoique je fache que les enfans font très-bons, je ne les fens pas encore (il s'en faut bien) remplir tous les deffeins de mon divin Maître : je voi de plus que le Démon fait tous fes éforts pour les rendre infidéles. Soyez toûjours plus fimple & petite, & que votre cœur me confole en quelque forte de ce qui manque aux autres.

LETTRE CLII.

S'abandonner & adhérer courageufement & fidélement à Dieu.

Aiez bon courage, je vous en prie. Abandonnez-vous à Dieu fans aucune referve : il vous conduira lui-même. Cherchez-moi auprès de lui ; & vous me trouverez. Ne vous étonnez pas de vos défauts : mais foyez fidelle à vous tenir atachée à Notre Seigneur. Ne manquez jamais à votre oraifon : rapellez-vous le plus que vous

pourrez en la présence de Dieu. Pour N. je ne pourrai que difficilement lui écrire. Fortifiez-vous les uns les autres dans l'amour de Dieu & dans la voye qu'il vous a marquée.

LETTRE CLIII.

Abandon général, & ses avantages.

J'Ai beaucoup de joie de vous voir dans ces dispositions d'abandon : c'est ce qui dilatera votre ame, & la retitera de ce resserrement. Plus vous vous abandonnerez, plus vous trouverez que votre cœur s'étendra ; en sorte que vous direz avec David, (*a*) *Je courrai dans la voye de vos préceptes lorsque vous aurez étendu mon cœur*, sans que rien me fasse tomber. Un homme qui court, quoi qu'il bronche quelquefois, pourvû qu'il ne s'arrête pas trop à regarder l'endroit qui l'a fait broncher, arrive plutôt, que celui qui va lentement, en tâtonnant & rempli de crainte. Il y a long-tems que je désire pour vous cet esprit d'abandon général, qui n'est autre que l'esprit de foi & le (*a*) *parfait* *amour, qui bannit toute crainte.* J'espére qu'en vous jettant à corps perdu entre les mains de Dieu, vous vous trouvèrez tout autre. Il fait bien mieux nos afaires que nous ne les saurions faire nous-mèmes. Il les fait pour sa gloire : & c'est tout ce que nous y devons désirer ; & néanmoins nous trouvons notre avantage dans ce qui le glorifie. Je vous assure que votre ame m'est bien chère : qu'elle me l'a toûjours été, & que j'ai une vive espérance que Dieu achévera en vous son ouvrage.

(*a*) Ps. 118. ℣. 32. (*b*) 1 Jean 4. ℣. 18.

Je suis touchée de ce que N. prend le change : il faut beaucoup prier pour lui, & espérer que Dieu le remettra dans sa place ; car certainement malgré sa bonne volonté il est déplacé. Qu'il auroit besoin d'un homme qui l'aidât à entrer dans la piscine salutaire !

LETTRE CLIV.

Sureté de la voie de l'abandon à Dieu, quoiqu'il ne nous conduise pas toûjours par la douceur de sa présence aperçue. Recours à l'oraison, & à la peti-

teffe de Jéfus - Chrift avec étendue de cœur.

1. VOtre lettre m'a fait un véritable plaifir, y remarquant votre détermination d'être à Dieu fans referve. Vous avez mis deux fois, *Quoi qu'il m'en puiffe couter*, ce qui m'a charmé. Il eft vrai qu'il en coute pour être à Dieu; mais je vous affure néanmoins que c'eft lui qui en fait tous les fraix. Ne vous inquiétez donc pas de vous, puifque vous apartenez à un fi bon Seigneur : c'eft à lui à faire ce qu'il lui plaira de ce que vous lui avez donné : il vous rendra bon compte de votre intérieur pourvû que vous le lui laiffiez tout entier. S'il vous prend quelque inquiétude fur ce qui vous regarde, dites à vous-même ; je ne fuis plus à moi, je fuis à mon bon Maître ; qu'il faffe donc en moi & de moi tout ce qu'il lui plaira.

2. La conduite de Dieu n'eft pas toûjours felon nos vuës. Il nous mène par un chemin lorfque nous croyons devoir aller par un autre. La facilité, le goût, la préfence de Dieu aperçue, font une route bien fatisfaifante pour

nous : mais Dieu, qui ne veut que la mort de nous-mêmes, ne nous y laiffe pas marcher. Il donne au commencement un atrait & un goût de fa préfence au dedans de nous pour nous montrer le chemin par où nous devons marcher ; mais dans la fuite il couvre cette route d'un nuage : nous ne laiffons pas de marcher, mais d'une maniere plus féche quoique Dieu y foit toûjours de même. Il ôte l'agréable, & jamais le réel ; car il fubftitue la foi à l'expérience fenfible, qui eft infiniment au deffous.

3. Ne vous étonnez pas lorfque les occupations de votre état non recherchées vous ôtent le goût de Dieu : n'y laiffez point entrer l'amufement & l'inutilité : du refte, retournez à Dieu & à l'oraifon fi tôt que vous avez quelques momens libres. Allez-y pour faire la volonté de Dieu, & non la vôtre, & vous y ferez toûjours bien. Vous ferez contente dans fa volonté de votre féchereffe & de votre pauvreté, que vous lui préfenterez fimplement & fans difcours.

4. Je fuis ravie que vous vous fouveniez de ce tems ici & de la naiffance

de notre divin petit Maitre, qui, ſelon S. Bernard, eſt d'autant plus aimable, qu'il eſt plus petit. Imitons ſa petiteſſe : il eſt plus aiſé de s'abaiſſer & de reſter en ſa place, qui eſt le rien, que de s'élever. Il eſt deſcendu juſqu'à nous, s'anéantiſſant ſoi-même, parce que nous ne pouvions aller juſqu'à lui par l'élévation. Plus il nous éléve par notre condition, plus nous devons être abbaiſſés par l'amour & la fidélité à la grace. N. vous fera toûjours du bien, il vous élargira le cœur ; car notre cœur ne ſauroit être aſſez étendu pour recevoir l'immenſité même. Défiez-vous de tout ce qui vous reſſerre le cœur : allez à Dieu avec étendue, confiance & abandon : vous vous en trouverez bien.

LETTRE CLV.

Le repos ſe trouve hors du monde & en Dieu ſeul. On ne doit pas craindre les ſéchereſſes quand on a la foi ; ni s'inquieter de ne pouvoir faire tout le bien qu'on déſire ; ni juger de ſon état par les ſentimens.

1. J'Ai pris toute la part que je dois aux diſpoſitions que vous avez écrites à N. & dans leſquelles vous vous êtes trouvée dans vôtre voyage. Elles marquent un cœur vraiment gagné à Dieu, malgré la répugnance de la nature, & une protection viſible de ce même Dieu. A travers de l'ennui qu'une habitude de ſocieté vous cauſe dans cette ſolitude, vous ne laiſſez pas de goûter qu'il y a une douceur & un repos ſecret dans la ſéparation du monde. Le cœur de l'homme eſt tellement fait pour Dieu, qu'il ne peut trouver de vrai repos hors de lui, quoique les ſens amuſés par un commerce continuel, ſe trouvent peinés de le perdre. Ayez bon courage : Dieu ne vous a pas fait tant de miſéricordes pour ne pas achever en vous ſon œuvre. Abandonnez-vous donc à lui : & ne vous étonnez ni des peines, ni des difficultés, ni des ſéchereſſes ; car quoique vous paroiſſiez ſéche & privée de goût ſenſible, vous ne laiſſez pas d'avoir le goût de la foi,

qui vous fait agir contre vos sentimens, & qui vaut bien mieux que tout autre goût. Vous êtes mieux que vous ne pensez.

2. Ne vous allarmez pas, je vous prie, si vous ne faites pas à vos terres tout le bien que vous désirez: Faites ce que vous pouvez; & laissez faire le reste. Tout ne se fait pas à la fois: & nous ne devons pas nous peiner de ne faire pas tout le bien que nous connoissons. Il faut en être humiliée, & s'abandonner à Dieu afin qu'il nous fasse exécuter ce qu'il nous donne la volonté de faire; mais il faut demeurer en repos, faisant de son mieux. Contentez-vous de faire faire devant vous ce que vous ne pourriez faire vous-même. C'est faire que de faire exécuter.

3. Je vous conjure de vous suporter vous-même avec patience. La vertu ni la dévotion ne dépendent point des sentimens; mais de la fidélité à exécuter malgré les sentimens mêmes ce que l'on croit que Dieu demande. Si vous savez suporter en patience ce que vous apellez sécheresse, & demeurer en paix auprès de Nôtre Seigneur; vous sentirez, avant même que de

sortir de l'oraison, qu'il étoit bien proche de vous quoiqu'il vous parut éloigné. Ce ne sont point les sens qui doivent être juges de ce qui se passe en nous; mais la foi, la soumission, & la patience. Vous serez contrainte de dire un jour avec le Prophète (*a*): *J'ai atendu le Seigneur avec grande patience; & il s'est enfin abaissé à moi.* Je suis avec bien du respect &c.

LETTRE CLVI.

S'abandonner à Dieu & s'atacher plus à lui, qu'aux instrumens dont il se sert. Estime & usage des croix, & de la solitude d'une ame qui est à Dieu.

1. JE vous avoue, ma très chère, que je ne puis tenir contre vous. Ne m'écrivez donc que pour la nécessité, & je vous répondrai pour cette même nécessité. J'ai toujours espéré de la bonté de Nôtre Seigneur qu'il supléeroit à mon défaut, & que nous n'en serions pas moins unies, au contraire. Abandonnez-vous donc à lui

(*a*) Ps. XXXIX. vers. 2.

ſans reſerve. J'ai cette foi, qu'il prendra ſoin de vous comme d'une fille très chère, & qu'il achévera par ſa miſéricorde ce qu'il a commencé. Les hommes peuvent bien ſéparer les corps; mais non pas diviſer les cœurs qui ſont unis par la charité. Je prie Nôtre Seigneur de répandre dans vôtre cœur ſon infuſion divine. C'eſt cette bonne ſemence qui raportera du fruit au centuple pour la vie éternelle. J'eſpére que ni les oiſeaux ne l'enléveront point, ni que les épines ne l'étoufferont point.

2. Les croix dont la divine Providence vous a partagée depuis que vous avez commencé d'être à Dieu, m'ont liée à vous plus que je ne vous puis dire; & je ne ſaurois me perſuader qu'une pieté qui a de ſi bons fondemens, puiſſe périr. Ne vous faites donc pas de peine (je vous prie), des croix que vous dites m'avoir procurées. Je ne les regarde pas comme venant de ce côté là; & ſi je les voyois comme venant de vous, je vous en aimerois davantage; puiſque vous m'auriez procuré le plus grand de tous les biens. Peut-on aimer Jéſus-Chriſt, & penſer

autrement? Je vous dois le repos dont je jouïs dans ma chére ſolitude. La ſéparation de toutes les créatures eſt un mèts ſi exquis pour l'ame, que qui l'auroit bien goûté, regarderoit comme malheureux tous ceux qui ne poſſédent pas ce bien. Conſolez-vous donc, je vous en prie, & ſoyons unies en mon cher divin Maître d'un lien indiſſoluble.

LETTRE CLVII.

Qui tient le moins de ſoi eſt le plus propre à Dieu, auquel il faut s'abandonner tout nud. Diverſité de conſeils à divers. Union des ames ſelon Dieu.

1. VOilà une lettre pour N. Je n'ai beſoin de quoique ce ſoit à préſent. Tout ce que N. mande pour prouver qu'il n'eſt pas propre à aider les autres, eſt ce qui le rend le plus propre: parce que ne pouvant compter ſur lui, Dieu fera mieux toutes choſes par lui & en lui. Tous tant que nous ſommes, nous croyons pouvoir

beaucoup, nous voulons dominer; & tout le monde voit nôtre vuide, & le peu que nous pouvons & faisons. Pour lui, il ne se croit propre à rien, & Dieu le rend propre à tout. Celui qui disoit; (*a*) *Ah, ah, ah!* fut par là rendu plus propre à conduire les autres. Cependant je ne voudrois pas qu'on le surchargeât des minuties dont chacun peut servir son frére simplement; mais des choses essentielles, & de ce qui regarde une conduite suivie: sur tout N. en a grand besoin.

2. Je crois qu'il doit prendre les amusemens journaliers qui lui viennent, comme de petits soulagemens, & aller au jour la journée, sans route, sans chemin marqué. L'abandon ne marche pas & n'a que faire de route. Celui qui le porte, en trouve au milieu des flots, dans les rochers, dans l'épaisseur des forêts, dans les épines; enfin tout est route sans route. Il n'y a qu'à se laisser toujours mener les yeux crevés, sans penser où l'on nous méne: nulle ressource pour nous: si on nous égare, si on nous précipite, nous nous sommes donnés pour cela. Tout ce que

(*a*) Jerem. I. verf. 6.

nous avons à aprêhender est de surcharger celui qui nous porte. Si nous sortons de nôtre rien pour nous vêtir, nous serons trop pesans; car il est un petit enfant, il ne porte que les enfans, encore faut-il qu'ils soient tout nuds.

3. Ce qu'il dit du recueillement recherché est bien vrai pour lui, & est présentement hors de son état. Il doit se reposer quelquefois (& non se recueillir) lorsque le Maître en donne le tems & la pensée. Ce conseil qui lui convient n'est pas pour d'autres, & N. s'est fait grand tort de le prendre pour elle. Ses occupations sont volontaires à elle, de choix & de goût; & les autres sont d'ordre de Dieu; d'ailleurs, l'aigle vole sur les hautes roches rompues; mais le petit oiseau doit se contenter du toît de la maison. Qui a des oreilles, entende ceci!

4. Tout ce qu'on décrit de soi, me plait, & c'est ce *rien* qui fait le tout. L'orsqu'on est un en Dieu, on n'est pas uni autrement que comme (on l'est) à Dieu, c'est à dire, en mort, sécheresse, & rien. Si cela est autrement, il ne seroit pas le propre état de l'ame.

5. Lorsque Dieu donne une ame, & qu'il veut nous l'unir, on y sent une forte tendence : c'est comme si une eau sortoit d'un endroit plus élevé pour remplir un bassin : mais lorsque l'eau vient au niveau, tout cesse, quoique des deux eaux il n'en soit fait qu'une : & plus le bassin aproche de sa plénitude, plus l'eau diminue son mouvement & son bruit.

La mélancolie noire est terrible dans N. je ne lui prêche autre chose ; mais cela est plus fort que lui. Je crois qu'il y a beaucoup de naturel en cela, & un peu de tentation.

LETTRE CLVIII.

L'abandon passe toute lumiere. Son importance. Trois sortes de morts.

1. SItôt que je vous ai eu quité, j'ai ouvert sans y penser l'Evangile. J'ai trouvé ces paroles (a). *Ne vous souvient-il pas comme David mangea les pains de proposition, qu'il n'étoit permis qu'aux Prêtres de manger &c.* Ceci pour vous. On ne peut être plus persuadée que je la suis de la vocation de M. * pour le plus extrême abandon ; & comme Dieu lui a donné en vous une personne capable de l'y conduire ; c'est un fruit de confiance en Dieu. Dieu l'ayant prédestiné pour être conforme à l'image de son fils, & l'ayant apellé, comme nous l'avons dit, à l'abandon le plus fort & le plus pur, il étoit de son extrême miséricorde sur lui de lui donner une personne qui non seulement ne le retirât pas de sa voye, mais qui même fut en état de lui aider : aussi remarquerez-vous, que Dieu par une sagesse admirable, vous a donné à lui avant même de lui donner la lumiere de l'abandon. C'est de cette sorte que Dieu par une sagesse infinie prépare les choses de loin, selon le dessein qu'il a sur une ame. Il renverse quelquefois des Royaumes pour une ame qu'il veut sauver.

2. Pour revenir à M. * la volonté en une ame comme la sienne suit toujours sans mouvement & sans délai la lumiere qui est communiquée de l'a-

(a) Matth. XII. vers. 3, 4.

bandon en général : & plus les lumieres de cet abandon en général augmentent, plus la volonté les suit & s'y tourne, sans jamais reculer à la lumiere. Il n'en est pas de même à l'abandon en particulier : lorsqu'il s'agit de quelque chose ou d'une thèse particuliere, la lumiere semble abandonner la volonté : alors cette pauvre volonté n'ayant plus son étoile, se trouve vacillante, & suit ou la force d'un je ne sai quoi qu'elle ignore, ou elle s'abandonne au sort comme un homme que la nuit surprend, qui après avoir perdu son chemin, s'abandonne sans savoir où il va. Alors loin que la lumiere vienne au secours, la raison prend la place, & ne sert qu'à représenter tous les dangers possibles ; & qu'à remplir de terreur & d'éfroi.

3. Mais quelque élevée que soit la raison, elle ne peut jamais tenir la place de la lumiere, ni servir pour avancer avec assurance : au contraire, elle rend timide, elle arrête ou fait retourner sur ses pas. Il est donc de la derniere conséquence de ne point prendre le change : & lorsque l'on a perdu le flambeau lumineux de la foi,

pour entrer dans la foi obscure, de ne pas chercher d'apui dans la raison. Mais dira-t-on, souvent je m'égare, ou même je suis égaré. N'importe, vous ne trouverez de remède à vôtre égarement, qu'en vous égarant davantage, & vous laissant emmener au gré de l'eau, sans s'arrêter à quoi que ce soit. La vuë éloignée de ceci a même de l'onction & de la paix : mais que la pratique en est terrible à la nature. Les premieres graces sont données pour mourir aux sentimens naturels, & ensuite aux spirituels : mais la grace de l'abandon infini est la grace des graces, c'est à dire, la grace qui porte le coup de la mort dans le plus intime de l'ame, & qui ne laisse rien échaper à sa cruauté.

4. Il y a dans les Epitres de S. Paul un endroit, où parlant de la paix qui est communiquée, (c'est au Chapitre V. de la I. Epitre aux Thessal.) il fait une distinction de l'*esprit*, de l'*ame* & du *corps*, qui me paroit d'une extrème expérience. On meurt aux sentimens corporels, à tout ce qui est extérieur & sensible, activement : & c'est la premiere mort. On meurt passive-

ment à tout ce qui est de l'ame dans la passiveté douce, aisée & suave: mais on meurt à ce qui est du plus pur esprit dans le dénuement total, qui n'excepte rien. Il y a quantité de personnes qui meurent de la premiere mort. Il y en a quelques uns qui meurent de la seconde mort: mais où en trouve-t-on qui meurent totalement de la troisieme? cela est plus rare que l'on ne peut dire. C'est cependant à quoi Mr. N. est appellé. Tout le monde enseigne la premiere mort. La science accompagnée de droiture aprouve la seconde. Presque tout le monde combat la troisieme.

LETTRE CLIX.

Jusqu'à quel point on doit pratiquer l'abandon à Dieu, trajet le plus difficile de toute la voye spirituelle & intérieure. Ses fruits, & sa nécessité absolue & indispensable.

1. IL m'est venu tout à coup cette nuit sur ce que je vous dis hier,

une pensée d'un certain étonnement de ce que Nôtre Seigneur me faisoit vous parler de cette sorte, moi qui ne parle jamais si clairement à ceux même qui sont déja dans l'épreuve & dans le besoin de secours, Dieu m'empêchant de les prévenir, non seulement de peur que leur imagination ne leur fasse présumer en eux des états qui n'y sont point, mais aussi de peur qu'ils ne soient apuyés sur des témoignages. Cependant Nôtre Seigneur me fait tenir sur vous une conduite toute opposée, sans que je puisse faire autrement. Il a falu même me sacrifier à Dieu pour que mes paroles vous fussent un sujet de scandale s'il le permettoit.

Lorsque je dis *sacrifier*, ce n'est pas que je fasse rien; mais la même (*a*) pensée qui vient des choses, trouve dans la souplesse de l'ame l'immolation toute faite. Dieu fait qu'il n'y a rien au monde à quoi je ne me livrasse pour vôtre bien; & comme je ne puis avoir de ménagement avec Dieu, je n'en puis avoir avec vous.

(*a*) Les pensées qu'on a de ceci & de quoi que ce soit, se trouvent dans l'ame en état d'immolation & de sacrifice.

2. C'est (*a*) le trajet le plus difficile à passer, & où les ames demeurent arrêtées toute leur vie, sans passer outre, y restant comme embourbées faute de courage: & c'est là (où sont & d'où viennent) les grandes peines de la vie spirituelle, sources d'obscurité & de désespoir pour ceux qui se confiant à leur propre force, ne sauroient s'abandonner à Dieu. Toutes les peines qu'ils se donnent ne servent qu'à les convaincre de leur foiblesse, sans leur donner nulle force pour les tirer de là; au contraire, faisant comme une personne qui se remue beaucoup dans un abime de boue, & s'y enfonce toujours davantage; ils demeurent embourbés & acrochés: au lieu que ceux qui demeurent paisibles sur cette boue en sont portés, & sont toujours en état d'être secourus d'une main charitable qui se présente à leur secours.

3. Nous ne saurions nous tromper en souffrant les épreuves du Seigneur avec un abandon plein de soumission & de respect, sans chercher

(*a*) Cette matiere de l'abandon, de quoi il est fait mention dans la lettre précédente.

d'autres secours que celui qu'il lui plaira de nous donner, contens même qu'il ne nous en donne aucun; mais demeurant inébranlables dans l'amour de sa volonté & de sa justice sur nous, fraper où il frapera, c'est à dire, être contens qu'il nous frape aussi longtems qu'il lui plaira; & perdant réellement (& non en figure ou en désirs) tout intérêt du tems & de l'éternité, nous laisser mener par tout où il lui plaira.

4. C'est ce qui fait voir l'AMOUR PUR & dégagé de tout intérêt: c'est ce qui nous affranchit d'autant plutôt de nous-mêmes, que nous ne voulons pas même nous intéresser dans ce qui nous regarde; & c'est ce qui fait à Dieu le sacrifice d'holocauste où le feu de son amour consume tout, ne laisse rien d'entier, & transforme en soi la totalité de l'ame.

Faites si bien qu'il vous plaira, vous pouvez mener une vie vertueuse; mais vous n'arriverez jamais en Dieu même que par une destruction totale, non flatée d'espérance, mais réelle pour la perte, où toute perte est gain. Pour moi, qui n'ai plus d'intérêt à ménager, je ne puis rien ménager avec

vous; & je fuis tellement faite (malgré ma folie) pour vous dire toute vérité, que rien au monde ne feroit capable, pas même l'échafaut, de me faire changer de conduite avec vous.

LETTRE CLX.

Eviter les retours fur foi. Ne vouloir que Dieu & fa volonté en tout. S'élargir le cœur. Sécherefſe d'oraifon, vrai moyen pour croitre en foi & en pur abandon à Dieu, auquel on doit remettre fon fort, & marcher en fimplicité & avec confiance.

1. JE vous conjure de ne point retourner fur vous-même, & de vous abandonner à Dieu. Vous êtes obligée de parler à N. Il faut lui parler d'une maniere qui lui convienne & qui lui plaife. Si l'amour propre revient après coup, laiffez cela: vous n'agiffez pas pour le fatisfaire. L'amour propre eft au guet pour atraper ce qu'il peut: il n'y a qu'à le méprifer. Evitez fur tout les retours & les réflexions qui viennent après les chofes. Cela ne fait que vous entortiller & vous enfoncer en vous-même. Comptez beaucoup fur la bonté de Dieu & fur l'amour qu'il vous porte, toute indigne que vous êtes. Les fentimens involontaires ne font rien; mais la volonté ferme & déterminée d'être à Dieu au deffus de tout fentiment & de toute réflexion. Les réflexions, & les retours fur foi-même, font comme les mouches dans une liqueur parfumée, qui en ôtent toute la force & la bonne odeur, enforte qu'elles rendent méprifables les chofes de plus grand prix.

2. Allez à Dieu avec une détermination fixe & conftante de le chercher toute vôtre vie, de ne vouloir que lui au deffus de tout & en tout. Les chofes même où vous ferez entrainée par vôtre inclination particuliere, comme les devoirs qu'on rend à un mari, &c. faites tout par un principe d'amour de Dieu, pour fuivre fon ordre & remplir vos devoirs. Quoique vous n'ayez pas cette vue actuelle dans les chofes à caufe de la diffipation & des fentimens, vôtre intention, déterminée à ne vouloir que Dieu, fubfiftant

toujours, cela suffit dans ces momens.

3. Je vous prie d'être gaye & d'élargir vôtre cœur : car Dieu est immense : il faut éviter tout ce qui étrécit vôtre cœur, afin que son étendue donne plus de lieu à Dieu. David disoit (*a*) ; *vous avez étendu mon cœur, & je courrai dans la voye de vos préceptes.* Plus le cœur est étendu, plus on court à Dieu avec vitesse. J'espére beaucoup de vôtre ame si vous ne vous laissez point entortiller en vous-même.

4. Pour vôtre oraison, quelque séche qu'elle soit, il faut toujours la faire. Ce n'est pas celle où il y a le plus de goût qui est la meilleure. L'oraison séche marque qu'on la fait uniquement pour plaire à Dieu, & non pour se chercher soi-même.

Dieu veut de vous un grand abandon au dessus de tout intérêt propre, & une grande foi : il faut vous en fier à Dieu au dessus de toutes vos pensées. Lorsqu'il vous vient que vous n'êtes pas en voye de salut, dites : „ Mon cœur veut être tout à Dieu, „ je lui abandonne mon sort pour le

(*a*) Ps. CXVIII. vers. 32.

„ tems & pour l'éternité ; pourvû que „ je ne cesse point de l'aimer & de „ le servir, c'est à lui à ordonner de „ moi : je lui apartiens sans reserve". O si loin de faire des réflexions continuelles sur ce que vous avez dit ou fait, vous vous jettiez dans le sein de Dieu par un retour simple & sincère, vous occupant de lui & non de vous, Dieu ne manqueroit pas de vous assister, & vous seriez toute autre que vous n'êtes !

5. Je crois que vous devez parler simplement avec les fréres, & dire bonnement ce qui vous viendra dans l'esprit, sans songer à vous rechercher. Si vous (*a*) *marchez simplement, vous marcherez confidemment.* Il vaudroit mieux faillir en quelque chose allant simplement, que de faire toutes ces atentions gênantes. L'amour de Dieu & l'abandon à sa conduite corrigeront peu à peu tout ce qu'il y a à corriger, & en suivant cette conduite, vous avancerez insensiblement.

(*a*) Prov. 10. vers. 9.

LETTRE CLXI.

Etre à Dieu & s'y ſoumettre, ſans aſpirer à des choſes hautes. Se défaire des empreſſemens, des ſcrupules & des troubles.

1. JE vous aſſure, ma très-chere, que c'eſt pour moi une très-grande joie d'aprendre de vos nouvelles, & de celles de votre ſœur, que j'aime aſſurément très-tendrement en Notre Seigneur. Plus je la voi perſéverer, & vous auſſi, dans le deſſein d'être à Dieu ſans reſerve, plus je me ſens d'inclination pour l'une & pour l'autre. (*a*) *Qu'avons-nous à déſirer aux cieux? & que voulons-nous ſur la terre*, que de glorifier Dieu, de l'aimer de tout notre cœur, & le ſervir dans l'état où il nous a miſes & en la maniere qu'il le veut être de nous, ſans nous inquieter, mais recevant de ſa main avec ſoumiſſion & agrément les infirmités qu'il nous envoye, leſquelles nous empêchent de faire ſouvent certaines choſes que la ferveur porte à faire? On dit, ſoit Religieuſe, ſoit perſonne ſeculiere; c'eſt que je voudrois remplir tous mes devoirs avec plus de perfection. Notre devoir eſt, de nous tenir en la place où Dieu nous met, & de ſuporter nos maux en patience.

(*a*) Pſ. LXXII. verſ. 25.

2. Il y a de l'imperfection à vouloir avec inquiétude & empreſſement les choſes trop parfaites. Si nous étions bien convaincues de notre miſére & de notre impuiſſance, & que nous euſſions cette véritable humilité qui nous convainc du néant de la créature & du tout de Dieu, nous lui ſerions infiniment obligées de nous avoir apellées à ſon ſervice quand ce ne ſeroit que pour garder la porte de la baſſe-cour. Quand je voi que je ne puis rien, & que je ne ſuis rien, je me contente, comme un petit chien, des miettes; je me tiens comme lui aux pieds de mon Maitre.

3. Ne ſoyez donc plus ſcrupuleuſe, je vous en prie: je l'étois étant fort jeune; & un neveu de mon pére, qui étoit un Saint, & qui a fini ſa vie par le martire, me diſoit qu'il faloit avoir plus de déſir de plaire à Dieu, que de crainte de lui déplaire. Si j'oſois je vous dirois, qu'il y a bien un peu d'amour

propre dans les scrupules : car le véritable humble, loin de s'étonner ni se troubler de ses miséres & de ses foiblesses, s'étonne bien plus de la bonté de Dieu qui le soutient, & qui l'empêche d'en avoir davantage ; ce qui, loin de le troubler, le pacifie dans cette vuë de la bonté de Dieu, & le comble de reconnoissance. Mais vous savez mieux que moi les sentimens de S. François de Sales sur tout cela. Il y a dans ses écrits de quoi instruire & pacifier le cœur. Ainsi jugez de ma joïe de voir que vous perdez peu à peu vos scrupules. Je sai la personne qui vous conduit, qui est un saint homme : Vous faites bien de lui obéïr ; il n'y a rien à craindre pour la doctrine ni pour le défaut de la lumiere. Obéissez donc : c'est une providence que Dieu vous l'ait donné.

LETTRE CLXII.

Eviter l'inquiétude sur soi : s'oublier en cherchant Dieu sans mélancholie.

JE vous conjure de ne vous inquiéter point de votre état. Je le

connois, je le sens même : il est bon. Ne vous arrêtez ni à vos pensées, ni à vos sentimens ; mais allez toujours à Dieu au dessus de tout : vous laissant telle que vous êtes. Le chemin le plus sûr d'aller à Dieu est celui qui vous éloigne d'avantage de vous-même. Oubliez vous donc, belle ou laide, de façon ou d'autre ; ce n'est pas votre affaire. Votre affaire est, de chercher Dieu en vous oubliant vous-même.

Notre N. s'entretient trop dans sa mélancholie : cela lui étrécit le cœur, qui ne sauroit être trop dilaté pour Dieu.

LETTRE CLXIII.

L'ame doit se laisser purifier & former à Dieu, sans vouloir brouiller son ouvrage en elle.

J'Aime bien votre état, & le trouve aussi bon, & meilleur que celui qui l'a précedé. Je vous connois à fonds. Il n'y a rien à faire pour vous à présent qu'à vous laisser montrer vos défauts ; que l'on vous les fasse même sentir,

Il faut tout recevoir de la même ſorte, & vous laiſſer purifier au Seigneur votre Dieu. C'eſt à lui à tout faire, & à vous de tout ſouffrir, & vous regarder comme une ſtatuë qui ſe pourroit voir ébaucher. Elle auroit ſouvent peine à ſouffrir des traits mal-polis, & voudroit les voir adoucir; mais il faut tout ſouffrir & tout laiſſer faire, ſans mettre la main à l'arche, quoiqu'elle panche comme pour tomber.

LETTRE CLXIV.

Etre ſous Dieu indifférent à toutes les formes, comme de l'eau. Néceſſité de la mort à ſoi, & à tout, aux ſentimens, à la raiſon & ſageſſe humaine, n'adhérant qu'à la vérité fonciére & à la foi, pour s'abandonner à Dieu en enfant, en demeurant fidéle à ſes divines impreſſions.

1. J'Ai lû avec un fort grand plaiſir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, y voyant les progrès de l'amour pur qui s'avance en vous

vous malgré les ſentimens, & qui ſe ſert même d'eux, tout foibles qu'ils ſont, pour couvrir ſes démarches.

2. Je ſuis aſſez peu capable de réſolution d'une choſe ou d'une autre; je ne ſai pas même choiſir ce qui paroît le meilleur; mais je me laiſſe de moment à autre telle qu'on me fait être, prette à tout & à rien. Dieu s'eſt ſervi de moi comme d'un miſérable inſtrument, ſans que j'y euſſe aucune part: dès qu'il veut ceſſer de s'en ſervir, il eſt le Maitre; il peut le laiſſer & le reprendre comme il lui plaît. Celui qui ne prend intérêt à rien, ſe laiſſe donner toutes les formes qu'on veut: & plus ſa volonté eſt ſoũple ſous la main de Dieu, plus elle perd toute conſiſtance propre pour prendre à chaque inſtant la figure qu'il plaît à Dieu de lui donner. Il n'y a que l'eau qui puiſſe être de cette ſorte. Tout ce qui fait corps, conſerve toujours une forme, & par conſéquent une oppoſition à être fait ce qu'on veut. L'eau prend la forme de tous les vaſes où on la met: elle prend toutes les couleurs. Notre volonté doit être de même à l'égard de Dieu: & juſqu'à ce qu'elle

en soit venue là, elle n'est pas encore entierement propre aux desseins de Dieu.

3. Mais, me direz vous, comment connoitre que la volonté en est là? C'est lorsqu'elle se laisse mener sans resistance, & même sans répugnance, où Dieu la veut; haut & bas, changeant aisément de formes, sans que tous ces changemens lui causent aucune altération dans le fonds, émeuvent les desirs ni les répugnances. Comment parvenir là? Par la mort continuelle de toute volonté: par le renoncement de tous desirs, par une soumission continuelle à tout événement, & enfin par une continuelle oraison simple, par se laisser conduire à l'aveugle par une foi obscure, quoique très-certaine.

4. Ne vous étonnez point de la vivacité de vos sentimens. Il est excellent pour vous d'éprouver ce que vous êtes, & ce que vous seriez sans une assistance spéciale du S. Esprit. Votre fonds est tout à Dieu: il est même affermi là dedans. Il pourra arriver dans la suite que votre fonds étant encore plus à Dieu & plus séparé des sentimens, les sentimens en paroitront plus vifs, quoique foibles dans leur vivacité. Ce n'est pas pourtant qu'ils soient plus vifs; mais c'est qu'étant sentimens imparfaits par leur nature, & n'étant plus soutenus de ce concours sensible que le fonds leur donnoit lorsqu'il étoit mêlangé avec eux, ils se font mieux sentir. Cependant quels qu'ils soient, vous discernerez fort bien qu'il y a quelque chose en vous qui en est entierement séparé, & qui est constamment à Dieu. Il est bon que vous soyez convaincu de ceci, afin de ne vous pas accoutumer à juger de vous selon les sentimens: ce qui vous donneroit des haut & bas à l'infini: au lieu que méprisant les sentimens, & ne vous attachant qu'à la vérité, vous poursuivrez votre chemin malgré les doutes & les incertitudes qui s'élèvent dans les sens, lorsqu'on suit une foi fort obscure, qui ne conduit pas l'ame par des assurances apperçues, quoiqu'elle la conduise très-assurément. Lorsque vous vous trouverez porté à m'écrire, faites-le, je vous prie, sans façon. Je vous répondrai ce que Dieu me donnera: s'il ne me donne rien, je ne répondrai rien.

5. J'écris souvent, qu'il faut perdre la propre sagesse & la propre conduite. C'est que Jésus-Christ, Sagesse éternelle, s'emparant de nous-mêmes, & voulant nous conduire selon sa volonté, veut que nous perdions tellement toute vuë de conduite, que nous nous laissions conduire de moment à autre dans un abandon total. Or cette conduite est entierement opposée à la sagesse humaine, qui veut tout voir, tout prévoir, & tout ranger; & cette sagesse prévoyante est opposée à l'abandon où Dieu veut l'ame: & c'est afin que l'ame reste abandonnée à son Dieu qu'il la conduit à l'aveugle, voulant qu'elle reste comme un enfant sans soins ni souci de soi-même. Voyez un enfant entre les bras de sa mére, se met-il en peine des lieux où on le conduit? Songe-t-il à sa nourriture, à ses habits, à ce qu'il deviendra? Non, il repose dans le sein de sa mére. C'est ce que Dieu veut de nous: & lorsqu'on en use de la sorte, on est propre à tout. Dieu veille pour nous lorsque nous nous reposons en lui par un abandon total: ce qui n'exclud pas de faire de moment à autre

ce qui est de notre état; au contraire, n'étant point occupés de mille choses, on fait plus parfaitement ce qu'il y a à faire dans le moment présent. Dieu nous réveille sur tout ce qu'il faut faire, & dans le tems qu'il le faut faire; mais il faut suivre cet esprit veillant avec une extrême promptitude. C'est lui qui vous réveillera de votre lenteur, vous incitant doucement à faire sans vous amuser ce que vous aurez à faire. Si vous le suivez d'abord, vous le trouverez toujours prêt, & tout se fera en son tems: c'est cette divine (a) *Sagesse* toujours *assise à notre porte*; mais si vous le négligez, il se perd, & l'on fait mille fautes ne faisant point les choses à point nommé. Un enfant est simple dans ses pensées & dans ses actions: il faut nous simplifier, non seulement dans notre oraison & dans nos paroles, mais aussi dans le raisonnement & dans les actions.

(a) Prov. 1. ℣. 20.

LETTRE CLXV.

Correſpondre à la grace par le renouvellement de l'abandon & de la foi, en ſimplicité & ſans écouter la prudence de la chair.

PErſonne au monde ne prend autant de part que moi aux miſéricordes que Dieu vous fait. Lui ſeul fait combien vous m'êtes chére, & que je vous porte dans mon cœur comme une nourrice ſon petit enfant. Je ſuis ravie que Dieu ſe ſerve de.... pour vous éclairer, & de ce qu'il vous donne la petiteſſe d'en profiter. Cela me fait croire que Dieu a des deſſeins ſur vous, qu'il conſommera. Il faut courir pour fournir votre carriere. J'eſpére que le petit arrêt que vous avez fait, vous donnera de nouvelles forces pour courir dans les voyes de l'amour ſacré. J'ai toujours remarqué en vous beaucoup de bonne volonté, du courage, & même de la petiteſſe à avouer vos défauts. Rien au monde n'eſt meilleur que de correſpondre à la grace avec

ſimplicité; mais quand vous écoutez la prudence charnelle, cela s'écarte inſenſiblement. J'eſpére que cela n'arrivera plus, & j'en ſuis même comme aſſurée.

Renouvellez donc votre abandon, votre foi, & jettez-vous à corps perdu entre les bras de notre divin Maitre, qui vous aime aſſurément, & qui eſt venu vous chercher, non dans le mal, mais dans votre propre vertu, pour vous donner la ſienne; dans votre propre amour, pour vous abimer dans ſon amour même, qui a crevé l'enflure de la nature pour en faire ſortir juſqu'à la moindre pourriture, afin que vous ne viviez plus vous, mais qu'il vive ſeul en vous. Ne doutez point de ma tendreſſe & de mon attachement pour vous en notre Seigneur. Votre ame m'eſt plus chére que la mienne, elle me l'a été en tous tems, & je l'ai toujours préſentée à mon Maitre, afin qu'il la changeât en lui.

LETTRE CLXVI.

Détachement & oubli de soi-même. Avoir la hauteſſe en horreur.

1. J'Ai eu bien de la joie de voir N. & d'apprendre par lui de vos nouvelles. Je ne ſouhaite rien plus que de vous voir tout à Dieu, mais en ſa maniere. Laiſſez-vous conduire ; & pour cela, il faut couper la vie & la racine de l'amour propre. Mais qui eſt-ce qui le peut faire que Dieu ?

2. Il le fera ſans doute lorſque le tems ſera venu, & par le contraire des mêmes choſes qui paroiſſent vous détacher. Je ne ſuis point ſurpriſe qu'étant auſſi ſenſible que vous l'êtes, vous en ſentiez les effets malgré vous : il ſeroit étonnant qu'étant ce que vous êtes, les choſes fuſſent autrement. Ne vous amuſez point à réflechir là-deſſus, ni à penſer à vous-même : mais oubliez-vous abſolument, comme ſi vous étiez un autre. Demeurez en ſilence ; que ce ſoit votre force ſans force dans vos foibleſſes. Vous n'en demeurerez pas où vous êtes ; mais étant fidéle à Dieu, j'eſpére qu'il vous fera faire votre chemin. Tout conſiſte à être bien petit, bien renoncé, bien mort à ſoi-même, perdre toute conſiſtance propre. Lorſque cela ſera de la ſorte, vous ne ſerez plus comme vous êtes. Si vous ſaviez combien la hauteur eſt éloignée de l'eſprit de Jéſus-Chriſt, vous en auriez plus d'horreur que du diable. La hauteur eſt d'autant plus dangereuſe qu'elle s'augmente inſenſiblement, en ſorte qu'on s'éloigne ſans y penſer, & ſi fortement, qu'on a toutes les peines du monde à revenir à la petiteſſe. Il faut de nouveaux renverſemens. Adieu, ſoyez ſûr que je vous aime bien. Je prie Dieu pour la Dame, & je ſouhaite qu'elle entre parfaitement dans les deſſeins de Dieu ſur elle. Mais il faut que M. devienne lui-même bien petit pour aider efficacement aux ames.

LETTRE CLXVII.

Dérangemens soufferts, purifient ; défauts que Dieu ôte ou non à ceux qui s'abandonnent à lui. Sagesse humaine nuisible. Discernement ou perte du fonds. Oraison de repos. Nudité d'abandon. Qui peut ou non juger des défauts : que faire sur ce qu'on en juge.

1. JE crois que la patience que vous avez, à souffrir ces contretems & ces dérangemens, est une excellente oraison : car il est certain que rien ne fait tant mourir à soi-même que ces dérangemens. La nature s'hérisseroit là contre, sur tout lorsque les ouvrages sont de conséquence : aussi ce sont de ces moyens que Dieu prépare lui-même pour nous déranger & renverser. C'est cette volonté de Dieu momentanée, mais déclarée, qui se suit aisément, malgré la répugnance de la nature. Mais que cette volonté cachée est bien plus dure lorsqu'elle fait perdre toute trace d'elle-même ! Vous l'avez trop éprouvé pour ne le pas connoitre. Je voudrois savoir si c'est en-

core votre disposition : un oui ou non, me suffiront.

2. Je crois que votre ame n'est plus guères en état de travailler sur vos défauts, & que Dieu, qui vous les montre, & qui les détruit peu à peu, achèvera le reste, si cela est nécessaire pour sa gloire. Car il est quelquefois plus avantageux d'avoir certains défauts, que de n'en avoir point du tout. Dieu ménage avec une bonté toute gratuite les choses, en sorte qu'il ne laisse voir que ce qui peut édifier, quoiqu'on sente jusqu'au fonds sa corruption. C'est là l'avantage de s'abandonner à sa conduite. Il fait seul ce que nous ne pourrions faire par tous nos soins & nos arrangemens les plus prudens & les plus mesurés. J'ai une grande confiance qu'il achèvera en vous l'ouvrage qu'il y a commencé.

3. Je ne voudrois pas que nos bonnes gens vous accablassent de consultations vétillardes ; mais que dans les choses de conséquence vous les décidassiez du premier coup d'œil, sans écouter raison, réflexion, ni hésitation. Plus vous irez avant, plus vous aurez d'étendue de cœur. Vous vous promé-

nerez dans la charité, dit Harphius. Il eſt impoſſible qu'un cœur étendu ne dilate pas celui des autres, & cette étenduë de cœur vient de la diminution de l'amour propre foncier : car je ne m'arrête pas à ces petits ſentimens extérieurs, qui ſont plus d'un enfant que d'un homme. Dieu les laiſſe comme les rideaux devant l'arche, pour couvrir votre fond à tout autre qu'à lui. Pour la ſageſſe humaine, elle eſt plus nuiſible que les autres défauts : elle empêche cette dépendance enfantine que la grace veut nous donner, & qu'elle nous donne d'autant plus que nous laiſſons évacuer notre propre ſageſſe afin que celle du Seigneur vienne en la place. Que cette ſageſſe eſt divine, quoique couverte de foibleſſe !

4. Le fond ne ſe diſcerne guères pour agir, ſi ce n'eſt par ſes répugnances : dès qu'on le cherche, on ne le tient plus : il faut aller en enfant, qui fait & parle comme tout naturellement. Tant que nous poſſédons notre fond, il nous eſt aiſé de le diſcerner moins ou plus que nous le poſſédons davantage : mais lorſque Dieu le poſſéde, nous ne le diſcernons plus, parce qu'il

s'écoule & ſe perd de plus en plus en Dieu, nous le perdons nous-mêmes auſſi de vuë. Loin de le chercher, laiſſez-le toujours plus s'écouler dans ſon être original.

5. Je n'ai pas prétendu que vous euſſiez un recueillement actif lorſque je vous ai recommandé de prendre quelque tems ; mais une certaine ceſſation, qui donne plus de lieu à l'Eſprit de Dieu de vous poſſéder : ce qui eſt très utile. Je ſais que lorſque la volonté eſt abîmée en celle de Dieu, elle porte une certaine préparation de cœur, qui eſt une excellente priére que Dieu entend : mais outre cela, il faut ſe repoſer de tems en tems pour entrer dans le Sabbat éternel qui commence dès cette vie. C'eſt une terrible menace lorſque Dieu dit (*a*) ; *J'ai juré dans ma colère qu'ils n'entreront pas dans mon repos.* Et pourquoi ? C'eſt qu'on ne veut point entrer dans le ſabbat du Seigneur, dont l'extérieur n'eſt que la figure. Et pourquoi ne le veut-on point ? c'eſt qu'on ne garde point les voyes du Seigneur. Mais comment les garderoit-on ſi on les ignore ? Et comment n'en ſe-

(*a*) Hébr. 3. ℣. 11.

roit-on pas ignorant, puisqu'on les combat, &c? Le Diable & les hommes sont d'acord sur ce point : mais il faut espérer que Dieu nous exaucera dans le tems favorable.

6. Que vous dites bien, que tout abandon qui soutient, est un faux abandon! C'est plus confiance qu'abandon. L'abandon n'est véritable que lorsqu'on perd toute ressource, qu'on croit longtems l'avoir perdu, & qu'il n'en est rien. On ne connoit ce qu'on possedoit que par la perte que l'on en fait. Ce qui vous paroit nud, le sera encore plus. On dit, un pauvre est *nud* lorsque pourtant il a encore bien des haillons qui le couvrent. Vous m'entendez mieux que je ne sai m'exprimer.

7. Que j'aime cette simplicité, qui fait que nous nous pouvons dire aisément nos deffauts avec une certaine égalité! Permettez-moi néanmoins de vous dire, qu'il est difficile que des personnes d'une grace fort inférieure rencontrent juste dans les deffauts qu'ils remarquent à ceux qui sont d'un autre dégre. Souvent ils prennent le change; & regardent comme deffaut ce qui est

vertu, & comme vertu ce qui est défaut. Toutes fois il faut qu'ils le disent avec simplicité : ils peuvent souvent rencontrer juste. Il faut tout recevoir avec petitesse. Les uns doivent n'être point scandalisés si on ne se corrige pas de ce qu'ils croyent deffaut; & les autres, toujours prêts à s'en deffaire, ne doivent pas néanmoins s'embarasser de faire quelque chose sur ce qu'on leur dit. Le simple acquiescement suffit. Lorsqu'on a répugnance à croire un deffaut, c'est une marque qu'il y est véritablement : mais lorsqu'après avoir reçu l'avis sans répugnance, tout tombe des mains, il faut le laisser tomber.

LETTRE CLXVIII.

Ne chercher que Dieu, & employer le moment présent selon sa volonté.

MA chère cousine, il faut avoir cette précaution, de ne vous atacher qu'à Dieu. Honorons les hommes qui nous portent à nous détacher

de tout ce qui n'eſt pas Dieu, afin que nous ſoyons un jour en état que Dieu ſeul nous ſuffiſe. C'eſt en lui que l'on trouve tous les biens, & le remède à tous les maux. L'idée de remplir le moment préſent eſt tout ce qui nous eſt le plus néceſſaire ; car le paſſé non plus que l'avenir, ne ſont plus en nôtre diſpoſition. Ce que nous pouvons faire de mieux, c'eſt de ſuivre de moment en moment ce que Dieu demande de nous dans l'état où il nous met. Cela ſuffit pour tous. O ſi nous rempliſſions ce moment divin ſelon la volonté de Dieu, que nous ſerions bientôt parfaits! Nous perdrions tous nos ſcrupules: nous vivrions comme des enfans abandonnés à leur divin Pére, qui oublient ce qui les regarde eux-mêmes pour ne penſer qu'à le contenter. Vous n'aurez jamais autant de bien que je vous en ſouhaite, c'eſt à dire, de ce bien immuable, qui n'étant appuyé ſur aucun bien créé, ne peut auſſi jamais nous manquer.

LETTRE CLXIX.

Adhérer aux momens divins. Ne s'atacher aux dévots de profeſſion. Ne rien craindre en s'oubliant ſoi-même pour Dieu.

1. JE ne crois pas que vous en ſoyez encore à prétendre du goût dans la priére. Quelles ſont donc ces pratiques que vous faites, & que je ne comprens pas? Ne ſavez-vous pas que ces momens divins, auxquels nous voulons adhérer ſans-ceſſe, & que nous tâchons qui ne ſoient point interrompus, que nous renouvellons ſouvent lorſque nous n'y ſommes pas par habitude, ſont l'unique pratique ſans pratique que nous devons conſerver? Je n'entends pas parler des devoirs indiſpenſables à tout Chrétien ; mais de cette diſpoſition, qui remplit une journée, qui ſans cela ſeroit bien vague.

2. Il faut (comme vous l'avez) une grande compaſſion des foibles. Pour les autres, qu'on nomme dévots de

profession, laissons-les comme ils sont sans avoir commerce avec eux que par nécessité, mais aussi sans s'aigrir contre : car nous nous ferions plus de mal qu'à eux. Il est vrai que les honnêtes gens du monde sont plus suportables & plus commodes dans le commerce de la vie : nous devons suporter les forts & les foibles ; mais nous ne sommes pas obligés de nous lier avec des personnes si peu sociables.

3. Au reste, je suis très contente de vos dispositions. Oubliez-vous vous-mêmes absolument pour ne penser qu'à Dieu & à sa volonté, & vous n'aurez rien à craindre. L'enfer n'est plein que de ceux qui ont pris le parti de la nature corrompue & d'eux-mêmes contre Dieu, qui se sont préferés à lui ; & vous (a) voudriez que ceux qui prennent le parti de Dieu contr'eux-mêmes fussent conduits avec eux ! cela ne se peut. Tant que vous serez pour Dieu contre vous, que vous vous oublierez vous-même pour lui, que vous l'aimerez au dessus de tout, que vous n'aimerez que lui, & les autres choses en lui & pour lui, tout ira bien.

(a) *Ou vous voudriez craindre.*

LETTRE CLXX.

S'abandonner à Dieu chaque moment en foi toute nuë.

IL n'y a rien à faire qu'à se laisser conduire de moment en moment par la Providence, sans vouloir rien savoir & connoitre de l'avenir. Laissons-nous conduire en enfans ; & abandonnons à Dieu toutes nos entreprises, sans vouloir avoir aucune assurance du succès ; car lorsque l'ame est bien abandonnée, Dieu fait des miracles de Providence ; mais lorsqu'on veut des certitudes, on est souvent trompé. Quittons donc l'assuré pour la foi : allons sans marcher, & sans savoir où nous allons. Si Dieu permet que nous nous égarions, c'est assurément que nous avons été & voulu voir où nous allions.

Il faut aller ici comme le navire sur les eaux : il n'a point de traces avant lui, il n'en laisse point après lui. Il ne faut rien avoir avant marcher, ni rien retenir du lieu où nous avons marché, pour en faire une

voye. La Providence nous fera tous les jours une nouvelle voye inconnue, à la vérité; mais très sûre. Nous ne saurions mieux marquer à Dieu nôtre foi & nôtre abandon que de ne vouloir pas même nous assurer (sensiblement) de sa volonté. Oublions tout.

TROISIEME PARTIE.

LETTRE CLXXI.

Du PUR ABANDON *de soi à Dieu, sans plus se mettre en souci de soi-même. Combien purs & nuds Dieu nous veut. Union des ames en Dieu dès cette vie. (Les avis de cette lettre, comme de plusieurs autres des suivantes, ne sont que pour des ames bien avancées).*

1. JE vous conjure de vous abandonner à Dieu sans réserve pour tout ce qu'il pourroit permettre vous arriver. Ce sont de ces sortes de choses qu'il permet pour nous perdre à nous-mêmes sans ressource: mais fidélité & fermeté pour ne point chercher de remède hors de Dieu, & pour ne point vous priver de la Communion. Si Dieu vous veut pousser aussi loin que j'ai connu dès l'abord qu'il le feroit, il permettra qu'il vous arrive bien des choses: mais courage pour ne vous point regarder. Je me sens un mouvement fort de vous envoyer certaines dispositions anciennes que je vous prie de lire. Vous verrez par où il a fallu passer à certaines personnes: je me suis trouvé plus unie à vous cependant, & j'ai trouvé vôtre ame sans milieu; ce qui me fait croire que Dieu n'a point été fâché, & qu'il ne permet certains deffauts que pour avoir le plaisir de vous purifier lui-même, & afin qu'il ne vous reste pas le moindre apui. Je ferois fâchée que Dieu vous épargnât le moins du monde: car ce me feroit une preuve que vous lui seriez moins cher.

2. Vous êtes à lui: qu'il vous jette dans la bouë ou qu'il vous éléve sur le trône, ce n'est plus vôtre affaire.

Vôtre affaire seule & unique est de ne vous point reprendre, de vous oublier, de ne pas plus vous regarder, si l'on vous jettoit dans l'abime que s'il vous élevoit sur le trône. Vous n'êtes plus à vous. DIEU SEUL EST: & cela suffit. S'il vient à perdre quelque chose de ce qu'il est, cela seul peut & doit vous occuper: mais vôtre propre intérêt ne vous regarde plus; c'est l'affaire de Dieu: qu'il tue ou qu'il vivifie, qu'il perde s'il veut, qu'importe? N'est-il pas maître de ce qui est à lui? Il est plus proche de vous que jamais. Vôtre fond est en vérité: c'est pourquoi il rejette & rejettera toujours ce qui n'est point cette unique vérité, DIEU SEUL EN LUI-MEME POUR LUI-MEME.

3. Demeurez convaincu que c'est au Seigneur seul qu'il apartient de vous purifier, & ne soyez point si hardi que d'y mettre la main, & d'entreprendre sur ses droits. Il est un Dieu jaloux; & si fort jaloux de vôtre ame, que vous lui déplairez moins avec vos petits deffauts extérieurs, même tout couvert d'ulcères, que s'il vous voyoit faire la moindre action

pour vous guérir: au contraire, vous voyant de cette sorte, sans chercher de remède hors de lui, vous serez l'objet de ses complaisances. Vous avez sans doute remarqué dans le Deuteronome (*a*), que lorsqu'il est parlé du commandement de l'amour, il est dit en même tems, que *Dieu est un Dieu fort, jaloux*. Comptez qu'il met tout en usage pour n'avoir point de compagnon.

4. Il vous veut nû (*b*) de tout bien: (ce mot renferme plus que toute expression): sans cela, vous ne seriez pas propre pour être le trône de ses complaisances. Ne tendez pas même à avoir un certain fond d'humiliation dans vos deffauts: cela est bon: mais c'est une bonne chose qu'il faut perdre. N'ajoutez rien du tout à vos dispositions sous quelque prétexte que ce puisse être. Dieu est jaloux. Laissez-vous tout naturellement, à moins que Dieu lui-même n'ajoute sans que vous y ayez aucune part. Dieu se sert sou-

(*a*) Deut. VI. ℣. 5. & 15.

(*b*) Dieu veut un fond où lui seul ait lieu, & devant lequel disparoisse tout bien fini, créé, propre, aperçu & sensible.

vent des foiblesses extérieures pour enfoncer plus l'ame en lui : alors elle est surprise que celui qui étoit caché, reparoit, & se fait sentir par les mêmes choses qui autrefois l'éloignoient, c'est un effet de son indépendance souveraine, qui n'a besoin que de lui-même sans aucun moyen, soit pour son propre bonheur, soit pour la sanctification de ses Saints.

Quand une fois la lumiere de vérité est manifestée à une ame, elle voit les choses bien d'un autre œil qu'elle ne les voyoit auparavant. Mais ce n'est ni la raison illuminée, ni même la foi, qui aprend ces choses : la seule expérience, qui est la science de la sagesse, peut en instruire.

5. Il me semble que je suis toujours unie à Dieu avec vous, sans qu'il y ait un moment d'interruption : mais comme vôtre état est mort & caché, cette union de vous à moi demeure cachée, comme celle de vous avec Dieu est couverte : mais toutes les fois que l'union à Dieu se découvre & se fait sentir, celle que vous avez avec moi reparoit ; parce qu'elle est une seule & indivisible en Dieu même. Je crois qu'il vous servira (à N. & à vous) de vous voir quelques-fois : car je suis persuadée, comme je vous l'ai mandé, que Dieu veut que vous soyez unis. Je serai toûjours inséparable de cette union comme Dieu en est inséparable. Dans la suite l'on expérimente ce qui est dit dans l'Evangile, comme l'on arrive dès cette vie à l'unité parfaite en Dieu, qui fait que l'on devient indivisible, & l'on éprouve que les véritables parens & amis sont ceux qui sont dans les mêmes dispositions, & qui font la volonté de notre Pére, qui nous dépaïse quelques fois sur sa volonté, afin de nous mettre à toute épreuve.

LETTRE CLXXII.

De l'abandon absolu: & qu'il en faut même perdre la perceptibilité.

1. SI nous n'éprouvions jamais ce que nous sommes, nous ne connoitrions point assez l'extrême dépendance où nous sommes de Dieu, & sa protection singuliere sur nous. C'est bien

se trouver comme en l'air que de perdre tous les apuis. Lorsque l'on veut qu'une personne reste suspendue, on lui ôte ce qu'elle avoit sous les pieds. C'est ce que l'on vous fait. Quelques saintes que soient les personnes dont l'abandon est encore soutenu, elles sont bien éloignées de compte. L'abandon fait perdre peu à peu tous les soutiens perceptibles, quelque délicats qu'ils soient, & alors il est son soutien à soi-même. Mais lorsqu'il se perd lui-même, que reste-t-il qu'un débris afreux qui manifeste le péril que l'abandon même tenoit caché? On est quelquefois étourdi du bâteau; comment ne le seroit-on pas du naufrage? Laissez-vous comme une écume que la mer a rejettée, qu'elle reprend quelquefois sans lui faire changer de nature, & qu'elle rejette avec une plus furieuse impétuosité.

2. Je vous conjure de soigner votre santé autant qu'il vous sera possible. Il faut cependant entrer dans une indiférence parfaite pour cette même santé. Lorsque tout sera desespéré, ce sera alors que tout ira bien: La mienne ne sera, à ce que je crois, guères soulagée des eaux: je fais pourtant ce que vous m'avez ordonné. Les Médecins sont peu acoutumés à des maux pareils aux miens. Je souhaite que les eaux de Ste. Reine vous fassent du bien. Je suis plus à vous que vous même. Qu'il y a peu de gens qui veuillent bien manger le pain tout sec! Ce pain est paitri pour vous dans le ciel.

LETTRE CLXXIII.

Que l'abandon à la pure volonté de Dieu, est préferable à toutes choses.

1. NOn, Madame, il n'y a qu'une chose: c'est de demeurer dans notre impuissance & dans notre néant, abandonnées à toutes les rigueurs de la justice de Dieu & exposées en même tems à toutes les assistances & à toutes les douceurs de sa miséricorde; & en le servant dans cet anéantissement comme il veut être servi, ne souhaiter point d'autre miséricorde que celle qu'il a resolu de nous faire, n'ayant plus d'autre volonté que la sienne. Soyons aussi

contentes dans cette même volonté qu'il ne nous fasse nulle misericorde, que si nous en sentions les éfets; sa volonté étant plus pour nous que toute misericorde, & sa volonté même étant la misericorde; puisque selon sa volonté la plus rigoureuse justice nous feroit une très douce misericorde si nous aimions plus sa volonté que tous nos intérêts. Justice, Justice, ô Amour, sans nulle misericorde, si telle est votre volonté! O volonté de mon Dieu! tu me vaux plus toi seule que toute misericorde. Volonté de mon Dieu, dans les enfers vous me ferez un paradis. Paradis, sans la volonté de mon Dieu tu me serois un enfer! O mon Dieu, que votre volonté me détruise, & je n'aimerai que ma destruction! O volonté de mon Dieu, tu es le paradis du paradis, (a) le Dieu de Dieu! O, qui auroit un peu le goût de cette volonté de Dieu, aimeroit mieux être la misére même pour accomplir cette volonté dans toute son étendue, que d'être Saint avec un peu moins de cette divine volonté. Non, il n'y a point d'Ange qui ne se précipitât dans l'abîme au moindre signal de cette divine volonté. Mais si l'amour de la divine volonté m'emporte dans l'excès, c'est à vous, ô volonté de mon Dieu, à qui je le soumets.

(a) La vie; le cœur, le plus intime de Dieu.

2. Il faut donc s'abandonner à cette divine volonté, afin que si notre cœur a été troublé par la crainte que l'orgueil & la possession de nous-mêmes nous ont causée, nous puissions dans cette divine volonté nous glorifier de notre humiliation, de nos foiblesses, de nos miséres, de notre bassesse. C'est avec grande raison, ô divin Paul, que vous vous (a) glorifiez en vos foiblesses; puisque ce sont elles qui causent votre véritable gloire, chassant l'amour-propre, cet ennemi de la gloire de Dieu, & de la votre, qui ne peut être solide qu'elle ne soit en Dieu seul.

3. Mais c'est vous, Seigneur, qui faites ces choses; c'est par votre bras puissant que vous vous servez des choses les plus foibles pour faire vos plus grands ouvrages: les (b) pots de terre cassés terrassent des milliers d'hommes;

(a) 2 Cor. 12. ℣. 9. (b) Jug. 7. ℣. 19. &c.

un ſon (*a*) de trompette, un cri, abattent des villes; une petite (*b*) pierre renverſe le plus grand des geants; une (*d*) machoire d'âne défait une armée de Philiſtins. O Dieu, c'eſt vous ſeul qui pouvez faire ces choſes; parce que votre pouvoir eſt ſans bornes. Ce qui eſt le plus foible, le plus miſerable, le plus imparfait hors de vous, eſt en vous le plus fort, le plus pur, & le plus puiſſant; parce que votre bras ne peut être racourci, & que rien ne peut s'opoſer à votre puiſſance. Votre vertu eſt ſi excellente, qu'elle à le pouvoir de détruire en un moment tous les défauts, & de communiquer ſon excellence ſans ſouffrir d'altération. O vertu de mon Dieu, vous êtes un baume divin, qui communiquez votre qualité à ce qui paroit le plus infecté! La plus pure vertu de l'homme, priſe en lui-même, eſt une ordure; & en vous, ce qui paroît ſale ſeroit une vertu. O amour, arrachez toute vertu, & que votre vertu ſeule ſubſiſte: & par cela même vous ôterez toute ſaleté!

(*a*) Joſ. 6. ℣. 20. (*b*) 1 Rois 17. ℣. 49. (*c*) Jug. 15. ℣. 15.

LETTRE CLXXIV.

Abandon à Dieu dans les revers, pertes & ſoufrances.

1. JE vous porterois beaucoup de compaſſion ſi je ne ſavois que le chemin de la croix par lequel Dieu vous conduit, fera le bonheur de votre ame, puiſqu'elle la rendra le temple de Dieu. Dieu vous traite comme Abraham par le ſacrifice qu'il vous fait faire de vos enfans dans le tems qu'il réveille la tendreſſe que vous avez pour eux: j'eſpére que Dieu leur ſervira de pére. C'eſt un tems fort à paſſer: il faut le paſſer avec courage ſans courage: j'eſpére que Dieu vous donnera dans votre retraite la conſolation que vous n'avez pas encore éprouvée. Je m'atends qu'on m'ôtera ma penſion, ſoit en défendant de la payer, ſoit en faiſant ſuivre ceux qui l'iront querir: en ſorte que je ferai reduite à gagner ma vie. J'ai déja fait mon petit plan ſur cela, & je regarde la choſe comme facile. Je ne demanderai nul ſecours à nos

amis, étant en cela dans les desseins de Dieu sur moi.

2. Pour moi, je mérite plus que tout cela : mais vous, qu'avez-vous fait? mais qu'avoit fait Jésus-Christ ? Ne vous inquiétez pas des pensées de vanité. Laissez tout tomber ; elles ne sont pas volontaires, je vous en assure. Si je pouvois porter vos soufrances avec les miennes pour vous les épargner, que je m'estimerois heureuse ! Mais Dieu, qui veut retracer en vous son image, ne le pouvant faire que par la soufrance, ne vous en laisse pas manquer. Sa sainte volonté soit faite ! hors de Jésus-Christ les croix sont bien laides ; mais en Jésus-Christ qu'elles sont charmantes !

3. C'est un avantage, que d'être mal reçu, & plût à Dieu avoir donné jusqu'à la derniere goûte de mon sang, & qu'il connût M ; & qu'il en fut dépris. J'ai beaucoup goûté votre lettre, & la disposition où Nôtre Seigneur vous met. Si je pouvois réfléchir, je croirois que mes miséres sont la cause des égaremens de quelques uns. Je prie Dieu qu'il achève son ouvrage en vous, & qu'il m'arrache plutôt du monde par

le dernier suplice que de permettre que je fusse un obstacle à ses desseins sur vous !

LETTRE CLXXV.

Pureté & rareté de l'abandon réel.

Dieu fait ce qu'il veut faire de nous. Qu'on trouve peu de véritable abandon ; & qu'il y a de diférence entre la spécularion & la pratique ! Je ne sai pourquoi, mais je me trouve de plus en plus unie à vous. Je ne sai si Dieu vous veut faire pratiquer un abandon réel. Si cela est, ô combien me serez-vous chère & à lui ! Je prie mon divin Maitre de vous être de plus en plus toutes choses, & de mettre dans votre cœur sa vérité pure. Rien pour nous : tout pour lui ! tout pour Dieu ; mais rien, rien pour nous ! Soyons fidelles sans fidélité à une destruction totale. A Dieu, ma très-chére.

LETTRE CLXXVI.

Abandon éfectif de soi-même à Dieu.

COmment sauriez-vous ce que je dois devenir, puisque je ne le sai pas moi-même, & que j'atends à tout moment quelle sera ma destinée? Comme je l'ai abandonnée à Dieu, je ne m'en mets pas en peine: je ne crains ni la prison, ni la mort. L'infamie dont on me couvre me seroit bien plus douloureuse si je m'intéressois à moi-même. Bon courage! Si l'on me fait mourir, venez me voir mourir, & faites comme la Madelaine, qui ne quita point celui qui lui avoit enseigné (*a*) la Gnose. Croyez que vous me serez toûjours chère. Tant que je pourrai vous répondre, je ne refuserai point vos lettres.

(*a*) C'est la *Science de l'intérieur & de l'amour pur*, que Jésus-Christ avoit enseignée à la Madelaine, laquelle lui tint compagnie au pied de la Croix. Les premiers Chrétiens apelloient *gnose* cette divine Science. Voyez la lettre de S. Barnabé, Chap. 1. l'édition d'Oxfort pag. 5. & S. Clement d'Alexandrie dans ses Stromates. Liv. VII.

LETTRE CLXXVII.

Parfait abandon au jugement de Dieu.

1. IL peut être très-vrai que Dieu est fâché contre moi: hélas, quel sujet auroit-il d'en être content, moi qui n'ai jamais rien fait pour lui! S'il me rejette, j'en suis contente; car il me fait justice, & j'ai prié notre Patron de me foudroier & qu'il m'enfonçât dans les enfers si je déplais à notre commun Maitre. Que lui seul régne, & que je périsse! Je vous conjure de ne point juger de moi ni par votre raison, ni par votre inclination; mais par votre cœur. Si vous trouvez en moi quelque chose qui déplaise à Dieu, mandez le moi avec votre sincérité ordinaire.

2. Il me vient dans l'esprit, que le rebut que ** a de moi, vient peut-être aussi de Dieu, qui lui fait sentir combien je lui suis desagréable. Mettez-vous tous, je vous conjure, du parti de Dieu contre ce méchant néant, qui sera, s'il plait à Dieu, toûjours un néant soumis. Il peut être éternellement mal-

heureux; mais j'ose espérer qu'il ne sera jamais rebelle. Je vous avoue franchement que je ne voi pas en moi le moindre bien : mais comme je ne me regarde pas, je n'y fais ordinairement nulle attention : mais dans ce moment, je me trouve la plus éloignée de tout bien qui soit au monde. Mais mon Dieu est saint, mon Dieu est saint, mon Dieu est saint; & cela me sufit!

LETTRE CLXXVIII.

Se prêter à Dieu sans se chercher & sans atache; autrement rien ne réussit.

N. devroit servir d'un grand exemple aux autres de ne faire que se prêter à Dieu afin qu'il fasse en nous & par nous ce qu'il lui plait, & pour autant de tems qu'il lui plait. Cela fait qu'on a si peu d'atache à conduire, qu'on ne s'embarasse ni par qui ni comment les ames soient conduites, pourvû qu'elles aillent véritablement à Dieu : mais lorsqu'on se cherche en quelque maniere, c'est aracher la peau que de

se soustraire à une certaine domination & à une certaine envie de donner des avis. Quelque lumiere naturelle qu'on ait, on réussit peu; quoi-qu'il semble qu'on dise bien, parce que ce n'est pas l'esprit de la grace, qui anime. O qu'on verra clair un jour! & que de méprises que l'amour-propre fait faire, quoiqu'on ne s'en aperçoive pas! Quoiqu'il semble qu'on combate l'amour-propre, on le nourrit d'une maniere cachée. Le mal est d'autant plus grand, qu'il se fait moins sentir : il devient presque irrémédiable.

LETTRE CLXXIX.

L'abandon se réïtere sans multiplicité.

JE comprens aisément ce que vous me dites, pour l'avoir éprouvé. Nos ames sont les épouses de Jésus-Christ : elles n'ont point de sexe diférent, & c'est ce qui fait l'unité simple des ames en Dieu, sans retours ni réflexions. Abandonnez-vous bien à l'Esprit de Dieu, afin qu'il fasse en vous, de vous

& par vous tout ce qu'il lui plaira. Quoique l'ame soit toute passive & toute simple, elle ne laisse pas de se donner & de se sacrifier : & cette action n'est point multipliée, puisque celui qui agit en nous, nous meut pour agir. De plus, lorsque Dieu veut de nous de nouvelles choses, comme, par exemple, de nouveaux abandons, il nous fait nous abandonner & livrer d'une maniere distincte. Jésus-Christ ne se livra-t'il pas lors qu'il dit; (*a*) *non point ma volonté, mais la vôtre*, quoiqu'il se fut livré dès le moment de son incarnation, ainsi (*b*) *qu'il est écrit à la tête du livre*, dit-il, par David, *que je ferai vôtre volonté* &c? Je n'ai rien à vous dire de plus, sinon que vous receviez cette plénitude qui ne vous est donnée, comme à Job, que pour vous apauvrir un jour : mais il faut recevoir dans le moment présent tout ce qui s'opère.

(*a*) Luc. 22. ℣. 42. (*b*) Ps. 39. ℣. 8. 9.

LETTRE CLXXX.

Perte de tout sans apui.

1. IL y a des tems où il semble que la perte soit assurée, mais une mauvaise perte : rien ne peut ôter cette idée que l'entier oubli, car en ce tems non seulement on est en l'air, mais il paroit manifestement que l'on est mal, sans cependant pouvoir en nulle maniere sortir de cet état, ni penser même d'en sortir. Ce témoignage de la filiation divine, que nous portons dans le plus intime de l'ame, paroit entiérement éfacé.

2. Mais quoique ce témoignage intime soit fort caché, il est pourtant, sans que l'on puisse dire comme il est. C'est comme les tableaux couverts de quelques rideaux. On sait qu'ils sont là quoiqu'on ne les voye pas : mais dans ce tems, ils sont comme éfacés, ou comme s'ils n'y avoient jamais été. Qu'importe de ne pouvoir même dire *qu'importe*? Tout est un lorsque tout

l'interêt de la créature eſt détruit. Mais quand l'eſt-il ? en qui l'eſt-il ? Il le ſera parfaitement en vous. Je vous recommande &c.

LETTRE CLXXXI.

Ne point épargner nos défauts, mais mourir parfaitement à nous, afin que Jéſus-Chriſt vive & ſoit tous en nous.

VOila une lettre pour N. : Je vous aſſure que je l'aime plus que jamais ; & je ne doute point que Dieu ne lui faſſe beaucoup de grace par l'aquieſcement qu'elle a eu. Son fonds eſt excellent : il faut la pourſuivre ſans lui rien pardonner. Il faut qu'elle faſſe de même aux autres. Que prétendons-nous, mes chers enfans, que de plaire à notre divin Maître ? Nous ne le pouvons faire que par une mort totale. Ceux qui tolérent nos défaut & notre vie propre, ſont des bourreaux ; mais ceux qui ne nous épargnent point, ſont nos véritables amis.

Commençons comme ſi nous n'avions rien fait ; & mourons ſans reſerve ; afin que Jéſus-Chriſt vive en nous. S'il nous reſte de la vie, pour peu que ce ſoit, il ne vivra pas pleinement & parfaitement en nous. Il faut un nouveau courage. Nous avons langui ſans mourir : notre langueur a fortifié notre vie : qu'atendons-nous ? Que voulons-nous ? Qu'eſperons-nous ſi non que notre Maître vive par notre mort, & ſoit tout par notre rien ? *Non nobis, Domine,* (*a*) *&c.* Que ne ne puis-je vous graver cela dans le cœur ! Que de tems perdu, où nous pouvions faire des démarches infinies !

LETTRE CLXXXII.

Sageſſe humaine opoſée à la Sageſſe Jéſus-Chriſt. Chacun a ſon atache particuliére qu'il doit ſacrifier, outre les générales. Aller par le premier mou-

(*a*) Pſ. 113. ℣. 9. *Non à nous, Seigneur, non à nous &c.*

vement. Dieu demande une extrême petiteſſe des hommes extraordinaires.

1. POurquoi la ſageſſe humaine nous eſt-elle ſi fort nuiſible ? C'eſt qu'elle eſt opoſée à la Sageſſe - Jéſus-Chriſt, & qu'il faut néceſſairement qu'elle lui céde la place ; ſans quoi, Jéſus-Chriſt, Sageſſe éternelle ; ne s'élévera jamais dans une ame. On peut être vertueux & ſe tenir dans un certain train de pieté ſans perdre ſa propre Sageſſe : mais afin que Jéſus-Chriſt vive & régne en nous, il faut néceſſairement que cette ſageſſe ſoit détruite. C'eſt la raiſon pour laquelle Jéſus-Chriſt fait paroître un tranſport extraordinaire, que l'on ne remarque point en nul autre endroit, lorſqu'il a dit ; (*a*) *Je vous rends graces, mon Pére, de ce que vous avez caché vos ſecrets aux grands & aux ſages, & les avez revelés aux petits.* Ceci n'eſt autre que la révélation de Jéſus-Chriſt lui-même, (*b*) *en qui tous les tréſors de la ſageſſe & de la ſcience ſont renfermés.* Et comme tout le déſir de Jéſus-Chriſt eſt de ſe communiquer aux

(a) Luc. 10. ✝. 21. (b) Col. 2. ✝. 3.

hommes & de ſe manifeſter à eux, & que cependant il ne peut ſe communiquer à eux tant qu'ils reſtent dans leur ſageſſe, il ſe réjouit & rend à ſon Pére des actions de graces de ce qu'il ne les revéle pas à ceux qui ſont ſages & prudens ; parce qu'il ne pourroit habiter en eux. Auſſi Jéſus-Chriſt, ſelon l'Apotre, (*a*) eſt-il *ſcandale aux Juifs & folie aux* GENTILS. (*b*) LA SAGESSE *des hommes eſt folie devant Dieu.*

3. Il n'y a perſonne qui n'ait ſon favori & ſon Iſaac à ſacrifier, qui eſt ce qui leur coute le plus : dans les uns c'eſt la propre ſageſſe, dans les autres c'eſt quelque autre choſe. Mais c'eſt peu de ſacrifier à Dieu tout le reſte ſi on ne lui ſacrifie cet endroit favori. Mais, dit-on, faut-il faire des folies pour détruire notre propre ſageſſe ? Nullement : mais il faut une volonté réelle & toûjours ſubſiſtante de la ſacrifier au Seigneur lorſqu'il le voudra. Il faut de plus, ſuivre ſon train dans l'état où l'on eſt, ſans l'écouter : par exemple : une perſonne eſt apellée pour être poſſedée haute-

(a) 1 Cor. 1. ✝. 23. (b) 1. Cor. 3. ✝. 19.

ment de Jésus-Christ ; & pour cela il veut qu'elle aille non par le raisonnement de la sagesse humaine, mais par le premier mouvement : non que ce premier mouvement soit toûjours infaillible ; mais c'est pour accoutumer peu à peu l'ame à perdre la possession de soi, & se laisser posséder de Jésus-Christ ; & il aime mieux des fautes que la docilité fait faire, que tous les ajustemens de prudence, dont il ne fait aucun compte, & qu'il a même en horreur dans une ame qu'il veut détruire. Il veut de plus que dans les routes de destruction intérieure l'on n'écoute point la Sagesse humaine ; mais que marchant à l'aveugle, on le suive par tout où il mène. Quoique l'on doive simplement cette fidélité à Jésus-Christ sagesse éternelle, il nous montre cependant ensuite que sa sagesse est plus sage que toutes nos sagesses : car il ajuste si bien toutes choses, que quoiqu'au dedans la Sagesse humaine perde terre, au dehors tout est si sage, sur tout pour les personnes comme vous, qu'ils ne peuvent s'empêcher de dire, (a) *Bene omnia fecit.*

(a) Marc. 7. ℣. 37.

3. N'attribuez le progrès que vous avez fait où vous êtes, & qui ira aussi loin que je vous l'ai dit, (car je ne l'ignore pas, quoique vous ne m'en disiez rien) qu'à la petitesse ; & ne croyez pas que votre sagesse y ait aucune part : non, elle n'y en a ni aura aucune : & si Dieu pouvoit avoir quelque douleur, il seroit pénétré de douleur jusques au fond du cœur (comme parle l'Ecriture) si vous ne lui faisiez pas un sacrifice sans retour de votre propre sagesse, mais sacrifice tel, qu'il en pût disposer à son gré, sans que vous fussiez en droit de vous en mêler ; sacrifice tel, que quelque route qu'il vous fit passer pour l'intérieur, vous ne lui demandiez pas seulement pourquoi il en use de la sorte. Je crois que je mourrois de douleur si je vous voyois manquer aux desseins de Dieu par quelque reserve, & vous soustraire à son domaine souverain sous quelque prétexte. Depuis que l'on m'a fait faire en votre faveur une démission de toutes les miséricordes que Dieu m'a faites, & que l'on m'a chargée des humiliations que vous deviez porter, Dieu fait qu'il n'y a pas un instant que je ne sois dans une

immolation continuelle pour vous. Soyez donc petit, comme le petit Jéſus : car c'eſt uniquement ce qu'il veut de vous. Si vous n'êtes petit comme lui, quoiqu'il ſemble que les choſes ſoyent ſur un pied à ne pouvoir mal aller, elles mourront dans leur naiſſance. Quoi-que je vous écrive de cette ſorte, ce n'eſt pas que je croye que vous manquiez de petiteſſe : ô non ; mais c'eſt pour l'avenir. Il faut être ſi petit pour paſſer où Jéſus-Chriſt vous invite de le ſuivre. Allez donc avec lui, & que rien ne vous arrête, ni ne vous faſſe retourner la tête comme à la femme de Loth : C'eſt un éfet de la Sageſſe humaine que de regarder derriere ſoi ; & c'eſt pourquoi elle fut changée en ſtatue de ſel. Je prie Dieu de tout mon cœur, que mon cher petit Maitre ſoit lui-même le ſel qui vous préſerve dès cette vie de toute corruption.

LETTRE CLXXXIII.

Craindre les attaches ſpirituelles, & ſe laiſſer déranger par les providences. Quoique on ne voye pas un profit clair des viſites des Serviteur du Seigneur, il ne laiſſe pas d'y en avoir : on ſe communique d'une maniére intime quoiqu'inſenſible. La ſimplicité dans les paroles eſt préférable à une humilité affectée.

1. Lorſque je vous dis hier qu'il ne faloit pas dire les défauts à N., j'entends ceux qui pourroient lui donner quelque aplication & quelque retour ſur lui-même : mais je n'entends pas qu'il ne faille le porter au dénuëment & dérangement lorſqu'il s'en préſente une occaſion actuelle. Il eſt mort aux choſes extérieures par la fidelle pratique de tout bien : mais il faut mourir [à l'atachement] à cette même pratique, & ſe laiſſer déranger par les moindres providences. Les ataches ſpiritnelles ſont ſi fortes & ſi ſubtiles, qu'elles ſont plus difficiles à rompre. Je ne doute pas cependant que Dieu ne les rompe peu à peu : & je vous aſſure que ſon ame m'eſt très chère.

2. Pour Me. j'en fus très-ſatisfaite ; & j'eſpére que mourant peu à peu

par une fidélité non anticipée, mais qui lui fasse suivre sans douter ni raisonner le moment divin, elle ira & vite & loin. Sa lumiere sur le détachement des choses spirituelles & des bonnes pratiques est très-juste, & passe son dégré de beaucoup. J'espere beaucoup de son ame, supposé la fidélité que je ne doute pas que Dieu ne lui donne, & le courage. Elle n'a qu'un ennemi à craindre à present quoiqu'il en paroisse cent mille: c'est la propre raison. Il faut suivre Dieu avec fidélité au moindre signal.

3. On croit pour l'ordinaire que les visites sont inutiles lorsque l'on n'a pas quelque chose de conséquence à décider. Je vous assure que la grace & la force ne laissent pas d'y être communiquées, quoique d'une maniere insensible: & c'est cette insensibilité qui trompe l'ame qui s'atend toûjours à quelque chose. C'est une substance intime qui sert d'aliment sans l'entremise des sens; & il en reste une force secrette, comme celle d'une nourriture prise en dormant, & dont on n'a nulle connoissance. Il me paroit que l'idée que vous ayez de la corruption de l'amour

l'amour propre vous empêche d'être aussi simple que vous le serez un jour; car il vous empêche de dire certaines choses qui vous sont avantageuses: au lieu que la simplicité à dire le bien & le mal sans réflexion, délivrant l'ame de tout retour sur soi, la délivre de l'amour propre: car il y a bien des choses que la simplicité fait dire qui paroissent aux yeux, non tout à fait éclairés, être à nôtre avantage & venir d'amour propre, mais qui sont un fruit de la vérité, l'ame ne faisant alors nulle attention sur soi. Cette retenue est une bonne chose; mais vous ne sauriez devenir parfaitement simple sans la perdre. La simplicité & vérité est préférable à tout le reste. L'amour propre se perd par la perte de toutes retenues volontaires, quoique vertueuses: & ce soin de s'éteindre & de ne parler jamais de soi, si nécessaire pendant un tems considérable de la vie spirituelle, deviendroit un empêchement dans la suite. Mourez donc à la mort comprise, pour entrer dans la mort de la mort même; & laissez-vous comme un enfant. La vertu des vertus

pour vous est celle-là. Dieu sait à quel point il me fait être à vous.

LETTRE CLXXXIV.

Horreur de l'apui & de la réflexion sur soi. Petitesse, simplicité, abandon, aimés de Dieu.

POur vous, ma chère, mon cœur est d'autant plus à vous, que je vous vois plus dans la défiance de vous-même & sans occupation de cette défiance. O que l'apuy en soi & la présomption est une chose damnable! Elle est pire que damnable: c'est l'exécration de Dieu. Je vous prie, oubliez-vous bien, ma chère, oubliez-vous bien, & n'ouvrez la porte à aucune réflexion volontaire. Souffrez les petites pensées de vanité sans les admettre. Allons toujours par le renoncement & au dessus de nous-mêmes, petite, simple, enfantine, sans le moindre déguisement, & vous charmerez le cœur de mon divin Maître. L'acquiescement à ceci vous en donnera la dis-

position; & j'espére que Dieu vous gardera sous l'ombre de ses ailes. Pour moi, je vis contente & abandonnée, atendant tout de Dieu, c'est à dire, qu'il me livre ou me cache: ce n'est pas mon affaire; c'est la sienne.

LETTRE CLXXXV.

Démission de volonté, combien agréable à Dieu. Perte des répugnances spirituelles.

1. IL me semble que mon cœur est le trône du pacifique Salomon; & plus ce cœur est tranquille, plus je vous y trouve d'une maniere douce & paisible. J'ai encore plus connu que la cause de l'amour singulier que Dieu vous porte vient de cette démission si entiere que vous lui avez faite de vôtre volonté, & de la fidélité que vous avez à suivre sans raisonner ses volontés cachées sitôt qu'il vous invite ou par lui ou par moi. Il faut porter cette souplesse aussi loin qu'elle doit aller, sans qu'il vous soit permis d'y répugner,

quelque étrange qu'elle vous paroisse. C'est à présent l'article des répugnances, sur lesquelles le Seigneur vous détruira ayant détruit vôtre volonté dans ses penchans.

2. Lorsque je dis *répugnances de volonté*, je ne parle pas des répugnances naturelles. Dieu vous laissera celles-là, parce qu'elles vous serviront à découvrir les volontés de Dieu, comme il vous a laissé & vous laissera certains panchans qui vous paroitront naturels, & qui serviront cependant de couverture à ses plus profondes volontés. Je parle des répugnances *spirituelles*, pour perdre ou pour se voir autrement que l'on ne s'étoit imaginé devoir être. Comptez que tant qu'il reste une répugnance, quelque légére qu'elle soit, il reste une vie ; & que l'ame par conséquent a encore de la subsistance en elle-même, plus ou moins qu'elle est plus ou moins forte. Mais une ame parfaitement morte ne trouve plus en elle non seulement de résistances, mais même de répugnances pour aucune chose que Dieu permette lui arriver, ni à quelque usage qu'il l'employe. C'est à lui de vous faire

concevoir ceci dans toute son étendue : il le fera plus par l'usage & l'expérience, que par des lumieres positives, quoique vous ne soyez pas dépourvû de celles-ci ; mais (ce sera) en généralité de foi, & non en distinction ; comme une chose qui est en vous & qui vous sert d'aliment & de subsistance sans que vous puissiez savoir ni quand, ni comment elle y a été mise.

LETTRE CLXXXVI.

Ne point faire fonds sur l'extraordinaire ; mais sur la grace fonciere de l'intérieur. Quelquefois Dieu par la conduite extérieure d'une personne, marque ce qui concerne l'intérieur, inconnu souvent à quantité de zélés rigides & indiscrets.

1. J'Ai songé à ce que mande N. sur Marie Joseph, & je me suis souvenue qu'elle disoit, qu'elle ne devoit pas mourir sitôt ; que si elle mouroit, ce seroit une marque qu'elle se-

roit trompée. Quand elle feroit morte, malgré tout cela, je n'aurois pas moins d'estime pour sa grace: car ce n'est pas sur l'extraordinaire que nous nous apuyons, mais sur son fonds de grace, d'oraison, sur sa douceur, sa patience, son obéissance, sa simplicité &c. Son extérieur personnel (& non tout le reste, qui ne fait rien à la chose), me paroit une belle figure de la vie du centre. Ce corps pourri, détruit, où il ne reste plus de forme, est la figure de l'entiere destruction du vieil-homme. Il ne reste que le visage sain & entier, comme il ne doit rester en nous que la ressemblance de l'homme nouveau. Elle vit sans nuls moyens naturels d'entretenir sa vie. Cette ame arrivée au centre, vit sans savoir comment & sans moyens. Je crois donc que Dieu l'a donnée dans ce siécle pervers pour être une figure de l'état (purement intérieur) qu'il demande de nous, ainsi qu'il rend les actions des Prophètes autant prophétiques que leurs paroles.

2. O Seigneur ! ne devons-nous pas espérer que vous viendrez vous faire connoître par l'intérieur? H[illegible]

pourquoi tant de gens, qui veulent rétablir la loi de rigueur d'une maniere outrée, contre ce que Jésus-Christ a dit & même fait? Mais parmi ces gens il peut y en avoir de bonne foi, & qui n'entrent pas dans l'erreur. Tous ces zélés indiscrets ne pourroient-ils pas être comparés à des Elies, (quoi qu'avec la différence qu'on y doit mettre), qui précédent l'avénement du règne intérieur de Jésus-Christ, si combatu, si décrié? O Seigneur! donnez un véritable intérieur à vos enfans, je vous en prie. Qu'on vous reçoive comme Messie & comme Roi des cœurs!

LETTRE CLXXXVII.

On ne doit pas regarder si quelqu'un a un extérieur extraordinaire; mais plutôt si sous un extérieur méprisé on connoit & aime le néant, & par conséquent on possède Dieu & son amour, ou plutôt on est possédé de lui.

1. JE viens de recevoir vôtre lettre, mon cher N., sur les circonf-

tances de la mort de Marie Joseph. Je ne me suis jamais défiée d'elle, mais de l'extraordinaire. Elle est bien-heureuse d'être arrivée au but où nous tendons tous. Dieu est admirable en ce qu'il fait : & si elle a été pendant sa vie une image de la vie de mort, où nous devons tendre, non extérieurement mais intérieurement, elle est à sa mort la figure de la resurrection mistique, & même de la naturelle. Dieu en fait plus comprendre qu'on n'en exprime.

2. O Amour, qui me donnera des ailes de colombe afin que je vole en de certains lieux, & que je parle à l'oreille & au cœur de celui qui me peut entendre? Je suis un chien mort: mais tel que je suis, que ne puis-je aboier & me faire entendre! que ne puis-je pousser ma voix si loin, que l'on me puisse entendre! O extérieur méprisé, ravalé, où il n'y a que misére, enfance & pauvreté, que ne renfermes-tu point? Dieu qui est seul Dieu en lui-même pour lui-même, le renferme sous de vils accidens; & ces accidens sont si méprisables que les seuls yeux de la foi & du pur amour

s'y peuvent découvrir. Les païs les plus éloignés ne sont pas de milieu ni d'entre-deux. O Bien heureux, qui te connoit, qui te passionne, qui est-ce qui tend à toi! Tous s'élévent, & étant en l'air ils doivent craindre une chute très-profonde. O Amour, entraine les dans le rien. On ne peut te posséder sans cela: mais que dis-je, te posséder! C'est toi qui posséde, qui dévores, qui absorbes, qui digéres celui qui passe en toi, en sorte qu'il te sert d'aliment: tu le transformes en toi sans qu'il le voye ni le connoisse: ta chaleur divine le reduisant à rien, il ne sait plus s'il est passé en toi: il ne voit que toi; & s'il se regarde, il ne remarque que l'excrément & le superflu de la digestion que tu as faite! Hélas, qui aura des oreilles pour m'entendre? Qui aura un cœur pour comprendre?

LETTRE CLXXXVIII.

Délaissement de soi & de tout à Dieu. Ce qui ne va au pur amour, & à

la pure gloire de Dieu, est impur & peu de chose.

MA santé est toûjours la même ; & j'espére qu'à mesure que les murailles de ma prison se détruisent, les momens avancent de la parfaite liberté de l'ame, qui ne craint néanmoins aucune chose, non plus qu'elle ne désire rien. On est comme si l'on n'étoit point ; & toutes les choses du monde sont de même.

Je suis bien aise que Nôtre Seigneur confirme en vous une disposition intérieure qui est le fondement du pur amour & de la pure gloire que Dieu peut tirer de sa créature. Tout ce qui n'est point cela, est si fort mélangé de nous-mêmes, que Dieu n'y a que très-peu de part. Je prie Nôtre Seigneur d'achever en vous ce qu'il a commencé.

LETTRE CLXXXIX.

On ne connoit son atachement que dans la perte. En quoi consiste le plus grand avancement de l'ame. Marque d'une ame encore imparfaite, & d'une qui est toute passée en Dieu.

1. POur ma santé, elle est bien détruite : je vivrai pourtant ; mais il faut souffrir : Dieu le veut, & cela vous est nécessaire. Quoique mes douleurs soient très-violentes, s'il me les faloit porter toute ma vie pour vous, ce seroit avec plaisir. Je suis fort aise que vous ayez souvent des réveils : cela vous est nécessaire, & entretient la vie fonciere de l'ame. Cela supose, ne vous étonnez point de vos foiblesses & de vos fautes : plus vous avancerez, plus vous les découvrirez, & de plus subtiles. Je vous prie, M.*, que j'engendre à Jésus-Christ chaque jour, d'être persuadé & pour vous & pour vos amis, que l'on ne connoit jamais l'atache que l'on a aux choses que l'on posséde. Tel qui se croit parfaitement mort & détaché, est très-vivant. Il ne connoit pas son atache tant qu'il est paisible possesseur de son bien ; mais dans sa perte seulement. C'est une vérité très-certaine, & plus réelle que l'on ne peut jamais dire. Celui qui est

entierement plein, ne fent point la peine de la disette. Pour vous, qui commencez d'être apauvri, je ne doute point que Dieu ne vous méne jufqu'à la confommation ; & (*a*) *quand vous ferez* une fois *confirmé*, *confirmez vos fréres.*

2. Le plus grand avancement de l'ame n'eft pas de fe poffeder en paix, à quelque haut dégré d'élévation que cela puiffe monter : mais d'être banni de chez foi par la découverte journaliere & l'expérience fonciere de ce que l'on eft. Car de favoir par vertu & humilité pratiquée, que l'on n'eft bon à rien, c'eft fe croire bon à quelque chofe, quoi que l'on ne fe perfuade pas de le croire : mais aprofondir fon néant jufques au plus profond, c'eft tout.

3. Lorfque l'on raporte encore quelque chofe à foi, l'on eft imparfait, quoi que l'on paroiffe très - parfait. Nous nous raportons plus ou moins les chofes, que nous fommes plus ou moins en nous - mêmes ; & c'eft fur ce pied que l'on doit juger des ames. Celles qui font entierement paffées en Dieu, raportent tout à Dieu, & ne peuvent jamais avoir nulle vûe fur elles-mêmes

(*a*) Luc. 22. verf. 32.

pour quoi que ce foit. Je ne parle pas pour vous ; mais je fui le mouvement que j'ai de vous dire cela. Plus vous éprouverez ce que vous êtes, plus je ferai contente. Il vous eft néceffaire, & pour votre corps & pour votre ame, de prendre le plus de repos que vous pourrez, quoique vous croyez n'y rien faire. Ne mefurez point les autres fur vous - même, je vous en prie.

LETTRE CXC.

Ne tenir à rien, fe défocuper de tout, pour ne voir plus que Dieu, & fe perdre en lui.

1. JE crois, qu'il y a encore bien de petites chofes fur quoi vous tenez, & bien des défauts. Mais comme ce que Dieu demande le plus de vous, eft l'étendue de cœur, la largeur, l'oubli de vous, la defocupation de vous-même, la perte de tous vos interêts d'ame, de corps, de tems, d'éternité ; vous devez vous jetter entre les bras de l'Amour : & c'eft ce que je crois que vous

faites : car vos défauts détaillés ne doivent point faire votre aplication, & ne ferviroient qu'à vous nuire. Allons, le tems eft court : enfonçons nous dans cette mer d'amour éternel, pour ne nous retrouver jamais ni dans le tems ni dans l'éternité ; mais cet unique TOUT, dans lequel nous demeurerons non feulement cachés avec Jéfus-Chrift, mais abimés & perdus. Quand fera-ce que nous ne faurons plus fi nous allons & comme nous allons, n'ayant plus de marcher, mais nous laiffant emporter par ce tourbillon infini, qui nous fera faire plus de chemin en un moment que nous n'en ferions par nos pas en mille années ?

2. C'eft ce que Dieu veut entierement de vous, que cette perte entiere de vous-même en lui. Qu'atendez-vous ? Tous les momens font chers, & tous les tems font propres pour cela. Jettez-vous à corps perdu dans le cœur divin ; & regardez un retour & une vûe de vous-même comme un grand défaut. Laiffez le naturel retréci & timide. DIEU SEUL, fans vous ; DIEU SEUL, pour lui & non pour vous. Plus de *moi*, plus de divifion ni de diftinction de ce

grand TOUT. Pourquoi cette petite goûte fe voit-elle encore, finon parce qu'elle n'eft pas parfaitement mélangée avec ce Tout, & qu'elle a confervé une qualité propre & particuliere ?

3. Je fuis fi perfuadée que c'eft ce que Dieu veut uniquement de vous à préfent, que fi j'étois avec vous, je ne vous dirois autre chofe. Mon fonds entraineroit le vôtre, ou bien vous vous tiendriez à quatre pour ne le pas fuivre. Et où vous entraineroit-il ? En Dieu. Il ne peut & ne veut que fe perdre davantage. Que peut toute la contradiction des hommes, que nous enfoncer plus en Dieu ? Les joies & les confolations font des hameçons qui nous tirent de la mer ; mais les afflictions font des poids qui enfoncent toûjours plus dans cette mer fans fond. C'eft mon cœur qui parle au vôtre ce langage. Recevez-le, je vous en conjure, d'un cœur ouvert, dilaté, fluide, qui n'ait ni confiftance ni réfiftance. Quel bonheur de commencer dès cette vie ce que nous devons faire éternellement !

LETTRE CXCI.

Ne se point borner à sa propre route, ou sphére; mais se laisser aller dans l'immense, pour la gloire de Dieu.

1. C'Est pour vous prier d'étendre & de dilater votre cœur, ou plutôt de le laisser étendre à la grace, ce cœur trop petit pour l'immense Dieu. Vous voulez trop le bien, & selon vos vûes: Dieu a les siennes. Vous vous êtes fait une sphére dont vous ne sortez point; & vous croiriez vous égarer si vous en sortiez: cependant, tant que vous y resterez fixe, quoi qu'avec un mouvement aparent, vous décrirez toûjours le même circuit, vous aprochant quelquefois du point central, & vous en éloignant aussi-tôt pour suivre la route que l'idée que vous vous êtes faite de la vertu, vous a tracée.

2. Allons, passons ces bornes, & laissez-vous entrainer au torrent de la providence, qui vous menera avec rapidité, je l'avoue, mais [aussi] avec une seureté inconnue, dans le Tout.

Soyez dans la joie & dans la largeur. Il nous reste si peu de tems: cependant si notre capacité demeure fixée & retrécie, elle restera telle toute l'éternité; & c'est, sous bon prétexte, dérober à Dieu une très-grande gloire, & à notre ame un très-grand bien; quoique ce ne soit pas ce dernier motif qui nous aye dû faire agir.

LETTRE CXCII.

Que pour avancer, il faut outrepasser toutes lumiéres pour aller dans l'inconnu de Dieu.

1. JE ne puis douter que M. ne soit arrêté malgré sa bonne intention. Elle le porte à monter de dégrés en dégrés selon l'idée qu'il s'en est faite, & comme lorsque l'on est arrivé à une certaine hauteur on y demeure toûjours; parce qu'il n'y a plus rien à monter, & qu'il faut descendre: aussi quelque bonne intention qu'il ait d'avancer, il n'est plus question de marcher sur les mêmes traces. C'est une voye comprise de la créa-

ture, & suivie à la ligne selon cette compréhension : il faut changer de conduite, & laisser absolument derriere soi, comme choses inutiles, & même oubliées, ce qui a servi jusqu'alors. On a toûjours été conduit comme par une étoile qui marque toutes les démarches, & en fait comprendre & goûter la beauté : il faut desormais que cette même étoile soit outrepassée pour aller à tatons & par l'inconnu.

2. Mais, me direz-vous, si cette étoile paroit toûjours, que voulez-vous qu'il fasse ? Peut-il par son éfort éteindre sa lumiere ? Il ne s'agit pas de cela : il ne faut qu'outrepasser le lieu où elle réside : il y a une lumiere fixe dans un chemin qui me fait voir & marcher toûjours ce même chemin : tant que je n'en sortirai pas, j'aurai toûjours sa lumiere, & je marcherai dans les mêmes pas : mais si je passe outre le lieu où elle est, elle ne m'éclairera plus. J'ai suivi ces sentiers battus tant & tant de fois à la faveur de sa lumiere. La providence marquée & aperçue est l'étoile fixe qui guide M. Pourquoi ? Parce qu'il marche toûjours les sentiers battus de la voye qu'il a comprise ; & lors

qu'il arrive dans l'obscur, il retourne à sa lumiere. Il faut l'aveuglement & le dérangement pour le tirer de sa voye, sainte, mais comprise, pour le jetter dans les sacrées ténébres de la foi, où il n'y a plus d'autre flambeau qu'une volonté Divine, mais cachée pour l'ame. C'est cette volonté cachée & inconnue qui lui donne la parfaite pureté, puisqu'elle desaproprie du moyen le plus saint, qui est cette volonté connuë. Vous ne pourriez comprendre combien cela m'est montré clairement en lui.

3. On me met dans l'esprit un passage pour exprimer ce que je veux dire : (*a*) *vous m'avez pris par ma main droite ; vous m'avez conduit selon votre volonté ; & vous m'avez ensuite fait entrer dans votre gloire.* M. N. a été conduit jusqu'à présent par la *main droite* : il a suivi avec beaucoup de fidélité cette voye droite : on lui a manifesté avec un extrême plaisir tous les lieux par lesquels on le conduisoit, & les pas qu'on lui faisoit faire : c'est donc ce qui est fini : & l'on restera toûjours là si l'on ne se laisse conduire à la *divine volonté*, inconnue de l'ame, & qui est

(*a*) Ps. 72. vers. 24.

d'autant plus infaillible que moins on la connoit. La premiere maniére de marcher apartient à la foi savoureuse & lumineuse ; & la seconde, à la foi nue. Presque tous les Serviteur de Dieu sont arrêtés à ce premier passage, souvent pour vouloir trop bien faire, & parce qu'ils envisagent la nudité comme un déchet : & il se trouve peu d'ames qui ayent assez de courage pour se laisser conduire à l'aveugle par des chemins qu'ils ont ignoré jusqu'alors, & qui leur paroissent même en quelque maniere contraires aux premiers. Cependant ils ne marcheront jamais dans cette pure, simple & nue foi, dans cette *volonté* divine & cachée, qu'ils ne se laissent entrainer en aveugles dans un chemin dont ils perdent peu à peu la trace.

4. Deux choses arrêtent ici cette personne : l'une, la bonté de la voye qu'il a tenue, qui l'a possédé, & qui lui a fait faire toutes choses : l'autre, certaines maximes de feu Mr. B. qui étoient pour lors de saison, & que Mr. B. changeroit asseurément lui-même s'il étoit vivant ; c'est un arrangement intérieur, qui fait une ame toûjours parée

& ornée, mais qui s'arrête sous le poids de ses trésors ; mais ce n'est point une ame avançante dans la voye. Soyez persuadé que l'on restera toûjours arrêté, (quoique rempli de biens) jusqu'à ce que l'on entre dans ce que je vous dis. Je n'ai pû me défendre de vous le dire, afin que vous en fassiez l'usage que Dieu en prétend. S'il entre peu à peu dans ce que Dieu vous inspirera de lui dire, j'espére qu'il démarera de sa place comme un vaisseau auquel on donne un certain branle ; & qu'entrant dans la volonté cachée il *entrera dans la gloire* de Dieu. Cette gloire de Dieu n'est autre que lui-même, où sa volonté infaillible, mais cachée, nous conduit.

5. Je regarde M. N. comme le pilote : M. ne fera que le suivre. Vous croyez peut-être que c'est une folie : cependant c'est une vérité certaine, qu'elle n'avancera qu'autant qu'il avancera lui-même, & je le connois clairement : car quoi qu'elle vous paroisse plus avancer qu'elle ne faisoit, elle ne fait que s'aprocher de lui : mais c'est lui qui est comme le *remora*, qui arrête tout, & M. comme le reste. Travaillez, je vous prie, sur lui : je me sens poussée de

vous le dire : il me semble qu'il vous est à present donné mission pour cela. Ne dites pas, que vous y avez peu réussi : mais plutôt dites avec S. Pierre ; (a) *In verbo tuo &c.* [*A votre parole je jetterai le filet*].

Mon cœur est bien uni au vôtre. Je ne serai à mon aise que lorsque j'agirai avec vous sans nulle crainte & sans réflexion, comme un petit enfant : je sens que Dieu le veut, que hors de là je suis mal à mon aise ; que je fais même bien des fautes sortant de mon agir simple & nud, où Dieu est toûjours, mais hors de là, je trouve ce misérable moi-même que j'ai quité si longtems & qui m'est un suplice.

LETTRE CXCIII.

On doit aprocher de Dieu non selon nos vûes & ce qui nous paroit bon ; mais selon les siennes, en l'esprit de mort & de renoncement à soi-même.

1. JE viens d'aprendre une chose, qui m'a, je ne dirai pas affligée,

(a) Luc. 5. vers. 5.

(n'étant pas un terme propre, quoi que je prenne plus de part que personne à ce qui vous regarde ;) mais je voi si clairement les desseins de Dieu sur vous, que je ne puis m'empêcher de les adorer. Vous paroissez trompée selon vos vues ; mais vous ne l'êtes pas dans celles de Dieu, qui vous coupe & arrache tout ce qui vous accrochoit au dehors, pour vous faire tomber en lui. C'est un des plus grands éfets de la misericorde de Dieu sur nous lorsqu'il renverse tous nos desseins & toutes nos vues & lorsqu'il nous arrache malgré nous ce qui nous partage. On ne se donne pas à Dieu pour rien : & lors qu'on s'y donne, il nous fait acheter la préférence qu'il fait de nous aux autres. Jésus-Christ est venu dans l'abaissement ; il faut qu'il nous abaisse aussi pour ôter cette distance infinie qui est entre lui & nous. On ne l'atteint pas par l'élévement & la prospérité ; mais par l'abaissement.

2. C'est dans le néant de tout le créé qu'on le trouve : & comme je ne doute pas que vous n'entriez à pleines voiles dans les desseins qu'il a sur vous, vous trouverez dans ces disgraces un bonheur

que vous n'avez pas pleinement goûté jusqu'à présent. Vous bénirez cette main paternelle qui coupe vos chaines. Je le prie de vous faire entrer en ce que je vous dis ; & qu'il ne permette pas que vous vous laissiez aller à la pensée de dire ; Je pouvois mieux faire. Oui, vous le pouviez selon les vues humaines ; mais non selon les vues de Dieu. Si je ne meurs pas bien-tôt, vous m'en direz un jour des nouvelles. Je vous embrasse avec une extrême tendresse par les bras de l'amour souffrant, nû, dépouillé de tout, & mourant pour nous.

3. Je n'ai rien à vous dire si non que vous entriez toûjours plus dans cet esprit de mort & de renoncement que Dieu demande de vous, allant de plus en plus contre votre naturel, que vous devez combatre fortement, non par des vues anticipées, mais dans tout ce qui se présente : & pour cela il faut faire ce qui vous répugne ; car c'est à présent qu'il s'agit, ou de lui donner le coup de la mort, ou de le laisser toûjours vivre. J'espére que Dieu vous fera la grace de vous surmonter dans mille ocasions journalieres, & que plus vous serez fidelle, plus vous serez

serez éclairée sur cela & aurez de force sans force.

LETTRE CXCIV.

Marcher, courir dans le large sans se regarder & en oubli de soi-même, vers le but où Dieu nous apelle.

1. J'Ai toûjours une extrême joye d'aprendre de vos nouvelles, car votre ame m'est bien chère. Je ne crains pas pour vous les défauts qui regardent le manger ; mais ce qui peut empêcher votre ame d'entrer dans le large ; ainsi, tout ce qui porte à réfléchir sur vous-même sous de bons prétextes, vous nuit infiniment. O si vous pouviez aller à tâtons sans vous voir, que vous iriez bien ! Vous vous cogneriez quelquefois ; mais qu'importe, pourvû que vous vous éloignassiez de vous-même & de tout ce qui a raport à vous ? Cette voye nüe, sans objet déterminé, ne plait pas à la nature ni à l'amour propre. On veut quelque chose qui soit

spécifique & précis : mais on craint un simple général, qui ne laisse nulle trace, & où l'on n'a ni coussin ni apui. C'est pourtant ce simple général qui est seul capable de nous deprendre de nous-mêmes, & de nous faire entrer dans la vérité.

2. Ne vous apliquez donc plus à vos défauts détaillés, car cela vous occupe de vous-même; mais bien à tout ce qui peut vous élargir le cœur : car la paix, le large, l'abandon, vous corrigeront plus en un mois de vos défauts, que votre soin & votre ocupation de ces mêmes défauts ne les corrigeroient en plusieurs années, & même jamais. L'Ecriture dit, que (a) *celui qui marche simplement*, *marche confidemment.* Ne vous étonnez pas des vicissitudes, des haut-&-bas; c'est le propre de l'humanité : mais il faut vous acoutumer à ce que votre fond soit invariable dans une variation perpétuelle : ce qui ne se peut faire que par la largeur & l'oubli de soi. Plus vous vous oublierez vous-même par un parfait abandon, plus vous serez au large.

3. Lorsque Dieu vous fait voir vos

(a) Prov. 10. vers. 9.

défauts sans examen & sans retour, il les faut voir & entrer dans le dessein de Dieu, qui est de nous faire voir notre mauvais fonds pour nous donner cette sainte haine de nous mêmes dont tous les Saints ont parlé : mais il veut en même tems que nous voyons notre impuissance, & ce que nous serions sans sa grace. Il faut nous abandonner à lui, & nous oublier : car rien ne seroit plus injurieux à Dieu que de croire que nous pouvons nous guérir. Je sai qu'il y a souvent des occupations involontaires de nous mêmes; mais il faut demeurer en paix & les laisser tomber, atendant en patience que l'eau qui est agitée, se calme d'elle-même. Nous sommes tous apellés à sortir de nous-mêmes : éloignons nous si bien de nous, qu'il n'y ait plus qu'un pas à faire pour nous quiter tout à fait. Ce sera alors, comme dit (a) Job, que *Vous*, ô mon Dieu, *tendrez votre main droite à l'ouvrage de vos mains.* Dieu vous tirera tout-à-fait de vous.

4. Je crois N. encore plus propre à vous aider que N. Prenez donc courage,

(a) Job 14. vers. 15.

& travaillez sur nouveaux frais, sans travail, à vous oublier & à vous quiter vous-même, puisque c'est l'unique travail que Dieu demande de vous. Chaque maitre veut être servi à sa mode en diférentes saisons & de diférentes manieres. Courons. Celui qui court & veut devancer les autres, ne retourne point pour regarder son chemin; mais il ne songe qu'à tendre à son but. Faisons de même. Si nous nous couvrons un peu de poussiere en courant, qu'importe, pourvû que nous ateignions le but, quites à secoüer cette même poussiére: & puis, la course véhémente fait qu'elle s'éléve sous nos pas sans s'atacher à nous.

LETTRE CXCV.

Le cœur s'étrécit par le raport des choses à soi-même; ce qu'il faut éviter, sans suivre nos vûes, goûts sensibles ni mesures: mais le goût de Dieu.

1. COmme vous voulez bien, que je vous parle avec ma sincérité

ordinaire, je vous dirai, que votre cœur, quoique petit, docile & plein de bonté; est étroit. Ce retrécissement fait souvent que sans le vouloir on n'a pas assez d'ouverture pour les personnes qui n'ont point avec nous un certain raport. Il faut, dans la place où vous êtes, un extérieur ouvert, qui atire la confiance. Cela viendra à mesure que votre cœur s'étendra: & je crois que Dieu vous donnera une charité universelle.

2. Tant que nous nous raportons quelque chose, soit même notre perfection, ce raport des choses nous retient en nous-mêmes; & nous donnant des limites, il empêche une certaine généralité qu'il vous est de conséquence d'avoir. Il semble même aux autres qu'on les oublie trop pour avoir trop de goût pour soi-même. Je crois, qu'il est tout à fait nécessaire que vous entriez là dedans; mais vous ne devez pas travailler trop activement à votre perfection. Je crois que si vous avez la bonté d'adhérer à ce que je vous dis, Nôtre Seigneur vous en réveillera le souvenir dans les ocasions, sans qu'il soit nécessaire de s'en faire une pratique anticipée.

3. C'est une étrange chose que d'être

destiné à la solide perfection. Dieu est si pur, que ce que nous avons regardé longtems comme perfection, est rejetté de lui dans la suite comme défaut. C'est pourquoi toutes nos mesures sont bien courtes. Heureux celui qui a perdu toute mesure pour s'abandonner & aimer sans mesure, & qui n'a plus d'autre régle que l'inconnu de Dieu! Les (*a*) sentimens intérieurs ne s'acommodent guères de cela; mais il sufit qu'il soit au goût de Dieu pour nous contenter. Ce goût divin s'acorde avec le goût intime.

LETTRE CXCVI.

Bonne insensibilité : mort de volonté : oubli de soi : défauts nuisibles & défauts utiles. Union sans sensibilité. Marque de bonne Oraison.

1. J'Ai beaucoup pensé à vous depuis quelques jours. Votre *insensibilité* est de grace; & l'état *d'indiférence* marque une mort de volonté, préférable à

(*a*) c. a. d. Le sensible intérieur.

toutes choses. Quoique nous soyons remplis de miséres, il ne s'ensuit pas pour cela que nous voyons le détail de nos fautes lorsque Dieu ne nous le montre pas; parce qu'il est nécessaire qu'il nous le cache, sans quoi, nous serions toûjours occupés de nous-mêmes, quoi qu'avec bon prétexte.

2. Il faut tâcher de ne vous confesser que lorsqu'en aurez le mouvement avec un besoin marqué; sans quoi, on se fait une routine de la Confession. Plût à Dieu que vous fussiez en état de ne vous confesser jamais. Vous éprouverez de plus en plus que les défauts de l'esprit & de l'amour-propre, tout ce qui est essentiel [en matiére de défauts,] diminuera & s'en ira: mais il n'en est pas de même des défauts purement naturels: souvent ils se fortifient, Dieu les laissant, sans péché, pour humilier & nous faire sentir ce que nous sommes.

3. Evitez toute réfléxion. Ce que Dieu demande est l'oubli de vous-même. Les personnes qui sont conduites par une multiplicité vertueuse, doivent faire le contraire; elles doivent s'ocuper de leurs défauts, & les examiner, pour y

remédier activement : mais pour vous, il faut que vous remédiez à l'essentiel de vos défauts par l'oubli de vous-même. C'est Dieu qui vous délivrera de ceux qui lui sont desagréables, vous laissant seulement ceux qui, comme le fumier en hiver, conservent les fleurs tendres & délicates. Si vous étiez exemt des défauts naturels, vous ne le seriez pas d'amour propre.

L'union ne dépend point du sentiment, mais d'une volonté droite & déterminée de suivre Dieu, le sentiment est un fruit de l'union; mais ce n'est pas ce qui fait l'union. La plus grande marque que votre oraison est bonne, c'est l'effet qu'elle produit. Laissez vous mener à Dieu comme il lui plaît : Plus elle sera simple & indistincte, plus elle sera pure. Je crois que vous êtes bien. Il n'y a qu'à vivre d'abandon & de foi.

LETTRE CXCVII.

Que Dieu agit d'une maniére incompre-

hensible, & bien contraire à l'opinion des hommes.

1. QUe je suis ravie que Dieu vous fasse sentir votre foiblesse! que Dieu vous aime bien plus foible que fort! car la force cause soûtien en soi-même, mais notre foiblesse rend hommage à la force de Dieu & nous anéantit beaucoup. Je vous assure que rien n'est meilleur pour nous que de sentir notre foiblesse & le peu de fond que nous devons faire sur nous-mêmes. Le découragement n'est pas de même; car il marque un reste d'amour-propre, une certaine atente des choses qui ne réussissant pas selon nos idées, nous fait croire que tout est perdu. Nous regardons le bien d'une certaine façon: & Dieu le voit d'une autre; dans un certain lieu, & Dieu le veut dans un autre.

2. Dieu n'a besoin de personne pour faire son œuvre: il se fera des instrumens exprès, & le salut viendra d'où on ne l'atend pas; mais que de renversemens auparavant! car la colére du Seigneur n'est pas encore apaisée.

Prenons donc courage dans la vo-

lonté du Seigneur: dans les évenemens même de sa providence, croyons que plus il y de renversemens, tout va mieux. Si nous ne voulons que la gloire de Dieu & sa volonté, nous la trouverons en tout cela. Oui, Dieu est plus glorifié, & votre ame fait plus de chemin dans la fécheresse, l'incertitude, la nudité, les ténébres, que dans tout ce qui paroit grand. Que votre état me plait! vous avez en réalité & dans l'expérience ce que vous n'aviez qu'en lumiére. Laissez vous donc en paix séche, & en abandon sans reserve, sans vous mettre en peine que Dieu fasse ou ne fasse pas. Souvenez vous que rien n'est nécessaire à Dieu que lui-même; qu'il se sert d'un instrument, & le laisse. Il peut (a) *des pierres mêmes faire naitre des enfans d'Abraham.*

3. Qui auroit pû croire à la mort de Jésus-Christ que l'Eglise se fût établie par une telle destruction? (b) *O profondeur des richesses de la science & de la sapience de Dieu! que vos voyes sont cachées* &c! Dieu n'établit toutes choses dans le général & le particulier que sur la destruction. Les hommes ne réussis-

(a) Matth. 3. ℣. 9. (b) Rom. 11. ℣. 33.

sent que par le succés, & Dieu au contraire par les renversemens des choses qu'il veut établir: & c'est une conduite digne de Dieu, bien diférente de celle des hommes. Laissons le faire: souffrons petitement & foiblement: c'est le mieux pour nous. Tout ce qui nous humilie, rapetisse & rabaisse, est ce qu'il nous faut. (a) *Dieu se sert de choses foibles pour confondre les fortes*, & l'homme se sert des fortes pour combatre & détruire les foibles. *O altitudo!*

4. Jamais vous n'avez été mieux que vous etes: jamais je ne vous ai été plus unie, plus une. Il faut que vous deveniez si petit, si rien, qu'il ne vous reste aucune chose de cette grandeur premiere. C'est là la petitesse réelle, & non en idée. Il n'y a qu'une chose qui pourroit me faire consentir à vous voir quiter votre poste, c'est votre santé. Conservez vous afin que l'œuvre de Dieu s'acheve en vous & par vous selon qu'il le désire. Vous devriez prendre quelqu'un qui pût vous aider. Laissez ce que vous ne pouvez faire; Dieu fera le reste selon sa sainte volonté: peut-

(a) 1 Cor. 1. vers. 27.

être ferez vous plus utile ainsi qu'autrement : il faut que Dieu, s'il le veut, le fasse par quelque événement de sa providence. Qu'il soit béni à jamais! adorons son indépendance de tous moyens. Amen, JESUS!

LETTRE CXCVIII.

Il ne faut point juger des personnes dont Dieu se sert par l'extraordinaire; mais par le fonds, & en pure & nue foi: & se laisser convaincre par le cœur. On doit laisser le jugement à Jésus-Crist dans nous; & comment, sans s'émouvoir des jugemens des hommes.

1. JE crois que N. me connoit assez. Je l'estime fort; mais pour moi, je croi que Dieu veut que je vive inconnue sur la terre : ainsi je vous demande par grace de ne vous point mettre en peine de me justifier à son égard, & ne parlez point de moi. Je dois aussi vous dire, que ce n'est pas sur les choses extraordinaires qu'il faut juger des gens :

il y a une impression du fonds, qui est très pure, & qui porte grace avec soi; & c'est par celle là qu'il faut juger, mais nullement par les choses extraordinaires, qui sont fautives, & qui peuvent arriver aux ames communes. Croyez moi au nom de Dieu : ne donnez point là dedans : allez par la foi pure & nue. Lorsque je dis ou écris les choses, je ne les dis point par vue prophétique; mais je les dis comme un enfant qui dit ce qu'il pense, sans qu'il m'en reste rien après. Je n'y fais même nulle atention; & je suis aussi contente que les choses n'arrivent pas, comme qu'elles arrivent. Dieu seul & son ordre divin sufit. Lorsque j'ai dit à mes amis ce qu'il m'est venu de leur dire, je n'ai jamais voulu qu'ils agissent en conséquence de cela; mais que laissant tout à la providence comme s'ils ne savoient rien, lorsque les choses arrivent, elles puissent servir à réveiller leur foi & leur confiance; mais ils n'ont jamais rien fait en conséquence de cela. Obligez moi de parler de tout cela à N. & s'il vous dit autre chose, l'on donnera pour faire voir à NN. ce qu'il vous plaira : mais qui n'est pas convaincu par le té-

moignage intime du cœur, ne le sera pas pour longtems, quand bien il verroit des miracles.

2. Pour moi, Notre Seigneur m'a apris à ne pas juger par les aparences extérieures; mais à le laisser juger lui-même en moi: & c'est ce goût (sans goût) intime du cœur, qui porte ce jugement. On m'a quelquefois dit que certaines gens me condamnoient absolument, qu'ils parloient contre moi: pour moi, je les ai toûjours estimés ni plus ni moins. Je comprenois qu'ils étoient prévenus, & qu'ils failloient en se laissant prévenir: mais j'éprouvois en même tems qu'ils agissoient de bonne foi; & je n'ai jamais diminué l'estime que j'aie eue pour eux. Nous sommes ce que nous sommes devant Dieu. Si je suis criminelle, l'aprobation des hommes ne me rendra pas innocente: [& si je suis innocente] leur condamnation ne me rendra pas criminelle. Au reste, je ne vous remercie point de votre charité à me defendre: cela répugne à mon cœur. Ce que vous faites, vous le faites pour Dieu; & moi je ne prends part à rien.

LETTRE CXCIX.

Opérations secrette du feu divin & de la présence de Dieu imperceptible & cachée dans une ame avançante. Union d'ames en Dieu, & ses efets.

1. Mon cœur a été si uni au vôtre durant toutes mes douleurs, qu'elles n'ont servi qu'à nous serrer plus en Dieu, qui me semble être d'autant plus la vie de l'ame (non sensiblement, mais très-intimement,) que le corps est acablé.

Il y a en vous un feu secret qui brûle continuellement, quoiqu'insensiblement. Il n'est jamais un moment sans exercer sur vous son activité secrete: & quoique sa flamme ne fasse aucun éclat; il ne laisse jamais un moment son sujet, & il le consume peu à peu, & le transforme insensiblement en lui-même. Cette sourde, mais continuelle opération, est ce qui vous rend tout languissant; & elle consume l'ame aussi vite, que des Opérations plus sensibles

& plus violentes ; parce que cette premiere opération est continuelle, & qu'elle a un dégré de chaleur assez fort pour détruire son sujet sans nul relâche ; & que les autres au contraire ont beaucoup d'inégalités. C'est là & ce sera, autant que je le comprends, votre plus ordinaire état : ce qui n'empêchera pas que Dieu ne jette quelquefois pour peu de tems l'huile de son onction sur le feu caché qui vous brûle : ce qui en donne dans ce tems une douce & claire manifestation.

2. Lorsque vous dites que la présence de Dieu vous est moins facile, vous vous trompez : car quoique vous l'apperceviez moins, elle est bien plus continuelle, son opération sur votre ame n'est jamais interrompue. Deux choses vous feront remarquer cette présence cachée & desséchante : la premiere, cette inclination secrete pour la solitude, qui marque une opération secrete, quoique dérobée aux sentimens de l'ame : & ces opérations abatent plus le corps que celles qui sont sensibles : car les premieres semblent tout dessécher, & les secondes fortifient. L'autre preuve de l'opération continuelle qui se fait en

vous sans que vous la conoissiez, est cet *amen* continuel pour toutes choses, cet abandon, cette simplicité & petitesse, que je voi s'acroitre chaque jour, & qui me sont des preuves évidentes (quand je ne le connoitrois pas par le sentiment intérieur que j'en ai,) que le maitre vous rend tous les jours plus conforme à lui, & perd chaque jour votre volonté en la sienne. Cet amour continuel ne se peut jamais faire sans un très-grand amour de la volonté de Dieu, quoique l'état de foi & de généralité où est l'ame, ne lui laisse pas penser à cette volonté. Il y a même dans cet amour un goût caché, que vous n'apercevez peut-être pas à cause de sa délicatesse, & qui est un très-grand réveil pour la volonté : ce qui me fait voir, qu'elle n'est pas si séche que vous dites, quoique la nudité vous la fasse paroitre telle.

3. Il y a peu de personnes que Dieu se prépare comme vous pour en faire ce qui lui plait & pour vous manier à son gré. Il afoiblit chaque jour vos résistances & vos forces. Dieu tient continuellement votre cœur auprès du mien, & me fait connoitre & goûter les opé-

rations toutes d'amour sur vous à mesure qu'il vous les cache à vous-même par un éfet de ce même amour : & en vous les cachant & me les découvrant, il veut que je vous les dise. Desorte que j'ai un goût & une manifestation continuelle de votre cœur, sans que je puisse m'en divertir un moment non plus que de Dieu, qui n'est jamais séparé de vous ni de moi, & qui se manifeste d'autant plus à moi qu'il vous y manifeste davantage : si bien que comme je trouve Dieu incessamment dès que j'entre dans mon fond, je vous y trouve d'une maniere qui m'est trés-nouvelle, & fort intime : car quoique je vous fasse paroitre beaucoup d'amitié, j'en ai encore plus : & cependant je ne puis donner ce nom à ce que j'éprouve pour vous ; à cause que cela n'est nullement sensible, ni dans ma volonté ; mais c'est une chose qui est mise en moi avec agrément, & d'une maniere si intime & spirituelle, qu'il est impossible de le comprendre sans expérience. Cela est cependant si fort, qu'il me paroit que je serois plutôt divisée de moi-même que de vous ; & en même tems si profond dans l'intime de l'ame, qu'il me

paroit qu'en mourant je ne changerois point de disposition, & que je vous emporterois de cette sorte dans le ciel, où vous me seriez en Dieu là haut ce que [vous] m'êtes ici en Dieu ; & où je serois incessamment auprès de lui ce qu'il m'y faut faire ici. Je voi que tout ce que l'on me fait faire & souffrir à present n'est que pour vous : non que vous m'ayez nulle obligation pour cela : puisque cela est en moi sans choix ni élection, quoique plein d'agrément ; parce qu'une volonté souveraine s'est faite ma volonté après m'avoir enlevé la mienne. Je croi que je vous écrirois sans peine en mourant. Si vous êtes importuné, ne vous en prenez qu'à Dieu.

LETTRE CC.

Laisser agir Dieu. Science du fond & du goût. Ce que c'est qu'infidélité. Etat d'inspirations nonperceptibles. L'anéantissement vient de Dieu.

1. VOus savez bien, qu'étant unie à vous au point que j'y suis en

Jésus-Christ, tout ce qui vient de vous me fait un extrême plaisir, & d'autant plus grand, que j'y remarque plus de Dieu. Il vous est aisé, comme à moi, de voir que Dieu veut tout faire en vous. Plus vous le laisserez faire tout, & plus tout ira bien. Dans l'état où vous êtes, il faut laisser toute autre industrie qu'un aquiescement à ce que Dieu fait. Sa bonté est si grande, qu'il vous conduit comme par la main. Il semble qu'il vous dise; *Laissez moi tout faire.* Il conduit les femmelettes comme moi par un entrainement inconnu; mais il semble que s'acomodant à votre naturel, il vous conduit en vous montrant votre chemin, afin que vous le voyez, & qu'il ne vous reste aucun doute & de la voye & de celui qui vous y fait marcher.

2. Quand on a une fois trouvé *le fond de l'ame*, où Dieu habite seul, & où le Démon & la nature ne peuvent ateindre, on est heureux; parce qu'on démêle alors avec expérience ce qui est du fond ou des autres parties de l'ame plus superficielles: ce que nulle science ne peut découvrir si non cette science savoureuse, que Dieu enseigne sans

bruit de paroles, & qui est si fort oposée à l'étude & au raisonnement. C'est cette (*a*) *manne cachée*, qui a tous les goûts sans en avoir aucun, & qui instruit, corrige, purifie, perfectionne.

3. Je trouve dans votre lettre deux choses que vous regardez comme des infidélités. Il peut y en avoir; mais je ne regarde comme *infidelité* que de ne pas suivre une inspiration connue. Or de connoitre l'inspiration cela ne dépend pas de nous: & même à mesure que Jésus-Christ, nous (*b*) *cache avec lui en Dieu*, les inspirations distinctes & aperçues se perdent avec le même Jésus-Christ dans son Pére pour donner lieu à un agir simple & naturel, qui pour n'avoir rien de marqué, n'en est pas moins de Dieu. Nous ne sortons point de cet état pour les choses extérieures qui sont de son ordre, à moins que nous ne nous tirions & de l'ordre de Dieu extérieurement (faisant plus ou moins qu'il ne nous demande) & de cette dépendance à sa conduite cachée & continuelle au dedans. Tant que nous ne nous mêlons point de nous, que nous ne voulons pas voir ni examiner trop

(*a*) Apoc. 2. ℣. 17. (*b*) Col. 3. ℣. 3.

notre état, nous n'en sortons point.

4. Vous dites encore, que vous ne vous anéantissez pas assez. Qui peu *s'anéantir soi même*, (*b*) que JESUS-CRIST? Tout ce que vous feriez pour vous anéantir retarderoit votre anéantissement: car pour être anéanti, il faut cesser d'être quelque chose, de voir & de faire quelque chose. Celui qui nous a créés peut seul nous mettre dans l'anéantissement spirituel ou intérieur. Vous êtes en bateau sur une riviere: vous y paroissez, vous y voyez les objets quoique vous ne remarquiez aucun sentier: il n'y a qu'à laisser aller le bâteau: par la pante du fleuve, il vous menera & précipitera dans la mer, où vous abimant, vous ne serez vu ni de vous ni des autres. Si vous faisiez quelque chose dans ce bateau sous prétexte de le mieux faire aller, vous l'empécheriez de se submerger. La lettre de... est très-excellente; mais il ne se faut borner ni au plus ni au moins, mais suivre Dieu simplement, qui vous fera outrepasser toute mesure pour vous perdre en lui. Amen!

(*b*) Phil. 2. ℣. 7.

LETTRE CCI.

Usage des fautes de surprise en ceux qui se remettent à Dieu. Chercher la perfection en Dieu, en nous quittant nous-mêmes & toutes choses.

1. RIen ne me peut faire plus de plaisir que d'apprendre de vos nouvelles, sur tout étant aussi bonnes que je les remarque. Mettez tous les soins de vous-même entre les mains du divin Maitre. Il vous rendra un meilleur compte de vous que vous ne lui en sauriez rendre. Quand une fois il a pris possession d'un cœur, & que ce cœur l'aime sincérement, il ne regarde pas seulement les fautes de surprise. C'est une mouche sur le visage, qui, mal-placée, feroit un vilain effet; mais lorsqu'elle l'est bien, elle donne de l'agrément. Ces fautes de surprise font le plus bel effet du monde lorsqu'elles vous font voir ce que vous êtes par vous-même, & ce que vous feriez sans le divin Maitre.

2. Il aime qu'on connoisse qu'on lui

doit tout, & qu'on ne doit rien attendre de soi que du mal. Hé, qu'y a-t-il autre chose! c'est là une vérité claire comme le jour. Quand je vous verrois aussi sainte que S. Jean Baptiste, je ne verrois en vous de bon que mon cher Maître. Quand on a la vuë assez perçante pour ne découvrir que lui dans tout le bien que l'on fait, & qu'on laisse la créature à part sans lui rien attribuer, on bénit le Créateur, & l'on est trop heureux qu'il y ait quelqu'un de ces riens dans lesquels il fait tout ce qu'il veut. C'est lui qui vous affranchit & vous met en liberté.

3. Je suis très-contente aussi de ce que N. se développe, & qu'il entre dans cette bienheureuse aisance qu'on ne trouve jamais dans la perfection prise en soi, mais hors de soi en Dieu, qui est cette perfection que Jésus-Christ nous demande lorsqu'il nous dit; (a) *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.* Or il est certain que nous ne trouverons jamais cette perfection en nous-mêmes, notre *nous* étant trop borné. Nous la trouverons en Dieu lorsque nous nous quittons nous-mêmes. Plus nous nous éloignons de ce *nous*, plus nous la trouvons avantageusement. Ceux qui veulent toujours s'arrêter à cette perfection comprise à la maniere de la creature, n'entrent jamais dans celle qui passe tout le créé, & qui par là devient vaste & immense. C'est pourquoi David disoit; (a) *Je courrai dans la voye de vos préceptes lorsque vous aurez étendu mon cœur.* Lorsqu'on court, on ne discerne aucun objet, parce qu'on ne remarque rien dans le chemin où l'on court. Si on vouloit y voir quelque chose, on cesseroit de courir. De même, lorsqu'on veut remarquer quelque chose en ce chemin de l'amour sacré, on s'arrête. Courrons donc, mes chers enfans, de toutes nos forces, & nous arriverons au but, quoique nous ne remarquions pas par où nous sommes conduits.

(a) Matth. 5. ℣. 48.

(a) Ps. 118. ℣. 32.

LETTRE CCII.

La compassion des foiblesses d'autrui va

de pair avec l'avancement : c'est la vertu de Jésus-Christ. Tous les Saints ont eu quelque foiblesse : Les jugemens de Dieu sont inscrutables.

1. QUoique votre lumiere soit très-profonde pour votre dégré, je connois pourtant qu'il y a bien des choses que vous verrez un jour d'un autre œil, soit par rapport à vous, soit à l'égard des autres. Lorsque la charité de Jésus-Christ se sera emparée entierement de vous, vous aurez pour les autres une certaine compassion de douceur, & vous changerez quelque chose de dur qui vous reste encore. N'inspirez jamais aux autres de la dureté. La compassion est la vertu de Jésus-Christ. Toutes les personnes dont le naturel est sec, ne comprennent point assez jusqu'à quel point doit aller la miséricorde, & ce que c'est que la foiblesse humaine. Aussi les personnes qui doivent beaucoup aider aux autres, éprouvent ordinairement elles-mêmes les foiblesses & les infirmités de la chair. Plus les Saints ont été consommés en charité, plus l'ont ils été en douceur. L'extrême douceur de S.

Jean l'Evangeliste étoit la marque de son profond anéantissement & de la charité parfaite. On voit comme un bien dans un tems une chose selon la lumiere présente ; mais on la voit ensuite d'une autre maniere. Je ne vous dis point cela pour vous imposer un travail de radoucissement ; mais parce que l'on me le fait dire. Et je crois que Dieu ne permet que je vous dise cela que parce qu'il veut vous communiquer cet esprit de douceur.

2. Les personnes dont le naturel est sec, sont d'une exactitude plus rigoureuse. Ne jugeons jamais les serviteurs de Dieu ; car il leur permet des foiblesses en des tems pour leur faire éprouver davantage le besoin qu'ils ont du secours de sa grace. Tel qui a pû avoir eu un tems de grandes foiblesses, est revêtu souvent de la force divine. Il n'y a que Dieu lui même qui puisse juger de ses Saints : car tel dont la vie est sans reproche, est souvent trés-proprietaire, durant que l'autre est entré par sa même misére dans l'expérience de son néant. Dieu a deux manieres d'anéantir les ames : les unes le sont souvent par des expériences secretes

& cachées aux yeux des hommes de mille miséres que Dieu seul connoit ; ou bien, il permet des liaisons de cœur, qui sont d'autant plus fortes que le même cœur est plus abatu & plus affoibli ; cependant le corps est pur & chaste, & n'a pas une foiblesse, durant que le cœur ne peut resister à ce qui l'entraîne, & qu'il est comme contraint de faire connoitre aux yeux des autres ce qu'il ne peut tenir caché à cause de sa violence. Il me paroit que ces personnes sont incomparablement plus humiliées que les autres, parce que leur confusion surpasse de beaucoup leur faute, & qu'il paroit beaucoup de mal où il n'y a aucune malice, mais bien de la foiblesse.

3. Il y a aussi des personnes en qui Dieu permet des chûtes réelles & véritables ; & ces personnes ne laissent pas de se sanctifier. Il n'est point de Saint du Seigneur qui n'ait quelque éclipse dans sa vie : & une vertu qui est toujours demeurée debout, est, ou à la veille de sa décadence, ou bien c'est une vertu fort suspecte. Si vous examinez (ces personnes) de près, vous y trouverez beaucoup de force, de confiance en eux-mêmes, beaucoup d'assurance ; au lieu que les autres ne se peuvent prometre la moindre chose de leur fidélité, ni atendre quoi que ce soit. Les plus grands Saints ont été ou grands pécheurs, ou terriblement batus de la tentation : non d'une tentation souferte avec force, mais d'une remplie de mille foiblesses, qui leur paroissent des chutes.

4. O que les jugemens de Dieu sont impénétrables ! Il y aura au ciel infiniment plus de femmes perdues que de Pharisiens. Jésus-Christ, qui exerce son zéle contre les derniers, n'a que de la douceur pour les premieres : & S. Augustin même, qui avoit été si grand pécheur, puis si fort afranchi du peché dont il croyoit l'habitude insurmontable, n'éprouve-t-il pas à la fin de sa vie des tentations & des foiblesses dans ses sentimens qu'il n'avoit point eues auparavant ? J'ai connu un vieillard d'une sainteté consommée vierge de corps & d'ame, ayant conservé son innocence, éprouver sur la fin de ses jours les dernieres miséres, & se voir contraint d'avouer sous des cheveux blancs une passion qui le dévoroit, & qui

lui étoit d'autant plus cruelle, qu'elle lui étoit nouvelle, malgré l'expérience dans laquelle il avoit vieilli. J'entendrois dire tous les maux du monde d'une personne, que je ne serois nullement étonnée. Je ne pourrois pas même sentir d'émotion de zéle contre ses défauts: je me trouve là dessus comme si la chose n'étoit point. Dieu dans un instant peut faire le plus grand Saint du plus grand des pécheurs. Une sainteté complette & arrivée au plus haut faite, ne me cause ni admiration ni estime pour la personne. Je ne voi & ne puis voir que Dieu en toutes ces choses. Il n'y a que la perte totale qui instruise de la verité: on en découvre de loin quelque chose à la faveur d'une lumiere anticipée; mais ce n'est que dans la vérité du néant que l'on pénétre l'impénétrable conduite de Dieu & les jugement inscrutables de celui qui tire du sein de la corruption le germe de l'immortalité. Je prie celui qui m'a pressée de vous écrire ceci, de vous faire découvrir dans une grande étendue ce qu'il me fait vous dire.

LETTRE CCIII.

*Le Royaume de Dieu, ne vient point avec éclat. L'humiliation & L'*ENFANCE *du petit* JESUS *en sont la voye seure.*

CE (*) sont, comme dit (*a*) Jésus-Christ de S. Jean, des lampes ardentes & luisantes: on se recrée pour quelque tems à leur lumiere. Je ne dis pas cela pour empêcher la liaison qu'on peut avoir: au contraire, peut-être sera-t'elle utile: mais il faut, comme dit S. Jean, (*b*) *éprouver les esprits* avant de se lier à eux. Je vous prie donc, d'éprouver tout: Car (*c*) *le Royaume de Dieu ne consiste pas dans les paroles: (d) il n'est ni ici ni là: mais le Royaume de Dieu est au dedans de nous*, & consiste dans l'entiere desappropriation; dans le renoncement à nous-mêmes, dans la soumission à la volonté de

(*) Aparemment quelques personnes qui ont des dons de lumiere & d'éclat. (*a*) Jean. 5. ỷ. 35. (*b*) 1. Jean 4. ỷ. 1. (*c*) 1 Cor. 4. ỷ. 20. (*d*) Luc. 17. ỷ. 21.

Dieu ; dans cet amour pur, qui étant la charité parfaite, n'envifage que Dieu, & nous en lui, puis lui fans nous. Qu'il eft aifé de prendre le change ! Il y a une voye brillante, belle & qui paroît feure : il y a un petit fentier obfcur, caché, où l'on marche au travers des broffailles, où les épines piquent, les ronces déchirent, où la croix & l'humiliation font les feules que l'on trouve en chemin ; au lieu que par l'autre voye on y trouve tant de monde, que la foule vous entraine. Je prie cet Efprit Saint, defcendu en forme de fimple colombe fur le pauvre & humble JESUS, de nous éclairer dans le tems confacré à fa plus petite ENFANCE ; qu'il foumette tout le monde à fon empire, & que nous foyons toûjours fes petits, petits, petits enfans !

LETTRE CCIV.

Petiteffe & Enfance parfaite.

1. QUe dirai-je à mon petit Séraphin, fi non qu'il faut qu'il foit

fi petit, que l'on ne l'aperçoive plus ; fi enfant, qu'il n'ait aucun ufage de foi-même ; fi mort, que l'on ne fache pas même qu'il a vécu ; qu'il ne foit compté pour rien entre les autres ; & que vivant comme le ver-à foye enfermé en lui-même, il travaille au dedans fans donner aucun figne de vie au dehors ?

2. O mon cher Séraphin que j'ai toûjours aimé en Dieu, il y a tant de perfonnes qui glorifient Dieu en étant quelque chofe ; glorifions-le par notre rien ! Un enfant n'eft capable d'aucun retour, d'aucune prévoyance, d'aucune réflexion : il ne fait s'il vit quoiqu'il ait toutes les fonctions de l'homme vivant. C'eft vous en dire affez. O que cela n'eft-il gravé dans votre cœur comme fur ce papier ! Encore un coup, que l'on ne vous aperçoive plus en quoi que ce foit, enforte que fi vous mouriez, on ne fache pas que vous aviez vécu !

LETTRE *à l'Auteur.*

Touchant la ſimplicité, la petiteſſe & l'abandon.

„ J'Ai vû vôtre lettre qui m'a fait „ grand plaiſir. Je veux être le plus „ ſimple & le plus petit. Celui qui n'a „ nulle grandeur ni conſiſtance propre, „ a toute l'immenſité de Dieu. Celui „ qui a ſa meſure propre quelque gran- „ de qu'elle ſoit, eſt toujours renfermé „ dans les bornes étroites de la créatu- „ re. Je ne veux être rien, par là je ſe- „ rai tout ſelon les deſſeins du petit Jé- „ ſus. Dites lui qu'il ne m'épargne „ en rien, & qu'il faſſe de moi à ſon bon „ plaiſir. Jamais je ne fus à vous com- „ me j'y ſuis. Je me trouve ſi ſec à l'é- „ gard des gens, & ſi peu libre de leur „ donner du tems, que je ne comprens „ pas comment je pourrois leur être „ propre. Dieu prend des pierres, & „ les change en enfans d'Abraham. Il „ m'eſt venu pluſieurs fois au cœur, „ qu'il n'y a d'entier abandon que dans „ la nue & pure paſſiveté intérieure.

„ L'abandon eſt plus difficile pour l'in- „ térieur que pour l'extérieur.

LETTRE CCV.

REPONSE à la précédente.

1. VOus ne ſauriez comprendre le plaiſir que m'a fait vôtre lettre. Il eſt certain que Dieu vous donne ſa pure lumiere. Auſſi vôtre cœur eſt & ſera toujours mon cœur depuis qu'il eſt devenu le cœur de Jéſus-Chriſt. O qu'il eſt bien vrai qu'il faut être *ſans conſiſtance* pour être comme Dieu veut. Mais où trouve-t-on des cœurs qui ſoient de la ſorte? Et quel eſt l'honneur que Dieu peut tirer de ſa créature que de cette maniere? Tout le reſte le traite en créature, & non en Dieu.

2. Vous avez raiſon de dire qu'*il n'y a point de véritable abandon que dans la pure paſſiveté*: mais qu'elle eſt rare! Où la paſſiveté eſt parfaite, la pureté eſt entiere. Il eſt très difficile de ne rien ajouter à ce que Dieu fait. Pour être de cette ſorte, & conduire les ames

sans nul mélange de l'esprit propre & de la raison, il faut être tout à fait passif : & alors on n'a point besoin ni de facilité, ni de goût de conduire : au contraire, il seroit un obstacle. Tout est donné dans le moment présent, & ce moment, qui ne doit pas même être anticipé d'un autre moment, n'admet rien dont la créature puisse s'appercevoir, parce que comme son apui n'est sur rien, quoiqu'il soit dans l'increé, il doit être de même, & encore plus, pour les autres. Car à quelque dégré que l'on soit élevé pour soi, c'est toute autre chose de la pureté qu'il faut avoir pour conduire nuement le prochain. C'est le conduire par Jésus-Christ même. Mais, comme je vous dis, les momens du Seigneur sont tellement les momens présens, qu'ils ne sont pas anticipés d'un seul instant. Il n'y a que la créature toujours précipitée qui ajoute à cet instant, & qui raisonne sur les choses. Ceci a une étendue de mort surprenante, & que la seule pratique peut faire concevoir.

3. *Vous (a) êtes heureux, Simon, fils de Jona : car ce n'est point la chair & le*

(a) Matth. XVI. vers. 17.

sang qui vous ont revélé ces choses, mais celui qui vous ayant choisi de toute éternité pour vous faire un pur instrument, vous a fait comprendre combien cet instrument doit être mort pour ne point faire de fausse harmonie. Il n'en sera jamais s'il se laisse toujours toucher à cette divine main, qui pour son propre plaisir touche les notes que sa Providence a marquées, & le fait avec tant d'ordre, qu'un demi ton ajouté ou par l'empressement naturel ou par le propre esprit gâte cette harmonie divine. O quand sera-ce que nous ne chanterons plus d'autres notes que celles que l'Epoux sacré touche en nous ! Cela sera, Seigneur ! car vous l'avez ainsi ordonné.

LETTRE CCVI.

La simplicité des enfans n'a rien de la sévérité des autres hommes. Les mouvemens du Seigneur ne sont point anticipés, mais dans le moment actuel.

1. J'Avois des douleurs qui m'ont empeché de vous écrire hier

plus au long. Je ne puis souffrir dans les enfans du petit JESUS cette affectation d'une févère vertu. Je ne veux pour eux que la simplicité & l'enfance: prenez donc comme un petit enfant ce qui vous sera donné. Si vous avez trop, vous avez chez vous à qui en faire part. Ne vous faites point distinguer par un désintéressement dont souvent le cœur n'est point le principe, mais que l'amour seul de la gloire met en nous. Je sais que le vôtre ne seroit pas de cette sorte, vous connoissant fort bien.

2. N'atendez jamais d'avoir des mouvemens anticipés pour faire ou ne pas faire. Dieu ne les donne que dans le moment actuel qu'ils sont nécessaires, c'est à dire, dans le tems que les choses sont proposées. Tout ce qui seroit avant ce tems ne seroit point de lui, mais bien une habitude de vertu, ou un sentiment naturel. L'Esprit du Seigneur ne prévient rien: il se manifeste dans l'instant qu'on a besoin de lui, ni plûtôt, ni plus tard. C'est en vain qu'on le cherche lorsqu'il n'est pas nécessaire de le trouver. Sa fidélité est infinie pour se déclarer dans le moment

présent; mais il ne répond jamais plûtôt. C'est la différence qu'il y a des oracles de la loi ancienne à la conduite du Seigneur Jésus, & des personnes conduites par les lumieres d'avec celles qui sont conduites par la foi. Les premieres consultent les choses de loin, & reçoivent des lumieres anticipées pour faire ou ne faire pas. Il n'en est pas de même des ames de foi, qui sont conduites par le moment présent. C'est ce qui fait que leur ame demeure toujours pure, nue, nette, dégagée d'espèces; & que s'acommodant de bonne heure à cette conduite du moment présent, qui est la pure conduite immédiate du verbe, ils vivent dans un oubli & dans un abandon continuel, ne pensant & ne prévoyant rien. C'est la conduite des enfans, qui ne préviennent pas d'un moment, une ame enfantine ne se donnant pas même une pensée lorsque l'on commence à lui proposer quelque chose, si elle ne se sent mouvoir dans ce moment, atendant jusqu'au bout ce que le Seigneur décidera, comme si cela regardoit un autre.

3. Il y a en cela une entiere pureté

& mort. Comtez que mon (*a*) petit maître, que j'aime infiniment, se soucie fort peu d'une pureté extérieure, qui nourrit souvent nôtre propre suffisance, ou qui remplit du moins les idées que nous avons d'une certaine perfection. Il ne se blesse d'aucuns défauts enfantins: au contraire, ce sont les peaux du tabernacle, dont il se couvre aux yeux des hommes. Mais ce qu'il ne peut souffrir est, la moindre détermination, le moindre choix, même de la vertu, la moindre anticipation. Faites encore la folie de me croire en cela comme dans le reste. Quand vous serez parvenu à cette fidélité sans relâche, vous le serez à la vraye souplesse que Dieu demande de vous: vous suivrez ce je ne sais quoi malgré vos sentimens.

LETTRE CCVII.

Obéïssance & abandon enfantin.

1. VOus savez que je vous ai dit, que je n'avois pas la force de

(*a*) c. à d. Jésus-Christ devenu petit enfant.

désobéïr: ainsi voyons nous en Dieu: c'est où vous me trouverez toujours. Vous voyez bien qu'on ne veut pas même des lettres, c'est à dire, qu'on ne veut plus que nous nous écrivions. J'en suis contente. Par moi-même je n'eusse pas retranché cela: mais je laisser agir les causes secondes. Je me trouve si bien dans ma petite solitude, séparée de tout; qu'on ne peut pas mieux.

2. Je vous recommande M.: elle a besoin de vous. Soyez persuadée de mon cœur pour vous; & allez par le petit sentier de l'abandon. Je vous conjure de ne point suivre les voyes de la sagesse. Toutes ces terreurs paniques ne servent de rien: il les faut laisser. Obéïssons: ne nous voyons point puisqu'on le veut; mais que ce soit comme de pauvres enfans simples & obéïssans, qui rejettent toute politique & toute fausse sagesse pour demeurer abandonnés à Dieu sans reserve. C'est tout ce que je vous puis dire. Plus vous serez petite & simple, plus vous me goûterez en Jésus-Christ: c'est en lui que nous ne serons jamais séparées. Nôtre consolation est, que nous n'avons rien fait par arrangement de sagesse: nous obéïssons; c'est

le partage des enfans. A Dieu ; aimez moi autant que je vous aime, & faites que N. ſoit bien joli ; car je crains la ſageſſe & le *virtuoſe* plus que la mort. Je crois que s'il arrivoit quelque accident à Mr. , il faudroit le dire avec toutes les précautions & les adouciſſemens poſſibles.

LETTRE CCVIII.

Agir en ſimplicité entre les bons.

1. VOus ne ſauriez être trop ſimple : & tous ceux qui ſe bleſſeront de vôtre ſimplicité, dégénereroient de la qualité d'enfant. Il n'en eſt pas de même avec les gens du monde : mais entre vous, vous ne ſauriez pouſſer trop loin la ſimplicité.

L'amour propre, qui ſe couvre de la prudence charnelle, y répugne beaucoup ; mais la vraye charité eſt ſœur de la vérité ſimple & nue. Allez donc le plus que vous pourrez ſans réflexion ; & ſi vous avez des deffauts, reparez-les en vous donnant à Dieu

avec une certaine bonne foi. Que N. faſſe de même ; & qu'il n'y ait point entre vous de cachette ; mais un cœur droit, ouvert & ſincère, où règne cet eſprit chrétien de franchiſe & de ſimplicité, qui plait ſi fort à Nôtre Seigneur. C'eſt à preſent qu'il faut l'aimer davantage que le Démon fait plus d'efforts pour détruire ſon empire.

2. Nôtre ſœur N. peut bien vous être utile pour la ſimplicité ; car elle va bien. Il y a encore tant de choſes qui ſentent la fauſſe prudence. Livrez-vous donç entierement à Dieu ; & laiſſez aux autres les ménagemens s'ils croyent valoir aſſez pour marchander avec Dieu. Pour vous, qui ne vous eſtimez pas grand choſe, jettez-vous à ſes pieds telle que vous etes, ſans meſure, trop heureuſe qu'il vous prenne. Toute à vous.

LETTRE CCIX.

De la ſimplicité & pureté de cœur, néceſſaires pour être dilaté en Dieu & en ſon immenſité.

1. JE vous aſſure, que rien ne me peut donner une plus forte joye que d'aprendre que vous avancez dans l'amour de Dieu ſimple & véritable, & dans le renoncement à vous même; ce qui ſe remarque parce que vôtre cœur s'étend. C'eſt le propre de l'amour pur, d'étendre & dilater le cœur; au lieu que l'amour de nous-mêmes ſous prétexte de vertu & de bien (pris ſelon l'idée de la créature), retrécit le cœur, le reſſerre & le renferme dans une certaine capacité, que la créature ſe preſcrit: car il eſt certain que tout ce que nous renfermons en nous, étant moindre que nous, n'a garde d'étendre nôtre cœur, puiſqu'il y reſte des vuides, quelque plénitude que nous y ſentions; au lieu que l'amour ſacré, comme un air, s'inſinue par tout, remplit les vuides, dilate ce qui lui fait

obſtacle, & enfin étend ſi fort la capacité de nôtre ame, que la rendant ſimple & pure il ſe l'unit & la change en ſoi.

2. L'or à force d'être étendu, devient comme un fil très ſubtil; encore reſte-t-il à ce fil ſi délié une conſiſtance propre: mais l'ame redevenue ſimple eſt rendue comme une eau pure, propre à s'écouler dans la mer, où elle devient ſans bornes comme la mer, & participante à ſes qualités. C'eſt en ce ſens qu'il nous eſt dit (a), *Soyez parfaits comme vôtre Pére celeſte eſt parfait*, c'eſt à dire, non pas autant, ce qui ne ſe peut; mais d'une perfection proportionnée à la ſienne. Or la perfection de Dieu eſt, qu'il eſt pur, ſimple & ſans nul mélange; ſa pureté & ſa ſimplicité infinie fait ſon immenſité: Il faut donc être ſimple comme un enfant, & aimer purement, pour devenir preſque immenſe.

3. Mais comme nôtre qualité de créature ne nous permet pas d'avoir une immenſité divine, Dieu nous dilate, nous rend ſimples, & nous reçoit dans ſon immenſité, où il n'y a plus ni tems, ni lieu, ni ſaiſons, ni chaud,

(a) Matth. V. verſ. 48.

ni froid, ni lumieres, ni ténèbres; parce qu'une chose qui n'a plus de consistance, n'a plus de qualité propre: n'en ayant plus de propre, elle prend celle que lui donne son Dieu, qui ne peut lui en donner d'autre que celle qui la rend semblable à Dieu. Vous savez que l'eau prend toutes les couleurs, toutes les formes, tous les goûts; parce qu'elle n'a ni couleur, ni goût, ni forme: soyons de même: Ne nous fixons à rien; mais laissons-nous entrainer par la Providence en tout événement, quel qu'il soit.

4. Je vous fais bon gré d'être ferme pour ne pas terminer le procès d'une maniere injuste. J'aimerois mieux perdre tout mon bien que de donner un dépôt que l'on m'auroit confié, & que de défaire d'une maniere indigne ce que j'ai cru faire justement. Dieu est toujours le même; sa main n'est point abrégée; humilions-nous profondément sous la puissante main de Dieu: espérons en lui; & il agira lui-même. Je vous suis plus unie que jamais en nôtre divin Tout.

LETTRE CCX.

Excellence de l'humilité & petitesse que cause l'Amour.

1. JE vous assure, N. (qui m'êtes extrêmement chére) que je souhaite que nous soyons si petits, qu'on ne nous voye qu'à travers un microscope. L'humble & simple petitesse est bien du goût du divin Maitre. J'ai une extrême joye du progrès de vôtre ame sous la conduite de N. Quand je parle de *progrès*, ce n'est pas en montant, mais en descendant.

2. L'amour aprend seul le chemin du néant. Il est écrit (*a*): *Mon amour est mon poids:* Or comme plus on charge une balance, plus elle s'abaisse; aussi plus il y a d'amour dans le cœur, & plus nous sommes rabaissés & comme enfoncés dans nôtre néant. De même que le côté de la balance qui s'éléve, ne le fait que parce qu'il est léger & vuide (aussi le cœur ne s'éléve

(*a*) S. Augustin. Confess. Liv. XIII. Ch. IX. *Voyez* Discours Chrétiens. *Tom. I.* Disc. XLIX. & L.

que parce qu'il eſt léger & vuide) d'amour: mais quelque élévation que ſe donne (ce côté ou baſſin de la balance), il ne peut monter bien haut; au lieu que l'autre touche tout d'un coup à la terre, & trouve ſon repos dans ſon abaiſſement, pendant que celui qui reſte en l'air eſt ſans apui, & qu'on le peut aiſément agiter. Vous ferez de reſte cette application. Enfin, laiſſons-nous charger d'amour, de croix, de peines: tout en ira mieux. Je vous embraſſe, ma très-chère des bras du divin Maître, qui s'eſt abaiſſé par amour. O que ſon amour a été d'un grands poids, puis qu'il lui a cauſé une chute ſi étonnante, du ciel en terre, du Dieu à l'homme!

LETTRE CCXI.

Le vrai humble n'eſt point abatu ni découragé; il eſpére contre eſpérance.

1. C'Eſt le propre de la préſomption, de s'enfler horriblement dans la proſpérité & de s'abatre étrangement dans l'adverſité. Celui qui ſait rendre

rendre à Dieu la gloire de toutes choſes, & qui ne s'éléve point dans les ſuccès, reconnoiſſant ſincérement que tout vient de Dieu, n'a garde de s'abbatre dans l'adverſité; au contraire, il eſpére d'autant plus qu'il y a moins ſujet d'eſpérer. Sa confiance redouble dans les mauvais ſuccès; & ſachant que la main de Dieu n'eſt point abrégée, il croit qu'il eſt de la grandeur de Dieu de faire un coup de ſa puiſſance lorſque toute reſſource manque de la part des hommes, parce que c'eſt ce qui fait davantage éclater ce que Dieu fait pour ceux qui eſpérent en lui, ne laiſſant aucun lieu de douter que ce ne ſoit ſa main qui a tout fait.

2. Mais que nous ſommes éloignés de ces ſentimens! C'eſt ce qui fait notre abattement, & que Dieu ne nous a pas ſecourus juſqu'à préſent. Je dis, que ſi on fait une choſe ſi indigne, on ſe perdra par où l'on croit ſe ſauver; mais ſi on reprend courage, en implorant le ſecours de Dieu, qui ſait s'il ne ſe mettra pas de notre côté? nous avons plus de reſſource que nous ne penſons. Que ne puis-je inſpirer cela à ceux qui ont les rênes en main, & re-

nouveller leur courage en renouvellant leur foi! Mais on ne me croiroit peut-être pas. A Dieu, cher N. c'est aujourd'hui la fête des fetes des petits humbles & anéantis. Le 25. Mars (*a*) jour d'amour, de délaissement & d'anéantissement du Fils de Dieu.

LETTRE CCXII.

Comment connoitre la volonté de Dieu. Enfance chrétienne recommandée.

1. VOus savez que la véritable disposition pour connoitre la volonté de Dieu, est la nudité de tout panchant; afin que Dieu panche lui-même la balance, il faut qu'elle soit dans un parfait équilibre. C'est ce qui me porta de conseiller à N. de laisser toute pensée particuliere, tous desirs de vocation, toute occupation d'une chose ou d'une autre; mais qu'elle priât Dieu de l'éclairer de sa pure lumiere. Je lui ai écrit, & lui ai conseillé de faire dire quelques

(*a*) Fête de l'Annonciation, quand se célébre l'incarnation du Fils de Dieu au sein de la Vierge.

Messes pour connoitre la volonté de Dieu. Je lui ai dit, que la vie religieuse étoit la plus sûre. Je voi certaines choses en elle qu'il ne m'est pas encore permis de vous dire; la suite justifiera ma pensée. Elle est bonne, & elle peut vivre saintement dans le monde.

2. (*a*) La *vie de Ste. Therese* est bonne; mais *le chemin de Perfection* est bien plus utile, parce qu'il y est parlé d'une oraison simple, & *la Vie* n'est pleine la plûpart que de dons extraordinaires. Toutes les personnes véritablement intérieures conseillent *le chemin de perfection.*

3. Que j'ai de joïe que notre Seigneur vous ait imprimé l'amour de son enfance, afin que vous soyez simple & petit. Ce n'est pas des images & des espèces qui vous conviennent: elles vous feroient bien du tort quelque bonnes qu'elles fussent; mais c'est la simplicité, la candeur, la petitesse de l'enfance de Jésus-Christ, qui vous doit être imprimée, & son abandon total, sans vuë ni distinction.

(*a*) Ce sont deux livres de Ste. Thérese.

LETTRE CCXIII.

Enfance, ſimplicité, ouverture de cœur.

JE ſuis ravie que notre Seigneur vous inſpire toujours plus l'enfance & la ſimplicité, qu'il veut aſſurément de vous, & que vous me diſiez juſqu'à vos moindres penſées, ou, ſi vous voulez, rêveries : il n'y a que ce moyen de devenir petit. Vous ne ſauriez croire comme cette fidélité à faire & à dire les plus petites choſes dès qu'elles viennent, & les plus extravagantes, dilate le cœur. Dieu a choiſi ce moyen, qui eſt bien au deſſus de dire ſeulement la vérité lorſque l'on parle. Ce dernier eſt de la juſte droiture, le premier eſt la ſimplicité enfantine de mon très cher divin Maitre. Il faut toujours plus que vous ſoyez formez à la mode de Dieu. C'eſt dans l'enfance que vous ſerez toute choſe.

LETTRE CCXIV.

Difficulté & néceſſité de l'Enfance Chrétienne.

PLus vous ſerez abandonné, plus vous ſerez large & en paix. Je ne prétens pas violenter votre attrait en rien ; ainſi je vous laiſſe à Dieu pour tout ce qu'il pourroit permettre. Il eſt vrai que les petites choſes ſont autant & plus mourir que les grandes ; & je vous aſſure qu'il m'a autant couté de devenir enfant que des grands ſacrifices, non en douleurs ſi vives, mais en doutes, héſitations, hontes, en m'imaginant que je faiſois cela de moi-même, & cependant ne trouvant de repos que là. Plus vous êtes ſage & oppoſé à ces choſes par naturel, plus y faudra-t-il venir : il ne faut pas qu'il y ait un glaçon au dehors ou au dedans qui ne ſoit tout fondu, & je crois qu'étant libre, vous ne ſauriez trop vous laiſſer aller à faire l'enfant, & que Dieu y donnera grace.

Si ce que vous m'avez dit à l'égard de N. arrive, cela lui cauſera de la

peine à la ſuite, & pourra vous faire ſouffrir ; mais je n'ai garde de poſer des bornes à la mer, ſi Dieu ne lui en donne point.

Je vous avois écrit cette lettre hier : je vous l'envoye : ne vous rebutez pas du pain de l'enfance, car il vous en faudra manger. J'ai été autrefois un peu ſage & oppoſée à ces choſes ; mais, ô Dieu, que mon divin Maitre m'a bien changée ! Comptez que tout ce qui eſt arrêté ou fixé par quelque choſe, ne peut s'écouler & ſe mélanger. Il faut que la ſoupleſſe du dedans & du dehors ſoit pareille. Je crois que vous ne ferez pas épargné : votre cœur eſt trop grand, & Dieu vous aime trop pour cela.

LETTRE CCXV.

Ouverture de cœur que Dieu exige entre les ames d'union en lui. Caractère d'une conduite divinement enfantine. La vraie lumiere de la vérité montre les choſes bien autrement que ce qui en paroit & que ce que le monde en juge.

1. J'Eus le jour de St. Denis, ainſi que je l'ai mandé, un goût exquis de votre ame. Elle me fut montrée comme les délices de Dieu, ſur laquelle il avoit des deſſeins infinis par rapport à lui-même & à ſa ſeule gloire. Il me fut donné à connoitre juſqu'à quel point Dieu vouloit qu'elle fut anéantie, les moyens, & ce qui pouvoit y être un obſtacle. Dieu me faiſoit comprendre que la moindre reſerve entre nous étoit comme une pèle d'écluſe, qui retient les eaux : qu'il vouloit une ſimplicité & confiance mutuelle, ſi parfaite (car elle n'a pas encore été parfaite) que nos ames ſe répandiſſent. Que ſi vous me cachez la moindre choſe, ſoit de ce qui vous regarde, ſoit de vos penſées & diſpoſitions à mon égard, cela vous feroit comme un petit rampart, empêcheroit cette parfaite aiſance, & vous cacheroit la pure vérité de Dieu cachée dans ſon myſtère de petiteſſe & d'abjection. Sitôt que quelque choſe vous choque en moi, vous me le devez dire, & les défauts que vous y remarquez. Dieu le veut ; cela élargit l'ame, & empêche (comme) une petite croute (qui s'y formeroit).

2. Notre Seigneur veut que je vous diſe, qu'il me tient ſi fort égarée de moi,

qu'il m'eſt impoſſible de me voir ni par dehors ni par dedans. Rien chez moi ne s'imprime ; & cela eſt impoſſible. Vous êtes de toutes les perſonnes que je connois, & N. N. ceux qui voyez le plus mes défauts, parce que je ſuis avec vous en toute liberté ; & que de me contraindre le moins du monde pour, par ſageſſe, paroitre autre que je ne ſuis, me paroitroit un crime, dont il me ſemble que Dieu me rend incapable. J'agis donc dans toute l'étenduë de ma ſimplicité. Mon Maitre veut que je vous diſe (& il m'en donne la vuë actuelle) que, ſi je me poſſédois le moins du monde, & que je vouluſſe attirer votre eſtime, je ne ſuis pas aſſez dépourvuë de bon ſens, quelque foible que je ſois, pour ne me point contrefaire ou me contraindre aſſez dans le tems que je vous voi, afin de ne rien laiſſer échapper qui ne vous édifiât. Mais que plutôt mon cher Maitre m'enfonce dans l'enfer que de (me laiſſer) faire cela. Je ne vous trompe point. Vous me voyez ſans fard, & ſans rien de compoſé, comme la tromperie le fait.

3. Vous remarquerez même deux choſes, que le Maitre me fait remarquer

dans ce moment pour vous le dire : La premiere, que lorſque vous me reprenez, & qu'à la ſuite, vous le ferez encore plus que vous n'avez fait, ſi vous voulez obéïr à Dieu ; vous remarquerez, dis-je, que je m'excuſe preſque toujours. Cela vient de ce que les défauts ne ſont point ſubſiſtans, & lorſque je les cherche je ne les trouve point, parce qu'il n'y a en cette créature nulle ſubſiſtance propre ; en ſorte que les fautes n'impriment nuls caractères comme dans les autres ames. Ceci demande une explication qui vous faſſe concevoir la conduite de Dieu & la nature des ames de tous états. Faites-moi vous dire cela, & les caractères particuliers des choſes ; Dieu le veut pour votre propre inſtruction. J'ai pluſieurs choſes à vous dire là deſſus qui vous regardent.

4. Les ames qui ſont encore en elles-mêmes, ont des défauts qui portent caractère, comme un papier écrit avec de l'ancre ; c'eſt pourquoi elles les voyent & les ſentent, & (ces défauts) ſont de conſéquence venant de ſource ; mais ces autres défauts-ci que l'ame ne trouve plus, ſont comme une écriture que l'on trace ſur le ſable lorſqu'il fait

grand vent, & qu'il eſt impoſſible de lire, le vent l'emportant plutôt qu'elle n'eſt tracée. Il y a là deſſus des choſes admirables de l'œconomie de la ſageſſe, qui ne paroit pas, & que je vous dirai ſelon le deſſein de Dieu.

5. L'autre choſe que vous remarquerez en moi eſt, que lorſque l'on vient de me reprendre d'un défaut, & que je m'en ſuis juſtifiée, j'y retombe auſſitôt ſans changer de maniere. C'eſt qu'il n'y a plus de poſſeſſion de ſoi. O ſi vous ſaviez ce que c'eſt que la grace de l'enfance & de l'innocence, & comment cette maniere vient des cauſes que je vous ai dites; & que le ſoin de paroitre ſage devant vous ou de pratiquer une vertu ſeroit abomination! Je vous expliquerai ceci: je ne tiens à rien quoi que ce puiſſe être. La lumiere de vérité eſt une lumiere délicate, ſubtile, qui pénétre dans le fond de l'ame, & qui y voit comme défaut ce qui paroit vertu, & comme vertu ce qui paroit défaut. Lorſque j'étois dans les maiſons (des) Religieuſes, elles diſoient, qu'elles ne me trouvoient point de défauts, & j'en ſentois (cependant) quoiqu'il n'en parut point: il en paroit (à préſent) & je n'en ſens point. O vérité de Dieu, que vous êtes grande! que vous êtes ſimple! que vous êtes différente de ce que le monde s'imagine!

6. Il vous eſt d'une très-grande conſéquence de ne me cacher aucune des penſées que vous pourriez avoir de moi, ſans cela vous ne deviendrez jamais aſſez ſimple. C'eſt un reſte de fierté & d'élévation de faire certaines choſes, que d'attribuer à foibleſſe cette naïve ſimplicité qui fait qu'on ne reſerve rien, que l'on ſe plaint à ſes amis de leur tort, que l'on ſe dit ce que l'on penſe. On néglige mille choſes, les uns par honte de les dire, les autres parce qu'ils regardent ces menues choſes comme inutiles & foibleſſes: & en cela on fait pis. Tout cela fait des milieux. Il faut que votre ame ſoit comme une eau qui s'écoule ſans ceſſe; ſans quoi il y a des endroits qui ſe corrompent, & qui incommodent par leur mauvaiſe odeur. Recevez les paroles de vie de la gueule du lion mort.

7. Je ſuis bien aiſe que vous ayez trouvé à votre goût ce que je vous ai envoyé. Comme je ne me connois pas

à ce que j'écris, je ne fai point faire le difcernement de ce qui eft vieux ou nouveau, beau ou laid; c'eft à vous à le faire. Je crois qu'il y a peu de chofes nouvelles pour vous, qui êtes favant & enfeigné du Seigneur. Ce que j'écris me paroit toujours nouveau à caufe que rien ne fubfifte chez moi, & que ce qui m'eft manifefté dans le moment préfent, ne me laiffe pas fouvenir du paffé, fi je l'ai écrit. Il faut que vous me difiez franchement tout ce que vous penfez; car je fuis un enfant, & mon enfance ne me laiffe rien du tout voir ni bien ni mal que ce qu'on me montre dans le moment actuel.

LETRE CCXVI.

Fermeté de l'union des ames dans la charité: à quoi les miféres ne font pas à obftacle, mais la pouffiere & l'ordure. S'abandonner purement à l'opération & à la conduite de Dieu, en ne fuivant que lui.

1. JE vous affure que Dieu vous fait éprouver ce qu'il me fait éprouver

à moi-même, qui eft, une très-intime union avec vous. Quand je fonge à tous les moyens dont Dieu s'eft fervi pour la lier, & qu'il l'a cimentée par tout ce qui pouvoit la détruire, je dis avec l'Epoufe du Cantique; (*a*) que *la multitude des grandes eaux ne peut rien contre la charité;* & avec St. Paul, (*b*) *Qui eft-ce qui nous féparera de la charité? Ni les afflictions, ni la mort même* &c: puifque, comme dit encore l'Epoufe, (*c*) *L'amour eft fort comme la mort. Ses lampes font de feu & de flammes.* Le feu confume peu à peu les impuretés & les diffemblances, la flamme monte toûjours en haut; parce que tout venant de la charité, cette même charité retourne à Dieu fans ceffe, quoi qu'elle paroiffe atachée à des fujets.

2. Rien n'eft fi bon à nous unir à Dieu que la connoiffance de nos miféres & de fes bontés. L'expérience du peu que nous fommes, nous empèche de nous apuyer fur nous-mêmes, & nous porte d'autant plus à nous abandonner dans le fein de Dieu, où tout périt, & nos miféres mêmes comme tout le refte;

(*a*) Cant. 8. ℣. 6, 7. (*b*) Rom. 8. ℣. 35. (*c*) Cant. 8. ℣. 6, 7.

afin que Dieu reſtant ce qu'il eſt en lui pour lui, & nous abimés en lui-même pour lui-même, nous ne ſubſiſtions au dehors que par les accidens inſéparables de l'humanité : & c'eſt ce qui fait cette admirable opération, ce mélange ſacré, d'une pauvre créature avec ſon Dieu. Dieu reſte toûjours Dieu quoi qu'il abſorbe en lui ce pauvre néant & qu'il le change en lui. Le néant ſemble ne ſubſiſter que dans ſes accidens, qui ſont, les miſéres & les pauvretés, très-ſéparé de ce fond perdu, & abimé dans ſon être original. C'eſt là auſſi que tous ces pauvres néants unis ne ſont qu'un en lui & ces petites goutelettes ſe raſſemblent dans l'Ocean divin. C'eſt à quoi nous ſommes apellés. N'avez-vous jamais vû quantité de petites goutes d'eau ſéparées ? Elles ſe réuniſſent peu à peu quand le lieu eſt net ; mais lors qu'il y a de la pouſſiere qui les ſépare, elles demeurent ſéparées. Ce ſont ces pouſſieres, ces ordures, qui deſuniſſent les Chrétiens : mais s'ils étoient purs, qu'ils deviendroient bientôt un en Jéſus-Chriſt ! C'eſt en lui que j'eſpére être éternellement unie avec vous.

3. J'avois écrit cette lettre lorſque N.

eſt venu. Pour répondre à votre derniere, j'y ajoute, pour une ſeconde, qu'il n'y a rien à faire pour vous qu'a laiſſer Jéſus Chriſt être & operer toutes choſes en vous, & qu'il le faſſe en ſa maniere, & non à la notre : car ſi nous nous apercevions de notre fidelité & de notre correſpondance à la grace, ce ſeroit un apui, que Dieu détruiroit encore, afin de nous faire perdre toute route aperçue. Pourquoi a-t'il laiſſé ſon peuple errer ſi long tems dans le déſert ſans route, ſans eau &c. ? Sinon parce qu'il vouloit leur aprendre, & à nous auſſi, à ſe laiſſer conduire par ſa providence ? Cette figure eſt une des plus admirables qu'il y ait. Sitôt qu'ils ceſſoient de ſuivre Dieu, & qu'ils agiſſoient par ſentimens, ils faiſoient des écarts furieux, qui atiroient la colére de Dieu ſur eux.

4. Je ne m'étonne pas de tant de vies propres. Tous veulent être maîtres en Iſraël. Il y a pluſieurs pédagogues, mais il n'y a qu'un pére en Jéſus-Chriſt. Je crois que N. ne doit pas ſuivre l'impétuoſité naturelle de ſon aſſocié ; mais ſouffrir ces épines, ſuivant invariablement ce qu'il croit que Dieu veut de lui ſoit pour agir ou n'agir pas : car s'il

falloit fuivre tous les empreffemens des gens humains, on deviendroit comme eux, & on ne fuivroit pas Jéfus-Chrift. C'eft beaucoup que le compagnon fe corrige de quelque chofe : on ne doit pas en atendre une certaine mort à quoi il n'eft pas apellé.

LETTRE CCXVII.

S'entrefuporter & s'entr'aider pour arriver à l'union en Dieu.

JE ne défire rien tant au monde que l'union entre mes vrais enfans ; & je vous faurai un gré infini en Notre Seigneur d'y contribuer. Nous fommes tous foibles & miférables, c'eft à dire, tous hommes. Ne nous décourageons point de nos miféres, mais travaillons fur nouveaux frais à nous renoncer nous-mêmes, & à aimer Dieu plus purement que jamais. Si nous étions bien morts à nous-mêmes, nous n'aurions nulle difficulté les uns avec les autres, & notre union feroit parfaite ; parce que le fenfible & l'impur en étant banis,

toutes les diffemblances & contrarietés en feroient auffi banies. Ce feroit alors que nous ferions tous un en Jéfus-Chrift. Jufqu'à ce que cela foit il faut nous fuporter les uns les autres, & nous entr'aider. À Dieu en Dieu ! c'eft la demeure où je vous atends.

LETTRE CCXVIII.

Unions fpirituelles.

VOus ne devez pas douter que l'affurance que vous me donnez de l'union de votre cœur au mien ne me foit une grande confolation, puifque je ne tends qu'à cela : cependant je n'en ai aucune joie. Je trouve là deffus une mort que je n'avois jamais aperçue. Mon fonds eft mû vers vous par celui qui le poffède afin de vous atirer à foi, & vous perdre avec lui dans l'immenfité divine : mais il n'éprouve rien de naturel : Cependant le moindre grain de zizanie que l'on mette entre nous, eft pour moi un tourment inconcevable ; & dans le tems que je foufre de cette

ſorte, je ne trouve rien en moi qui répugne à être abandonnée de vous. Je vous fais ce petit détail, parce que le Maitre l'a voulu. J'eſpére que vous me comprendrez.

LETTRE CCXIX.

Union pure des ames en Dieu en ſimplicité d'eſprit & de volonté : & comment elles jugent.

1. IL y a des momens qu'il me ſemble que mon ame vous atire à elle & vous change en elle, en ſorte que j'éprouve une unité inéfable de Dieu, de vous, & de moi, qui rend indiviſibles des choſes qui paroiſſent ſi diſtinctes. Lorſque je ſuis auprès de vous, il ſemble qu'on verſe mon ame dans la votre d'une maniere impétueuſe : mais j'éprouve que mon ame n'eſt verſée dans la votre que pour l'atirer à ſoi & l'abimer en elle. Ce que je vous dis eſt plus réel que je ne puis dire : & je ne croi pas qu'il y ait encore une pareille union ſur terre ; non de ſentiment, mais en vérité & pureté. Votre ame eſt goutée par la mienne, & je la trouve d'une pureté extrême. Ce qui fait la pureté de l'ame ne conſiſte pas dans les ſentimens purs ou impurs, mais dans la ſéparation de ſoi, ſans retourner jamais pour un moment ſur la demeure qu'on a quitée. Cela fait que l'ame demeure fixement atachée à Dieu, & ne s'en détourne jamais ; parce qu'elle ne peut s'en détourner que par retourner ſur elle-même.

2. Cette fidélité ſans retour, qui eſt en Dieu même, en qui la volonté de l'homme demeure comme fixée quoiqu'elle ait toûjours le pouvoir de ſe détourner, (ce qui fait qu'elle n'eſt pas impeccable ; elle ne ſe détourne pas néanmoins, & c'eſt ce qui fait qu'elle ne péche point ;) cette fidelité, dis-je, ſans retour fait ſa *pureté* eſſentielle ; parce qu'elle ne peut partir que d'un amour très-épuré ; & que Dieu ne conte pour pureté que cet amour droit & continuel, qui eſt la vraie pureté de conformité avec Dieu, pureté de ſimple *eſprit* & de ſimple *volonté*, qui eſt conforme à Dieu, qui eſt un pur eſprit & une ſimple volonté. Cet Eſprit ſimple

s'apelle *Vérité*, & cette ſimple volonté, *Amour*. Toute autre pureté n'eſt point telle : car il n'y a ni impureté ni pureté en nous (notre extérieur étant purement animal) que ce qui eſt eſprit & volonté. C'eſt ce qui fait la conformité & la reſſemblance de l'homme avec Dieu. Qu'importe que ſon extérieur ſoit couvert de peaux, ſi le Seigneur habite dans ſon tabernacle, & s'il eſt lui même ce tabernacle ?

3. L'homme ne doit point juger de lui-même ; & l'humilité ni l'orgueil ne ſont plus de ſaiſon pour apuyer ce jugement. C'eſt en Dieu qu'il faut juger de l'homme : car Dieu ne juge point ſelon les aparences. Celui qui ſe juge ſoi-même, n'en pouvant juger que par les ſentimens, ſe trompe. Pour moi, je ne juge de vous & des autres qu'en Dieu, par le cœur & l'Eſprit de Dieu : c'eſt pourquoi j'en juge juſtement. Je ne me juge point moi-même : car ſi je me voulois juger, je ne ſaurois qui connoitre ; & mes ſentimens ſans humilité me feroient connoitre [ou paſſer] pour la plus mauvaiſe qui vive : mais [il y a] un Dieu grand & infini, qui réſide en lui-même en un lieu que

je ne connois pas, quoique j'y ſois, ſans ſavoir comme j'y ſuis & comment j'y puis être. Le plus étrange paradoxe qui fût jamais, c'eſt celui-là.

4. Il y a de deux ſortes de ſentimens : ceux qui ne ſont proprement frapés que ſuperficiellement de ce qui paroit au dehors, ſans qu'ils puiſſent s'imprimer ; parce que tout eſt fermé, & que n'ayant nulle entrée ni par la raiſon ni par le goût de la volonté, ils ſont vûs comme par un létargique, ſans diſcernement & ſans impreſſion : les autres ſentimens ſont au dedans ; ils ſont très déliés, parce qu'ils ſont plus purifiés. Les choſes ne s'impriment ſur nos ſentimens qu'autant qu'ils ſont vivans & groſſiers. Ces ſentimens du dedans, quoique délicats, ne laiſſent pas de mettre l'ame dans le non-trouble ; parce qu'ils combatent, quoi qu'imperceptiblement, la foible impreſſion que pourroient faire les ſentimens du dehors. Si je jugeois donc de moi par les ſentimens du dehors, & que je pûſſe en recevoir les impreſſions, je me croirois plutôt mauvaiſe que bonne ; ſi je jugeois par les ſentimens du dedans, quoique foibles & ſans impreſſion, la candeur me paroit

infinie. Mais il eſt impoſſible de juger; parce qu'il ne ſe trouve aucune ſubſiſtance; & Dieu abſorbe ce qui eſt de lui & ce qui eſt de moi, en ſorte néanmoins que la créature ne découvre point cet abſorbement. L'immenſe demeure immenſe, & c'eſt tout. Vous m'entendrez.

5. Dieu vous veut d'une étendue infinie, que rien de ce qui eſt extérieur ne borne. Votre cœur en une autre perſonne ſeroit un cœur généreux & liberal: mais en vous ce n'eſt pas aſſez d'être comme il eſt; ce n'eſt pas aſſez que vos *mains* ſoyent à demi-ouvertes; mais il faut qu'elles ſoient (a) *faites au tour*, en ſorte qu'elles ne puiſſent rien retenir. Je ne vous dis point cela pour vous engager à aucune action de liberalité: ce n'eſt pas ce dont il s'agit; mais à laiſſer tout dans un certain abandon. Enfin, ſoyez au dehors comme vous êtes au dedans, & tout ira comme Dieu veut. Je vous aime par le cœur de Dieu. Notre union eſt indépendante des goûts ou dégoûts de toutes les choſes créées, & de tout évenement. Vous ne pouvez être ſéparé

(a) Cant. 5. ℣. 14.

de moi ſans être diviſé de Dieu; & cela ne ſera pas. Toute à vous.

LETTRE CCXX.

Unions diverſes des eſprits. Union avec Jéſus-Chriſt nud & petit.

1. JE ſuis preſſée de vous dire, que quoique je ſois ici environnée de Saints, avec leſquels je ſuis à mon aiſe, parce que rien ne me borne ni retrécit en eux, ils ne me ſont rien, & ne me donnent rien; & j'éprouve que votre ſeul ſouvenir remue dans mon ame la profondeur de Dieu. Mr. N. me diſoit hier, qu'il ſembloit qu'il comprenoit Dieu; & il me vint auſſitôt que j'en étois compriſe. Je comprens toûjours, que quoiqu'il y ait des Saints auxquels on eſt uni, il y a une certaine hierarchie qui fait tout une autre union: que tout ce qui vient d'ailleurs, fait ce que Jéſus-Chriſt dit de S. Jean, (a) *il récrée par ſa lumiere pour un tems;* mais il ne peut jamais etre eſſentiel pour nous. Ce qui

(a) Jean 5. ℣. 35.

nous eſt donné par Jéſus - Chriſt, eſt le même Jéſus-Chriſt pour nous: tout le reſte eſt le batême de Jean. Les Juifs (*a*) quitoient Jean pour Jéſus-Chriſt, & cependant le batême de Jean étoit bon: Jéſus-Chriſt l'aprouve, & ſe fit batiſer par lui.

2. Outre la grace générale à tous, chaque ame a ſon moyen ſpécifique, qui eſt unique, & qui eſt tout dans la volonté de Dieu, ce qui n'empêche pas une joie accidentelle dans la communication des autres ames en Dieu; mais remarquez que ce n'eſt que par accident. O mon E. il y a dans un fonds perdu une lumiere ſans lumiere ſurpaſſant toutes choſes; & celui qui la poſſéde, l'ignore ſouvent, & ſon ignorance en fait la pureté! Que j'aurois de choſes à vous dire ſur ce que je comprends de mon cher E., le plus nud & le plus petit des hommes, non encore à préſent, mais dans la volonté de mon divin petit Maitre, mais d'un petit Maitre en moi ſurpaſſant toutes limites & tout ce qui eſt compris! Je le pris qu'il donne à votre cœur l'intelligence du

(*a*) Jean 3. ℣. 26. *Voyez ci-deſſus*, Lettre CCII.

du mien. Vous ſeul me devez entendre parfaitement un jour. O langage ſans expreſſion! Je vous prie, plus d'eſprit entre nous deux, plus d'eſprit entre Dieu & vous. J'eſpére que mon Dieu fera en vous ſon ouvrage. O qu'il vous veut pur & petit! Je vous demande pour ſon amour de ne porter jamais, même pour un inſtant, les yeux de votre raiſon ſur vous. C'eſt un fruit défendu. La moindre vue troublera votre felicité.

LETTRE CCXXI.

Don ſingulier que Dieu fait d'une ame: Ce que c'eſt que poſſeder ſes amis en Dieu par la foi: Rien de plus pur & de plus fort que ces unions en Dieu: il ne doit y avoir en nous qu'un oui.

1. Dieu me tient ſi fort occupée pour vous en lui, que cela augmente chaque jour, loin de diminuer. Votre ame m'eſt continuellement préſente, & il fait toujours jour chez elle pour moi. Il m'eſt montré comme elle me

fut donnée dès que je vous vis en songe il y a huit ans : mais je ne vous connoissois pas, & vous ne me futes proprement manifesté qu'à N. Il semble que notre Seigneur ne me fasse vivre & rien souffrir que pour votre ame ; & c'est ce qui me paroit essentiel, tout le reste me paroit comme des accidens. Je m'explique : c'est comme un ruisseau que l'on conduit pour arroser un parterre ; il arrose bien en passant les endroits par où il est conduit, mais ce n'est que comme en passant, sa principale destination étant d'arroser ce parterre.

2. Sitôt que je suis devant Dieu, ce qui est fréquent, (je veux dire d'une maniere apperçuë ; car il me semble que Dieu me fait la miséricorde de ne jamais sortir de lui-même.) il me paroit que je suis comme un bassin qui reçoit avec abondance, mais qui ne reçoit que pour s'écouler en vous : & cela se fait continuellement. Votre ame me paroit d'une extrême pureté pour son degré, quoiqu'elle se couvre quelquefois à mon égard de petits brouillards qui la dérobent pour des momens à ma vuë, sans la dérober à mon expérience, comme une personne que l'on

sait être auprès de nous, mais dont les ténébres nous dérobent la vuë, & qui sans changer de situation, reparoit sitôt que les ténébres se dissipent : c'est de cette sorte que votre ame m'est présente : elle me l'est continuellement & inséparablement comme je la suis de moi-même ; mais elle est quelquefois couverte de petits brouillards. Cette vuë ou manifestation n'est point une vuë objective ou distincte, mais une possession en foi, qui fait que l'on goûte cette ame, qu'on la posséde en Dieu plus reellement (quelque éloigné que l'on soit de la personne) que l'on ne posséde un ami présent lorsqu'on le tient embrassé ; car cette derniere possession est très-grossiere, imparfaite, momentanée, & hors de nous ; & la premiere est toute intime, spirituelle, pure, dégagée, continuelle, indépendante des moyens.

3. C'est de cette sorte que les Saints se possédent en Dieu très-hautement, & d'une maniere autant pure que délicieuse, qui n'interrompt point la possession de Dieu, qui n'y fait nulle alteration ; possession nuë, pure, intime, qui ne distingue point l'ame de son

Dieu, quoiqu'on la posséde réellement en lui, & que l'on ne puisse ignorer quelle est cette ame que l'on aime d'une charité si pure & si parfaite, que l'on ne peut compter pour liaison ce qui n'est point cela. Les Saints, parfaitement dégagés des personnes qui leur étoient le plus unis par la nature, ne comptent pour proches que ceux qui leur sont unis de cette sorte; & c'est ce que Jésus-Christ nous exprimoit admirablement lorsqu'il disoit, que (*a*) *ceux qui font la volonté de* son *Pere* sont sa *mére*, ses *fréres*, & ses *sœurs*. Rien de plus fort, rien de plus un, rien de plus pur.

4. Il m'étoit montré ce matin comme votre ame devoit avoir un *oui* continuel: qu'en Dieu il n'y avoit (*b*) point de *non*: que c'est le *oui*, ou le *fiat*, qui opére tout. Vous m'entendez sans doute, mon très-cher enfant, & vous comprenez ce que c'est que ce *oui* qui met l'ame dans une souplesse continuelle, la conserve dans une droiture parfaite, & la rend selon le cœur de l'Epoux. Ayez la petitesse de me croire au dessus de votre raison, & votre ame

(*a*) Matth. 12. ℣. 50. (*b*) 2. Cor. 1. ℣. 19. 20.

sera toûjours pure comme une glace très-fine quoiqu'il paroisse quelque petite haleine dessus, qui sont les défauts journaliers. Tout est renfermé pour vous & pour les autres dans ce *oui*. C'est ce oui qui fait participer l'ame à l'immobilité de Dieu. C'est ce oui continuel qui tient l'ame dans la vérité, & qui la change en volonté de Dieu.

LETTRE CCXXII.

Ravissement intime en Dieu, & Union des ames en lui.

1. Lundi 4. Juillet étant à la Messe à Notre Dame, tout à coup Dieu m'a comme abîmé plus avant en lui; mais cela avec une impétuosité, qu'il me paroit qu'en un de ces momens l'ame fait des démarches très grandes, comme une pierre qui tombe toujours lorsque rien ne l'arrête, mais qui est quelquefois poussée avec un bras puissant. L'ame est alors si transportée dans son divin Objet, qu'il ne lui reste pas le moindre usage d'elle-même,

même à l'extérieur. J'ai été d'abord ſurpriſe de vous trouver ſi proche de moi, ou plutôt moi ſi proche de vous; & il a été donné à mon cœur un mouvement fort pour le vôtre: & cela ſans que l'ame ſortit, pour peu que ce fut de l'état abſtrait & abimé en Dieu d'une maniere autant pure qu'ineffable. Cela s'eſt fait ſi à coup, & d'une maniere ſi extraordinaire & ſi forte, que le corps en eſt reſté afoibli d'une telle maniere que j'ai ſenti qu'il défailloit. Je me ſuis aſſiſe & je vous ai oublié preſque auſſi-tôt, quoique je ne laiſſaſſe pas d'être unie à vous: mais la poſſeſſion dans laquelle Dieu me tenoit ne m'a plus rien laiſſé. Cela m'a duré plus de deux heures ſans que j'aye pû m'en retourner.

2. Je ſuis convaincue que Dieu veut que j'agiſſe avec vous ſans aucune réſerve. N'avez-vous rien éprouvé? Je ne ſai point expliquer les choſes, étant trop ſimple, trop pure, trop perdue & indiſtincte. Je vous écris quelque choſe: lorſqu'il ſera achevé & que je l'aurai fait copier, je vous l'envoyerai. J'oubliois à vous dire, que dans ce moment dont je viens de vous parler, vous m'avez été redonné tout de nouveau, & je vous ai reçu de tout mon cœur; non moi, mais celui qui agit en moi. O mon cher F. que vous m'apartenez d'une maniere intime, & que je ſuis à vous en Dieu même!

LETTRE CCXXIII.

L'union en Dieu eſt au deſſus des viciſſitudes.

1. POurquoi ſe gêner à dire, lorſque le Seigneur n'y porte pas? O ſi vous ſaviez combien l'union du cœur en Jéſus-Chriſt eſt au deſſus de tout! C'eſt ce qui fait tout. En Jéſus-Chriſt la diſtance des lieux & le défaut d'ocaſions ne font rien. En Dieu on s'aime, on ſe trouve. Plus on eſt uni à Dieu, plus on eſt un en lui. Les viciſſitudes ſont le commencement & la ſuite de la vie ſpirituelle: elles changent ſeulement elles-mêmes, devenant plus ſimples & moins pénibles. Le cœur qui ne veut plus rien pour ſoi, ne s'en embaraſſe pas. Un hom-

me qui n'eſt que fiancé, n'ôſe quiter ſa fiancée ; mais dès qu'il eſt époux, il va & vient comme il lui plait ſans que cela faſſe peine à l'épouſe. Dans le commencement on ne ſauroit ſe quiter ; c'eſt un amour ſenſible : en ſuite c'eſt un amour fort, c'eſt une union que rien ne peut rompre.

2. Ce qu'on dit de l'état des choſes eſt bien fâcheux. Dieu fait ce qu'il veut faire. Peut-être aura-t-il compaſſion de nous : lorſque les choſes ſeront plus déſeſpérées, il fera peut-être un coup de ſa main. Ce qui m'étonne, c'eſt que perſonne ne retourne à lui : point de converſion : les fleaux ſont ſans éfet.

LETTRE CCXXIV.

Fermeté de l'amitié fondée ſur Dieu, à laquelle le ſang ne contribue rien, mais l'union à Dieu & à ſa volonté.

1. N. ſait bien ſans doute que je tiens à lui par l'éternel même & l'immuable, & que cette amitié ne peut avoir d'acroiſſement ni de diminution par toutes les choſes extérieures.

Plus ſon cœur ſe perd dans le tout, plus nous ſommes un dans ce même tout : s'il quitoit Dieu (ce qui ne ſera pas), il me tireroit le cœur. A propos de cœur, mon côté commence à me tourmenter beaucoup, & d'une maniere plus preſſante qu'aux autres fois. Nous en verrons la fin, qui ſera toujours bonne dans la volonté de Dieu.

2. Je ſuis fachée que N. s'inquiéte pour ſon ami. C'eſt ſon défaut toujours ſubſiſtant, que de vouloir trop le bien, & plus en ceux qui le touchent de ſang ; comme ſi le ſang y faiſoit quelque choſe ! Le ſang de Jéſus-Chriſt qui nous lie comme Chrétiens, eſt bien d'une autre force. Lorſque je déſire que Dieu ſoit glorifié, c'eſt dans tous les hommes : & dès qu'ils commencent à entrer dans les voyes de Dieu, ils ſont mes fréres, mes péres, mes enfans. Lorſque J. Chriſt parut rebuter la Sainte Vierge aux noces de Cana, & qu'il lui dit (a) ; *Femme, qu'y a-t-il entre vous & moi ?* Il nous enſeignoit deux choſes ; l'une, que ce n'étoit pas en vertu du ſang qu'il étoit atachée à elle ; *femme, qu'y a-t-il entre vous & moi ?* Et les mêmes paro-

(a) Jean II. verſ. 4, 5.

les marquent, qu'il étoit un avec elle par l'intimité de son union parfaite: femme, ce n'est pas à cause de ce sang qui coule dans mes veines, que j'ai tiré de vous, qui ne seroit rien sans la divinité qui lui est unie: mais parce que nulle créature ne fait si parfaitement que vous la volonté de mon Pére, que je veux faire la vôtre. O qu'elle entendoit bien ce langage! c'est pourquoi elle dit; *Faites tout ce qu'il vous dira.* Elle entendit bien qu'il ne la rebutoit pas: il lui dit seulement; *Mon heure n'est pas encore venue:* cette heure que j'avois destinée dans la volonté de mon Pére, vous me la faites anticiper: mais comme vôtre volonté ne fait plus qu'une avec celle de mon Pére par vôtre perte en lui, il faut que ma volonté suive le mouvement de la vôtre: La Sainte Vierge dit; *Faites ce qu'il vous dira:* elle comprenoit par ses paroles, dont le sens n'étoit entendu que d'elle, & qui est encore mal interpreté, qu'il alloit faire ce qu'elle lui avoit dit; c'est pourquoi elle dit aux valets, *Faites tout ce qu'il vous dira.* Mais pourquoi vouloir se mêler de prendre à la lettre

un langage que le cœur pur entend si bien, & que tous les autres ignorent?

3. Il n'y a que l'Esprit de Dieu qui comprenne ce qui se passe dans le cœur de Dieu; aussi les paroles dites aux bonnes ames ne doivent point s'interprêter selon ce qu'elles sonnent: & c'est ce qui fait le danger de s'arrêter aux choses extraordinaires. Le cœur pur, l'esprit de foi discerne ce que l'oreille ne peut entendre, quoi qu'elle croye bien l'entendre. Quand on dit à Jésus-Christ (*a*): *Voila vôtre mére & vos fréres qui vous demandent: qui sont*, répondit-il *ma mére & mes fréres?* Et tout cela pour nous aprendre à éloigner la chair & le sang. *Ceux-ci* (ajoute-t-il) *sont ma mére & mes fréres qui font la volonté de mon Pére.* Il n'avoit garde d'exclure la Sainte Vierge, puisque nul ne faisoit autant qu'elle la volonté de son Pére. Quand il lui donne Jean pour fils, il lui dit (*b*), *Femme, voila vôtre fils;* non point sorti de vos flancs, mais par cette maternité toute divine d'amour & de charité qui vous fait être Mére de tous les

(*a*) Matth. XII. vers. 47. &c.
(*b*) Jean XIX. vers. 26.

prédestinés, dont Jean est la figure. Car il faut savoir, qu'il y a eu des prémices de tout, mais en petit nombre : les Rois dans l'étable furent les prémices de la gentilité ; Jean est les prémices de toutes les filiations spirituelles. Il en avoit reçu le gage sur la poitrine de son maître à la Cène, & il en reçut la réalité auprès de la Croix. Aussi toutes filiations spirituelles se commencent par le repos, se continuent & s'acomplissent par la croix. O que de mistères !

4. Mais pourquoi ai-je dit cela si non (pour faire voir) que nous ne devons pas être plus atachés à la perfection de nos proches qu'à celles des autres Chrétiens ; que nos proches ne nous doivent être tels qu'autant qu'ils sont unis à Jésus-Christ ? Plus nous lui sommes unis, plus nous serons un entre nous. Ce qui fait tous les partages & toutes les divisions, ce sont nos défauts personnels, & que nous ne sommes point un en Jésus-Christ. Dans le ciel, où tout ce qui est de l'humain sera détruit, l'union entre les Bienheureux sera parfaite & invariable, parce qu'ils seront tous unis invariablement par Jésus-Christ en Dieu. Plus nous sommes morts à tout le créé, plus nous sommes un en Jésus-Christ, même lumière, même cœur, mêmes sentimens, même nourriture ; où seroit la division ? Mais comment unir un cœur rempli de la créature avec le cœur vuide du créé & plein de Dieu ?

LETTRE CCXXV.

L'unité de volonté en Dieu se fait par la mort des désirs & de la volonté propre. On doit se laisser déterminer par la grace. Stabilité qu'on éprouve.

1. ON a peine à comprendre ce que c'est que la mort de la volonté, & l'extinction des désirs. L'un fait nécessairement l'autre. Comme les fonctions de la vie sont atachées à l'homme vivant, tant que nous vivons en nous-mêmes nous avons une volonté forte ; mais à mesure que cette volonté passe en son Dieu par l'union avec lui, les désirs, qui sont les productions de la volonté, se perdent, jusqu'à ce que nôtre volonté passe tellement en celle

de Dieu, qu'elle soit faite une même chose avec la sienne. C'est en ce sens que la priére de Jésus-Christ (*a*) : *Mon Pere, qu'ils soient un*, s'entend ; car les volontés unies & passées en celle de Dieu, ne sont plus qu'une seule volonté. C'est ce qui fait que l'on est si uni les uns avec les autres, & qu'on n'a plus qu'une même volonté. Cela va même jusqu'à l'unité de pensée & de sentimens.

2. Je crois que vous devez être moins rangé sur les Communions ; mais communier plus ou moins selon que le Seigneur vous y portera. Vôtre régle est excellente pour un tems : mais il faut dans la suite vous laisser mouvoir & conduire par vôtre divin possesseur pour faire ou ne faire pas les choses ; en sorte que si vous aviez atrait pour communier un jour qui ne vous seroit pas marqué, il le faudroit faire. Accoutumez-vous à être aisément remué par l'impression de la grace, & à ne vous déterminer à rien par vous-même.

3. Vous éprouvez une chose que toutes les ames qui sont où vous en êtes, éprouvent, qui est une certaine

(*a*) Jean XVII. vers. 21.

stabilité, causée par une foi goûtée. On éprouve que l'édifice se bâtit sur la roche vive, Jésus-Christ, & qu'il n'est point sur un sable mouvant, comme l'édifice des hommes. Ce n'est point à nous de penser comme nous serons dans un tems ou dans un autre ; mais bien à nous laisser tels qu'on nous fait être de moment à autre.

LETTRE CCXXVI.

Unions, communications, motions spirituelles. Charité de Dieu envers les hommes. Sa voix entendue de ses brebis.

1. VOus avez expliqué en peu de mots la nature de l'union (*a*) simple, générale, qui ne forme nulle espéce, parce qu'elle subsiste en Dieu. Je vous trouve en Dieu, & Dieu en vous. Plus je suis unie à Dieu, plus je vous trouve en lui. Ce qui me paroit plus marqué est, que quelquefois il se fait en moi un réveil comme si mon ame se répandoit plus abondamment dans la vôtre, & comme si elle

(*a*) Spirituelle, des ames unies en Dieu.

niroit la vôtre à une parfaite unité ; & cela d'une maniere aussi pure que nue.

2. Comment n'auriez-vous point de doutes sur moi, qui en aurois infiniment moi-même si je pouvois réfléchir ? Lorsqu'il m'en est venu, ils se sont évanouis quelquefois par une lumiere qui me faisoit comprendre, que Dieu prenoit plaisir de se glorifier dans les sujets les plus foibles & les plus défectueux, afin que la force n'en fut pas atribuée à l'homme, mais à lui seul : mais le plus souvent tout se perd dans une entiere indiférence de tout ce qui me regarde. Je suis contente de servir aux desseins de Dieu en sa maniere : apres quoi, il fera de moi ce qu'il lui plaira : ce n'est plus mon afaire.

3. Hier il me vint quelque pensée sur ce que je me trouvois dans la disposition que je vous ai marquée, si je ne me la procurois peut-être pas. Cela me paroissoit impossible, sans savoir pourquoi. J'eus la pensée, que si c'étoit l'esprit de Dieu qui produisoit cela en moi, une personne, qui est bien à Dieu & qui étoit présente, en ressentit les éfets, sans rien marquer de ce que je pensois : aussi-tôt cette personne entra

dans une profonde paix ; & me dit, sans savoir ce que j'avois pensé, qu'elle goûtoit auprès de moi quelque chose de Divin. Je ne vous mande ces choses que par fidélité, sans prétendre que vous vous arrétiez à rien : car Notre Seigneur me fait cette miséricorde, que je ne juge de rien de tout ce qui me regarde ; mais je fais aveuglément ce que je crois sa volonté ; & je suis toute prête de me demettre de mes pensées si vous, M. pour qui Notre Seigneur me donne une confiance entiere, me le disiez. Ne m'épargnez pas lorsque vous verrez du défaut ou de la méprise : pour de la droiture, il me semble que Notre Seigneur m'en a donné beaucoup, & une extrême simplicité qui exclud également le retour & le propre interêt du tems & de l'éternité.

4. J'eus hier une forte impression de croix : J'étois au lit, car mon accès a été de vingt-six heures, & j'en suis fort foible :) tout ce que je pûs faire fut de dire avec Jésus-Christ, me voici prête à toutes vos volontés ! ne m'épargnez pas ! Il se fit en moi une nouvelle alliance avec la croix avec l'im-

preffion de ces paroles, (*a*) *Sponfabo te in fide, & in æternum.* Je ne faurois m'empêcher de vous écrire avec la fimplicité d'un enfant. Lorfque vous ferez importuné de moi, dites le moi avec une extrême fimplicité. Je crois comme vous, qu'il ne feroit pas à propos que j'euffe la confolation de vous voir fouvent, & je voi que Notre Seigneur fuplée de loin à tout. Lorfque je vous l'ai mandé je ne croyois pas même que cela fût faifable par raport à vous: je le fais par fidélité, & je refte morte, ou plutôt très-indiférente au fuccès. C'eft à moi à vous expofer les chofes dans ma fimplicité, & à vous à agir felon vos vûes, & fuivre ce je ne fai quoi qui vous fait embraffer les chofes ou les rejetter: pour moi, je ne fuis capable que d'obéir à ce certain inconnu qui veut auffi que je vous obéiffe en mille chofes. En vous écrivant même je trouve à prefent ce je ne fai quoi d'auffi pur qu'intime, qui m'unit à vous, & qui me convainc que l'éloignement des lieux n'empêche nullement la communication

(*a*) Ofée 2. ✠. 19, 20. *Je t'épouferai en foi, & pour toujours.*

des purs efprits. Ufez en en fimplicité, & contentons nous de nous voir en Dieu: & je prierai Notre Seigneur qu'il fuplée à tout. C'eft en lui que je vous fuis ce que lui-même a fait pour fa gloire: vous le verrez un jour.

5. Il y a deux jours qu'il m'étoit montré par une expérience fecrette la charité de Dieu pour les hommes, & comment cette charité le faifoit, pour ainfi dire, fortir de lui-même pour fe répandre dans les cœurs difpofez à le recevoir: comment tout l'amour des hommes n'eft qu'un point auprès de cette charité infinie de Dieu, qui eft comme un torrent qui defcend avec impétuofité, mais remonte dificilement. J'éprouvois cela en quelque forte à votre égard & à celui de quelqu'autre diféremment. Il y a huit ou dix jours qu'il me fut imprimé; *Mes brebis entendent ma voix*, & ce que c'étoit que cette voix pleine de filence, qui s'entend de toutes les brebis du troupeau de Jéfus-Chrift.

LETTRE CCXXVII.

S'aimer mutuellement en Dieu, ne périt point par la mort. L'état de pauvreté & nudité spirituelle est un état de justice, d'honneur qu'on rend à Dieu, & de pureté. Charmes de la mort. S'abandonner à Dieu aveuglement.

1. COmme mon mal est d'une nature où il y a autant à craindre qu'à espérer, (à parler selon l'homme), j'emploie les forces que j'ai aujourd'hui, à vous écrire. Je n'aime que Dieu seul; & je vous aime en lui plus que personne du monde; non d'une maniere distincte de Dieu, mais du même amour dont je l'aime, & dont il s'aime en moi: & cet amour est éternel, & la mort n'y fera nulle altération; au contraire. Je suis cependant certaine que je ne mourrai point à quelque extrémité que je puisse aller, si je vous suis encore utile; & si je ne vous la suis plus sur terre, j'ai cette confiance, que si vous voulez bien rester uni à mon cœur, vous me trouverez toûjours en

Dieu & dans votre besoin. Je ne sai si vous avez déferé à ce que je vous ai dit pour votre afaire: si vous l'avez fait, je vous prie de poursuivre la carriere sans crainte & sans scrupule; d'être persuadé que Dieu vous veut (*a*) par la plus extrême pauvreté; que c'est la voye de la justice, où il ne régne que le seul honneur & la seule gloire de Dieu: plus la créature perd ses interêts, plus Dieu trouve les siens. Soyez persuadé que la vraye pureté consiste dans l'entiere desappropriation.

2. C'auroit été bien de la consolation pour moi, si je meurs, de vous voir; mais comme c'est une chose dificile, je n'y pense point: c'est en Dieu que je vous voi: c'est en lui que je ne vous dirai point le dernier adieu; car quel que soit mon sort, je serai toûjours à Dieu. Je salüe tous: je ne les oublierai pas si Dieu le veut. Agréez que je vous embrasse des bras de son amour. Que la mort a de charmes! Elle n'a qu'une main secourable, qui tire le rideau qui cache des beautés infinies, & qui en manifeste la possession.

3. Il n'y a qu'une chose pour vous

(*a*) *Ou pour.*

qui est l'Evangile éternel de la volonté cachée de Dieu. Allez tête baissée en enfant : ne pensez pas un moment à l'avenir : c'est à Dieu d'y penser pour vous, & il y pensera éficacement, & d'autant plus, que vous serez plus abandonné à lui.

LETTRE CCXXVIII.

A une personne qui lui étoit intimement unie en Dieu, & qui se mouroit. (a)

J'Ai toûjours crû que vous mourriez de cette maladie, & même j'avois au cœur que vous ne passeriez pas la Fête-Dieu. Je perd en vous le plus fidéle & même l'unique ami sur lequel je pouvois fonder. Je sens ma perte ; mais cela ne m'empêche pas de me réjouir de votre bonheur. Je vous porte envie ; & il me semble depuis quelque tems que Notre Seigneur a mis une grande conformité entre nous : il vous

(a) C'est Mr. Fouquet Frere du Surintendant des Finances. Voy. sa vie Tom. 3. Chap. 15. art. 3.

a reduit pour cela au point où vous êtes. M. disoit que nous étions semblables. Je vous envoye la bénédiction du Divin Maitre. Partez, ame bienheureuse, & allez recevoir la recompense reservée à tous ceux qui, comme vous, seront à lui sans ménagement ni retour. Allez entre ses bras, préparez le lieu ; priez pour les enfans & pour la mére, qu'ils ne s'écartent jamais ni pour le tems ni pour l'éternité de sa volonté suprême & adorable. Allez, partez au Nom du Seigneur ! & que nous soyons unis dans l'éternité comme nous l'avons été dans le tems ! J'espére de la bonté de Dieu que je serai présente au moment de votre mort en esprit & de cœur pour vous recevoir avec le Divin Maitre qui vous atend. Soyez mon Ambassadeur auprès de lui pour lui dire que je l'aime.

LETTRE CCXXIX.

Les opérations intérieures de Dieu sont inconnues à la raison, & la voye à la vie, pénible, & étroite. Pourquoi Dieu donne, puis ôte ses dons. Union des âmes en Dieu.

1. JE vous prie de ne vous confesser que lorsque Dieu vous en donnera le mouvement. Comme c'est un Dieu d'ordre, il vous le donnera assez souvent pour ne point indisposer vos domestiques. Abandonnez vous donc à lui sans reserve, car il veut prendre beaucoup de soin de vous.

2. Il est assez naturel de condamner ce qu'on n'éprouve pas; car le raisonnement n'ateint jamais là, ni la science: ainsi je ne suis point surprise de voir tant de gens de bien condamner les voyes intérieures, qu'ils ne connoissent point. Il faut que Dieu leur en donne l'intelligence par une expérience qui les fasse revenir de leur raisonnement, qui étant trop borné, ne peut jamais s'étendre sur tout ce que Dieu opere.

opere. Dieu ne seroit pas Dieu s'il n'avoit d'infinis moyens de se communiquer à ses créatures que ces créatures meme ignorent. *O altitudo* (a) &c.

3. Plus vous avancerez, plus vous trouverez un chemin inconnu à la raison, connu de la seule foi & de l'abandon entier, où Dieu se plait de conduire dans le secret ceux qui se livrent à lui sans reserve. Il y a le chemin batu par le commun; mais il y a le secret sentier de l'ami, connu seulement de l'amant & de l'aimé. Plus on meurt d'esprit & de volonté, plus on le trouve. Il est parsemé d'épines: l'ami, [il est vrai,] conduit son aimé longtems sans lui faire éprouver ses aimables cruautés; mais quand il s'agit de le faire sortir de lui-même pour le faire passer en lui par une extase d'autant plus merveilleuse qu'elle est sans changement extérieur & qu'elle est durable, ô qu'il faut qu'il en coute! Il faut mourir à tout sans reserve. Les dons nous sont donnés pour nous faire mourir aux choses extérieures & sensibles: mais Dieu vient lui-même nous faire mou-

(a) Rom. 11. ℣. 33. &c.

rir à ces mêmes dons & aux choses spirituelles, pour nous faire passer en lui. Mais (*a*) *que la porte qui introduit à cette vie* divine *est étroite*! Il faut être nud pour y passer. C'est ce qui a fait dire à Jésus-Christ, d'une maniere que peu entendent : (*b*) qu'il feroit *plus facile qu'un chameau passât par le trou d'une aiguille qu'un riche n'entre au Royaume des cieux*. Le Royaume des cieux est la perte de nous-même en Dieu : mais cela ne se fait que par Dieu même. Aussi Jésus-Christ ajoute-t'il : *Ce qui est impossible à l'hommes est possible à Dieu.*

4. Je me trouve très-unie à vous. Vous avez bien raison de dire que ces sortes d'unions n'ont rien de raportant à tout ce qui est d'amitié extérieure. Il est impossible qu'elle soit divisée de Dieu, puis qu'elle unit davantage à lui. C'est en ce sens qu'il demande (*c*) que nous soyons *un*, *& que tout se reduise à l'unité.* La vie intérieure est une vie évangelique. L'Evangile s'exprime & s'explique dans les ames intérieures sans qu'elles sachent comment cela se fait.

(*a*) Matth. 7. ℣. 14. (*b*) Matth. 19. ℣. 24. & 26. (*c*) Jean 17. ℣. 21. 23.

LETTRE CCXXX.

Que tout est & doit demeurer à Dieu, qui doit disposer de nous comme il lui plait, sans que nous y ayons égard pour nous mêmes.

1. LA M. étoit une grande servante de Dieu, & bien prévenue de lui dès sa jeunesse. Dieu a, comme vous dites fort bien, couronné son ouvrage, car il est certain que tout vient de lui, & l'on ne peut rien atribuer à la créature sans lui dérober sa gloire. O mon Dieu, qu'il y a dequoi se consoler dans la vie lorsqu'on pense que tout bien est à vous, & que tout le mal est à nous & de nous; que vous n'êtes ni moins grand, ni moins saint, pour toutes nos miséres ! *Tu Solus Sanctus* &c. au contraire, c'est dans nos foiblesses que nous trouvons notre force.

2. Vous avez raison de dire, que les (*a*) assurances ne sont pas de saison.

(*a*) c. a. d. Les marques sensibles & perceptibles pour êtres assurés.

La foi nous doit tenir lieu de tout, l'amour, la simplicité, la petitesse, tendant sans tendance aperçue à n'être rien, & moins que rien. Cet état nous donne insensiblement & peu à peu une sainte haine de nous-mêmes & un amour pour Dieu très épuré, sans vue ni retour sur nous-mêmes ni sur notre bien commé nous étant propre. C'est le bien *comme n us apartenant* qu'il faut perdre éternellement, afin qu'il ne reste en nous que le bien de Dieu; non afin que nous l'usurpions, mais afin qu'il lui demeure propre, sans nous en rien aproprier. Il faut donc perdre toute vue sur nous-mêmes le bien étant à Dieu & le mal à nous, sans pour cela nous décourager. Il sufit que DIEU EST CE QU'IL EST. Tant que nous sommes en nous-mêmes, nous nous atribuons l'amour de Dieu, nous cherchons à le sentir & connoître en nous: mais lorsque sortant de nous-mêmes nous passons en Dieu, cet amour se transporte en lui, & l'on comprend fort bien, qu'il est retourné à son principe, parce que la créature n'y prend plus rien; elle se laisse en Dieu dans une entiére pureté.

3. Vous faites bien de vous laisser à toutes les dispositions où nous met le divin Maitre comme une bonne petite fille, qui n'en veut avoir aucune que celle qu'il veut bien lui donner. Ce n'est pas à nous à examiner si nos dispositions sont réélles ou imaginaires: mais c'est à nous à rester dans la place où Dieu nous met, sans vouloir en chercher d'autre, ni douter de celle que nous avons. Il ne faut dans notre voye ni doute ni assurance; mais rester délaissée & sacrifiée au bon plaisir du divin Maitre. Il tirera toûjours sa gloire en nous & de nous quoi qu'il arrive. Il faut donc recevoir [de lui] toutes les dispositions, quelles qu'elles soient. J'ai bien de la joie du progrès que fait N. & je lui souhaite toûjours plus d'étendue & de largeur. Il avoit besoin d'une conduite qui ne l'arretât pas en lui-même par des retours sur ses défauts, mais qui le mit au large.

LETTRE CCXXXI.

Se contenter de Dieu seul, même imperceptiblement.

1. NE doutez point, ma très-chere sœur, que vous ne me soyez fort présente, quoique je sois éloignée de vous. Toutes les créatures ne vous rendroient point plus assurée quand elles seroient proche de vous, ni aussi ne pourroient vous donner plus de doute bien qu'elles vous fussent contraires. Il faut vous accoutumer à n'avoir que DIEU SEUL, sans même croire l'avoir. O quelle paix pour une ame qui ne prétend plus rien! Lors qu'elle cesse d'espérer, elle cesse aussi de craindre.

2. Vous êtes à Dieu: que celui qui a commencé (*a*) acheve de vous briser; & qu'il vous donne la consolations de ne vous épargner pas. Vous êtes à lui pour lui. C'est assez. Oui, c'est assez: & beaucoup plus que nous

(*a*) Job. 6. vers. 9. 10.

ne saurions penser. Croyez vous heureuse dans vos plus grands maux; & à quelque extrémité que votre mal puisse aller, baisez la main qui vous frape; & si vous croyez ne la point aimer, souffrez encore cette peine, & contentez vous de l'amour que Dieu se porte à lui-même sans sentir ce contentement. Je ne serai jamais éloignée de vous quoique je le paroisse: & plus toutes créatures vous manqueront, plus vous serez bien.

LETTRE CCXXXII.

Etendue d'un cœur en Dieu. Pureté & jalousie de Dieu.

1. QUelque étendue que Dieu donne à notre cœur, il est si immense, & notre cœur si petit, qu'il ne faut pas s'étonner que Dieu se serve de tous moyens pour l'élargir. Laissez étendre le vôtre à l'infini. Le mien m'étoit montré ce matin d'une immensité étrange, & cependant encore petit, quoiqu'il soit à toutes épreuves:

mais c'est qu'il est fini, parce qu'il est créé. Il est fondu, perdu dans l'incréé; cependant ce qui lui est communiqué, même pour les autres, le presse; parce qu'il n'en est pas déchargé à souhait. Je désire qu'il passe tout dans le vôtre, & que nous ne soyons faits qu'une seule & même chose.

2. Que Dieu est pur! Les tentations & miséres auxquelles il nous livre, qui paroissent nous salir extérieurement, ne viennent que de son extrême pureté: de là vient qu'à quelque extrémité qu'il reduise, il ne veut pas que l'on se fasse pitié. Il ne veut pas même que l'on se regarde; le moindre regard & le plus leger interêt pour soi-même, l'offense si fort, qu'il le punit très-sévérement; & l'ame expérimentée & éclairée découvre en Dieu une délicatesse de pureté que tout autre n'imagineroit jamais, & la prendroit souvent pour défaut.

O jalousie, ô pureté, ô vérité de mon Dieu, pénetrez vivement & éficacement le cœur de mon cher frére! qu'il soit rendu par vous-même une victime pure, sainte & sans tache, qui puisse vous être oferte par vous-même dans un sacrifice de suave odeur! Frapez sur moi, & qu'il ait l'utilité de ces coups; non en proprieté, mais pour vous le rendre plutôt changé en vous-même, Seigneur JESUS!

LETTRE CCXXXIII.

N'avoir égard qu'à ce que Dieu est tout, & l'homme rien. S'ouvrir mutuellement le cœur. Se laisser conduire au Tout-puissant, qui est avec nous, & ne rien craindre. Unions divines.

1. JE commence par la fin de votre lettre, pour vous dire, que la réflexion que vous y faites ne vaut rien du tout. Je vous connois non par le bien ou le mal que vous me dites; mais en Dieu: & c'est en lui que je sai que quand il vous auroit fait toutes les graces possibles, vous n'en feriez pas plus estimé de moi. Dieu est grand en lui & pour lui, & il n'est grand en vous que pour vous rendre très-petit. Toutes les miséres que vous pourriez me dépeindre ne me feront pas non plus vous

moins estimer. Dieu est tout, & vous n'etes rien. Y a-t'il quelque chose au dessus & au dessous de cela ? Ecrivez moi donc simplement & sans réflexion tout ce que vous éprouvez ; & croyez qu'une réflexion d'humilité est contraire à la parfaite humilité, qui est, l'anéantissement.

2. Je reprens le commencement de votre lettre pour vous dire, que vous devez vous ouvrir avec simplicité à N. Nul ne peut mieux vous convenir : il a la science, la droiture & l'expérience. C'est un autre moi-même, Dieu me l'ayant donné d'une maniere bien singuliere & par un coup de sa droite : & bien loin que l'ouverture que vous aurez avec lui puisse nuire à notre commerce, cela serrera notre union ; car nous devons être tous un en Jésus-Christ : C'étoit la priere qu'il faisoit à son Pére. Tant que mes lettres vous seront utiles, ne les épargnez pas : lors qu'elles ne le seront plus, le Maitre saura bien en tarir la source. Je crois que vous devez me dire toutes les pensées qui vous viennent sur moi : quelque desavantageuses qu'elles puissent être, elles ne me feront pas de peine. Il vous peut

venir souvent des doutes sur moi ; mais en me les disant, sans que je me justifie ils se dissiperont : si vous les gardez, cela feroit des milieux qui vous feroient bien du tort, & empêcheroient les progrès de la grace en vous.

3. Laissons dire toutes les créatures, Dieu est un Dieu EMANUEL, *Dieu avec nous*, qui se fait expérimenter. L'Expérience est au dessus de toute raison. Laissez vous conduire en enfant : il vous fera faire plus de chemin en un jour, que vous n'en feriez par vos propres pas en plusieurs années. C'est un géant dont la course rapide ateint les deux extrémités de la terre : *C'est lui* (a) *qui éléve le petit de la poussiére, & qui renverse les puissants de leur trône :* C'est lui enfin qui (b) *fait en nous toutes nos œuvres.* Il ne veut qu'un aveu sincére & éficace de notre impuissance : je dis *un aveu éficace* de notre impuissance : car bien des gens la confessent de bonne foi qui n'agissent pas selon leur créance ; puisqu'ils agissent comme si tout dépendoit d'eux. Laissons tout faire à ce Dieu puissant ; & c'est confesser éficacement

(a) Ps. 112. ℣. 7. Luc 1. ℣. 52. (b) Isa. 26. ℣. 12.

notre foiblesse : c'est suivre le conseil de S. Pierre, qui est, (a) *de nous humilier sous la main puissante de Dieu*. Comment sommes-nous humiliés sous sa main ? C'est lors que nous nous laissons mouvoir & conduire par cette divine main. Quelle est cette main, sinon la volonté de Dieu ? N'est-ce pas elle qui a tout fait au ciel & sur la terre ? C'est cette volonté divine qui dévore notre volonté & emporte tous nos désirs comme le vent emporte avec impétuosité quelque chose.

4. Vous avez raison de ne rien craindre : celui qui n'a plus que Dieu, ne sauroit plus rien perdre. Quand je mourrois, quand tout périroit, Dieu seroit toûjours le même ; & si Dieu a résolu de se communiquer à vous par ce misérable canal, la mort n'empêcheroit point cette communication, puisque l'ame par qui elle est faite est immortelle. Ces unions sont trop pures pour laisser des craintes & des désirs. C'est l'homme en nous qui atire ces choses, mais Dieu tout pur & indépendant les laisse. Plus vous irez en avant, plus vous éprouverez combien ces unions sont éloignées des idées des hommes.

(a) 1 Pier. 5. ℣. 6.

LETTRE CCXXXIV.

Suivre en toutes choses les mouvemens de la grace avec fidélité : après quoi, la vie de Dieu nous devient comme naturelle. Pour suivre Dieu il faut mourir aux égards humains.

1. JE vous prie au nom de Dieu de ne vous gêner point sur le nombre de vos Communions par semaine, ni sur plusieurs de suite. Il n'est plus question d'autre chose pour vous que de suivre les mouvemens de la grace sur tout, sans interruption. Lorsque vous aurez au cœur de me voir, ou ne me voir pas, faites le ; & ne gênez point l'esprit chez vous. Lorsqu'on le gene, il se retire. C'est une des choses que S. Paul a voulu dire lorsqu'il nous exhorte de (a) *ne point éteindre l'esprit.*

2. La pratique de suivre le mouvement de la grace est très lumineuse. Plus nous la suivons, plus elle se manifeste. L'Esprit de Dieu se tait lorsque

(a) 1. Thess. 5. ℣. 19.

nous lui sommes infidèles. Plus nous lui obéissons, plus il demande d'être obéi ; ensorte qu'il nous conduit comme par la main, même dans les plus petites choses. Cet esprit en nous devient aussi naturel que la respiration. Plus il va avançant l'ame dans sa lumiere, plus il devient délicat & imperceptible ; ensorte qu'il en arrive comme j'ai dit qu'il arrive de la respiration : nous la sentons lorsqu'elle n'est pas aisée ; mais lorsque nous nous portons bien, nous respirons sans penser si nous respirons. Il en est ainsi de la vie de Dieu en nous. Dieu après nous avoir fait mourir à nous-mêmes, devient nôtre résurrection & nôtre vie : alors (*a*) nous ne vivons plus ; mais Dieu vit lui-même en nous de sa vie. Pour parvenir là, il faut donc suivre Dieu avec autant de docilité que de promptitude. Cela vous ôtera insensiblement vôtre lenteur naturelle, & vous rendra tout autre que vous n'êtes.

3. Pour suivre Dieu, il faut mourir à bien des respects humains, qui sont plus dans nôtre idée que dans la vérité : car le Seigneur couvre lui-même

(*a*) Gal. II. vers. 20.

ce qu'il fait faire. Souvent la terreur d'être remarqué nous empêche d'être fidèles à Dieu, & c'est une terreur panique : car plus nous sommes abandonnés, moins on remarque ce que nous faisons. Cela est si vrai, que dans les condamnations que l'on a faites de ma conduite, on a inventé ce que l'on a dit, & l'on n'a point censuré ce qui étoit peut-être véritablement digne de censure aux yeux peu éclairés. Je vous exhorte à suivre Dieu, parce que je comprens son dessein sur vous.

LETTRE CCXXXV.

Nouveau jour, levé dans l'ame. Ne regarder que Dieu, & tout en lui, auquel il faut se laisser régir.

1. JE vous entends à merveilles. Ce nouveau jour que vous éprouvez est un commencement de ce jour éternel. C'est cette aurore qui commence à paroitre, & qui vous conduira jusqu'au jour parfait. C'est cette nouvelle vie en Dieu, dont il donne les pré-

mices. C'eſt cette lumiere pure & générale, lumiere de la foi, qui après avoir acompagné durant toute la voye tantôt comme lumiere douce & ſuave, tantôt comme lumiere ténèbreuſe & obſcure, devient enfin lumiere ſimple & pure, lumiere de l'éternité, qui donne un jour nouveau. C'eſt alors que Jéſus-Chriſt, Sageſſe éternelle, ſe léve dans l'ame (*a*). *Il n'y a plus de ſoleil ni de lune; parce que l'Agneau eſt la lumiere* qui éclaire, lumiere qui n'a rien de dur ni de doux. Dans les commencemens elle ſe fait remarquer: mais dans la ſuite, ſon étendue, ſa pureté, ſa généralité, fait qu'on ne la diſcerne plus. L'œil de l'ame s'acoutume à être éclairé ſans penſer à ce qui l'éclaire & ſans vouloir le ſavoir. Voila, ce que j'ai à dire en bégayant (*b*): *Ciel nouveau, terre nouvelle*, c'eſt la céleſte Jéruſalem, c'eſt cette céleſte *Jéruſalem qui deſcend du Ciel.* Hélas, que n'y a-t-il des cœurs pour la recevoir!

2. Le refus que N. a fait d'aider les perſonnes qui veulent s'adreſſer à lui, eſt un éfet de ſon humilité-vertu: mais il ne s'agit pas ici ſi vous êtes ou plus

(*a*) Apoc. 21. ℣. 23. (*b*) Apoc. 21. ℣. 1, 10.

ou moins éclairé que lui: il s'agit qu'il ſe prête à ce que Dieu veut de lui, ſans ſe regarder ni les autres. J'aurois donc voulu de tout mon cœur qu'il eut fait cela ſimplement, ſans ſe regarder, ni vous propoſer: car Dieu n'envoye pas toutes les ames aux plus parfaits, mais à ceux dont il eſt reſolu de ſe ſervir: car quelquefois Dieu veut ſe ſervir ſpécifiquement de certaines perſonnes pour d'autres. Ainſi il faut que N. aide avec petiteſſe & ſimplicité ceux qui s'adreſſeront à lui. Dieu ſe ſervira peut-être de cela pour lui étendre le cœur. Pour vous, ce qu'on penſe de vous ne vous doit faire ni bien ni mal; & vous n'en êtes ni plus parfait, ni plus imparfait. N. regarde encore le parfait dans la créature: c'eſt ce qui l'a fait parler comme il a fait; au lieu que le bon & le beau eſt Dieu ſeul, & en Dieu ſeul.

3. Lorſque par le tranſport de l'ame en Dieu elle a tranſporté avec elle toutes les créatures dans leur être original, & qu'elle entre dans ce jour éternel, elle ne voit plus rien dans la créature comme lui apartenant; elle ne regarde plus le plus ou le moins

de perfection en elle ou dans les autres ; elle se donne pour ce qu'elle est, & comme un instrument entre les mains de Dieu, qui les choisit dans la boutique de l'amour proportionnés à l'ouvrage qu'il en veut faire. Que N. ne vous renvoye plus les gens, à moins qu'il ne fût surchargé ! Que je voudrois qu'ils vinssent en foule, & que le Maître fût connu & aimé ! Etendez votre Régne, ô mon cher Maitre !

4. Prenez le tems que vous pouvez avoir pour mettre ordre à vos petites afaires ; car plus vous serez en reste, plus le monceau s'acumulera. Nous sommes comme cela ; nous faisons les afaires d'autrui, & point les notres : mais pourvû que nous travaillions dans la volonté du Maitre, il n'importe à quoi ni comment. Soyons un en Dieu : il n'y a plus en lui de nombre, ni de distinction, ni d'espèces.

Bienheureuse servitude,
Qui donnes la liberté !
Bienheureuse solitude,
Tu montres la vérité !
Bienheureuse quiétude,
De toi je suis enchanté !

Je ne parle pas de la solitude extérieure, qui n'est rien ; mais bien de la solitude de toutes choses & de nous-mêmes, qui donne le repos de Dieu.

LETTRE CCXXXVI.

Etat de l'ame perdue en Dieu. Impuissance de douter. Familiarité divine. Beatitude accidentelle.

1. C'est aujourd'hui la fète de mon divin petit maitre. Il me saisit si fort que rien plus, & vous ètes de la partie. Il me met dans l'esprit, que la concupiscence, soit de l'esprit soit du corps, est enchainée comme un dragon : c'est lui - même qui l'a liée comme Satan fut lié : je ne saurois la craindre, & elle ne me peut endommager ; non par aucune vertu qui soit en moi, mais parce que le cher petit Maitre la tient liée. Je ne crains pas même qu'il la délie. S'il la vouloit délier, j'en serois contente : mais il m'aime trop pour cela. Ce n'est pas que je désire qu'il en use de la sorte : mais tel est son bon plai-

fir, & fon plaifir fait le mien. Je me moque en lui de tout l'enfer. Je vous dis bien plus, c'eft que mon divin petit Maitre ne voudroit pas me fâcher: & quand il me donne mouvement de lui dire de (*a*) faire quelque chofe, il m'obéit, & c'eft à lui qu'il obéit. Depuis que nous n'avons en nous deux qu'une volonté, tout va le mieux du monde. Le raffafiement parfait de l'ame marque bien qu'elle poffède le Bien fouverain: car il n'y a que lui qui puiffe remplir notre cœur d'une maniere comble.

2. Vous dites, que *la concupifcence de la chair eft plutôt détruite que celle de l'efprit.* Il faut vous dire comme je conçois les chofes par l'expérience. Lorfque Dieu commence de fe communiquer à notre cœur par fon infufion divine, il amortit fi fort les fentimens de la chair, qu'il n'en refte prefque pas d'ateinte. Cependant l'efprit eft alors très-vivant & très-proprietaire. Enfuite Dieu femble fe fervir des revoltes de la chair pour détruire les proprietés de

(*a*) Cela fe voit auffi dans Ste. Gertrude Liv. III. Chap. 30. dans St. Catherine de Genes, au Chap. 29. de fa Vie; & dans plufieurs autres faintes ames.

l'efprit: & alors on aperçoit que l'efprit fe purifie à mefure que la chair femble devenir plus rebelle. Mais à mefure que par la revolte involontaire de la chair l'efprit fe trouve de plus en plus affujetti à Dieu, cette chair s'affujettit à l'efprit. Dans l'ordre de la création la chair étoit foumife à l'efprit, parce que l'efprit étoit foumis à Dieu: mais lorfque la volonté fe retira de la foumiffion à Dieu, la chair fut revoltée contre l'efprit. L'efprit parfaitement foumis n'eft gueres incommodé des revoltes de la chair.

3. Je ne fai, mon cher P. d'où vient que tout ce que l'on me peut dire ne me peut faire douter. Je me trouve avec une parfaite démiffion d'efprit, & fans nulle volonté: cependant, il y a en moi un témoignage de la vérité fonciere que rien du monde ne peut ébranler. Ce n'eft point entêtement, ni une chofe forgée; mais c'eft un je ne fai quoi d'inalterable que le Maitre opere. Toutes (*) les raifons du monde ne me ren-

(*) *Voyez* la Vie de Ste. Therefe aux Additions, Relation I. pag 401. Edit. d'Anvers. *Ses* nouvell s Lettres Lett II. pag. 401. Ste. Angele: chap. 27. *ou dans l'Edition de Cologne* pag. 282. 301. 314.

droient point ni plus assurée ni plus en doute. Nulle raison n'entre là. Cela est, parce que cela est. C'est l'immutabilité de Dieu, qui se trouve en Dieu & non dans la créature. Il me paroît que toutes les dificultés des Théologiens viennent de ce qu'ils regardent les choses comme dans la creature, au lieu de les voir en Dieu, qui tient ferme qui il lui plait.

4. Cette créature en elle-même est toûjours pécheresse & péché : mais lorsqu'il plait au Maitre de faire une suspension de ces choses, & de perdre cette ame en soi, elle n'est plus rien de cela ; non par aucune qualité naturelle, mais par le pouvoir de Dieu. Qui peut nier l'étendue de ce pouvoir suprème ? & qui peut dire que ce Dieu, dont l'amour est aussi infini qu'il est gratuit, ne donnera pas ces marques de son amour à qui il lui plait ? Il ne consulte que son amour même pour aimer. Quelle raison a-t-il de m'aimer comme il fait ? Oui, il m'aime, & je n'en puis douter, ni que son amour ne le porte à faire pour moi ce que je ferois pour lui si j'étois Dieu. Non que j'aie aucune prétension ni aucun interêt pour moimême plus que pour un autre. Je le dis, parce qu'il est vrai, & qu'il me le fait dire. Je sai qu'il vous aime de même, & qu'il ne m'aimeroit s'il ne vous aimoit pas.

5. C'est la vérité éternelle en elle-même, qui prouve au dedans ce qu'elle exprime au dehors grossiérement. Ce sont les secrets mutuels de l'amante & de l'Aimé qui ne sont connus que d'eux. Qui aura la témérité de s'en mêler ? Lorsque je tiens mon Epoux entre mes bras & que je le posséde, l'on me veut persuader qu'il n'y est pas, qu'il est bien loin de moi, que je me trompe. Je me ris de tous ces discours, & je ne laisse pas de caresser mon Ami. Je lui dis, sans lui dire, *Aimons nous ; soyons un ; & laissons crier tous ces gens qui ne sont ni de mon païs ni mon peuple ; qui ignorent que je vous posséde, & que je suis parfaitement contente durant qu'ils s'inquiétent pour moi.* C'est une chose tellement ferme & fixe, que rien au monde ne peut faire douter d'une possession réelle. On me voudra dire des définitions, & un tas de raisons pour me prouver par telles & telles circonstances que je ne puis point posséder mon

Epoux. Je [leur] laiſſe dire ces raiſons, que je ne conçois pas même : je n'y puis répondre ; je ne ſai point jargonner tous ces termes ; mais je ſai en ma langue que (*a*) *mon Bien aimé eſt à moi, & que je ſuis à lui ; & que je ne le laiſſerai point aller.* Si l'on me demande, comment je le ſai ; je ne puis dire autre choſe ſinon que je le ſai parce qu'il eſt véritable. Il m'a falu pour obéir vous apeller mon pére, & vous écrire cela. Mon voyage eſt remis à huit jours le lendemain de l'Annonciation.

6. Quoique j'aie eu des lumieres de foi très pures, nues & profondes ſur les Miſtères qui m'ont été decouverts en Dieu même depuis quelques années, nulle d'elles ne me communique une autre diſpoſition que celle de l'enfance, de la ſimplicité & de la candeur. Le fond n'a jamais varié d'un moment depuis la nouvelle vie. Il a été afermi en Dieu de telle ſorte, qu'il n'y a eu nul changement qu'un avancement plus grand en Dieu : mais pour le péché, il eſt diſparu : & lorſque l'ame en veut (*b*) trou-

(*a*) Cantic. 2. ℣. 16. & Ch. 3. ℣. 4.
(*b*) *Voyez* Ste. Catherine de Genes, en ſa vie, Chap. 44.

trouver dans ſes fautes mêmes, elle éprouve réellement qu'il ne ſubſiſte point. C'eſt une eſclave à laquelle le Roi a oté toutes les marques de ſa captivité : il l'a épouſée. Non ſeulement elle ne penſe plus à ſon premier eſclavage ; mais elle eſt comme certaine (en ſon Epoux, & non en elle) de n'y plus retomber.

7. Je ne puis être ſimple avec perſonne comme avec vous. Quoique vous ſoyez ſi ſage, ma ſimplicité trouve que vous lui convenez, que vous ne lui êtes pas plus étranger que moi-même, & qu'il n'y a rien au monde qu'elle ne vous communique. Mon Dieu, que je ſuis innocente ! Loin de trouver en moi de la malice, (*a*) je n'y trouve que de la candeur, de la ſimplicité, de l'innocence ; de la pureté de mon petit Maitre. C'eſt ce qui compoſe tout mon intérieur.

Et cela eſt ſi propre à l'ame en Dieu même, qu'elle en eſt comme béatifiée. Les Bienheureux auront une béatitude accidentelle de leur pureté en Dieu, &

(*a*) *Voyez* la vie de Ste. Angele Chap. 27. ou dans l'Edit. de Col. 1696. la II. Partie. Chap. 1. Section 9. §. 68. pag. 301.

de la pureté de Dieu en eux. Cela est si fort dans le fond, que l'odeur s'en répand sur les sens comme un goût ineffable. Vous la devriez, ce me semble, gouter d'où vous êtes. Je vous souhaite la bonne Pâque : c'est le passage de l'ame en Dieu, où vous arriverez d'une maniere éminente.

LETTRE CCXXXVII.

A proprement parler, le pur Amour, dont quelques Saints (*) on dit qu'il nous trompoit, ne trompe jamais.

1. NOn, je ne veux point que l'on apelle l'amour trompeur : il ne le fut jamais. S'il y a dans le monde un amour qui tienne une autre conduite que celle qu'il a tenue sur vous, ce n'est point le vrai & pur amour, mais un amour déguisé & trompeur, qui se cache, parce que l'on ne peut suporter l'éclat de la vraie lumiere. L'amour pur, l'amour véritable, celui pour le-

(*) Voyez Ste. Catherine de Genes, en sa Vie. Chap. 41. (Edit. Holl. 39.)

quel je passionne, est un amour si parfait, que celui qui l'a connu, ou qui a seulement senti l'odeur de ses parfums, ne se sauroit arrêter à rien moindre que lui. Pour l'atraper il court avec tant de fureur, qu'il perd tout ce qu'il tient, jusqu'à ce que par la perte de tout il le puisse posséder seul. Mais que dis-je ? Cet amour trop pur, trop nud, qui est une simple subsistance destitué de tout accident, ne se posséde point; car s'il pouvoit être possédé, il ne seroit pas tout pur & tout infini. C'est *le Royaume de Dieu* (a) *caché dans un champ. On vend tout pour achêter ce champ.*

2. Mais je me trompe. L'amour, comme le trésor de celui qui a tout perdu pour l'aquerir, n'est pas pour cela possédé de celui qui l'achette : car que donne-t'on pour son prix que l'amour même ? Il faut (b) *se perdre* encore *soi-même* : non pour le posséder, mais pour lui servir de pâture. C'est alors que l'amour ne se sent plus, ne se connoit plus, ne se distingue plus : car si nous le pouvons distinguer enco-

(a) Matth. 13. ℣. 44. (b) Matth. 10. ℣. 39.

re, il ne nous a pas consumés. Ce que nous voyons, connoissons, comprenons, est un apauvrissement général de tout ce qui apartenoit à l'amour. Il ne reste plus que notre nature destituée de tout bien, souvent revétue de son ètre malin & naturel que l'amour n'absorbe pas. Celui qui se plaint de cela, qui le sent ou y pense, a pretendu autre chose en amour que l'amour même; & par conséquent il est trompé. Ce n'est point l'amour qui l'a trompé; mais il s'est trompé soi-même: car ayant voulu se persuader qu'il ne vouloit l'amour que pour l'amour, il le vouloit pour soi: ce qu'il reconnoit à la peine de sa nudité. Voilà, ce me semble, ce qui justifie l'amour, & qui aprend qu'il ne fût jamais trompeur.

LETTRE CCXXXVIII.

L'ame à qui & en qui Dieu est toutes choses, ne voit rien en elle qu'elle puisse s'atribuer sinon le néant & la misére. Ce qui fait qu'elle détache les personnes de soi pour les renvoyer à DIEU SEUL.

1. JE ne sai, mes enfans, pourquoi vous vous amusez à une personne qui n'a rien de bon, & qui n'a pour partage que la misére & les défauts. Vous valez tous mieux qu'elle; je le dis en conscience: ce que je dis, c'est comme par ressort: je ne sai d'où il vient, ni pourquoi je le dis, n'ayant pas une des dispositions de perfection dont je parle, n'y comprenant même plus rien: tout est hors de moi: tout est passé: je ne sai ce que c'est que le *moi*; ainsi il n'y a rien qui se puisse nommer. Je parle & agis sans savoir ce que je fais, ni pourquoi je le fais, n'ayant ni vues, ni intentions, ni fin. L'enfer m'est aussi bien dû que le Paradis: le premier me seroit donné par justice, & le dernier gratuitement.

2. Je ne veux pa vous tromper, ce me semble: c'est pourquoi, avisez à vos afaires: car ce que je vous dis, est vrai. Je n'ai aucune disposition ni bonne ni mauvaise: je ne connois pas plus mon cœur que mon esprit; tout est passé pour moi. Ne vous apuyez donc

pas sur ce qui est en l'air ; mais sur la pierre vive, Jésus-Christ en lui-même pour lui-même & par lui-même. Je ne voi ni mes défauts, ni ceux de mes enfans qu'autant qu'on me les montre dans le moment présent : je ne puis les leur dire que lors qu'on m'y excite. C'est une boule qui va tantôt d'un côté, tantôt de l'autre : je ne sai pas si elle atteint le but, ne voyant pas même le but. Ainsi, mes enfans, qui seriez mes péres, n'ayez d'autre opinion de moi que celle que vous auriez d'un chien mort. Croyez Dieu, aimez-le, & le suivez par la mort totale, la petitesse, le rien, ne vous comptant pour chose quelconque, & vous irez bien : vous marcherez dans la *vérité* du TOUT de DIEU & de votre RIEN. Si je suis quelque chose, je suis la lavette des écuelles, & rien plus. DIEU SEUL, DIEU SEUL, DIEU SEUL !

LETTRE CCXXXIX.

Il faut atendre en patience l'acomplissement des promesses de Dieu. Les tourmens des Saints sont des sources de graces.

1. JE me trouve toûjours de plus en plus unie à vous pour les ames que vous savez ; & j'ai toûjours plus de certitude ; que plus nous serons unis en petitesse & enfance, plutôt Dieu fera son œuvre. Ne vous lassez pas d'atendre Dieu ; car il ne fait rien avec précipitation ; mais il achemine toutes choses à son point d'une maniere si naturelle, qu'il semble, cet adroit petit Maitre, qu'il n'y pense pas. Hier, après le départ de N. une parole que vous aviez mis dans votre Lettre, où vous disiez *il tarde trop*, où, *c'est trop tarder* ; me fit impression. Je voulois la redire à Notre Seigneur, mais il me reprit avant que j'eusse ouvert la bouche, & me fit entendre les routes de sa sagesse, & comment il préparoit les choses longues années de suite, & les

faifoit réüffir à point nommé. Il en ufe dans l'ordre de la grace comme dans celui de la nature. Il pourroit faire que toutes les productions fuffent parfaites en un jour : mais vous voyez avec quelle patience il fait toutes les chofes. Job le décrit lorfqu'il dit (*a*), *vous m'avez caillé comme le fromage : vous m'avez revêtu d'os & de nerfs* &c. Atendons donc le moment du bon Dieu, qui fera, auffi infailliblement qu'il eft Dieu : & lorfque tout fera arrivé, vous ferez charmé de l'Oeconomie admirable de la fageffe pour faire tomber les chofes dans le pur naturel. Les plus grands coups de fa fageffe fe font comme par hazard, &, comme j'ai dit, avec une adreffe admirable. C'eft une fineffe délicate que celle de mon divin petit-Maitre. Il cache ce qu'il y a de de plus grand fous le plus commun & le plus naturel. Soyons intimement unis, puifqu'il le veut.

2. Que votre foi foit ferme là deffus : qu'elle ne chancelle point ; mais qu'elle foit longanime : & ne difons point comme les Juifs : demain, l'on dit toûjours demain, & ce demain ne

(*a*) Job. 10. ỳ. 10. 11.

vient point. Il viendra, il viendra ; & je vous le dis, que (*a*) l'heure eft déja venue, que les vrais adorateurs adoreront le Pére en efprit & en vérité. Je ne vous parle pas en héfitant, mais en croyant fi fermement, que cette foi (qui ne me paroit plus foi) m'eft une parole de fubftance auffi infaillible que Dieu. Je fouhaite bien de vous voir, & de communiquer à votre ame un germe de fécondité que la mienne a droit de lui communiquer : & comme vous êtes en Jéfus-Chrift, & que Jéfus-Chrift eft en vous ; de même vous êtes en moi & je fuis en vous, jufqu'à l'unité confommée. C'eft dans ce tems *que* (*b*) *le loup & l'agneau doivent vivre enfemble* en union : c'eft dans ce tems que fe doit faire la confommation des promeffes de Jéfus-Chrift, dont il nous eft venu aporter fur terre des arrhes & des gages.

3. C'eft par la perfécution & par l'humiliation des Saints ; que s'étant fait comme une femence fur toute la terre, nous allons voir l'intérieur croître & bourgeonner : & c'eft le fruit des

(*a*) Jean 4. ỳ. 23. (*b*) Ifa. 11. ỳ. 6.

promeſſes, ſans promeſſe, qui me furent faites il y a ſept ans, où étant aux portes de la mort, on me renvoya [ici] pour y voir & y ſoufrir une perſécution grande contre l'oraiſon; & que c'étoit de là même qu'elle s'éléveroit & s'établiroit par tout. Dieu eſt content du tourment de ſes Saints. Ce ſont des ſemences qui vont croître & fructifier dans le ſein de l'Egliſe, après qu'elle aura ſoufert quelque tems les combats qu'Eſaü & Jacob ſe firent dans les entrailles de leur Mére. Elle eſt elle même comme diviſée, cette Egliſe: & quoiqu'elle ſubſiſte toûjours, & qu'elle répande ſon Eſprit en quantité de ſes enfans, bon Dieu, combien d'Eſaüs qui le combatent! Elle ſuporte un mal auquel elle ne peut aporter de reméde: parce que les jours de ſa délivrance ne ſont pas encore venus, & que ſon époux le tolére. Mais lorſque le tems ſera venu, & que Jacob après avoir reçu la bénediction de l'aîné ſera beaucoup étendu en puiſſance & en richeſſes, ce ſera alors qu'il compoſera un peuple nouveau: ce ſera alors que mon divin petit Maitre menera & ramenera Iſraël comme un troupeau: ce

ſera alors que (*a*) le jeune époux ſe réjouira avec la vierge ſon épouſe, & que le Seigneur prendra en eux ſes complaiſances.

LETTRE CCXL.

L'intérieur perſécuté, comme autrefois le Chriſtianiſme, bien qu'inconnu. Son but: & ſes adverſaires, dont il triomphera.

IL n'y a rien qu'on n'ait inventé contre l'intérieur pour le détruire, les perſécutions qu'on a faites aux perſonnes qui ſuivent cette voie, en font foi. Il faut ſur cela tenir ſes ſentimens cachés, & ne point ſe découvrir pour ce qu'on eſt, ſans une vraye néceſſité. On a bien traité le Chriſtianiſme de (*b*) *ſecte*; pourquoi ne traitera-t'on pas de même l'eſprit chrétien? Mais je vous exhorte, avec S. Paul, (*c*) de demeurer ferme dans cet eſprit de foi, dont Dieu vous a gratifiée. Que vous

(*a*) Iſa. 62. ℣. 5. (*b*) Act. 28. ℣. 22. (*c*) 1 Cor. 16. ℣. 13.

êtes heureuse qu'il se soit fait connoître à vous; Combien peu de personnes le connoissoient lors qu'il étoit sur la terre. Et qui étoient ces personnes? De pauvres pescheurs, des femmelettes. O, soyons bien petites: & nous serons enseignées du Seigneur, il nous découvrira des secrets qu'il cache aux grands & aux sages du siécle.

Mais à quoi cette secte aboutit-elle? A tout quiter, à tout perdre pour DIEU, toutes sortes d'interêts, quels qu'ils soyent, afin que son PUR AMOUR triomphe. Je ne m'étonne pas que les (*a*) AMATEURS D'EUX-MEMES condamnent ce renoncement total, & ce sacrifice entier, qui est seul digne de Dieu. Sans ce renoncement parfait nous ne faisons pour Dieu que ce que nous ferions pour une créature. Plût à Dieu que cette secte s'étendit par toute la terre! Lorsque l'Esprit saint souflera, elle sera renouvellée,

Emittes Spiritum tuum, & creabuntur; & renovabis faciem terræ. Psalm. 103. vers. 30.

(*a*) 2. Tim. 3. ℣. 1-4. *Les hommes des derniers tems seront amateurs d'eux-mêmes, calomniateurs, -- ennemis des bons, -- plus amateurs de leurs plaisirs qu'amateurs de Dieu.*

Fin du premier Volume.

Pour ne pas laisser en blanc les pages qui restent de cette feuille, on a cru à propos de les remplir de la lettre suivante qui est une REPONSE à la QUESTION,

D'où vient que presque tous les Chrétiens d'à présent ne goûtent pas ce qui regarde l'INTERIEUR?

I. POur répondre à ce que vous me dites, que *presque tous les Chrétiens ne goûtent pas* l'INTERIEUR; c'est qu'ils n'ont que l'écorce de Chrétien, & non la réalité. La principale partie du Chrétien est l'INTERIEUR; puisque c'est par là que nous entrons dans les desseins de celui qui est nôtre principe, par lequel & dans lequel nous portons ce nom.

Si le Christianisme n'étoit renfermé que dans des cérémonies extérieures, Jésus-Christ n'auroit pas prêché avec tant de force tout ce qui peut rendre un véritable Chrétien, qui est, (*a*)

(*a*) Matth. 5. vers. 3. & Chap. 16. vers. 24. Luc 9. vers. 23.

ce renoncement à nous-mêmes, la pauvreté d'esprit, porter tous les jours sa croix, & le suivre.

2. Pour le *suivre*, il faut marcher par où il a marché. Par où a-t-il marché? Par le silence, la retraite, l'Oraison, la vie laborieuse, la croix, la contradiction. Il s'est dit nôtre (*a*) *voye*, pour nous conduire par le chemin étroit du renoncement. Il a dit qu'il étoit nôtre *vérité*; il faut donc nous laisser éclairer de ses lumieres; & ne pas suivre de faux brillants. Il prend la qualité de *Vie* à nôtre égard; afin que nous laissions évacuer toute autre vie (cette vie d'Adam) pour faire place à la sienne. Alors il sera nôtre vie, substituant la sienne en la place de la nôtre.

3. On parle d'états de peines, de destructions & de renversemens. Cela ne seroit pas si nous n'avions la vie du vieil-homme que comme un vêtement, qu'on peut ôter quand on veut. Mais cette vie d'Adam est adhérante; elle est incorporée, & comme paitrie avec nôtre ame: C'est ce qui cause les douleurs, les peines, les épreuves &

(*a*) Jean 14. verf. 6.

les tentations par où il faut passer. Cependant il est certain, que nous n'aurons jamais *la vie de* JESUS-CHRIST, qui est la *vie du Chrétien*, que nous n'ayons quité le vieil-homme (*a*). *Dépouillez vous du vieil-homme*, dit S. Paul, *pour vous revêtir du nouveau.* Voilà le dépouillement, qui va le premier.

4. *Comme* (*b*) *le Fils a la vie en lui-même*, il lui est donné de la *communiquer aux autres.* Mais il ne la communique qu'a proportion que les obstacles en sont levés; c'est pourquoi Jésus-Chrit dit: (*c*) *Celui qui aime sa vie, la perdra; & celui qui perd sa vie, la conservera.*

A mesure que nous perdons nôtre vie propre, prise en Adam, nous avons cette vie du Verbe, pour laquelle nous avons été créés, & qui devoit être nôtre véritable vie, la vie d'Adam n'étant qu'une vie empruntée que le serpent glissa en lui par son soufle mortel, lui faisant perdre la vie de Jésus-Christ, qui est la véritable vie. Aussi lui fut-il dit aussi-tôt, (*d*) qu'il *mourroit.*

(*a*) Eph. 4. verf. 22, 24. (*b*) Jean 5. verf. 21, 26. (*c*) Matth. 16. verf. 25. (*d*) Gen. 2. verf. 17.

La vie d'Adam eſt donc une vie de mort; mais LA VIE DE JESUS-CHRIST eſt une vie immortelle & éternelle.

5. Or comme cette vie de mort a chaſſé de nous la véritable vie, il faut néceſſairement que nous mourions à cette mort pour reſſuſciter à cette véritable vie, qui eſt l'ESSENTIEL DU CHRETIEN. (*a*) *Tous ſont morts en un ſeul, tous doivent vivre par un ſeul*, qui eſt Jéſus-Chriſt.

C'eſt pourquoi S. Paul dit (*b*) *nous ſommes morts : & nôtre vie eſt cachée en Dieu avec Jéſus-Chriſt.*

6. Or comme la vie du Verbe eſt (cachée) en Dieu, qui la lui communique inceſſamment par ſa génération éternelle; auſſi nôtre vie (qui eſt une participation de la vie du Verbe) lorſque nous ſommes morts en Adam, & que nous participons excellemment à cette vie du Verbe, demeure pareillement cachée en Dieu avec Jéſus-Chriſt.

Et de là vient, qu'il n'y a que les ames qui veulent bien recevoir la vie de Jéſus-Chriſt, qui la découvrent:

(*a*) Rom. 5. verſ. 12-18. 1. Cor. 15. verſ. 22.
(*b*) Col. 3. verſ. 3.

Le reſte des hommes, enſévelis non ſeulement dans vie d'Adam, mais dans une vie ſenſuelle & criminelle, n'ont garde de la découvrir; car (*a*) *il n'y a que l'*ESPRIT *de Dieu, qui pénètre ce qui ſe paſſe dans le* COEUR *de Dieu.*

7. Cet *Eſprit* de Dieu eſt ſon Verbe; ſon *cœur* eſt cette Charité infinie qui lui a fait faire pour de pauvres créatures tout ce qu'il a fait.

Il leur a imprimé les caractères de ſon Verbe, afin d'exercer ſur eux cet Amour & cette Charité infinie. Car ne pouvant ſe plaire que dans ſon Verbe, il ne peut aimer que lui & ce qui eſt imprimé de lui.

Or cette impreſſion du Verbe eſt dans l'INTERIEUR du Chrétien, & non dans ſon extérieur.

Comme les hommes s'étoient éloignés de ſes caractères par leurs crimes & leurs déſordres, enſorte qu'il n'en reſtoit que certaines traces, qui ſont ineffaçables dans la nature de l'homme, quoiqu'elles ſoient comme biffées par nos péchés; ce même Verbe s'eſt fait homme, prenant les traits extérieurs de l'homme, afin de rapeller ce même

(*a*) 1. Cor. 2. verſ. 10, 11.

homme au DEDANS, & de retracer en lui ces auguſtes traits, que le péché originel & actuel avoient comme éfacés en tout ce qui pouvoit être éfaçable.

JESUS-CHRIST eſt donc venu faire un CHRETIEN véritablement INTERIEUR, dans lequel il put ſe retracer & imprimer ſa vie.

8. Et tous les ſignes extérieurs de Chrétien, quoi qu'abſolument néceſſaires, ſont néanmoins un ſimbole de ce qui doit ſe paſſer *au dedans*. Car tout Sacrement, outre ſon caractère eſſentiel & indélébile, eſt auſſi un ſimbole. Par exemple, le Baptême nous ôte le péché originel, nous fait enfans de Dieu, cohéritiers de Jéſus-Chriſt. Voilà ſon propre caractère: Mais il eſt auſſi un Simbole de Régéneration ſpirituelle, qui nous fait mourir à tout ce qui eſt d'Adam pécheur pour ne plus vivre que de la vie de Jéſus-Chriſt. Il en eſt ainſi des autres Sacremens, qui outre leur réalité, ont quelque choſe de ſimbolique.

Il faut donc renaitre de nouveau, mourant à tout ce qui eſt en nous de nous, pris en Adam, pour renaitre

en Jéſus-Chriſt, & ne vivre que de ſa vie.

9. Cette doctrine eſt autant ſimple qu'elle eſt eſſentielle. C'eſt pourquoi il faut être ſimple & petit pour la comprendre & y entrer. Auſſi Jéſus-Chriſt nous aſſure-t-il, que (*a*) *ſi nous ne devenons petits comme des enfans, nous n'entrerons point dans ſon Royaume.* C'eſt ce (*b*) *Royaume qui eſt au dedans de nous.*

Il eſt donc étonnant que les Chrétiens ne le ſoient que de nom; & ne veuillent pas entrer dans l'eſſence du Chriſtianiſme.

Nous ne devons pas néanmoins en être ſurpris ſi nous conſidérons qu'on les tourne tout au dehors, ſans les rapeller au dedans; & qu'ainſi tournés au dehors, ils ne goûtent & ne ſentent que les choſes du dehors, & ſont par là ſuſceptibles de tous les goûts du monde, en proye aux ſens & à la vanité: au lieu que rappellés *au dedans*, ils goûtent l'humilité Chrétienne, & toutes les vertus que Jéſus-Chriſt eſt venu nous enſeigner par ſes paroles &

(*a*) Matth. 18. verſ. 3.
(*b*) Luc 17. verſ. 21.

par ses exemples ; ils trouvent les plaisirs que les hommes passionnent pleins de fadeur, & indignes du caractère qu'ils portent au dedans d'eux-mêmes : ils sentent une noblesse en Jésus-Christ, qui leur fait découvrir une vraye bassesse dans ce que le monde apelle honneurs, dignités & grandeurs.

10. Les gens qui ne connoissent & n'aiment pas Dieu, n'ont garde de goûter les choses spirituelles. La vie même de ceux qui paroissent réglés, est pleine de haut & de bas : il n'y a rien de solide ; parce qu'ils s'évaporent, même dans la multiplicité de leurs œuvres, sans se rapeller en l'unité [a] que Jésus-Christ a demandé pour nous.

11. Il y a deux manieres de purifier l'or. On le sépare de la terre en le lavant ; & c'est à quoi se bornent ceux qui passent pour gens de bien parmi les Chrétiens : Mais il y en a une autre qui le rend propre à être mis en œuvre ; c'est le feu, qui dissout & sépare de l'or tout mélange. Le Chrétien extérieur est simplement lavé : le Chrétien intérieur & conforme à Jé-

[a] Jean 17. vers. 21. &c.

sus-Christ a été séparé par l'épreuve du feu de la tribulation extérieure & intérieure de tout mélange pris en Adam.

Et c'est là le CHRETIEN INTERIEUR qui peut dire : (a) *Je vis ; non pas moi, mais Jésus-Christ vit en moi.* Car comme l'or ne retient plus rien de la terre, quoique ce soit une terre changée en or ; aussi le véritable Chrétien ne retient rien d'Adam, il est transformé en Jésus-Christ.

13. La plus grande ruse du Démon a été d'empêcher les Chrétiens de devenir INTERIEURS, ou de les en éloigner tout-à-fait, leur donnant de l'aversion pour tout ce qui est *Intérieur* ; ou, s'ils y entrent, il les empêche d'y persévérer ; ou (s'ils pensent persévérer), il fait en eux un mélange monstrueux de la grace & de la nature, ensorte qu'ils sont des momens qu'ils rentrent en eux-mêmes, puis le reste du tems ils le donnent à la vanité & à la molesse.

Ce fut cette *alliance des Enfans de Dieu avec les filles des hommes* (b) qui causa *le déluge.* Le Chrétien à présent s'amuse à l'écorce. Que ne fait-il com-

(a) Gal. 2. vers. 20. (b) Gen. 6. vers. 1-7.

me cette grande aigle à grande plume, dont il eſt parlé dans (*a*) l'Ecriture, qui fut prendre la moëlle du cèdre, ſans s'arrèter à ſon écorce?

14. Jéſus-Chriſt nous apelle à être heureux. J'avoue que (*b*) *la porte qui conduit à la vie, eſt étroite:* Mais quelle vie trouve-t-on après cette porte? une vie ſurabondante, & pleine de la joye de l'immortalité, qui nous eſt promiſe. Jéſus-Chriſt, qui nous dit de (*c*) *nous éforcer d'entrer par la porte étroite*, nous aſſure (*d*) *qu'il eſt la porte. Celui qui la paſſe, y trouve d'excellents paturages: il entre & ſort* pour la volonté de Dieu, ſans ſortir de Dieu.

Voila, ce qui eſt venu au bout de la plume. Vous voyez par là, combien il eſt déplorable de voir *que* LES CHRETIENS NE GOUTENT PAS L'INTERIEUR. On peut conclure de là ſans ſe méprendre, que ce ne ſont que des corps de Chrétiens deſtitués de Vie & d'Eſprit. Peut-être viendra-t-il un tems où l'on eſtimera ce qu'on mépriſe.

(*a*) Ezéch. 17. vſ. 3. (*b*) Matth. 7. vſ. 14.
(*c*) Luc 13. vſ. 24. (*d*) Jean 10. vſ. 9.

FIN.